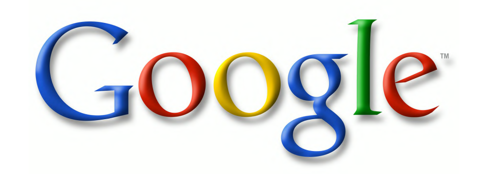





ST JOHN'S COLLEGE OXFORD

JOURNAL LITERAIRE DE L'ANNEE M. DCC. XXII.

TOME DOUZIEME,

Premiere Partie.



A LA HAYE,
Chez T. JOHNSON.
M. DCC. XXIII.

Histoire des Provinces Unies des Païs-bas, depuis le parfait établissement de cet Etat : avec un excelent recueil de pieces autentiques, &c. par M. de Wiquefort, fol.

L'Ambassadeur & ses fonctions, par le même : nouvelle Edit. considerablement augmentée. 2 vol. 4.

Histoire des Turcs depuis leur origine jusqu'à 1704. traduit de l'Anglois du Chevalier Rycaut, 3 vol. 12.

---- abregée d'Angleterre, depuis J. César jusqu'à 1695. traduit de l'Anglois, avec 48 portraits des Rois &c. 12.

Les Elemens de l'Histoire, ou introduction à l'Histoire, la Chronologie, la Geographie, le Blazon &c. par M. de Vallemont. 3. vol.

Les Souverains du monde, cont. leurs Genealogies, Gouvernemens, Religions, Revenus, Titres, Pretensions, Armoiries gravées, Residences, &c. 4 vol. 8.

Memoires de France sous Marie de Medicis, de 1610 à 1620. avec les Conferences de Loudun &c. 2 vol. 8.

---- sur la derniere Guerre, & sur les Negociations de Paix, à Geertruydenberg. &c. 2 vol. 8.

L'Art de batir les Vaisseaux ; avec les Pavillons, &c. 4. fig.

Les Statues groupes &c. de Versailles, avec les descriptions 4.

L'Architecture de Blondel, en 5. parties. fol. 2 vol. fig.

Dictionnaire universel de la Langue Françoise, par Furetiere, contenant tous les mots de la Langue, les termes des Arts & Sciences, &c. nouv. Edit. considerablement augmentée ; en 4. vol. fol. *sous presse*.

Observations de l'Academie Françoise, sur les Remarques de Vaugelas sur la Langue. 2 vol. 12.

Oeuvres diverses du Sr. D. contenant XII. Satires, XI. Epitres, des Fables, Contes, &c. l'Art d'aimer & le Remede d'Amour d'Ovide en vers. 8.

Oeuvres de Crebillon, conten. 5 Tragedies &c. 12.

Dialogues des morts, d'un tour libre & nouveau, par M. Gueudeville, 12.

Voyages du P. Labat aux Iles Antilles, &c. contenant une description curieuse & exacte des Pays, des habitans, animaux, vegetaux, poissons, oiseaux. & du commerce, des manufactures &c. avec figures in 4. 2. vol. in 12. 6. vol.

Lettre de Mylord Shaftsbury sur l'Entousiasme, &c. 12.

Description de Formosa &c. par Psalmanazar, 12. fig.

Voyage & Avant. de J. Massé, aux Terres Australes &c. 12.

Bayle, Avis aux Refugiez, & la Reponse de Larrey, 2 vol.

---- Critique de l'Hist. du Calvinisme de Maimbourg 4 vol.

Chronologia Universalis ab Orig. Mundi ad an. 1700. 8 Tab. fol.

Q. Horatius Flaccus, ex antiq. Codd. &c. 400, plus locis emendatus ab A. Cuningamio, 8.

A. Cuningamii Animadvers. in Horatium Bentleianum, 8

TABLE
DES
ARTICLES
DE CE
JOURNAL
TOME XII,

Premiere Partie.

AVERTISSEMENT.

La seconde partie du Tome XI. ne paroitra qu'avec la seconde partie du Tome XII. qui est aussi sous presse : on les donnera ensemble.

Fig. 1.

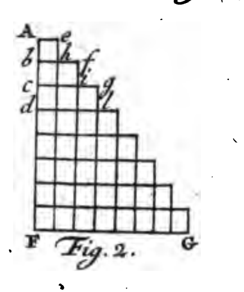


Fig. 2.

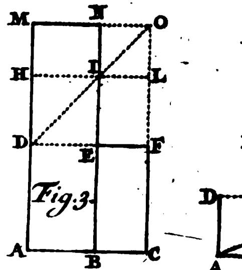


Fig. 3.

Journ. Liter. T. XII. p. 1.

JOURNAL LITERAIRE.

De l'An 1722

ESSAI d'une NOUVELLE THEORIE fur le CHOC DES CORPS. Par Mr. de 'sGRAVESANDE, Profeſſeur à Leyde.

PLuſieurs propoſitions que j'avance dans cet Eſſai ſont ſi contraires aux ſentimens reçus, que je dois demander à ceux qui pouront jetter les yeux ſur cet écrit, de faire une attention particuliere aux Experiences ſur leſquelles je me fonde, ou par leſquelles je confirme ce que j'avance. Je puis aſſurer qu'elles ont été faites avec un ſoin & une exactitude pouſſées juſques au ſcrupule; elles ont été repetées pluſieurs fois & en preſence de differentes perſonnes, & toujours les effets ont été les mêmes.

M. de Leibnitz eſt le premier qui ait avancé, que la force d'un corps en mouvement n'eſt pas proportionelle à ſa viteſſe, ſuivant le ſen-

ſentiment ordinaire, mais au quarré de ſa viteſſe; de ſorte qu'en doublant la viteſſe d'un corps ſa force devient quadruple de ce qu'elle étoit.

Il auroit été à ſouhaiter que ce grand homme eut donné au public, comme il l'avoit promis, un traité ſur cette matiere, qui auroit été une ſource de belles découvertes pour un genie auſſi penetrant que le ſien.

D'habiles Mathematiciens ont defendu le ſentiment de M. de Leibnitz, mais perſonne, que je ſache, n'a traité la matiere du choc ſuivant ſes principes, du moins pour ce qui regarde des corps qui ne ſont pas flexibles à reſſort; & pour les autres, la matiere n'a pas été éclaircie autant qu'il ſeroit à ſouhaiter.

Les Experiences que j'ai faites ſur le Choc, m'aiant fait voir demonſtrativement, que le ſentiment de M. de Leibnitz eſt veritable, c'eſt à dire, que les forces de differens corps ſont en raiſon des maſſes multipliées par les quarrez des viteſſes; il me parut que pour determiner les effets du choc, on ne devoit point, comme on l'a fait juſques à preſent, conſiderer les produits des maſſes par les viteſſes, comme ſi ces produits étoient proportionels aux quantitez du mouvement dans les corps; quantité de mouvement, & force, n'étant pas des choſes qu'on puiſſe diſtinguer. Cette conſideration m'engagea à pouſſer mes Experiences plus loin, & je ſuis parvenu à une Theorie toute nouvelle du choc, qui pour ce qui regarde le choc de deux corps, & le choc direct de pluſieurs corps non elaſtiques ne mene

ne pas à des regles differentes de celles qui sont connues & que l'experience a confirmées; mais on trouvera ici ces regles demontrées d'une maniere differente de celle qu'elles l'ont été jusqu'à present; & on verra comment d'un principe contraire à l'experience, les Philosophes sont parvenus à ces regles, par un raisonnement dans lequel ils ont négligé de faire attention à tout ce qui devoit être consideré; sans quoi il étoit impossible de parvenir à la verité par le chemin qu'ils avoient pris. On verra à l'égard de ces mêmes regles, que pour ce qui regarde les corps non élastiques elles ne sont démontrées que pour les corps que nous connoissons: il seroit assez inutile, & encore plus difficile de déterminer ce qui arriveroit aux corps parfaitement durs. Cette nouvelle Theorie ne regarde que le choc, & ne change rien à ce qui a été démontré touchant la projection des graves, les forces centrales, les centres d'oscillation, la resistance des fluides &c., les effets, qui dans toutes ces occasions changent le mouvement des corps, sont d'une nature tout a fait differente du choc.

ARTICLE I.

De la continuation du mouvement.

C'Est une loi de la nature, *qu'un corps en repos reste dans cet état, jusques à ce que quelque cause étrangere le mette en mouvement*. De même *un corps en mouvement continue à se* 1.

mouvoir dans une ligne droite, sans changer sa vitesse, aussi long tems qu'aucune cause étrangere n'agit sur ce corps.

2. On observe aussi *qu'un corps en repos resiste au mouvement, & qu'un corps en mouvement resiste à changer sa direction & sa vitesse.* Car un plus grand effort communique au corps en repos un plus grand mouvement, & change davantage le mouvement qu'un corps a déjà; or si le corps ne resistoit pas, le moindre effort suffiroit pour communiquer au corps le mouvement le plus grand, ou pour changer entierement son mouvement.

DEFINITION 1.

3. *On apelle* inertie *cette proprieté de la matiere, par laquelle un corps resiste au mouvement, & au changement de son mouvement.*

4. *L'inertie est proportionelle à la masse, ou à la quantité de matiere dans un corps*; parce qu'elle est la même dans chaque petite particule de matiere.

DEFINITION 2.

5. *Je nomme* force *ce qui dans un corps en mouvement le transporte d'un lieu dans un autre.*

Dans la suite de cet écrit on prend le mot de *force* toujours dans le sens qu'on lui donne dans cette Definition.

On ne sauroit nier que la *force* ne soit quelque

que chose de positif, puis que c'est la cause d'un effet sensible.

La *force* d'un corps change lors que sa vitesse change.

6. *La force d'un corps lui est inherente, & ne peut être changée que par l'action d'une cause étrangere:* ce qui est une suite de la loi, de la continuation du mouvement, & de ce qu'on vient de dire touchant l'*inertie*.

7. *On ne doit pas confondre force & inertie*, quoi que ce ne soit que par l'*inertie* que la *force* fasse effet: nous verrons dans la suite * qu'il y a des cas dans lesquels cet effet est different quand l'*inertie* est changée, quoi que *la force* soit la même.

* 56.

ARTICLE II.

De la pression.

DEFINITION 3.

8. *Nous appellons du nom general d'effort toute cause étrangere qui agit sur un corps pour le faire sortir du lieu qu'il occupe, ou pour changer sa force.* Je dis *cause étrangere*, parce que je ne mets pas au nombre des *efforts* la *force* qui est inherente au corps, & par laquelle il est transporté. Un *effort* peut communiquer de la *force* à un corps, mais aussitot qu'elle est communiquée, cette *force* n'est plus un *effort* qui agisse sur ce corps.

DEFINITION 4.

9. *On nomme* pression *tout effort continué pendant un tems, & qui peut agir sans mouvement local, ou sans changer le mouvement d'un corps sur lequel elle agit*: ce qui arrive quand il y a une pression contraire, comme nous le dirons dans la prop. 1. Un poids posé sur un soutien le presse, parce que son effort est continué aussi long tems que le poids est soutenu, ce qui se fait sans mouvement.

La pression peut varier ou être constante. On l'appelle constante, quand dans chaque moment indivisible elle agit de même.

Les efforts des pressions égales sont égaux dans chaque moment indivisible, c'est pourquoi des pressions égales peuvent en tems égaux produire des effets égaux; & une pression sera double d'une autre, quand elle produit deux fois l'effet que l'autre ne peut produire qu'une fois dans le même tems.

10. On voit aisément que *deux pressions égales & contraires s'entredetruisent mutuellement*, sans quoi l'une surmonteroit l'autre & leurs effets ne seroient pas égaux. D'où l'on de-
11. duit aussi que *deux pressions contraires qui s'entre detruisent mutuellement sont égales*.

PROPOSITION I.

L'effet de la pression, qui n'est pas detrui-
12. *te par une pression contraire, est de produire ou de detruire de la force.*

Si

Si le corps ſur lequel agit l'effort de la preſſion reſte dans le lieu qu'il occupe, la preſſion eſt detruite par une preſſion contraire; car la preſſion venant à ceſſer il ne reſte aucun effet qu'elle ait produit, & par conſequent ſon effort a été détruit pendant qu'elle agiſſoit. Il ſuit de la que le corps ſort du lieu qu'il occupe, c'eſt à dire, qu'il ſe meut, quand la preſſion n'eſt point detruite; & par la loi de la continuation de mouvement, il continue à ſe mouvoir, par l'impreſſion reçue, pendant que la preſſion continuant à agir ſur lui augmente ſa viteſſe; car ſans cet augmentation de viteſſe, il n'y auroit pas d'effet de la preſſion ſur le corps, quoique nous ſuppoſons qu'elle ne ſoit pas detruite. Ce qui eſt contradictoire; un effort, qui, ſans être detruit par la reſiſtance qu'il trouve, ne feroit aucun effet, ne ſeroit pas un effort.

On voit cette production de la force, dans un corps qui tombe & dont la viteſſe s'augmente de moment en moment.

Si la preſſion eſt contraire à la force; n'étant pas detruite par une preſſion contraire, elle ne peut avoir d'autre effet que de faire ceder le corps vers le coté oppoſé à la direction de ſon mouvement; ce qui ralentit ce mouvement, la preſſion continuant ſon action diminuë la viteſſe pendant tout le tems qu'elle agit, & la diminution entiere de la viteſſe eſt la ſomme de toutes les diminutions dans chaque inſtant infiniment petit. Mais la preſſion en diminuant la viteſſe, diminue auſſi la force, ce qu'il falloit expliquer. Un corps qui

monte perd sa force par la pression de la pesanteur.

13. Il arrive souvent que la pression n'est qu'en partie détruite par une pression opposée ; dans ce cas, ce qui n'est point detruit communique ou detruit du mouvement, & par consequent augmente ou diminuë la force d'un corps comme on vient de l'expliquer. Ceci arrive toujours quand dans l'effet de la pression il y a mouvement local, ou changement dans un mouvement, ce qui ne se peut trouver dans l'effet d'une pression entierement détruite par une pression opposée. C'est pourquoi toutes les fois qu'on voit production ou changement de mouvement dans l'effet de la pression, il faut distinguer entre la partie de la pression qui detruit une pression opposée, & la partie qui produit ou detruit de la force. Faute de faire cette distinction, on a confondu quelquefois des choses tout à fait differentes.

Il faut néanmoins remarquer, qu'un corps en mouvement peut être pressé également par deux pressions opposées, qui s'entredetruiront; mais alors le mouvement local n'est ni produit ni changé par l'effet d'une de ces pressions, le corps étant mu par la force qu'il á, sur laquelle ces efforts étrangers dont l'un detruit l'autre, ne font aucun effet.

On apperçoit aisément qu'un bâteau dans l'eau, tiré par une corde, ou poussé par le vent, aquiert d'abord de la vitesse, parce que la pression qui le pousse n'est pas entierement detruite par la pression contraire, qui vient de la resistence de l'eau : pendant que la vitesse augmente

augmente la resistence croit, & le mouvement devient uniforme, aussitot que la pression qui pousse & la pression de l'eau qui resiste sont égales, dans ce cas elles s'entredetruisent, & le bâteau avance par le mouvement acquis; le bâteau pressé également des deux côtez, avançant comme s'il n'étoit point pressé.

PROPOSITION II.

Toute pression, soit constante, soit variée (pourvû qu'elle ne le soit pas à l'infini) *dont l'effet est fini dans un tems fini, ne peut produire qu'un effet infiniment petit dans chaque instant infiniment petit.* 14.

L'effet, produit dans un tems quel qu'il soit, est la somme de tous les effets produits pendant chaque partie de ce tems. Si le tems est fini & que ses parties soient infiniment petites, le nombre des effets dont il faut prendre la somme, est infiniment grand. Mais cette somme est finie; il faut donc que chaque partie, c'est à dire, chaque effet particulier soit infiniment petit. Ce qu'il falloit demontrer.

PROPOSITION III.

Pression & force sont des quantitez entierement incommensurables. 15.

Quand la pression est detruite par une pression contraire, son effet est detruit dans chaque instant infiniment petit, & dans chaque instant il n'y a dans la pression que l'effort qu'elle fait dans cet instant. Or la force est

* 12. l'effet de la pression pendant un tems fini, * c'est à dire, que c'est la somme d'une infinité de semblables efforts; & par consequent elle est infiniment grande en comparaison de la pression. On voit par là qu'on ne peut pas comparer davantage l'effort de la pression avec la force du corps qu'une ligne avec une superficie. Ce qu'il falloit prouver.

Cette demonstration regarde les forces que les pressions dont on parle peuvent produire dans un tems fini; ainsi, une pression qui dans un tems fini produiroit une force infinie, seroit égale à une force finie, & nous nommerions cette pression infinie, comme nous nommons finie celle qui dans un tems fini peut produire une force finie; nous n'en connoissons point d'autres, ce n'est que de celles-là que je parle dans cet écrit.

16. On voit par cette démonstration, que *l'effet de la moindre force est infiniment plus grand que l'effet d'une pression quelque grande qu'elle soit*: en supposant une force & une pression finie. C'est inutilement qu'on a taché de comparer ces deux sortes d'efforts. Ceux qui ont essaié d'y parvenir par des experiences, se sont trompés en ce qu'ils ont pris pour effet de la pression ce qui étoit l'effet de la force que la pression avoit produite, ce qui se trouve toujours où la pression produit un mouvement lo-
* 13 cal *. Concevons deux boules de même diametre, l'une de plomb l'autre d'un bois leger, que la premiere soit posée doucement sur de la terre glaise, & que l'autre tombe de la hauteur qu'il faut, pour que les deux boules s'enfoncent également

galement. On se tromperoit si on croioit par cette experience pouvoir comparer l'effet de la pression & de la force. La boule de plomb par son poids presse la terre, qui par sa resistance ne detruit qu'une partie de l'effort du poids, l'autre partie donne de la force à la boule, par où elle s'enfonce; de maniere que l'enfoncement entier est l'effet de la pression du poids, pendant tout le tems que la boule emploie pour s'enfoncer qui est un tems fini; mais l'effet qu'on doit comparer est l'effet de la pression d'un poids soutenu, & qui par consequent est detruit dans chaque instant infiniment petit. On peut encore remarquer que dans l'experience dont nous venons de parler, la boule s'étant enfoncée jusques à ce que la resistance de la terre soit égale au poids, s'enfonce un peu davantage par la force aquise dans la descente. Ce qui fait voir que si la boule avoit été posée dans un enfoncement même moindre que celui de l'experience, elle n'auroit pû par son poids augmenter cet enfoncement. Quoi qu'il soit constant par l'experience que dans un corps mol il n'y a point d'enfoncement que le moindre choc n'augmente.

AR-

ARTICLE III.

De la Resistance, ou Réaction.

DEFINITION 5.

17. T*Out ce qui detruit un effort est appellée* Resistence *ou* Réaction.

18. Toute pression se consume pendant qu'elle agit; l'effet immediat de la pression pendant un moment ne depend point de son effet dans les momens precedents ou suivants, de sorte qu'elle est detruite dans chaque moment infiniment petit, soit que ce soit par une pression contraire, soit que ce soit en communiquant ou en detruisant de la force. C'est ce qui detruit la pression que nous nommons resistance. Quand on nomme la pression *action*, la resistance est appellée réaction; & on a remarqué que c'est une loi de la nature que

19. *L'action est toujours égale à la réaction.*

C'est ce que nous allons éclaircir autant que cela regarde notre sujet. Quand la pression est detruite par une pression opposée, on voit aisément que la loi a lieu *: pour faire voir qu'elle a lieu de même quand la pression produit force, concevons un bâteau tiré dans l'eau par une corde; supposons que l'eau ne resiste pas, il faudra que celui qui tire fasse effort pour faire avancer le corps: si cet effort est une pression, c'est à dire, s'il est continué, il fera augmenter dans tous les moments la vitesse du corps, & la fera augmenter d'autant plus que la

* 11.

la pression sera plus grande *. On conçoit aisément que plus cet effort sera grand, plus la corde sera tenduë, ce qui ne se peut sans resistance, ou réaction, qui dans ce cas vient de l'inertie de la matiere ; mais la corde ne peut pas être tenduë plus d'un côté que d'autre, il faut donc que l'action & la reaction soient égales. Concevons que l'eau ait de la resistance pendant que le bateau s'accelere, la pression qui faite avancer le bateau surpasse celle de la resistance de l'eau, & la corde est tenduë par l'effort entier qui surmonte cette resistance & par celui qui accelere le bateau ; la corde est tendue egalement des deux cotez ; c'est pourquoi la pression ou action qui fait avancer le bateau est égale à la réaction, qui dans ce cas vient en partie d'une pression contraire & en partie de l'inertie du bateau. On prouve par un raisonnement semblable que la réaction est égale à la pression lors qu'elle detruit la force d'un corps. Concevons un corps en mouvement sur un plan horizontal ; si le mouvement de ce corps est ralenti par un poids attaché à une corde, qui passe sur une poulie & qui est attachée au corps en mouvement, la corde sera tenduë également des deux cotez.

* 12.

Cette même loi a lieu dans le choc ; 20. on ne sauroit concevoir d'effort sans resistance, & un corps ne fait effort sur un autre, qu'autant que celui-ci resiste, ce qui se confirme par toutes les Experiences sur le choc. Aussi l'égalité de la réaction avec l'action n'est pas contestée.

ARTICLE IV.

De la force & du choc en general.

LA force, comme nous l'avons déjà remarqué, eſt inherente au corps, elle reſte la même auſſi long tems que le corps continue à ſe mouvoir avec la même viteſſe. Le corps ne perd cette force que par un effort contraire; de maniere qu'il y a du coté du corps un effort, qui detruit l'effort contraire, pendant que celui-ci detruit, ou du moins diminue la force du corps.

DEFINITION 6.

21. *On nomme* choc *la rencontre de deux corps.* Le choc eſt toujours un effet de la force.

DEFINITION 7.

22. Action de la force, *c'eſt l'effort que fait un corps par ſa force.*

PROPOSITION IV.

23. *L'action de la force eſt égale à la force que le corps perd.*

Le corps ne perd point de ſa force ſans un effort contraire, comme nous venons de le dire; l'effet de cet effort eſt de detruire ou de diminuer la force; l'effet de l'action de la for-

ce

ce est de detruire cet effort; l'action est égale à la réaction *, donc ces deux effets sont é- * 19. 20.
gaux, ce qu'il falloit prouver.

PROPOSITION V.

Dans tous les chocs des corps qui nous sont connus, il y a enfoncement ou applatissement de partie, & perte de force. 24.

Tous les corps que nous connoissons sont composez de petites parties, qui sont jointes plus ou moins fort dans les differents corps. Ce qui joint ces petites parties, quoi que ce puisse être, les presse les unes contre les autres, & leur cohesion n'est pas un simple repos, mais une veritable pression. Pour aplatir le corps, ou en enfoncer les parties, il suffit de surmonter cette pression; or la moindre force peut surmonter la plus forte pression *. Par * 16.
consequent les parties se separent & s'enfoncent, par le choc, en cedant au corps qui les pousse.

L'enfoncement est d'autant plus grand que la cohesion des parties est moins forte, ou que le choc est plus fort; car la force se perd en surmontant la cohesion, de la maniere qu'il a été démontré que la pression peut detruire de la force *. * 12.

On voit aisément qu'il se perd autant de force qu'il en faut pour faire l'enfoncement *, * 23.
cependant cet enfoncement entier n'est pas l'effet immediat de l'action de la force, parce que les parties exterieures en s'enfonçant ont acquis

acquis de la force qu'elles ont reperduë en écartant les interieures.

L'experience confirme que dans tous les chocs il y a un aplatissement ou enfoncement des parties des corps qui se choquent, ce qui n'est pas contesté: mais on a manqué de faire attention à la force qui se perd par cet enfoncement.

PROPOSITION VI.

25. *Dans le choc il n'y a de force perdue que celle qui est emploiée à aplatir ou enfoncer les parties des corps.*

1. Si les corps tendent vers le même coté, celui qui suit, & qui a toujours le plus de vitesse, est le seul qui dans le choc perde sa force, & cette force perduë est égale à l'action
* 23. de cette force *. Or cet action n'est que la force que l'autre corps gagne, & l'aplatissement ou enfoncement des parties des corps. La force perdue dans un corps, mais gagnée par l'autre, n'est pas force perdue; par consequent il n'y en a de telle que celle qui a été emploiée à aplatir ou enfoncer les parties des corps.

2. Quand les corps ont des directions contraires, il semble d'abord que du moins une partie de l'action des forces des corps est de s'entredetruire mutuellement. Mais si on y fait attention on verra que la force d'un des corps ne sert qu'à faire resistence à la force de l'autre, de maniere que celle-ci puisse enfoncer ou aplatir davantage les parties des corps.

Ce

Ce qui étant mutuel les forces ne s'entredetruisent pas, à parler exactement, mais la resistence qui vient de l'une donne occasion à l'autre à se consumer par l'enfoncement des parties, qui à proprement parler est l'action de cette force qui se perd.

Je ne crois pas qu'il y ait de la difficulté dans cette démonstration pour ce qui regarde les corps qui tendent du même coté; pour revoquer la démonstration en doute, il faudroit nier la loi de la réaction. Pour lever les dificultez qui pouroient rester sur la demonstration du second cas, à cause du paradoxe que ce second cas contient, que *les forces* 26.
ne s'entredetruisent jamais mutuellement, je ferai voir à la fin du VII. Article, par des experiences directes, que la force qui se perd dans le choc des corps, dont les directions sont opposées, est exactement celle qu'il faut pour enfoncer ou aplatir les parties autant qu'elles le font dans le choc.

On peut deduire la même verité de quelques experiences connuës sur les corps flexibles à ressort.

DEFINITION 8.

On appelle corps flexibles à ressort *ou* élastiques 27.
ceux dont les parties enfoncées retournent à leur premiere figure; & l'élasticité est parfaite lors que les parties en retournant font un effort égal à celui par lequel elles ont été enfoncées. Quoi que nous ne connoissions point de corps dont l'élasticité soit parfaite, par les experiences faites

ſur ceux dont l'élaſticité n'eſt pas fort deffectueuſe, on conclut de ce qui arriveroit aux corps parfaitement élaſtiques.

On tombe d'accord que deux corps, qui étant mous reſtent en repos après le choc, retourneroient chacun avec la viteſſe qu'il avoit avant le choc, ſi le reſſort de ces corps étoit parfait. Puis que les corps reſteroient en repos s'ils n'avoient pas de reſort, la force avec laquelle ils ſe retournent vient des efforts des reſſorts qui ſe debandent, & ces efforts ſont égaux à ceux avec leſquels ils ont été bandez. Or l'effort des reſſorts en ſe debandant eſt égal aux forces avec leſquelles les corps retournent, qui ſont égales à celles qu'ils avoient avant le choc; celles-ci par conſéquent (qui ſont celles qui ſe perdent quand il n'y a point de reſſort) ont été emploiées entieres à bander ces reſſorts, c'eſt à dire, à enfoncer ces parties.

L'élaſticité des corps ne renverſe pas ce que j'ai dit ci-devant, que la force emploié à enfoncer les parties d'un corps étoit perduë, l'effort du reſſort en ſe débandant eſt une preſſion qui produit une nouvelle force, de la maniere qu'il a été expliqué pour toutes ſortes de
* 12 preſſions *.

ARTICLE V.

Differences entre Pression & Force.

EN comparant ce qui a été expliqué dans les Articles 2 & 4, on trouve les differences suivantes entre Pression & Force, les seules sources des efforts que nous connoissons.

I. La pression est infiniment petite en com- 28.
paraison de la force *. * 15. 16.

II. L'intensité de l'action d'une pression est 29.
determinée, & depend de la grandeur de la pression *; l'intensité de l'action d'une force n'est * 18.
point fixe, & elle dépend de la resistence que la force trouve, & qui peut être plus ou moins grande *. * 20.

III. L'effet total d'une pression est indeter- 30.
miné, & depend du tems pendant lequel elle agit *. L'effet total de l'action d'une force * 9.
est déterminé & est le même, quoi que le tems pendant lequel la force agit, soit plus ou moins étendu *. * 6. 23.

IV. La pression étant un effort *, il n'y a 31.
point de pression sans action contre un obsta- * 9.
cle. La force est inherente au corps, quoi qu'il ne fasse point d'effort contre un obstacle, & elle demeure sans alteration aussi longtems qu'elle n'agit pas à surmonter quelque resistance *. * 6.

V. La pression detruit souvent une pression 32.
contraire *. La force ne detruit jamais une * 10. 11. 12.

* 26. force contraire, du moins immediatement*.

ARTICLE VI.

De la meſure de la force.

L'action de la force étant égale à la force
* 23. que le corps perd par cette action *, il
33. eſt clair que *les forces ſont égales, dont les actions totales ne different pas*; & en general que *les forces ſont en raiſon des actions par leſquelles elles ſe conſument entierement.*
34

PROPOSITION VII.

Les forces de differens corps ſont entre elles com-
35. *me les maſſes de ces corps, ſi leurs viteſſes ſont égales.*

La force d'un corps appartient à chacune des petites parties dont il eſt compoſé, & la force eſt égale dans chaque petite partie égale, muë avec la même viteſſe. La force de chaque corps eſt la ſomme des forces des petites parties qui le compoſent; ſi donc on les conçoit tous diviſez en petites parties égales, la viteſſe étant la même pour chacune, la force de chaque corps ſera proportionelle au nombre de ſes petites parties, c'eſt à dire, à la quantité de matiere qu'il contient.

PROPOSITION VIII.

Dans les corps égaux les forces ſont en raiſon
36. *des quarrez de leurs viteſſes.* Com-

Comme cette propoſition eſt conteſtée, je la prouverai par experience avant d'en donner la démonſtration.

EXPERIENCES.

Je me ſuis ſervi pour ces experiences de 37.
trois boules de cuivre, d'un pouce & demi de diametre, & exactement égales. L'une étoit ſolide, les deux autres creuſes, & compoſées chacune de deux hemiſpheres joints à vis, ce qui paroiſſoit à peine; leurs poids & par conſequent leurs maſſes étoient exactement entre elles comme trois, deux, & un. Dans la ſuite je nommerai la plus peſante, *la boule trois*, la ſuivante *la boule deux* & la plus legere *la boule un*. Dans un bacquet d'un pouce de profondeur, j'ai entaſſé de la terre glaiſe, de la plus fine dont ſe ſervent les potiers de terre; elle eſt extremement molle & très homogéne. J'en ai uni la ſuperficie en coupant tout ce qui paſſoit les bords, de maniere que la ſurface formoit un plan exact. Dans cette terre j'ai laiſſé tomber de differentes hauteurs les boules dont je viens de parler. La boule étoit appliquée en deſſous contre une regle un peu creuſe, ſur laquelle étoit appuiée ma main qui ſoutenoit la boule; & la regle étoit ſoutenuë ſur deux autres regles afermies, de maniere que la premiere regle n'avoit d'autre mouvement qu'un mouvement parallele à la ſuperficie de la terre glaiſe. J'ai pris toutes ces precautions pour déterminer exactement les hauteurs dont j'ai laiſſé tomber les boules, qui de

cette maniere ne pouvoient recevoir la moindre impression du mouvement de ma main.

Aiant laissé tomber *la boule trois* de la hauteur de neuf pouces, & *la boule un* de la hauteur de vingt sept pouces, les enfoncements dans la terre glaise, ont été égaux entre eux.

Aiant laissé tomber *la boule deux* de la hauteur de neuf pouces, & *la boule un* de la hauteur de trente six pouces, ou trois pieds, les enfoncemens ont été extremement differents, *la boule un* s'étant enfoncée beaucoup plus que *la boule deux*, qui ne s'est enfoncée tout autant que lors qu'elle est tombée d'une hauteur de dixhuit pouces.

Aiant laissé tomber *la boule trois* de la hauteur de dixhuit pouces, & *la boule deux* de la hauteur de vingt & sept pouces, les enfoncemens ont aussi été exactement égaux.

Les cavitez que font les boules en tombant dans la terre glaise, sont les actions entieres des forces qu'ont les corps à la fin de leurs chutes. Si *la boule un* & *la boule trois*, tomboient toutes deux de la hauteur de neuf pouces, leur forces acquises en tombant seroient comme un a trois *; par consequent l'action
* 35. de *la boule un* en tombant de la hauteur de vingt & sept pouces, est triple de ce qu'elle seroit en tombant de la hauteur de neuf pouces, puis que cette action est égale à celle de la boule trois, lors que celle ci tombe de la hauteur de neuf pouces; par où il paroit que la force d'une boule croit comme la hauteur dont elle tombe: ce qui suit de même des autres experiences. Or cette hauteur est comme

me le quarré de la viteſſe acquiſe en tombant & avec laquelle le corps frape la terre glaiſe; comme cela eſt demontré & confirmé par un grand nombre d'experiences; ce qui eſt connu.

Les experiences que je viens de decrire prouvent viſiblement la propoſition. L'égalité des enfoncemens eſt toujours ſi exacte, quand les quarrez des viteſſes ſont en raiſon inverſe des maſſes, & l'inegalité des enfoncemens ſi grande, quand les viteſſes mêmes ſont dans cette raiſon inverſe des maſſes, qu'il ne me paroit pas poſſible de reſter un moment en ſuſpens ſur la propoſition après avoir vû les experiences.

Il faut faire voir à preſent comment cette propoſition, que la force croit comme le quarré de la viteſſe, eſt une ſuite de la nature de la force. Pour le faire il faut demontrer auparavant la propoſition ſuivante.

PROPOSITION IX.

Un corps en mouvement reſiſte à l'acceleration en raiſon de la viteſſe qu'il a. 38.

Dans l'acceleration la viteſſe d'un corps s'augmente en paſſant par tous les degrez poſſibles de viteſſe entre le degré qu'il avoit & celui qu'il acquiert; de ſorte qu'on peut conſiderer l'augmentation de la viteſſe, comme la ſomme d'une infinité de petites augmentations ſucceſſives & égales.

Il faut démontrer que l'effort qu'il faut pour augmenter la viteſſe d'un corps d'un telle quan-

tité infiniment petite, croit en raiſon de la viteſſe que le corps a déjà.

Pour faire voir d'abord qu'il faut moins d'effort pour donner un certain degré de viteſſe à un corps, que pour augmenter d'un même degré la viteſſe d'un corps égal mais en mouvement, il ſuffit de faire remarquer qu'il faudroit le même effort dans les deux cas, ſi dans le ſecond la cauſe mouvante étoit tranſportée avec la viteſſe qu'avoit le corps avant l'augmentation, ce qui ne ſe fait pas ſans effort. Concevons deux hommes A & B tenant chacun une boule; nous ſuppoſons les deux boules égales; A eſt en repos; B eſt ſur un bateau avec lequel il eſt tranſporté: ce qui donne à la boule que tient B la viteſſe qu'a le bateau. Les deux hommes jettent leurs boules en faiſant des efforts égaux; alors l'augmentation de la viteſſe de la boule qu'a jetté B eſt égale à la viteſſe entiere de la boule qu'A a jettée. Pour donner à cette derniere boule ſa viteſſe, il ſuffit de l'effort qu'a fait A, mais pour augmenter la viteſſe de l'autre boule, outre un effort égal de la part de B, il faut que B ſoit tranſporte.

Cet exemple n'eſt que pour faire voir, que ceux qui ont cru qu'il faut un effort égal pour donner à un corps qui s'accelere, chaque degré égal de viteſſe, n'ont pas fait attention à l'effort qu'il faut pour tranſporter la force mouvante.

La cauſe de cette erreur eſt la proprieté étonnante de la peſanteur, qui agit ſur un corps en mouvement de même que ſur un corps en re-

repos, & qui dans des tems égaux, communique à un corps qui tombe de degrez égaux de viteſſe. On a cru qu'elle lui communiquoit auſſi des degrez égaux de force; mais les experiences qu'on vient de decrire, prouvent demonſtrativement que ces degrez de force ſont inegaux; ce qui prouve que de la nature de la peſanteur, qui nous eſt parfaitement inconnuë, il ne faut pas tirer des argumens contre la propoſition dont il s'agit ici, ces argumens étant refutez par l'experience.

Demonſtration de la Propoſition IX.

Un reſſort plié ſe debande avec un certain effort. Si cet effort eſt emploié tout entier à communiquer de la force à un corps, cette force ſera égale à tout l'effort que le reſſort a fait en ſe debandant *; ce qui eſt vrai auſſi à l'égard de pluſieurs reſſorts joints qui ſe debandent en même tems ou ſucceſſivement. On en voit des exemples dans les corps flexibles à reſſort, dans leſquels l'effort des reſſorts des parties des deux corps ſouvent ſe communique entier à un ſeul corps. Pour qu'un reſſort communique tout ſon effort à un corps, il ne doit pas en ſe debandant ceder vers le coté oppoſé, mais être appuié ſur un obſtacle inebranlable; ſans quoi il ne communiqueroit point toute ſa force au corps qu'il met en mouvement. 39.

* 12.

Ceci poſé concevons une infinité de petits reſſorts pliez *e*, *e*, *e*, &c, qui en ſe debandant communiquent tout leur effort aux corps P,; ſupoſons qu'en ſe debandant ils prennent chacun Fig. I.

cun la figure E; & qu'ils ne se debandent que par un espace infiniment petit.

Le ressort E en se debandant communique un degré infiniment petit de vitesse au corps P, qui étoit en repos. Pour augmenter cette vitesse d'un égal degré infiniment petit, il ne suffit pas qu'un second resort se debande, il faut qu'en se debandant, il soit transporté avec la vitesse que le corps à déjà, c'est à dire, avec un degré infiniment petit de vitesse, & qu'il soit appuié contre un obstacle qui ne puisse reculer, c'est à dire, qu'il faut que ce ressort soit poussé avec un effort égal à celui avec lequel il pousse le corps, ce qui se fera, si un second resort se debande en même tems. Il faut donc pour communiquer le second degré infiniment petit de vitesse, que deux petits ressorts se debandent en même tems, chacun avec un effort égal à celui avec lequel s'est debandé le ressort E, qui a communiqué le premier degré de vitesse; c'est à dire, qu'il faut pour le second degré infiniment petit de vitesse le double de l'effort qu'il faut pour le premier. Par un raisonnement semblable, on verra que pour communiquer au corps P, le troisieme degré infiniment petit de vitesse, il est nécessaire que trois ressorts, semblables à ceux dont on vient de parler, se debandent en même tems; & ainsi de suite. Par consequent, pour communiquer à un corps un degré infiniment petit d'augmentation de vitesse, il faut autant d'efforts infinimens petits que le corps a de degrez infinimens petits de vitesse, c'est à dire, que l'effort qu'il faut pour augmenter d'un

degré infiniment petit la viteſſe d'un corps, croit en raiſon de cette viteſſe. Ce qu'il falloit demontrer.

On voit par cette demonſtration qu'on ſe trompe, quand on croit que quatre reſſorts rangez de ſuite, qui viendroient à ſe debander en même tems, communiqueroient à un corps une velocité quadruple de celle qu'auroit pû communiquer à ce corps un ſeul de ces reſſorts. Ce prejugé eſt fondé ſur ce qu'on a cru que la force d'un corps eſt proportionelle à ſa viteſſe.

Demonſtration de la Propoſition VIII.

L'ordre le plus naturel demandoit, que la 40.
propoſition neuvieme eut precedé la huitieme, puis que la demonſtration de celle-ci eſt fondée ſur celle de l'autre: mais comme ce ſont des propoſitions conteſtées, j'ai crû que je devois mettre la premiere celle qui ſe prouvoit immediatement par l'experience, & dont voici la demonſtration, dans laquelle nous ſuppoſons tout ce qui a été dit dans la demonſtration precedente.

On a vû que l'effort de tous les petits reſſorts qui ſe debandent eſt neceſſaire, pour donner à un corps un certain degré de viteſſe; l'effort de ces reſſorts n'a d'autre effet que de mouvoir le corps; car l'effort que les reſſorts reçoivent les uns des autres eſt toujours emploié à mouvoir le corps; par conſequent les differentes forces, que reçoit le corps en recevant differentes viteſſes, ſont entre elles comme les nombres des reſſorts

infiniment

infinimens petits, qui se debandent pour donner ces vitesses differentes.

Fig 2. Soit AF la vitesse d'un corps aquise par acceleration; soient A*b*, *bc*, *cd*, des parties infiniment petites aquises successivement, les nombres des ressorts pour donner chacun de ce degrez de vitesses sont proportionels aux rectangles A*bhe*, *bcif*, *cdlg*, & le total des ressorts sera proportionel à la superficie A*eld*, laquelle est un veritable triangle, à cause que les parties A*e*, *eh*, *hf*, *fi*, &c. sont infiniment petites. Par consequent les forces du corps, si les vitesses son entre elles comme A*d* & AF, sont comme les aires des triangles A*ld* & AGF; & ces aires sont comme les quarrez des vitesses A*d* & AF. Ce qu'il falloit demontrer.

Dans cette demonstration nous avons fait abstraction de l'inertie des ressorts mêmes, il ne s'agit que de leur effort: de supposer pour la demonstration des ressorts sans inertie, n'est pas une supposition qui puisse mener dans l'erreur.

PROPOSITION X.

41. *La force d'un corps est proportionelle à sa masse multipliée par le quarré de sa vitesse.*

Cette proposition est une suite des propositions 7 & 8.

PROPOSITION XI.

42. *Deux corps dont les vitesses sont en raison inverse des masses ont des forces qui sont aussi en raison inverse des masses.*

Soient

Soient deux corps A & B; la vitesse du premier est a; celle du second b: leurs forces sont Aaa, & Bbb *. On suppose $b, a :: A, B$: * 41.
par consequent Bb ∞ Aa. En multipliant le premier & le second terme de la proportion, par ces quantitez égales, on aura $Bbb, Aaa :: A, B$. Ce qu'il falloit demontrer.

ARTICLE VII.

Du Choc des corps qui ne sont, ni parfaitement durs ni flexibles à ressort.

Nous ne connoissons pas de corps parfaitement durs, comme nous l'avons déjà dit, & nous n'osons decider de ce qui regarde leur choc; nous nous contenterons de parler des corps que nous connoissons. Il s'agira dans cet article de ceux qui n'ont point de ressort.

DEFINITION. 9.

Le choc de deux corps est appellé direct, quand 43.
les centres de gravité des deux corps, sont mûs dans une même ligne droite, & quand les parties des superficies qui viennent à se heurter, sont dans cette ligne & perpendiculaires à cette même ligne. Quand un des corps est en repos, il faut que le centre de gravité de l'autre parcoure une ligne droite qui passe par le centre de gravité de celui qui est en repos.

Nous

Nous ne parlerons dans cet Essai que du choc direct.

DEFINITION 10.

44. *On appelle vitesse respective la vitesse avec laquelle deux corps s'approchent ou se separent.*

45. *Lors que les corps tendent vers le même coté
la vitesse respective est la difference des vites-*
46. *ses absolues ; c'est la somme des vitesses absoluës
lors que les directions des corps sont opposées.*

PROPOSITION XII.

47. *Les corps non élastiques ne se separent pas après le choc direct.*

Il n'y a aucun effort qui agisse pour les separer.

PROPOSITION XIII.

48. *Dans tous les chocs des corps non flexibles à ressort, la somme des forces après le choc est moindre que la somme des forces avant le choc.*

Il ne s'agit pas ici, comme je l'ai déjà dit, de corps parfaitement durs.

Dans tout choc il y a enfoncement de par-
* 24. ties *; la force necessaire pour enfoncer ces
* 25. parties est perduë *. Il n'y a point de nouvel effort étranger pour produire une nouvelle force qui recompense la force perduë; il faut donc necessairement que la somme des forces soit moindre après le choc qu'avant le choc. Ce qu'il falloit prouver.

PROPOSITION XIV.

La force perduë, dans le choc de deux corps non élastiques, est la même, quelles que puissent être les vitesses absoluës de ces deux corps, si leur vitesse respective est la même. 49.

Le mouvement de deux corps est composé de leur mouvement commun & de leur mouvement relatif. Il est clair que le premier de quelque maniere qu'il soit varié, ne peut pas changer l'action d'un corps sur l'autre; de sorte que cette action est toujours la même aussi long tems que la vitesse respective ne change point. C'est de cette action ou effort des corps l'un contre l'autre, que depend l'applatissement ou enfoncement des parties, lequel par consequent sera le même, si la velocité respective est la même. Ce qui est conforme aux experiences connues.

Dans le choc il n'y a de force perdue que celle qu'il faut pour applatir ou enfoncer les parties *. Par consequent cette force perduë est la même quand l'applatissement ou enfoncement des parties est le même, c'est à dire, dans tous les cas dans lesquels la vitesse respective de deux corps est la même.

* 25.

PROPOSITION XV.

La vitesse respective de deux corps étant donnée, la somme de leurs forces est la moindre qu'il est possible, quand leurs directions sont contraires, & quand leurs vitesses absoluës sont en raison inverse de leur masses. 50.

Soient

Soient deux corps A & B; la viteſſe du pre-
mier eſt x, celle du ſecond y; leur viteſſe reſ-
* 46. pective eſt $x + y$ *, laquelle eſt donnée &
que je nomme d Je dis que la ſomme Axx
* 41. $+ Byy$ * eſt la moindre, qu'il eſt poſſible ſi
A, B :: y, x, ou $Ax \infty By$.

Suppoſons que la viteſſe de A ſoit augmentée, & qu'elle ſoit $x + e$, alors la viteſſe de B ſera $y - e$ pour que la viteſſe reſpective ne change point; la ſomme de $x + e$ & $y - e$ étant $x + y \infty d$.

La ſomme des forces ſera $Axx + 2Axe$
* 41. $+ Aee + Byy - 2Bye + Bee$ *. A cauſe
de $Ax \infty By$ les quantitez $+ 2Axe$ & $- 2Bye$ ſe detruiſent, & la ſomme des forces eſt $Axx + Aee + Byy + Bee$. La ſomme ſeroit la la même ſi la viteſſe de B avoit été augmentée de la quantité e & celle d'A diminuée de la même quantité, & par conſequent la ſomme des forces eſt toujours plus grande que $Axx + Byy$, ce qu'il falloit démontrer.

PROPOSITION XVI.

51. *La viteſſe reſpective de deux corps étant donnée, il y a un cas dans lequel les corps reſtent en repos après le choc.*

Suppoſons que les directions ſoient contraires, & que les corps ne reſtent pas en repos après le choc; dans ce cas l'un, que je nomme B, eſt emporté par l'autre que je nomme A. Diminuons la viteſſe d'A, il faudra augmenter celle de B, parce que la viteſſe reſ-
* 46. pective eſt donnée *, & alors B ſera empor-

té

té avec moins de force. Il est clair qu'on peut si fort diminuer la vitesse d'A en augmentant la vitesse de B de la quantité qu'on ôte à celle d'A, qu'enfin A sera emporté par B. Ce qui prouve qu'il y a un degré moien de diminution de la vitesse d'A, dont l'effet est qu'aucun des deux corps n'emporte l'autre.

PROPOSITION XVII.

Deux corps restent en repos après le choc, quand avant le choc la somme de leurs forces est la moindre qu'il est possible qu'ils aient, leur vitesse respective étant donnée.

La vitesse respective de deux corps, étant 52.
donnée, il y a un cas dans lequel ces corps restent en repos après le choc *. Dans ce cas * 51.
ils perdent leur force entiere. Si dans ce même cas la somme de leurs forces n'étoit pas la moindre qu'il est possible, en gardant la même velocité respective, il y auroit un cas dans lequel necessairement ils perderoient moins de force que dans celui-ci; ne pouvant pas perdre plus de force qu'ils n'en ont; mais la velocité respective étant donnée, la perte de la force est toujours la même *. Par consequent il est * 45.
contradictoire que la somme des forces avant le choc ne soit pas la moindre, quand les corps restent en repos par le choc. Ce qu'il falloit prouver.

PROPOSITION XVIII.

Deux corps restent en repos après le choc, 53.
C *quand*

quand avant le choc leurs directions ſont contraires & leurs forces en raiſon inverſe de leurs maſſes.

Ces corps reſtent en repos quand la ſomme de leurs forces avant le choc eſt la moindre qu'il eſt poſſible, poſant la viteſſe reſpective avec laquelle les corps s'approchent *. Cette ſomme eſt telle, lors que les directions ſont contraires, & les viteſſes en raiſon inverſe des
* 50. maſſes *; mais dans ce cas les forces ont entre elles cette même raiſon inverſe des maſ-
* 42. ſes *. Ce qu'il falloit prouver.

C'eſt une Experience connuë, que deux corps dont les viteſſes ſont en raiſon inverſe des maſſes, & dont les directions ſont contraires, reſtent en repos après le choc. Il eſt conſtant
* 37. par les experiences ci-deſſus * que ces forces ſont en raiſon inverſe des maſſes; de maniere qu'on peut regarder cette propoſition, comme confirmée par l'experience. Elle m'a néanmoins paru trop paradoxe, pour ne pas la confirmer par de nouvelles experiences.

EXPERIENCES.

54 Je me ſuis ſervi pour ces Experiences des
* 37. boules de cuivre, dont j'ai parlé ci deſſus *, ſuſpenduës à la Machine de Mariotte pour les Experiences du choc, perfectionnée comme je l'ai décrite dans mon *Introduction à la Philoſophie de M. Newton*, de ſorte qu'on peut faire les experiences avec la derniere exactitude. J'ai ajouté pour quelques unes des Experiences ſuivantes, une piece de bois bien

affer-

affermie par des vis, dans laquelle il y avoit de chaque coté une cavité en demi ſphere, qui ſervoit à affermir une boule de terre glaiſe, quand avec des boules de cuivre je voulois choquer des boules affermies.

Toutes les boules de terre glaiſe dont je me ſuis ſervi, ont été faites dans un même moule d'un pouce & demi de diametre, & quand il a falu comparer differentes cavitez, je me ſuis ſervi de la même boule frappée dans différens endroits de ſa ſuperficie.

La *boule trois* ayant frappé une boule affermie de terre glaiſe, j'ai meſuré le diametre de l'enfoncement. Ce diametre a été beaucoup plus petit que le diametre de l'enfoncement, lors que la *boule un* a frappé, avec une viteſſe triple de la premiere, la même boule de terre glaiſe dans un autre endroit de ſa ſuperficie. Ce qui prouve la difference des forces. Cependant la boule de terre glaiſe ayant enſuite été ſuſpenduë à un fil, & ayant été frappée de deux cotez oppoſez en même tems par les mêmes boules de cuivre dont on vient de parler, avec la même viteſſe que chaque boule avoit euë en frappant la boule affermie, la boule de terre glaiſe n'a pas été ébranlée, les deux boules de cuivre étant reſtées en repos & également enfoncées dans la terre glaiſe; moins que la *boule un* ne l'avoit été en frapant la boule affermie, & plus que la *boule trois* ne l'avoit été dans le même cas. Par où l'on voit que deux boules peuvent reſter en repos après le choc, quoi que leurs forces ſoient bien differentes.

Dans cette derniere experience la *boule trois* a consumé sa force en enfonçant la terre glaise, & l'enfoncement a été augmenté par l'effort de la *boule un*, qui á pressé la boule de terre glaise contre la *boule trois*, c'est pourquoi l'enfoncement de la *boule un* a été diminué. Un corps qui reste en repos entre deux corps, s'il est pressé contre ces corps, est necessaire-
* 11. ment pressé également des deux cotez *, c'est pourquoi les enfoncemens ont été égaux des deux cotez.

55. Voici la même experience un peu variée

1. J'ai suspendu une boule de terre glaise; elle a été frappée en même tems des deux cotez opposez par deux *boules trois*, avec des vitesses égales.

2. Ensuite la boule de terre glaise suspenduë de même, a été frapée en même tems des deux cotez opposez, par deux *boules un*, avec des vitesses égales entre elles, mais triple des vitesses qu'avoient euës les *boules trois*.

3. Enfin la boule de terre glaise a été frappée d'un coté par une *boule trois*, & en même tems de l'autre coté par une *boule un*; ces boules ayant les vitesses dont nous venons de parler, qui comme on vient de voir, étoient en raison inverse des masses.

Dans ces trois experiences la boule de terre glaise n'a point été ébranlée, les deux de cuivre étant restées en repos. Les enfoncements des deux cotez ont été égaux entre eux dans chaque cas; mais differens dans les differens cas. Dans le premier cas ils ont été les plus petits, dans le second les plus grands, & dans

le

le troisieme cas la grandeur de l'enfoncement a été moyenne entre les enfoncemens des deux autres cas.

Ces Experiences, quelque paradoxes qu'elles 56.
paroissent, sont une suite de ce qu'on a vû ci-dessus; & elles ne paroitront plus si paradoxes quand on fera attention à ce qui a éte remarqué, que la force ne detruit jamais la force immediatement *. Les forces dans ces ex- * 26
periences ne sont detruites, que parce qu'elles ont été employées à enfoncer les parties de la terre glaise. Or pour qu'une force se consume en enfonçant les parties d'un corps, il suffit que ce corps lui resiste, & cette resistance est égale à la force qui se consume *. Cette * 19. 23.
resistance vient de la force contraire & de l'inertie du corps qui resiste; par consequent plus un corps aura d'inertie, c'est à dire, plus il contiendra de matiere *, moins il lui faudra de * 4.
force pour produire la même resistance, c'est à dire, pour faire perdre la même force à un corps Ce qui fait voir que pour que deux corps inegaux restent en repos après le choc il faut necessairement que leurs forces soient inégales. Cette experience s'explique en supposant que la *force* & l'*inertie* different entre elles, & reciproquement cette experience prouve bien clairement cette distinction.

Quand deux corps se choquent, l'action est égale à la réaction *, mais la force de l'un * 19.
ne produit pas seule la réaction à l'égard de l'autre, il y a réaction quand il n'y auroit point de force contraire; ce qui fait voir que *dans* 57.
le choc de deux corps, dont les forces sont con-

traires, il y a deux actions & deux réactions.

PROPOSITION XIX.

58. *La force perduë dans le choc de deux corps, est proportionelle au quarré de la vitesse respective, multiplié par le produit des masses, divisé par la somme des mêmes masses.*

Soient A & B les deux corps; *d* leur vitesse respective, il faut prouver que la force perduë dans le choc, est $\frac{AB\,dd.}{A+B}$

La vélocité respective étant *d*, la force perduë est la même quelles que soient les vitesses

* 49. absoluës *; il y a un cas dans lequel la vitesse respective restant *d* les corps perdent leur force entiere *; par consequent ils perdront tou-

* 51. jours la force qu'ils ont alors. La force qu'ils ont alors est égale à $Axx+Byy$ en supolant

* 52. 50. $x+y$ ∞ d & Ax ∞ By. *

Par la premiere équation on a x ∞ $d-y$ & y ∞ $d-x$, substituant successivement ces valeurs dans l'équation Ax ∞ By, on trouve x ∞ $\frac{Bd}{A+B}$ & y ∞ $\frac{Ad}{A+B}$ d'où l'on tire la force perduë

$$Byy+Axx \;\infty\; \frac{BAA\,dd+ABB\,dd}{\overline{A+B}^2} \;\infty\; \frac{AB\,dd.}{A+B.}$$

PROPOSITION XX.

59. *La vitesse commune de deux corps après le choc se trouve en divisant par la somme des masses la*

somme

somme, ou la difference, des produits de chaque ma e par sa vitesse.

Il faut prendre la somme des masses quand les corps tendent vers le même coté, & leur difference quand les directions sont contraires.

Soient deux corps A & B; la vitesse du premier a, la vitesse du second b.

I. Supposons que les corps tendent vers le même coté; il faut démontrer que leur vitesse commune après le choc, est $\frac{Aa + Bb}{A+B}$.

Il est constant que les deux corps ont la même vitesse après le choc *. La somme de leurs forces avant le choc, est $Aaa + Bbb$ *; d'où il faut soustraire la force perduë par le choc, pour avoir la force après le choc. * 47. * 41.

La vélocité respective est $a-b$ *, & la force perduë par le choc, est * 45.

$$\frac{ABaa - 2ABab + ABbb}{A+B}$$ *, par où l'on * 58.

trouve $\frac{AAaa + 2ABab + BBbb}{A+B}$ la force qui reste après le choc.

Les deux corps après le choc aiant la même vitesse * ne forment qu'un corps dont la masse est A + B. Divisant la force que nous venons de trouver par cette masse, on trouve le quarré de la vitesse *, qui par consequent est * 47. * 41.

$$\frac{AAaa + 2ABab + BBbb}{\overline{A+B}^2}$$ en extraiant la

racine quarrée on trouve la vitesse $\frac{Aa + Bb}{A+B}$.

 II.

II. Quand les directions ſont contraires la ſomme des forces avant le choc eſt de même
* 41. $Aaa + Bbb$ *; la vélocité reſpective eſt
* 46. $a+b$ *; la force perduë par le choc, eſt
* 58. $\frac{ABaa+2ABab+ABbb}{A+B}$ * la force qui reſte après le choc eſt par conſequent $\frac{AAaa-2ABab+BBbb}{A+B}$, d'où l'on tire la viteſſe commune $\frac{Aa-Bb}{A+B}$ en ſupoſant Aa plus grand que Bb.

60. On voit par cette propoſition que la regle ordinaire qu'on emploie pour trouver la viteſſe dont il s'agit ici eſt exacte, quoi qu'on l'ait deduite de ce principe contraire à l'experience, que la force eſt proportionelle à la maſſe par la viteſſe, ce qui avoit fait appeller ce produit quantité du mouvement. La raiſon pourquoi ce principe n'a pas mené dans l'erreur, c'eſt qu'on a ſuppoſé en même tems, qu'après le choc & avant le choc la force étoit la même, ſans faire attention à l'effort qu'il faut pour enfoncer ou applatir les parties; & une erreur a été le correctif de l'autre.

PROPOSITION XXI.

61. *Les changemens, dans les viteſſes des deux corps par le choc, ſont en raiſon inverſe des maſſes.*

I. Cas, quand les corps tendent vers le même coté.

Soit

Soit AB la masse d'un des corps & BN, Fig. 3.
sa viteſſe; le produit de la maſſe par la viteſſe eſt AN. Soit BC la maſſe de l'autre corps, & BE ſa viteſſe; le produit de la maſſe par la viteſſe eſt BF.

Si on continue FE juſques en D, & qu'on acheve le rectangle AO, ſi enſuite on mene DO coupant BN en I, & que per ce point on mene HL parallele à AC, on aura le rectangle HC égal à la ſomme des rectangles NA & BF, a cauſe de l'égalité des complemens NH & LE dans le parallelograme MF. Le rectangle HC eſt donc égal à la ſomme des produits des maſſes par les viteſſes. En diviſant cette ſomme, par la ſomme des maſſes AB + BC ou AC, on trouve BI la viteſſe après le choc *. Le changement dans la vi- * 59.
teſſe de AB eſt NI, celle de la viteſſe de BC eſt EI, mais à cauſe des triangles ſemblables ION, IDE, DE ou AB eſt à NO ou BC comme NI eſt à EI. C'eſt à dire, les maſſes en raiſon inverſe des changemens dans les viteſſes. Ce qu'il falloit démontrer.

2. Cas, lors que les directions ſont contraires.

Soit encore AB la maſſe d'un corps; ſa Fig. 4.
viteſſe BN; le produit de la maſſe par la viteſſe BM. La maſſe de l'autre corps eſt repreſentée par BC; ſa viteſſe eſt BE; & le produit de la maſſe par la viteſſe eſt BF.

Qu'on conçoive achevé le rectangle MODF, dont le Diagonale DO coupe EN en I, par où on conçoit HL parallele à AB, faiſant les complemens NH & LE égaux en-

tre eux. En retranchant NH de MB, j'ai HB égal à MB, dont on a retranché BF & BL: par consequent en ajoutant BL à BH, j'ai AL égal à MB moins BF; c'est à dire, à la difference des produits des masses par leurs vitesses. En divisant cette difference par AC somme des masses, on a BI la vitesse commu-
* 52. ne après le choc *.

La vélocité que perd le corps AB est NI: le corps BC ne perd pas seulement toute la vitesse BE, mais il est porté avec la vitesse BI vers le coté opposé, de sorte que le changement dans sa vitesse est EI. A cause des triangles semblables OIN & DEI, DE ou AB est à NO ou BC comme EI, à NI. C'est à dire les changemens dans les vitesses en raison inverse des masses.

On auroit pû demontrer cette proposition par le moien de la proposition dixhuitieme, sans la déduire de la proposition precedente; en suposant les corps mûs dans un bâteau qui auroit eu la velocité BI.

PROPOSITION XXII.

62. *Si trois corps se choquent en même tems, ils ne*
* 47. *se separent pas après le choc *, & leur vitesse commune se determine, en suppofant que deux des trois se choquent, & qu'ensemble ils choquent ensuite le troisieme.*

Cette regle est une suite du calcul même, qui ne differe pas dans quelque ordre qu'on suppose que se fassent les chocs. Si les trois corps sont A, B, & C. Il est indifferent de supposer

ſuppoſer que A choque B, & qu'enſemble ils frapent C, ou que B frappe C, & qu'enſuite ilsſont choquez par A. On trouve toujours la même viteſſe après les deux chocs. Comme il eſt indifferent dans quel ordre les chocs ſe faſſent, ils peuvent ſe faire en même tems, ſans qu'il y arrive du changement.

La ſomme des applatiſſemens ou enfoncemens eſt la même dans tous les cas, à cauſe que la force perduë eſt la même dans chacun. Quand les deux chocs ne ſe font pas en même tems, le premier applatiſſement s'augmente par le ſecond choc. Quand les chocs arrivent en même tems, les applatiſſemens ſont égaux quelqu'inegales que ſoient les forces, comme nous l'avons déjà dit ci-devant *. 63.

* 54.

Corrolaire.

64. *Si deux corps contigus frappent ou ſont frappez par un troiſieme corps, l'effet du choc eſt le même que ſi les deux n'avoient formé qu'une maſſe.* Il n'y a de difference que dans les aplatiſſemens, dont néanmoins la ſomme eſt la même, comme nous venons de le dire. Quand je parle de la ſomme des applatiſſemens ou enfoncemens, je ſuppoſe qu'on les meſure par la force qu'il faut pour les faire.

EXPERIENCES

Touchant la perte de la force dans le choc.

65. J'ai dit dans l'Art. 4. * qu'on trouveroit à la fin

* 26.

fin de celui-ci des Experiences pour prouver que la force perduë, dans les cas dans lesquels les forces sont contraires, est entierement employé à enfoncer les parties des corps, & que par consequent, la force ne detruit pas du moins immediatement la force contraire. C'est ce qu'on verra dans les experiences suivantes, dans lesquelles la force perduë est toujours la même, lors que les enfoncemens des parties sont égaux, quelles que soient les forces absoluës, ou les directions des corps; c'est à dire, qu'il est indifferent à cet égard que les forces soient contraires ou non, ou même que les corps frapent un obstacle inebranlable; le même enfoncement donne toujours la même perte de force.

Les Experiences suivantes ont été faites avec les boules de cuivre, dont nous avons
* 37. parlé ci dessus *. Les boules de terre glaise n'ont pû être toutes formées dans le même moule; mais pour qu'on pût determiner bien exactement, si les enfoncemens étoient égaux, on a eu toujours soin qu'une partie de la superficie fut une portion de la surface d'une sphere d'un pouce & demi de diametre, & le choc s'est toujours fait contre cette partie de la superficie.

La *boule un*, avec deux degrez de vitesse, c'est à dire, quatre degrez de force, ayant frapé une boule de terre glaise affermie, c'est à dire, un obstacle inebranlable, est restée en repos, la force perduë a été quatre; on a mesuré exactement le diametre de l'enfoncement.

La

La *boule deux*, avec une viteſſe deux, c'eſt à dire, avec huit degrez de force, aiant frappé une boule de terre glaiſe du même poids, & en repos, elles ont eu après le choc une viteſſe commune un, c'eſt à dire, quatre degrez de force, de ſorte qu'il y eu quatre degrez de force perduë. Ce qui eſt conforme à ce qui a été démontré *. La force perduë dans cette experience a été la même que dans l'experience precedente, & les enfoncemens dans toutes deux ont été exactement les mêmes. * 58. 59.

Dans ces deux experiences il n'y a point eu de force contraire, & on ne ſauroit ſoupçonner que la force perduë ait eu d'autre effet, que d'enfoncer les parties. à quoi par conſequent elle a été emploié toute entiere. Dans la ſeconde experience, la boule de cuivre a perdu ſix degrez de force, mais deux ont été emploiez à ſurmonter l'inertie de la terre glaiſe, à qui ces deux degrez de force ont été communiquez, de ſorte que les quatre degrez perdus ont été entierement emploiez à enfoncer les parties de la terre, comme cela a déjà été expliqué *. * 25.

Deux *boules un* chacune avec deux degrez de viteſſe, c'eſt à dire, quatre degrez de force, aiant frapé avec des directions contraires une boule de terre glaiſe ſuſpenduë, la boule n'a pas été ébranlée & les huit degrez de force ont été detruits. Dans ce cas il y a eu deux enfoncemens chacun éxactement égal aux enfoncemens des experiences precedentes.

Pour

66. Pour ce qui regarde les forces inegales detruites dans le choc, & dont on a parlé dans la proposition XVIII. J'ai fait les Experiences suivantes.

La *boule un*, avec trois degrez de vitesse, c'est à dire, neuf degrez de force, aiant frappé une boule de terre glaise, dont le poids étoit égal à celui de la *boule deux*, on a mesuré le diametre de l'enfoncement. Les deux boules qui formoient ensemble une masse trois, n'ont eu après le choc qu'un degrez de vitesse, c'est à dire, trois degrez de force, & il y a eu six degrez de force perduë; ce qui convient encore avec la proposition 20me.

La *boule un*, avec trois degrez de vitesse, c'est à dire neuf degrez de force, & la *boule trois* avec un degré de vitesse, c'est à dire trois degrez de force, ont frappé en même tems, dans des directions contraires, une boule de terre glaise suspenduë; les forces entieres ont été perduës, comme nous l'avons déja
* 54. 55. dit auparavant *. Il y a eu ici douze degrez de force perduë, c'est à dire, le double de ce qui a été perdu dans l'experience precedente, & chacun des deux enfoncemens dans la derniere experience a été exactement égal à l'enfoncement de l'experience precedente.

ARTICLE VIII.

Du choc des corps flexibles à ressort.

NOus avons dit ci-devant *, ce qu'on entendoit par corps *flexibles à ressort* ou *élastiques*. * 27.

PROPOSITION XXIII.

Les corps élastiques se separent après le choc. 67.

Les parties des corps s'enfoncent ou s'applatissent par le choc *; aussi long tems qu'elles restent enfoncées, les corps ne se separent pas *: mais les parties venant à se debander, c'est à dire, retournant à leur premiere figure, l'effort qu'elles font est semblable à celui d'un ressort plié entre deux corps, lequel venant à se debander les repousse nécessairement suivant des directions contraires, ce qui separe les corps. * 24. * 47.

PROPOSITION XXIV.

Un ressort plié entre deux corps, venant à se debander, leur communique des forces en raison inverse de leurs masses. 68.

Cette proposition regarde tous les corps en general, dont la cohesion des parties est assez forte pour resister à la pression du ressort. Le ressort en se debandant, communique de la force de la maniere qu'il a été expliqué *; * 12.
son

son effort est une veritable pression * qui
* 9. peut être moindre que celle de la cohesion des parties; c'est ce que nous supposons pour que le ressort emploie tout son effort à donner de la force au corps, & qu'il n'en emploie point à enfoncer les parties.

L'effort que fait un ressort d'un coté en se debandant, depend de la resistance qu'il trouve du côté opposé, c'est à dire, de la resistance de l'obstacle sur lequel il s'appuie, parce que l'action & la réaction sont égales entre elles *; de maniere qu'il emploie tout son ef-
* 19. fort d'un seul coté, quand l'obstacle sur lequel il s'appuie ne cede point. Par consequent l'effort avec laquelle un ressort plié entre deux corps A & B en repos se debande vers A, c'est à dire, pousse ce corps, est à l'effort avec lequel il se debande vers B, ou pousse ce corps, comme la resistence de B est à la resistance d'A. Or ces resistances, dans des corps en repos, ne venant que de l'inertie de la matiere, sont entre elles comme les masses
* 4. de ces corps *; qui par consequent sont entre elles en raison inverse des forces que leur communique le ressort.

69. Cette demonstration a lieu aussi quand le ressort & les deux corps sont transportés d'un mouvement commun.

Cette proposition est confirmée par une experience connuë. Si deux corps viennent à se choquer, leurs directions étant contraires & leurs vitesses en raison inverse des masses, ils restent en repos s'ils ne sont point flexibles à
* 53. 42. ressort *, mais s'ils sont élastiques dans le moment

ment que les parties ſont enfoncées, elles forment un reſſort entre deux corps en repos, puis qu'ils reſteroient dans cet état, ſi le reſſort ne ſe debandoit pas; or l'effet de l'action du reſſort eſt de renvoier, comme il eſt connû, les corps avec des viteſſes égales à celles qu'ils avoient avant le choc, c'eſt à dire, avec des viteſſes en raiſon inverſe des maſſes, & par conſequent avec des forces qui ont entre elles la même raiſon inverſe des maſſes; comme il ſuit des experiences décrites ci-deſſus *, ain- * 57.
ſi qu'il a été demontré *. * 42.

PROPOSITION XXV.

La viteſſe reſpective, avec laquelle deux corps élaſtiques ſe ſeparent après le choc, eſt égale à celle avec laquelle ils ſe ſont approchez. 70.

Si les corps n'avoient pas de reſſort, ils auroient un mouvement commun après le choc*; * 47
par conſequent, dans le moment que les parties élaſtiques ſont pliées avant qu'elles ſe debandent, on a un reſſort qui agit ſur ces corps comme s'ils étoient en repos *; le mouve- * 69.
ment commun étant ſemblable à celui d'un bateau, dans lequel les corps ſeroient tranſportez & dans lequel ils ſe ſepareroient par le reſſort comme s'ils étoient en repos. On voit par là, que pour déterminer la viteſſe avec laquelle deux corps ſe ſeparent, il faut determiner la viteſſe avec laquelle ils ſe ſepareroient, ſi le reſſort qui ſe debande entre eux, s'y debandoit en ſupoſant les corps en repos.

Soient A & B les deux corps; d leur vitesse respective avant le choc; x la vitesse que le ressort imprime au corps A; y celle qu'il imprime aux corps B; $x + y$ est donc la vitesse avec laquelle les corps se separent, il faut démontrer que $x + y = d$.

La somme des forces que le ressort com-
* 41. munique aux deux corps est $Axx + Byy$ *; cette force est égale à la force avec laquelle les ressorts ont été pliez, laquelle est égale à celle qui dans le choc a enfoncé les parties, &
* 25. 58. qui est $\frac{ABdd}{A+B}$ *. On a donc $Axx+Byy = \frac{ABdd}{A+B}$ ou $AAxx+ABxx+AByy+BByy = ABdd$.

Par la proposition precedente, $x, y :: B, A$, c'est à dire, $Ax = By$; ce qui donne $AAxx + BByy = 2ABxy$; ce qui change l'équation precedente en celle-ci, $ABxx + 2ABxy + AByy = ABdd$; divisant par AB on a $xx + 2xy + yy = dd$, c'est à dire, $x + y = d$. Ce qu'il falloit démontrer.

PROPOSITION XXVI.

71. *Dans le choc des corps flexibles à ressort, le changement dans la vitesse de chaque corps est double de celle qu'il y auroit, si les corps n'avoient pas de ressorts.*

Soient A & B les deux corps; d leur vitesse respective. La somme des changemens qui
* 47. arriveroient à leurs vitesses, est égale à d* en ne faisant point d'atention au ressorts; & nom-

mant

nant x le changement pour le corps A; & y celui de la viteſſe du corps B, on a x, y :: B, A*. * 61.

Nommons maintenant u le changement dans la viteſſe de A par l'action du reſſort; & z le changement dans la viteſſe de B par la même action; $x + u$ eſt le changement total dans la viteſſe de A, & $y + z$ dans celle de B.

u, z :: B, A*; c'eſt à dire, $u, z :: x, y$;* 68. ou $u + z, x + y :: z, y$; Mais $u + z$ ꝏ d*.* 70. C'eſt à dire, $u + z$ ꝏ $x + y$; par conſequent z ꝏ y, & $y + z$ ꝏ $2y$, comme auſſi $x + u$ ꝏ $2x$, Ce qu'il falloit prouver.

On deduit de cette propoſition une methode aiſée de déterminer la viteſſe des corps élaſtiques après le choc. Il faut d'abord trouver leur velocité commune après le choc, en ne faiſant point d'attention à leur reſſort*;* 59. par là on trouve le changement dans la viteſſe de chacun, il faut doubler ce changement ſi les corps ont du reſſort.

Les viteſſes qu'on trouve par cette regle, ſont les mêmes que celles qu'on decouvre par les autres regles qui ont été données. Quelques Mathematiciens les ont deduites du principe que la force eſt proportionelle à la maſſe par la viteſſe; mais ils ont ſuppoſé en même tems qu'un reſſort en ſe debandant, communiquoit des forces égales des deux cotez, par où il y a eu encore compenſation d'erreurs.

PROPOSITION XXVII.

La ſomme des forces de deux corps élaſtiques *eſt*

est la même avant & après le choc.

Il n'y a de force perduë par le choc que cel-
* 25 le qui est emploiée à enfoncer les parties *; quand les corps ont du ressort, les parties enfoncées retournent à leur premiere figure avec un effort égal a celui qui à été emploiée à les plier, ce qui rend au corps une force égale à celle qui étoit perduë; l'effort du ressort n'aiant d'autre effet que de donner de la force aux corps. Ce qui fait que la force totale, ou la somme des forces n'est pas changée par le choc.

On peut demontrer cette même proposition, en prouvant, que la somme des produits des masses par les quarrez des vitesses est la même avant & après le choc; ce que M. Huygens a demontré dans son traité de la percussion.

PROPOSITION XXVIII.

Plusieurs corps élastiques étant contigus, si l'un est frappé par un autre corps élastique, les ressorts sont pliés comme si le corps frappé étoit seul: & si un corps élastique joint à un autre corps élastique, en frappe un autre, les ressorts se plient comme s'il frappoit seul.

Cette proposition ne peut se prouver que par l'experience, & ne peut s'expliquer qu'en concevant le ressort plié & se debandant, avant que le corps contigu puisse faire son impression.

EXPERIENCES.

Ayant suspendu plusieurs boules d'ivoire qui se touchoient, & ayant frappé la premiere par

une autre boule, la derniere a été mis en mouvement, comme si les boules avoient été placées à quelque distance l'une de l'autre, & que les choses eussent été succeslifs, quoi que cela se fit dans un moment presque insensible, même lors qu'il y avoit cinq ou six boules contiguës.

Ayant une boule d'ivoire qui se séparoit à vis en deux hemispheres, j'ai laissé tomber l'un des hemispheres d'une certaine hauteur sur du marbre bleu un peu mouillé: j'ai mesuré exactement le diametre de la tâche que l'ivoire laissoit sur le marbre, ce diametre étoit celui de la partie applatie par le choc. Ayant rejoint par la vis l'autre hemisphere, je laissai tomber la boule entiere de la même hauteur; après quoi je mis un morceau de plomb dans la boule qui étoit creuse, ce plomb étoit serré entre les deux hemispheres par le moien de la vis; j'ai laissé encore tomber la boule de la même hauteur, dans les trois cas la tâche a été exactement la même. La boule étoit faite de maniere que le même endroit de la boule frappoit toujours le marbre; précaution qu'on a observée, parce que l'élasticité n'est pas par tout la même dans l'ivoire.

Une autre boule d'ivoire entierement solide, dont le diametre étoit égal à celui de la boule dont on vient de parler, en tombant sur le marbre de la même hauteur que l'autre, y a laissé une tâche sans comparaison plus grande; quoi qu'elle fut moins pesante que celle qui contenoit le plomb.

Cette experience fait voir clairement, que le choc qui fait plier les parties élastiques ne vient

que de la force des parties qui sont aussi intimement jointes ensemble, que le sont les parties d'un même corps. La force d'un autre corps, quoi que pressé par une vis, ne portant aucun changement à l'effort qui fait plier le ressort.

Mon dessein en commençant cet Essai, étoit d'y traiter aussi du choc de trois corps, flexibles à ressort, dont il n'est pas si aisé qu'il paroît d'abord, de déterminer la vitesse aprés le choc: comme aussi de dire quelque chose touchant l'effet de deux efforts, qui agiroient en même tems sur un corps, &c. Mais comme cet Essai est déjà assez long, étant destiné à être inseré dans un Journal, j'aime mieux renvoier ces matieres avec quelques autres à un Traité plus étendu, que je pourrai donner dans quelque tems, sur ce même sujet. A Leide ce 10. d'Avril 1722.

ARTICLE I.

RELATION D'UN VOYAGE DU LEVANT, *fait par l'ordre du Roi, contenant l'Histoire ancienne & moderne de plusieurs Isles de* l'Archipel, *de* Constantinople, *des* côtes de la mer Noire, *de* l'Armenie, *de la* Georgie, *des Frontieres de* Perse, *& de* l'Asie Mineure. *Avec les* Plans *des Villes & des Lieux considerables : le Genie, les Mœurs, le*

Com-

Commerce, & la Religion des differens Peuples qui les habitent; & l'explication des Medailles *& des* Monumens Antiques. *Enrichie de descriptions & de figures d'un grand nombre de Plantes rares, & de divers* Animaux, *& de plusieurs observations touchant l'Histoire naturelle.* Par M. PITTON de TOURNEFORT, *Conseiller du Roi, Academicien Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine, Professeur en Botanique au Jardin du Roi &c.* A Lion chez Anisson & Posuel 1717. 8. Tom. I. pag. 377. Tom II. pag. 448. Tom. III. pag. 404. sans les Prefaces & les Tables. & réimprimé à Amsterdam en 2. vol. in 4. en 1718.

L'Auteur de cette Relation étoit un de ces hommes courageux, qui ne naissent que pour perfectionner les Sciences auxquelles il leur arrive de s'attacher. Comme il avoit payé le tribut à la nature, avant que notre Journal commençât, nous saisissons avec joie l'occasion de lui rendre ici la justice qui est duë à ses excellens travaux.

Joseph Pitton de Tournefort naquit à Aix en Provence le 5. Juin 1656. Dès qu'il vit des Plantes, il se sentit Botaniste: il vouloit savoir leurs noms, & comme dit M. de Fon-

tenelle, dont nous empruntons ce détail, il apprit de lui même en peu de tems à connoitre les plantes des environs de sa Ville.

Genie de M. de Tournefort.

La Philosophie du College ne fut point de son goût, celle de Descartes, qu'il trouva dans le Cabinet de son Pere, lui plut davantage; il la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit jouir de cette lecture que par surprise & à la dérobée, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur, & ce Pere qui s'opposoit à une étude si utile, lui donnoit sans y penser une excellente éducation. On le destina en vain à l'Eglise, la destination naturelle prévalut. La Botanique l'emporta. L'Anatomie & la Chimie partagerent aussi ses soins: l'exemple de son Oncle, habile Medecin, & la mort de son Pere, le déterminerent enfin à la Phisique & à la Medecine. En 1678. il parcourut les Montagnes de Dauphiné & de Savoye, & en rapporta quantité de belles plantes seches, qui commencérent son Herbier. Son amour pour la Botanique lui fit courir les montagnes & les forêts, gravir contre des rochers escarpez, & affronter la vue des precipices les plus dangereux. Un temperament vif, laborieux & robuste, & un grand fonds de gaieté naturelle le soutenoient dans le travail, & son corps n'étoit pas moins fait pour la Botanique que son esprit. L'année suivante il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Medecine, & après avoir épuisé les Plantes tant du jardin établi en cette Ville par Henri IV. que des environs, il partit au mois d'Avril 1681. pour Barcelone.

Ses travaux.

ne. Il passa jusqu'à la S. Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit suivi par les Medecins du Païs, & par les jeunes Etudians en Medecine, à qui il démontroit les plantes. Les Montagues des Pirennées le tenterent, & il les parcourut avec un équipage peu capable d'attirer les voleurs, cependant il fut plusieurs fois dépouillé par les Miquelets Espagnols, mais rien ne le detourna de ses recherches. Il étoit content de s'exposer aux plus grands dangers, & même de se priver de toutes les douceurs de la vie, pourvu qu'il trouvât dequoi occuper sa curiosité. Il revint à Montpellier sur la fin de la même année, & de là il se rendit à Aix, où il étoit occupé à arranger ses nouvelles aquisitions dans son Herbier, & à l'enrichir, lors que M. Fagon alors premier Medecin de la feue Reine, le fit venir à Paris en 1683. & lui procura dès la même année la place de Professeur en Botanique, au Jardin Roial des Plantes, établi à Paris par Louis XIII. Cet Emploi ne l'empêcha point de voïager: il retourna en Espagne, & alla jusqu'en Portugal. Il voulut en vain verifier en Andalousie ce qu'on dit des amours entre le Palmier masle & la femelle. Il voulut voir aussi l'Angleterre & la Hollande, où son merite fut si bien reconnu, que M. Herman, celebre Botaniste de l'Université de Leyden, songea à lui resigner sa place, parce qu'il se voioit déjà fort âgé. Il offroit de lui procurer une pension de quatre mille livres, quoi qu'il fût étranger & sujet d'un Roi alors en guerre avec les Etats Generaux. M. de Tournefort prefera

fera sa petite pension à celle-ci, & trouva mieux son compte à demeurer à Paris, où M. l'Abbé Bignon aiant pris en 1691. l'inspection de l'Academie des Sciences, lui procura une place dans cette savante Compagnie. En 1694. parut son premier Ouvrage intitulé *Elemens de Botanique, ou methode pour connoitre les Plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes *in* 8. Cet Ouvrage qui donne une merveilleuse facilité pour reduire sous 14. figures de fleurs, 673. genres qui comprennent sous eux 8846. especes de plantes, fut approuvé par le plus grand nombre de Phisiciens, & critiqué par quelques uns, entre autres par M. Rai, celebre Botaniste & Phisicien Anglois. M. de Tournefort lui répondit eu 1697. par une Dissertation Latine adressée à M. Sherard autre Anglois, habile dans la même Science. Elle a pour titre. *De optima Methodo instituenda in Re Herbaria, Epistola in quâ respondetur Dissertationi Jo. Raii de variis Plantarum Methodis Paris* 8.

Ses ouvrages.

M. de Tournefort se fit recevoir Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un Livre intitulé, *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la Medecine.* in 12. Il y rassemble outre leurs différens noms, & leurs descriptions, les analises chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. On peut encore faire honneur à ce savant Phisicien, du Livre que M. *Simon Wharton*, Anglois, fit imprimer à Amsterdam en 1699. qui a pour titre *Schola Bo-*

tanica, sive Catalogus Plantarum quas ab aliquot annis in horto regio Parisiensi Studiosis indigitavit vir clarissimus Josephus Pitton de Tournefort &c in 4.

Le succès qu'avoient eu les Elemens de Botanique, engagea l'Auteur à en donner une traduction Latine en faveur des Etrangers. Il les augmenta encore & les fit imprimer en 1700., sous le titre de *Institutiones Rei Herbariæ* en 3. vol. in 4. Le premier contient les noms des Plantes distribuées selon le sisteme de l'Auteur, & les deux autres leurs figures très bien gravées. Ses principes sont établis dans une grande Preface, qui est à proprement parler une introduction à la Botanique.

Son opinion sur la Vegetation des pierres.

Ce qui est à remarquer, il croioit que les pierres étoient autant de plantes qui végetoient & qui àvoient des graines. Sentiment du moins aussi vraisemblable que celui qui les fait croitre par le mouvement que les Philosophes appellent de *juxstaposition*. Cet amour pour les curiositez de la Nature l'engagea à recueillir des pierres figurées, des Marcassites rares, des Petrifications & des Christallisations extraordinaires, & des Coquillages de toutes les especes. A ces curiositez, il joignit des habillemens, des Armes, des instrumens de Nations éloignées, & autres sortes de raretez qui lui donnoient matiere de philosopher. Il en assembla un cabinet qui a été estimé par les Curieux à quarante cinq, ou cinquante mille livres.

Il avoit gagné la confiance du Public, lors que le Roi lui ordonna en 1700. d'aller en Gre-

Il est envoié en voiage par le Roi. Grece, en Asie & en Afrique . pour y reconnoitre les plantes décrites par les Anciens, & celles qui leur auroient échapé; & pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la Geographie ancienne & moderne , sur les Moeurs, la Religion & le Commerce des Peuples. Il eut ordre d'écrire le plus souvent qu'il pourroit à M. le Comte de Pontchatrain qui lui procuroit tous les agrémens possibles dans son voyage , & de l'informer en détail de ses decouvertes & de ses avantures. Ce sont à peu près ces mêmes Lettres qui composent la Relation dont on voit le titre à la tête de cet Article.

De retour de ce Voiage en 1702. il rangea les plantes qu'il en avoit apportées au nombre de 1356. especes, sous quelqu'un des 673. genres qu'il avoit établis ; & il ne fut obligé de créer pour tout le reste que 25. nouveaux genres, sans aucune augmentation de classes. Il en fit son *Corollarium institutionum Rei Herbariæ*, imprimé à Paris in 4. 1703.

Il voulut reprendre la pratique de la Medecine, & trouva que les interruptions sont dangereuses. Ses travaux , & les fatigues qu'il se donnoit pour suffire à tous ses emplois, altérerent sa santé : un coup fort violent qu'il reçut par hazard dans la poitrine, ne lui laissa de vie qu'autant qu'il en falloit pour languir encore quelques mois, & il mourut le 28. Décembre 1708. Il laissa par son Testament son Cabinet de Curiositez au Roi pour l'usage des Savans, & ses Livres de Botanique à M. l'Abbé Bignon. *Sa mort.*

L'édi-

L'édition originale de cette Relation est celle du Louvre en 2. vol. in 4. où le premier étoit déjà imprimé lors que l'Auteur mourut. La lecture seule de cet ouvrage, rempli de l'Erudition la plus exquise, avec les citations d'un grand nombre de Poëtes, d'Historiens, &c. la plûpart Grecs, fait assez connoître que notre illustre Voyageur n'avoit pas donné d'abord tous ces ornemens aux Lettres qu'il envoioit à la Cour, & qu'elles n'étoient pas aussi finies qu'elles paroissent dans la Relation imprimée. L'Auteur de sa vie dit, que cette Relation fut faite après son retour, & qu'il n'avoit rapporté de son voiage que de simples mémoires informes, & intelligibles pour lui seul. Heureusement pour le public il avoit achevé ce travail; & quand il mourut, son Manuscrit fut trouvé dans un état où il n'y avoit rien à desirer. Il a conservé la forme de Lettres. Mais sa mort a privé le public de la Preface qu'il destinoit à ce Livre; à la place de laquelle on a mis son Eloge tel qu'il fut lû dans l'Academie des sciences.

Cette Relation est divisée en vingt deux Lettres, où M. de Tournefort rend compte de ses observations & de ses decouvertes. Moeurs, coutumes, habillemens, rapports de la Geographie moderne avec l'ancienne, tout s'y trouve avec choix, & on s'apperçoit aisément qu'une discrete érudition concourt avec l'experience, pour fournir les materiaux qu'un esprit solide & enjoué met en oeuvre.

La premiere de ces Lettres explique le dessein de ce voiage, & le départ de l'Auteur

pour

pour le Levant. Les autres sont des descriptions des lieux qu'il a parcourus, & des choses remarquables qu'il y a trouvées. On voit que la Botanique ne se dessaisit point de l'Auteur, & comme il ne perd point d'occasion d'herboriser, il ne manque point de faire part au public de ce qu'il rencontre de curieux & de propre à illustrer & à enrichir son étude favorite. La Lettre III. contient l'Etat present de l'Eglise Greque. La XIII. traite du Gouvernement & de la Politique des Turcs, la XVI. expose leur Religion, leurs Moeurs & leurs manieres, & la XX. nous fait connoître les moeurs, la Religion, & le commerce des Armeniens. Ce sont autant de Dissertations curieuses, & pour ainsi dire de morceaux détachez, où l'Auteur ne s'amuse point à copier ce que les autres Voiageurs ont dit, mais il s'instruit des choses par lui même, voit par ses propres yeux, & rend un fidelle témoignage de ce qu'il a vû. On peut croire qu'un homme accoutumé à franchir des precipices pour chercher des simples, n'a pas manqué d'attention pour remarquer dans un voiage tel que celui-ci, tout ce dont il devoit rendre compte au Ministre, & qui plus est, au Public.

Dessein de ce Voyage. M. le Comte de Pontchartrain Secretaire d'Etat proposa à Louis XIV., sur la fin de l'année 1699. d'envoier dans les Païs étrangers des Personnes capables d'y faire des Observations non seulement sur l'Histoire naturelle & sur la Geographie ancienne & moderne, mais encore sur ce qui regarde le commerce, la Religion, & les moeurs des diferens

rens Peuples qui les habitent. Comme M. de Tournefort avoit déja fait quelques voyages en Europe par l'ordre du Roi, il fut encore choisi pour celui du Levant. Ce choix ne pouvoit mieux tomber que sur un homme qui étoit né pour voyager & pour observer. Il pria M. de Pontchartrain de lui laisser le choix des personnes qui lui conviendroient pour ce dessein. Il avoit besoin de deux hommes de confiance, qui fussent d'humeur à partager avec lui les peines inseparables des grands voiages. Heureusement deux de ses intimes amis s'offrirent de l'accompagner ; l'un étoit M. *Gundelscheimer* natif d'Anspach en Franconie, savant Medecin, l'autre M. *Aubriet*, habile Peintre, sur les desseins duquel sont gravées les planches qui servent d'ornement & d'éclaircissement à la relation. Le Ministre aiant fixé leur depart au 9. de Mars 1700. fit savoir à Mr. l'Abbé Bignon President de l'Academie Royale des Sciences, que S. M. avoit ordonné au Sr. de Tournefort d'aller dans la Grece, aux Isles de l'Archipel, & en Asie, pour y faire des recherches touchant l'histoire naturelle, pour s'instruire des maladies & des remedes qu'on y emploie, & pour y comparer l'ancienne Géographie & la moderne, & qu'elle lui accordoit un Aide, un Peintre, & tous les frais du voiage. Avant leur depart M. Gundelscheimer fut presenté à l'Academie des Sciences, & cette Compagnie lui donna des Lettres en qualité d'*Envoié* de la Compagnie. Ils prirent congé de la Cour & partirent le 9. Mars pour Lion, où ils virent les Plantes ra-

res recueillies par M. *Goiffon* habile Medecin. Les Antiques du P. de Colonia Bibliotéquaire des Jesuites étoient du ressort de notre Auteur, & il satisfit sa curiosité en voiant un recueil qu'il appelle prodigieux. Il alla voir sa Patrie, & fait à cette occasion un Eloge de quelques grands hommes qu'elle a produits. Celui de M. Boier d'Aiguilles, Conseiller au Parlement est à la tête. Un merite encore plus rare que les tableaux qu'il possede, la connoissance de l'antiquité où il excelle, un gout exquis pour le dessein, sont les traits qui forment son caractere. Ce savant Magistrat a fait graver une partie de son Cabinet en cent grandes Planches, d'après les originaux des plus grands Maitres. Il a gravé lui-même quelques unes de ces Planches, & les Frontispices des deux volumes de son Recueil, sont de son invention.

A l'occasion de M. de Thomassin Mazaugues, autre Conseiller du Parlement, qui avoit fait esperer un recueil des Lettres de M. *Peiresc*, dont les Manuscrits ont été repandus par tout le Roiaume, M. de Tournefort confirme que les Heritiers de M. Pereisc s'étoient chaufez pendant tout un hyver des papiers qu'on avoit trouvez dans son Cabinet. *N'auroient-ils pas mieux fait*, dit-on ici, *de bruler du bois de Cedre, ou du bois d'Aloës ? La Nature en produit tous les jours, & peut-être ne verra t-on jamais d'homme semblable à M. Pereisc.* Entre les savans Compatriotes de l'Auteur, les PP. Thomassin & Cabassut de l'Oratoire & le P. Pa-

Pagi Cordelier, font beaucoup d'honneur à la Ville d'Aix.

Le 27. Mars ils arriverent à Marseille. L'Auteur essaie sur cette Ville son talent pour la description historique des Villes qu'il doit parcourir. Il entre dans un détail des hommes illustres de cette ville. Le Pere *Plumier*, Minime, savant Botaniste, ne pouvoit échaper un éloge dans un ouvrage de M. de Tournefort, qui remarque que ce Religieux s'est immortalisé par la découverte de plus de 900. Plantes qui avoient échapé à la diligence des autres Voiageurs d'Amerique. Il mourut sur la fin de l'anné 1704. au Port Sainte Marie, vis-à-vis Cadix, où il s'étoit rendu par ordre du Roi, pour passer dans le Perou. *Le Pere Plumier Botaniste.*

Le fameux *Puget*, admirable Sculpteur, grand Peintre, excellent Architecte, naquit à Marseille en 1623.: à l'âge de 14. ans on le mit chez le Sr. Roman, le plus habile Sculpteur, & le meilleur constructeur de Galeres, qui après deux ans d'aprentissage lui confia le soin de la sculpture & de la construction d'un de ces Bâtimens. Le jeune Puget aiant réussi dans son coup d'essai, alla à Florence, sculpta six gueridons pour le Grand Duc, qui lui offrit un établissement, mais il aima mieux aller à Rome, où il s'appliqua à la Peinture. Pierre de Cortonne, dont il avoit parfaitement attrappé la maniere, le ramena à Florence où il alloit peindre la Galerie du Grand Duc; mais M. Puget retourna à Rome, aiant sû que la Reine Mere avoit envoié pour y dessiner les plus belles antiques, & qu'il y seroit em- *M. Puget Peintre, Sculpteur, Architecte.*

ploié. Il y resta quinze ans, & ne revint dans sa Patrie que pour recueillir la succession de son Pere. Le Duc de Brezé, grand Amiral de France, lui ordonna de faire le modéle du plus beau vaisseau qu'il fût capable de faire exécuter; on suivit ce modele, & le Vaisseau fut nommé la *Reine*. Il inventa pour lors ces belles galeries que les étrangers ont admirées, & qu'ils ont taché d'imiter. Il fit quelques tableaux à Toulon, un St. *Felix* pour les Capucins, une *Annonciation* pour les Dominicains, & un autre Tableau qui est dans la Cathedrale. On voit à la Valette proche Toulon trois Tableaux de sa main: celui du Maître Autel qui represente *St. Jean* écrivant l'Apocalipse, *St. Joseph* agonisant, & *St. Hermentaire*. A Marseille il peignit le *baptême de Clovis* & celui de *Constantin*. Mais le Tableau qu'on appelle le *Sauveur du Monde* est encore plus beau. Les Jesuites ont dans leur Congregation à Aix deux Tableaux de cet excellent homme, l'*Annonciation* & la *Visitation* de la Vierge. L'*Education d'Achille*, le dernier Tableau qu'il ait fait, est dans la galerie de son Fils.

M. Puget eut une maladie si dangereuse en 1654. qu'après sa convalescence, ses amis & son Medecin lui conseillerent de renoncer à la Peinture pour le reste de ses jours. Mais comme dit M. de Tournefort, comment arrêter une imagination aussi vive, secondée par de si habiles mains? Il ne peignit plus, mais il transporta à la Sculpture l'attachement qu'il avoit eu pour le Pinceau. Il travailla quelque tems après à cette belle porte de l'Hôtel de Ville de

Toulon, dont les deux Termes qui en soutiennent le Balcon, frapperent si fort M. le Marquis de Segnelai, qu'il proposa de les faire transporter à Versailles. Ensuite M. Puget fit les Armes de France en bas relief de Marbre, lesquelles sont un des principaux ornemens de l'Hôtel de Ville de Marseille.

Il vint à Paris en 1659. attiré par M. Girardin, qui pendant quelque tems l'occupa dans son Château de Vaudreuil en Normandie, à faire deux grandes figures de Pierre de Vernon. M. le Pautre les trouva si belles, qu'il conseilla à M. Fouquet d'emploier un si grand homme pour les ouvrages de sa Maison de Vaux le Vicomte: comme le Marbre étoit rare à Paris, ce Ministre qui avoit du goût pour les choses exquises, ordonna à M. Puget d'aller en Italie, choisir autant de blocs de Marbre qu'il jugeroit à propos; & c'est lui qui le premier nous a rendu cette belle pierre si familiere. Tandis qu'il en faisoit charger trois batimens à Gênes il fit ce bel *Hercule*, qui est presentement à Seaux, couché sur un bouclier aux fleurs de Lis de France. La disgrace de M. Fouquet arrivée durant ce voiage, le retint à Genes plus long tems qu'il ne s'étoit proposé. Il y laissa deux admirables figures, l'une de *St. Sebastien*, l'autre de *St. Ambroise*. La *Vierge* qui est dans le Palais Balbi lui fait aussi beaucoup d'honneur.

Le Duc de Mantoue lui fit faire dans ce tems-là un bas relief de l'*Assomption*, lequel y attira le Chevalier Bernin, & ce grand homme convint que c'étoit un ouvrage parfait. Le

Duc, qui pour engager M. Puget à travailler dans ſon Palais, lui promettoit un Gouvernement dans ſes Etats, mourut quelque tems après. M. Puget alloit éxécuter un Baldaquin pour le Maître Autel de S. Pierre de Carignan, à la priere de M. Marie Sauli Noble Genois, lors que M. Colbert, ſur le recit que le Chevalier Bernin lui avoit fait du merite de M. Puget le fit venir en France par ordre du Roi; avec une penſion de douze cens écus, en qualité de Sculpteur & Directeur des ouvrages qui regardoient les Vaiſſeaux & les Galeres. Après avoir ſatisfait à ſes devoirs, il prit la réſolution de travailler à des Monumens de plus de durée. Il entreprit un bas relief d'*Alexandre* & de *Diogene*, le plus grand morceau de ſculpture qu'il ait éxécuté, & qu'il n'acheva que ſur la fin de ſes jours. *Milon Crotoniate* eſt la premiere & la plus belle ſtatue qui ait paru à Verſailles de ſa main. M. de Louvois qui ſucceda à M. Colbert dans la Charge de Surintendant des Bâtimens, écrivit à M. Puget que le Roi ſouhaitoit qu'il travaillât à un Groupe, pour accompagner celui de Milon. Ce fut alors qu'il modela ſon *Andromede*, qu'il fit preſenter au Roi par ſon Fils, quand il l'eut finie. Le Roi le traita alors d'*inimitable*. Son dernier Ouvrage eſt un bas relief de *S. Charles*, où la peſte de Milan eſt repreſentée d'une maniere très-touchante. Il mourut à Marſeilles en 1695. âgé de 72. ans.

Cet Extrait ſeroit d'un volume auſſi gros que le Livre même, ſi nous voulions ſuivre M. de Tournefort dans tout ce qu'il dit de remar

quable

quable. L'Eloge de M. Puget nous a entraîné, comme malgré nous à en donner un precis qui occupe ce que nous avions reservé d'espace à d'autres matieres, mais la mémoire des grands hommes tels qu'il étoit, ne sauroit être trop repanduë.

Le Voiage d'où nous l'avons emprunté, est un de ces Livres, dont la privation seroit un défaut pour une Bibliothéque, ou même pour un cabinet de Livres. Cependant comme il y aura sans doute entre nos Lecteurs des personnes qui ne l'ont point encore, nous ajouterons à tout ce que nous avons dit en general, que le Lecteur sera sans doute charmé & en même tems effraié de la description de la Grote d'Antiparos, où notre Voiageur descendit. Il ne se borne pas à ces sortes de curiositez, il enchasse dans son Livre des morceaux d'histoire très precieux. Tel est celui où l'Auteur décrit ce qui se passa à l'Audience qu'eut M. de Ferriol Ambassadeur de France, du Grand Visir, & à celle qu'on lui avoit preparée pour le Grand Seigneur. Ce Mémoire est trop instructif pour n'en pas orner cet Extrait.

„ Les Vaisseaux du Roi, le *Bizarre* & l'*Assuré* mouillérent dans le Port de Constantinople le 11. Decembre 1699. Le même jour M. l'Ambassadeur fut complimenté sur son heureuse arrivée par les Secretaires des Ambassadeurs & par celui du Prince Tekeli. Le lendemain S. E. débarqua & envoia son premier Drogman chez le Grand Visir, pour lui faire part de son arrivée. Quelques jours après ce Ministre l'envoia *Arrivée de M. de Ferriol à Constantinople.*

 com-

„ complimenter par Mauro Cordato le Pere,
„ Conseiller d'Etat, & premier Interprete de
„ la Porte : l'Audience fut fixée au 25. du
„ mois de Decembre. Ce jour-là, M. de Châ-
„ teauneuf Castagnieres, ancien Ambassadeur
„ & M. de Ferriol sortirent du Palais de France
„ à midi & demi. M. de Châteauneuf à la
„ droite & le nouvel Ambassadeur à la gau-
„ che, precedez de leurs Maisons, & suivis de
„ douze Gentilshommes qui avoient accom-
„ pagné M. de Ferriol à Constantinople ; tou-
„ te la Nation suivit aussi : la marche se fit
„ en ordre jusqu'à la Marine, où les deux
„ Ambassadeurs, qui étoient seuls à cheval,
„ mirent pied à terre, & trouverent sur le
„ Port soixante Officiers ou Gardes-Marines
„ qui s'embarquerent avec le reste du corte-
„ ge pour passer à Constantinople sur des caï-
„ ques qui avoient été preparez. Lors que le
„ Canot de Mrs. les Ambassadeurs passa près
„ des Vaisseaux du Roi, ils furent saluez de
„ vingt & un coups de Canon, par chacun
„ des deux Vaisseaux, qui étoient pavoisez, &
„ dont les Soldats étoient sous les Armes. Le
„ Grand Visir avoit envoié deux chevaux ri-
„ chement harnachez pour Mrs. les Ambas-
„ sadeurs, & soixante pour les Gentilshom-
„ mes, Officiers, Gardes Marines, & pour
„ la suite de M. de Ferriol : ce nombre n'auroit
„ pas été suffisant pour un si grand Cortége,
„ mais Son Excellence en avoit fait mener
„ plus de cinquante sur le Port ; les Marchands
„ de la nation y avoient aussi envoyé les leurs.
„ La marche commença par quatre-vingt Ja-
nissai-

Audience qu'il eut du Grand Visir.

„ nissaires auxquels le Grand Visir avoit or-
„ donné de se rendre à la Marine. Ensuite
„ les deux Maisons de Mrs. les Ambassadeurs
„ suivirent, celle de M. de Châteauneuf à
„ droite & celle de M. de Ferriol à gauche.
„ Vingt-cinq Valets de pied de M. de Ferriol
„ étoient vêtus d'une livrée chargée de trois
„ galons; celui du milieu étoit d'or & les au-
„ tres de soie. Six Janissaires de la maison de
„ M. de Châteauneuf & autant de celle de M.
„ de Ferriol marchoient avec leurs bonnets de
„ ceremonie devant les Drogmans. Douze
„ Gentilshommes & le Chancelier de M. de
„ Ferriol précédoient Mrs. les Ambassadeurs:
„ ces Gentilshommes étoient vétus si magni-
„ fiquement que les Turcs ont avoué qu'ils
„ n'avoient rien vû de si riche. Le Chiaoux
„ Bachi qui vint prendre S. E. marcha imme-
„ diatement devant Mrs. les Ambassadeurs;
„ & Mrs. de Cour & de Broglio, Capitaines
„ en second des Vaisseaux du Roi, les sui-
„ voient à la tête des Officiers & des Gardes-
„ Marines qui marchoient deux à deux dans
„ leur rang. Les Marchands François finis-
„ soient cette marche dans le même ordre;
„ & le cortége étoit si nombreux, que les
„ deux cours du Palais du Visir se trouvoient
„ à peine assez grandes: néanmoins l'ordre fut
„ si bien observé, que lors que Mrs. les Am-
„ bassadeurs entrérent, les Jannissaires & les
„ Chiaoux commandez, se trouverent en haie
„ sur leur passage. Les douze Gentilshom-
„ mes avec le Chancelier de M. de Ferriol
„ étoient descendus de cheval pour attendre

„ Mrs. les Ambaſſadeurs au bas de l'Eſcalier
„ du Palais; ils les ſuivirent dans la chambre
„ d'Audience avec les Officiers de la Marine.
„ Mrs. les Ambaſſadeurs prirent place ſur des
„ Tabourets qui étoient ſur le Sopha, M. de
„ Chateauneuf à la droite & M. de Ferriol à
„ la gauche; le reſte du cortége demeura de-
„ bout.

Nous paſſons le reſte de cette Audience, dont le Ceremonial fut le même qui eſt uſité depuis long tems; & nous nous hâterons d'arriver à celle que cet Ambaſſadeur devoit avoir du Grand Seigneur le 5. Janvier 1700. Son Predeceſſeur ne l'y accompagna point comme à la precedente, & quoi qu'il fut encore à Conſtantinople, ſon Miniſtere avoit ceſſé depuis qu'il avoit inſtalé ſon Succeſſeur auprès du Grand Viſir. Aprés une marche fort magnifique, il traverſa à cheval la premiere Cour du Serrail avec ſon cortege; mais on fut averti qu'il falloit mettre pied à terre à la porte de la ſeconde Cour. S. E. deſcendit de cheval & fut reçu par huit Capigis qui le precederent juſqu'à la Sale du Divan. Pendant la marche, le Chiaoux Bachi avoit voulu prendre la droite, S. E. lui dit de ſe mettre à ſa gauche s'il n'aimoit mieux paſſer devant, ce fut ce dernier parti qu'il accepta. Nous allons voir comment il s'en vangea le même jour.

Ceremonial de l'Audience du Sultan.

„ A l'entrée de la ſeconde Cour, quatre
„ mille Janiſſaires, qui étoient ſerrez près de la
„ muraille à droite, partirent comme un trait
„ pour aller prendre des jattes de ris qui bor-

„ doient le chemin par où l'on passoit. S. E.
„ entra dans la Sale du Divan, dans le mê-
„ me tems que le Grand Visir y entroit par
„ une autre porte. Après s'être saluez, M.
„ l'Ambassadeur se mit à la place qui lui avoit
„ été preparée, & le Grand Visir sur un banc
„ avec trois Visirs à sa droite & les deux Ca-
„ dilesquers à sa gauche. On rendit la justice,
„ & l'on remit plusieurs Requêtes reponduës
„ à ceux qui les avoient presentées: ensuite
„ on donna à laver à M. l'Ambassadeur & au
„ Grand Visir en même tems, mais en deux
„ bassins differens; celui que l'on presenta à
„ S. E. étoit d'argent & celui du Grand Visir
„ étoit de cuivre. On donna aussi à laver aux
„ Visirs, aux Capitaines des Vaisseaux du Roi
„ & à ceux qui devoient manger aux cinq
„ tables qui furent servies dans la même Sale.
„ M. l'Ambassadeur mangea seul, les Capi-
„ taines des Vaisseaux avec les Visirs, les deux
„ Cadilesquers mangerent seuls, & six per-
„ sonnes nommées par S. E. aux deux autres
„ tables avec les principaux Officiers de l'Em-
„ pire. Ces cinq tables furent servies égale-
„ ment de plus de trente plats chacune, que
„ l'on mettoit sur la table l'un après l'autre, &
„ que l'on retiroit presque dans l'instant. Au
„ sortir de table on donna encore à laver.
„ Mauro Cordato le Pere & le Sieur Fron-
„ ton premier Drogman du Roi, servirent
„ d'Interprêtes pendant le diné. Il y avoit une
„ fenêtre grillée au dessus de la table de M.
„ l'Ambassadeur, où S. E. apperçut le Grand
„ Seigneur à plusieurs reprises. Le diné fini,

„ la reponse du Grand Seigneur étant venue „ pour admettre M. l'Ambassadeur, on fit „ apporter dans la Sale du Divan un Miroir „ que S. E. devoit donner à Sa Hautesse; la „ glace étoit de 89. pouces de haut sur 62. de „ large; tout le monde en parut surpris, & „ le Grand Seigneur la considera à travers la „ jalousie, où il se met ordinairement pendant „ le Divan. Le Miroir fut mis à la porte de „ la Sale d'Audience avec une Pendule beau- „ coup plus belle que celle qui avoit été pre- „ sente au Grand Visir, & une piece d'Hor- „ logerie admirable, laquelle outre les heures „ & les minutes, marquoit le mouvement de „ la Lune, les degrés du froid & du chaud, „ & les variations des saisons. Il y avoit outre „ cela vingt vestes d'étoffes d'or très riches & „ plusieurs autres du plus beau drap d'Angleter- „ re. Le Present fut trouvé si magnifique, que le „ Grand Visir fit demander à M. l'Ambassadeur, „ s'il étoit de la part du Roi ou de la sienne; il „ répondit que c'étoit de sa part. Le Grand „ Visir écrivit à Sa Hautesse, pour savoir si „ l'on introduiroit M. l'Ambassadeur. Le Tel- „ kidgi qui porta la Lettre, raporta la repon- „ se du Grand Seigneur, que le Grand Visir „ baisa & porta sur son front avant que de la „ lire. Après qu'il en eut fait la lecture, les „ Officiers destinez pour conduire S. E. le me- „ nerent dans un endroit de la Cour, où l'on „ distribua soixante & dix vestes à ceux de sa „ suite, & M. l'Ambassadeur s'assit sur un „ banc de drap rouge, où il reçut la sien- „ ne.

„ Jusqu'alors tout s'étoit passé dans les re-
„ gles & Son E. ne pouvoit que se louer des
„ honneurs qu'il avoit reçus ; mais quand il
„ falut entrer dans l'appartement du Grand
„ Seigneur, le Chiaoux Bachi, piqué de ce que
„ M. l'Ambassadeur lui avoit refusé la droite
„ pendant la marche, vint dire à Mauro Cor-
„ dato, qui étoit à côté de S. E. qu'il s'étoit *Difficulté sur l'épée.*
„ apperçu qu'il avoit son épée, & qu'il n'é-
„ toit permis à personne d'entrer dans la Cham-
„ bre du Grand Seigneur avec des Armes.
„ Mauro Cordato vouloit dissimuler la chose,
„ d'autant mieux que l'épée de M. l'Ambassa-
„ deur étoit couverte de son *Caftan*, ou ves-
„ te. Mais le Chiaoux Bachi l'aiant menacé
„ de s'en plaindre au Grand Visir, il crut ne
„ pouvoir pas se dispenser d'en parler à S. E.
„ & il lui dit avec une douleur peinte sur le
„ visage, qu'on ne pouvoit voir le Grand Sei-
„ gneur avec des armes, & qu'il le prioit de
„ quitter son épée que le Chiaoux Bachi ve-
„ noit d'apercevoir. M. l'Ambassadeur lui
„ répondit, *qu'en portant l'epée il ne faisoit rien
„ qui n'eut été pratiqué par M. de Châteauneuf, & que l'épée faisant partie de l'habille-
„ ment François & même la principale, il ne
„ quitteroit point la sienne.* Cette contestation
„ fut portée au Grand Visir, qui n'étoit pas
„ encore sorti du Divan & qui fit dire à M.
„ l'Ambassadeur qu'il ne verroit point le Grand
„ Seigneur avec des armes. S. E. cita en-
„ core l'exemple de M. de Châteauneuf, &
„ dit *qu'il ne lui convenoit pas de voir un aussi
„ grand Prince que Sa Hautesse, sans avoir*

tous

„ *les ornemens qui composent l'habit François.*
„ La dispute dura une heure entiere, Mauro
„ Cordato portant les paroles de part & d'au-
„ tre: enfin le Grand Visir fit proposer à M.
„ l'Ambassadeur, que s'il entroit sans épée le
„ Grand Seigneur écriroit une Lettre au Roi
„ pour le disculper de l'avoir fait. S. E. ré-
„ pondit *qu'il n'avoit pas besoin d'excuse pour*
„ *une faute qu'il ne vouloit pas commettre.* Le
„ Grand Visir repartit qu'il donneroit une at-
„ testation signée de lui & de tous les Grands
„ de l'Empire, pour sureté que jamais aucun
„ Ambassadeur ne verroit à l'avenir le Grand
„ Seigneur avec des armes. M. l'Ambassa-
„ deur repliqua, *que la Porte pouvoit changer*
„ *son Ceremonial pour l'avenir, que ce seroit a-*
„ *lors l'affaire de ses Successeurs, & de toutes les*
„ *autres Nations. Mais qu'il ne souffriroit*
„ *pas qu'on commençât par lui à ôter aux Am-*
„ *bassadeurs les honneurs dont ils étoient en pos-*
„ *session, & qu'aiant celui d'être le premier des*
„ *Ambassadeurs Chrêtiens, s'il avoit à donner*
„ *des regles, ce seroit pour augmenter leurs Pri-*
„ *vileges au lieu de consentir qu'on les diminuât.*
„ Le Grand Visir fit dire à S. E. que s'il s'ob-
„ tinoit à garder son épée, il ne verroit point
„ le Grand Seigneur, qui étoit pourtant ve-
„ nu de quinze lieues à Constantinople pour
„ lui donner Audience. M. l'Ambassadeur
„ fit reponse *que ce seroit un grand malheur pour*
„ *lui; mais que quelque felicité qu'il y eût à voir*
„ *Sa Hautesse, il ne l'acheteroit point aux dé-*
„ *pends de la Gloire du Roi son Maitre, ni en*
„ *prostituant le Caractere dont il étoit honoré.*

Le

„ Le Grand Visir ajouta que jamais aucun
„ Ambassadeur n'avoit vû le Grand Seigneur
„ avec des armes ; S. E. repartit, *que M. de*
„ *Chateauneuf étoit homme d'honneur, & qu'il*
„ *n'auroit pas osé imposer au Roi son Maître ;*
„ *qu'il étoit encore à Constantinople, & qu'on*
„ *pouvoit le faire appeller pour rendre témoigna-*
„ *ge à la verité: qu'il étoit surpris qu'on cher-*
„ *châ à lui faire un semblable procès*, mais
„ qu'il protestoit qu'on lui ôteroit plutôt la vie
„ que son épée. Mauro Cordato ne sachant
„ plus que dire, proposa à M. de Ferriol de
„ prendre conseil des Officiers François. S.
„ E. répondit, *que dans les choses qui regar-*
„ *doient la Gloire du Roi son Maître, il étoit*
„ *le seul Interprete de ses volontez.* Mauro
„ Cordato alla de nouveau parler au Grand
„ Visir, & au retour il se servit de menaces,
„ disant à M. l'Ambassadeur qu'il allumeroit
„ un feu difficile à éteindre, & qu'il seroit
„ cause d'un grand malheur. *Tant pis pour le*
„ *plus foible* repliqua M. de Ferriol, *mais je*
„ *ne quitterai mon épée qu'avec la vie, l'hon-*
„ *neur de mon Caractere y etant attaché.* A-
„ lors le Grand Visir envoia les plus anciens
„ Capigis-Bachis, pour dire à M. l'Ambas-
„ sadeur que c'étoit vouloir introduire une
„ nouveauté dans le Ceremonial & qu'ils
„ pouvoient l'assurer qu'ils n'avoient jamais vû
„ aucun Ambassadeur prendre Audience du
„ Grand Seigneur avec son épée. M. de
„ Ferriol persista à dire, *que M. de Château-*
„ *neuf étoit pour le moins aussi croiable qu'eux.*
„ Le Janissaire Aga vint ensuite avec les prin-
cipaux

Fermeté de M. de Ferriol.

„ cipaux Officiers de son Corps, pour assurer
„ M. l'Ambassadeur que tout Officier General
„ qu'il étoit de la Milice de l'Empire, il
„ n'étoit jamais entré avec des armes dans la
„ Chambre du Grand Seigneur; que le Grand
„ Visir même quoi que Lieutenant de Sa Hau-
„ tesse n'avoit pas ce privilege. M. de Fer-
„ riol lui répondit, *que le Grand Visir & lui*
„ *étoient Sujets, qu'ainsi la Loi étoit pour eux;*
„ *mais qu'aiant l'honneur de representer la Per-*
„ *sonne d'un grand Prince, il n'étoit pas dans*
„ *la meme dépendance.* Les deux Cadilesquers
„ vinrent à leur tour, & après eux les Visirs
„ à trois queuës & tous les Officiers de la Por-
„ te, pour essaier de faire changer d'avis à M.
„ l'Ambassadeur; mais ils le trouverent ine-
„ branlable. Le Grand Visir à qui on avoit
„ fait rapport de tout ce qui s'étoit passé, s'i-
„ magina pouvoir obtenir par surprise, ce
„ qu'il n'avoit pu gagner par ses foibles raisons
„ sur la fermeté de M. de Ferriol: il lui fit di-
„ re qu'il étoit tems d'aller à l'Audience où il
„ étoit attendu. M. l'Ambassadeur demanda
„ *si ce seroit avec son épée?* On lui dit qu'oui.
„ Il marcha donc, & quand il fut arrivé à la
„ porte du Grand Seigneur, il tourna la tête
„ pour voir si les quinze personnes qu'il avoit
„ nommées pour entrer avec lui dans la Cham-
„ bre de S. H. & pour lui faire la reverence,
„ le suivoient. Il vit avec surprise qu'il n'y en
„ avoit que six; le Chiaoux & les Capigis
„ Bachis aiant arrêté les autres à la porte de la
„ grande voute qui conduit à la Sale d'Audien-
„ ce. M. l'Ambassadeur jugea dès-lors qu'on
avoit

„ avoit quelque dessein contre lui, & resolu de
„ perdre la vie, ou de soutenir ce qu'il avoit
„ avancé, il mit la main gauche sur son épée,
„ tenant avec la droite la Lettre du Roi pour
„ le Grand Seigneur: Deux Capigis Bachis le
„ prirent par dessous les bras suivant la cou-
„ tume ordinaire, & il en vint un troisieme,
„ d'une taille de Géant, qui se baissant devant
„ M. de Ferriol, porta la main avec violen-
„ ce sur son épée pour la lui arracher, ce que
„ n'aiant pu faire, M. l'Ambassadeur enfla-
„ mé de colere lui donna un si rude coup de
„ la main droite & du genouil, qu'il le jetta à
„ quatre pas de lui, & dit à Mauro Cordato
„ d'un ton de voix fort élevé, *si c'étoit ainsi*
„ *qu'on violoit le Droit des Gens!* Après quoi
„ voiant revenir sur lui le Capigi Bachi qu'il
„ avoit repoussé, il fit un si grand effort qu'il
„ se debarrassa des deux autres Capigis Bachis
„ qui le tenoient toujours sous les bras; & por-
„ tant la main sur son épée qu'il tira à demi,
„ il demanda à Mauro Cordato avec le mê-
„ me ton de voix élevé, *si nous étions enne-*
„ *mis?* Mauro Cordato tout consterné de-
„ meuroit dans le silence. M. de Ferriol ne
„ douta plus pour lors que les choses ne fus-
„ sent portées à la derniere extremité; mais
„ dans le moment on vit paroitre sur la porte
„ de l'appartement du Grand Seigneur, le Ca-
„ pigi-Aga, ou Chef des Eunuques Blancs,
„ qui fit signe de la main de ne faire aucune
„ violence à M. l'Ambassadeur; & s'étant ap-
„ proché de lui, il lui dit que s'il vouloit en-
„ trer sans épée il seroit le bien venu, mais
que

„ que s'il persistoit à la vouloir porter, il pou„ voit retourner dans son Palais. M. de Fer„ riol répondit, *qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit* „ *quitter son épée*, & retournant sur ses pas il „ laissa son Caftan à la porte & le remit à un „ Officier du Grand Seigneur, il ordonna en„ suite à tous les Officiers & aux autres Per„ sonnes de sa suite de faire de même : cela „ se passa sans donner aucun sujet de plaintes. „ Quand M. l'Ambassadeur fut près de la „ grande porte, le Grand Visir envoia dire au „ Sr. Fronton premier Drogman du Roi, de „ venir reprendre les Presens que S E. avoit „ fait apporter ; ce qui fut éxécuté. M. de „ Ferriol crut qu'il n'y auroit aucune Ceremo„ nie pour le retour, cependant il trouva les „ chevaux du Grand Seigneur, les Chiaoux, „ & les Janissaires qui l'accompagnérent jus„ qu'à la Marine dans le même ordre qui a„ voit été observé en allant au Serrail. Il y „ avoit une infinité de peuple, tout le monde „ étant persuadé que M. l'Ambassadeur avoit „ pris son Audience; & quand il fut arrivé à „ la Marine, il se mit dans son canot qui fut „ salué en passant de 42. coups de canon par „ les Vaisseaux du Roi. M. de Ferriol étant „ de retour dans son Palais, fit servir plusieurs „ tables pour les Officiers du Roi & pour „ toute la Nation, avec beaucoup de magni„ ficence. La Relation remarque que Mau„ ro Cordato avoit affecté de rendre secrette „ toute la Négociation au sujet de l'épée, „ parlant toujours à l'oreille de M. de Ferriol; „ mais que comme c'étoit une affaire d'usage

Il s'en retourne sans avoir eu Audience.

&

„ & de justice, Mr. l'Ambassadeur répondit „ toujours tout haut afin que les Nations qui „ étoient venues à l'Audience par un esprit de „ curiosité pussent entendre tout ce qui se „ passoit. „

Deux choses doivent extrémement contribuer à rendre ce Voiage très agréable aux personnes de bon gout; la premiere est que l'Auteur y décrit si naïvement ses avantures que l'on croit voiager avec lui, & partager les difficultez & les peines du voiage; la seconde est que ne donnant rien à l'opinion, il détruit par sa propre experience ce que des Voiageurs trop credules ont temerairement avancé pour en imposer au public. La peine qu'il se donna pour grimper sur la montagne d'Ararat en Armenie, & n'y trouver que des neiges, detruit ce que des faussaires nous ont debité des Hermites, & Anachoretes qui habitent cette montagne.

ARTICLE III.

DANIELIS MAICHELII *introductio ad historiam literariam de* PRÆCIPUIS BIBLIOTHECIS PARISIENSIBUS, *locupletata annotationibus, atque methodo quâ rectus Bibliothecarum usus & vera studiorum ratio ostenditur; ubi & de Bibliothecariis plurimisque Eruditis Pariensibus honorifice & modeste, salva*

tamen ubique veritate, disseritur; atque ita Peregrinantibus quoque via panditur ad iter literarium Parisiense feliciter & cum successu suscipiendum. in duas partes divisa: Cantabrigiæ, Typis Academicis, impensis Cornelii Crownfield. MDCCXXI. C'est-à-dire INTRODUCTION A L'HISTOIRE LITTERAIRE TOUCHANT LES PRINCIPALES BIBLIOTHEQUES DE PARIS, enrichie de remarques, & d'une METHODE qui enseigne le bon usage des Bibliotheques, & la veritable conduite des Etudes, où il est fait mention des Bibliothecaires & de quantité de Savans de Paris, d'une maniere honorable & modeste sans pourtant blesser la verité; & où l'on marque aux étrangers une route pour entreprendre heureusement & avec succès un voiage litteraire de Paris. *Divisée en deux parties.* A Cambridge, chez Corneille Crownfield, grand in 8. pag. 291. en tout.*

MR. *Maichel* est un jeune Théologien de Wirtemberg, qui après avoir fini ses études Academiques dans les universitez d'Allemagne

* Cet article a été envoié aux Auteurs de ce Journal.

magne, s'eſt mis à parcourir la Suiſſe, la France, & la Hollande pour voir les Bibliotheques & les divers Savans des païs. Se trouvant en Angleterre, il a pris occaſion de faire imprimer à Cambridge ce qu'il a remarqué de plus curieux ſur l'hiſtoire & l'état preſent des principales Bibliotheques de Paris. C'eſt la matiere de la premiere partie de ſon *Introduction.* Cet ouvrage eſt dedié à Mr. l'Archevêque de Cantorberi qui a honoré l'Auteur de ſa protection.

La Preface eſt datée du 12. de Novembre 1720., & traite d'abord de l'utilité des Bibliotheques, ſur tout de celles qui ſont publiques. L'étude de la Theologie, des Peres, des Langues, des Antiquitez ſacrées ou profanes, & de l'Hiſtoire litteraire, demande beaucoup de travail & de lecture, & par conſequent une grande quantité de Livres. Ceux qui croient devenir ſavant ſans ce ſecours & par les ſeuls efforts de leur eſprit ſe trompent, & Mr. Locke avoit raiſon de les comparer à *la bourſe de Fortunatus*, qui fourniſſoit toujours de l'argent ſans qu'on y en remit. On oppoſe à ces gens-là la pratique de Mr. Bull, qui avant que d'être Evêque, & faiſant les fonctions de Paſteur dans une Egliſe de la Campagne, alloit paſſer deux mois tous les ans à Oxford, pour y conſulter les Bibliotheques & ſe fortifier dans ſes études. Preface.

L'Auteur felicite les François, ſur tout les Savans de Paris, d'avoir l'uſage des excellentes Bibliotheques dont il parle dans ce livre; mais il n'approuve pas le P. Louis Jacob d'a-

voir dit dans son Traité des plus belles Bibliotheques, qu'*il y en a plus dans la seule Ville de Paris que dans toute l'Angleterre, l'Espagne, & l'Allemagne*. Il juge que les Bibliotheques d'Oxford & de Cambridge valent bien pour le moins celles qu'il a vuës à Paris. Il n'est pourtant pas de ceux qui parlent de ces dernieres avec un mépris partial; & il reprend Scaliger d'avoir dit qu'il n'y avoit rien de bon dans la Bibliothéque de Saint Victor. A la vérité, dit Mr. Maichel elle a fort peu de choses pour les études Philosophiques & pour les humanitez, mais en récompense elle est riche en monumens Théologiques & Ecclesiastiques, tant imprimez que manuscrits.

L'Auteur intitule son Livre *Introduction à l'Histoire Litteraire*, parce qu'il laisse cette même Histoire à écrire aux Savans de Paris. Pour lui qui n'a été que neuf mois en cette Capitale, où il a même été distrait par d'autres soins, il croit qu'il lui suffit de faire connoître au Lecteur l'origine, le progrès, & l'état present des principales Bibliothéques, en indiquant les Monumens les plus remarquables qu'il y a vus.

Il est le premier qui ait traité des Bibliothéques de Paris en particulier. Plusieurs en ont parlé dans des traitez generaux, mais d'une maniere fort seche, & souvent peu conforme à la vérité: par exemple, Mr. *Struve* dans son *Introduction à l'Histoire Litteraire* parle des Bibliothéques de Paris, mais il y en a plusieurs dont il ne donne que le nom, d'autres sur les quel-

quelles il n'est point exact, comme lors qu'il dit que celle de St. Victor est particuliere, quoi qu'elle soit publique. Mr. Lister dans *la Description de son voiage de Paris* en 1698, parle aussi des Bibliothéques, mais sans en marquer l'origine, l'accroissement, ni l'état present; & il raporte plutôt les entretiens qu'il a eus avec les Bibliothécaires, qu'il ne fait mention des Bibliothéques mêmes.

Mr. Maichel n'a pas également parlé de toutes, parce qu'il n'a pas jugé qu'elles le meritassent également. La mention honorable qu'il fait des Savans qu'il a pratiqués à Paris, est une preuve de l'estime qu'il leur conserve, quoi que absent; mais il n'a pu s'empêcher de s'élever contre *les monstreuses opinions du P. Hardouin sur l'antiquité*: il ne croit point lui faire de tort, ni divulguer son secret, puisque ce Pere les a lui mêmes publiées dans ses écrits

On ne doit pas s'étonner, s'il n'a point parlé de la Bibliothéque de Mr. l'Abbé *Bignon*, c'est qu'alors étant vendue à Mr. *Law*, elle fut fermée pendant quelque tems. * Nous donnerons ici ce que l'Auteur dit de plus essentiel

* On a apris depuis peu qu'une personne assez connue dans la Republique des Lettres par sa connoissance des Livres, avoit trouvé moien de s'introduire dans cette Bibliotheque pour en avoir soin; & que dans peu de tems on y avoit trouvé à redire beaucoup des meilleures Livres; en sorte que cette Bibliotheque qui fut achetée de Mr. l'Abbé Bignon 125000 livres, & à laquelle on avoit ajouté une autre de 40000 livres, n'étoit estimée à present qu'à 25000 livres en tout. On ajoute que cette personne s'étant sauvée, avoit été attrapée sur la Frontiere & mise en prison; en sorte que cette nouvelle Literaire pourroit avoir de mauvaises suites pour lui.

sentiel sur chacune de ces Bibliothéques; avec d'autant plus de raison que nous avons un plein droit sur cette matiere qui appartient à l'Histoire Literaire, que nous écrivons.

Chap. I. de la Bibliothéque du Roi.

L'Auteur commence par la *Bibliothéque du Roi*. Il fait voir par un passage d'Eginard, que *Charlemagne* ordonna par son Testament que la sienne seroit vendue & l'argent donné aux pauvres; ainsi elle fut dispersée. *Louis le Debonnaire* son Fils, & *Charles le Chauve*, Fils de ce dernier, eurent aussi leurs Bibliothéques; car dans les Souscriptions du Concile de Pavie tenu en 876, on lit *Hilduin*, Abbé de St. Denis, & Bibliothécaire de Charles le Chauve. *Ebon* Archevêque de Reims, avoit aussi la même charge, comme il paroît par une Lettre de Charles le Chauve au Pape Nicolas, où il dit qu'il avoit été instalé dans cet emploi par son Pere Louis le Debonnaire. Ces Bibliothéques n'étoient pas publiques, mais on peut juger combien cette Charge étoit alors honorable, puisque les Rois la donnoient à des Prelats du premier rang. *Charles V.* ou *le Sage* & *Charles VI.* signalerent leur magnificence en rassemblant ce qu'ils purent trouver de meilleur en fait de Livres, & c'est là qu'il faut chercher l'origine de la Bibliothéque dont il s'agit dans ce Chapitre. Sous le Regne de *Louis* XI. vers l'an 1570 l'art de l'Imprimerie aiant été aporté en France, ce Roi l'encouragea par des Privileges, & enrichit sa Bibliothéque en y joignant les Manuscrits avec les Livres qui s'imprimoient alors. L'Auteur renvoie par une Note aux *Additions à l'Histoire de*

Louis

Louis XI. par *Naudé* 8. Paris 1630; à l'*origine de l'Imprimerie de Paris* par Mr. *Chevillier*, Bibliothécaire de Sorbonne. 4. Paris. 1694. & à l'*Histoire de l'Imprimerie* par *Jean de la Caille* Libraire. 4. Paris 1689.

Louis XII. qui aimoit les Lettres & les Savans, se servit des conseils de *Robert Gaguin*, son Bibliothécaire, qui lui fit dépenser de grandes sommes pour amasser des livres. Il donna un asile à Jean Lascaris savant Grec, qui venoit de perdre par la mort de Laurent de Medicis, celui que son merite & la liberalité de ce Prince lui avoit procuré à Florence. Lascaris apporta en France le gout des études Greques. Ce n'étoit pas seulement un Savant, c'étoit aussi un Politique, dont le Roi se servit dans l'Ambassade de Venise. Tels furent les commencemens de l'amour des Lettres, jusqu'à *François I.* à qui il étoit reservé de les garantir du naufrage dont les tenebres de la barbarie les avoient si long-tems menacées. Mr. Maichel donne de grands éloges à ce Roi, & loin de lui disputer la qualité de *Pere des Lettres & de Restaurateur des Sciences*, il convient que la Terre n'a point eu de Roi plus benin, ni plus affectionné pour les lettres. Ce fut lui qui les fit fleurir en France, où l'on vit paroître un grand nombre de Savans, non seulement de sa Nation, mais mêmes d'étrangers attirez par sa liberalité & par la familiarité avec laquelle il conversoit avec eux. Alors florissoient *Guillaume Budée*, le prodige de la France selon Erasme, *Jean Lascaris*, *François Vatable*, *Jean du Bellai*, E-

mille Ferret, *Pierre Castelan*, ou *Chastelain*; *Jaques Toussaints*, *Guillaume Postel*, *Pierre Gilles* &c. Il se servit de Lascaris & de Budée pour former en 1527 une Bibliotheque à *Fontainebleau*, & fonda le College Roial en 1530. Il envoia trois Savans en Orient pour y chercher des Manuscrits. La Bibliothéque fut confiée aux soins de *Budée*, qui étant mort en 1540 eut pour successeur Pierre Chatelain. *Henri II.* l'enrichit de manuscrits, & accorda des Priviléges à la Librairie, à condition de mettre dans la Bibliothéque Roiale les meilleures éditions des Livres; *Catherine de Medicis* sa Femme, avoit aussi aporté avec elle d'excellens Livres, dont à la fin cette Bibliothéque profita. *Charles IX* l'augmenta en achetant les Manuscrits de la Bibliothéque du Présìdent *Rançonnet* mort à la Bastille. Ce Roi avoit pour Bibliothécaire *Jaques Amiot*, son Précepteur, qui a traduit Plutarque, & auquel succeda dans ce même Emploi *Jaques Auguste de Thou*, President à Mortier, Historien incomparable. Sous de tels hommes la Bibliothéque Roiale ne pouvoit que devenir très excellente. *Henri* III. & *Henri* IV. y contribuerent par leur liberalité; sur tout ce dernier qui y fit entrer les précieux Manuscrits que Catherine de Medicis avoit aportez en France, & qui étoient alors possedez par un certain Abbé. Il y en a de Latins, de Grecs, d'Hebreux, d'Arabes, de François, & d'Italiens, la plûpart reliez en beau Maroquin. On y voit entre autres un Saint *Cyprien*, fort beau & fort ancien qui a servi à Mr. *Baluze* pour la nou-

nouvelle Edition de ce Pere, qui se trouve entre ses Oeuvres Posthumes non imprimées. R. d. T.
L'Auteur auroit pu ajouter qu'Henri IV. fit apporter à Paris la Bibliothéque que François I avoit fait dresser à Fontainebleau. *Louis* XIII. institua au Louvre en 1640 l'Imprimerie Roiale, d'où il est sorti tant de belles Editions, qui toutes se trouvent dans la Bibliothéque du Roi. Il l'augmenta aussi de celle de *Philippes Harault*, Evêque de Cahors. Pierre du Puy, & Nicolas Rigault en paierent de sa part 12000 francs. Il eut pour Bibliothecaire *Hierome Bignon*, Avocat General au Parlement de Paris & Conseiller d'Etat; Aieul de Mr. l'Abbé Bignon.

Depuis François I. personne n'a poussé plus loin la liberalité pour les Sciences que Louis XIV: l'Auteur raporte qu'étant à Lion dans l'Academie de gens de Lettres, il ouït dire à un Academicien ces paroles qui lui parurent dignes d'être conservées: *François I a protegé les Savans par inclination, Louis XIV par grandeur d'Ame.* Outre les Academies florissantes qui sous son Regne se sont établies à Paris & dans la France, outre les divers Colleges qu'il a fondez, la Bibliothéque Roiale s'est prodigieusement accrue par le moien des Savans qu'il a envoiez dans les Païs étrangers; (entre autres le fameux Pere Mabillon), qui en ont raporté une riche moisson de Monumens très-estimables.

Mr. Maichel n'oublie pas le nouveau Tresor que *Louis* XV à present regnant, a ajouté à la Bibliothéque Roiale, en achetant les Ma-

nuſcrits de Mr. Baluze, parmi leſquels ſe trouvent des Lives imprimez, apoſtillez de ſa main. On y voit ſur tout un exemplaire du Livre *Gallia Chriſtiana* de Mrs. de Ste. Marthe, avec des obſervations de la main de Mr. Baluze, qui ſeroient d'un grand uſage ſi on réimprimoit ce Livre. Il loue le jeune Roi du penchant qu'il a pour les Lettres. Après ce détail Hiſtorique, l'Auteur parle de la Bibliothéque même, & dit qu'elle contient ſeize mille Manuſcrits & quatre-vingt mille volumes imprimez, ſur toutes ſortes de Sciences & en toutes Langues; ſur tout on y trouve quantité de Monumens & d'Actes autentiques de Diplomes, d'Edits des Rois. &c.

On y trouve auſſi N°. 1095 un Manuſcrit fort ancien en lettres capitales & ſans accens. Les caracteres en ſont preſque éfacez & jaunes. Il contient divers Livres de l'ancien & du nouveau Teſtament. Mais ce Livre eſt imparfait. Outre cela il eſt à remarquer que ſur l'ancienne Ecriture preſque éfacée, il y en a une autre plus récente de la main d'un Copiſte, que l'on croit être du XII. Siecle; & qui y a écrit les Oeuvres de St. Ephrem. Il paroit que ce Copiſte a taché d'éfacer entierement l'ancienne écriture pour ſe ſervir du parchemin à cet effet: on remarque que les Copiſtes ont ſouvent fait ces ſortes de vols à la République des Lettres, en éfaçant d'excellens Livres, afin d'écrire de nouveau ſur le parchemin, & que c'eſt là une des cauſes de la rareté des Manuſcrits. Cependant Mr. Maichel dit que ce Manuſcrit tout éfacé qu'il eſt,

peut

peut être encore lû, pourvû qu'on ait de bons yeux, & que l'on soit bien exercé dans la lecture des anciens écrits.

L'Auteur y a vu No. 2245. un autre Manuscrit, qui est très ancien, & qui contient les Epitres de Saint Paul. Le P. de *Montfaucon* en fait mention *Paleog.Gr.* page 217. *Theodore de Beze* en parle aussi *Obser. ad I. Cor.* X 17. Ce Manuscrit qui étoit alors dans la Bibliothéque du College de Clermont, passa dans celle des Freres Du Pui, & de là dans celle du Roi avec quantité d'autres Livres. Les PP. *Morin* & R. *Simon*, ont cru que ce Manuscrit étoit la suite de celui que Theodore de Beze envoia à l'Université de Cambridge sous le Regne d'Elisabeth, & qui ne contient que les Evangiles & les Actes des Apôtres. Mr. Maichel à qui Mr. *Bentley* à fait voir celui de Cambridge, n'est pas de leur avis. Il a remarqué que les feuillets ne sont pas de la même forme; que celui de Cambridge est d'une écriture plus ancienne comme du V. ou VI. siecle, & que celui du Roi est du VII. siecle. Comme le P. Morin avoit emploié l'autorité de ce Manuscrit contre les Protestans; Mr. Maichel qui est Theologien zelé, fait une digression pour insinuer que le Pere Morin n'a pas eu la bonne foi de marquer que ce Manuscrit ne s'accorde pas toujours avec la Vulgate. Notre Auteur au reste n'est pas de l'humeur de Mr. *Mosheim*, dont nous avons à parler dans l'Article suivant, & il promet de grands fruits de l'édition du nouveau Testament, que l'Archicritique (Κριτικώτατος) Mr. Bentley doit donner au premier jour. On

On peut mettre au rang des manuscrits de l'Ecriture Sainte, celui qui a été acheté à Constantinople, qui contient une chaine sur les Pseaumes; les pages en sont ornées à la maniere des anciens, de miniatures qui representent l'Histoire de David avant qu'il fût Roi. Le P. Montfaucon l'a decrit dans sa Paleographie.

Il ne faut pas oublier les Evangiles en Langue Copte. On y voit la Cene representée par une peinture où les Disciples la reçoivent le corps incliné jusqu'à terre. Comme Mr. R. Simon avoit pretendu prouver par là que les Coptes adorent Jesus Christ dans l'Eucharistie, l'Auteur tâche de lui ôter cette preuve. Mais dans une note dont il lui a plu de fortifier le texte, nous ne savons pour quoi il blame les Peintres d'avoir peint St. Jean comme un jeune homme, ni sur quel fondement il assure que ce St. Apôtre étoit le plus agé de tous. C'est un mistere de Chronologie qu'il devroit bien reveler. La preuve qu'il en apporte, à savoir qu'il écrivit son Evangile dans une extreme vieillesse, ne signifie rien puis qu'il y eut vingt-neuf ans d'intervale entre le martire de St. Pierre, & le temps auquel St. Jean écrivit son Evangile. Ainsi nous ne doutons point que Mr. Maichel ne nous dise un jour sur quels fondements il est *assuré* que St. Jean étoit plus âgé que tous les autres Apôtres.

On trouve dans la même Bibliotheque un exemplaire Grec de la *Lettre du Pape Leon à l'Imperatrice Pulcherie*, où il se plaint à elle de

la

la conduite du Concile d'Ephese, de la fureur de Dioscore Evêque d'Alexandrie, & des suffrages qu'on avoit extorquez aux Evêques. *Mr.* Cotelier dans les monumens de l'Eglise Greque blame celui qui a fait cette traduction d'avoir traduit *sede aut fide Regiâ*, comme il y a eu dans certaines Editions, par *πίστεως ῥωμαϊκῆς*. Mr. Maichel soutient au contraire que le Grec est exact, & que les paroles Latines sont suposées, & s'étend sur cette matiere.

Cette Bibliotheque n'est pas moins riche en anciennes Editions, qu'en Manuscrits. Telles sont celle de la *Bible* imprimée à *Mayence* 1462. à *Venise* 1471. & 1477. une partie du *Pseautier* traduite en François dediée à Charles VIII. Toutes les Editions du Louvre s'y rencontrent; parmi lesquelles l'Auteur fait mention des livres suivans. La *Vulgate* 8 Vol. in fol. 1642. le même 8°. le *Nouveau Testament Grec* fol. le même en *Latin* fol. 2. Vol. les oeuvres de S. *Bernard*. fol. 6. Vol. 1640. la Collection Roiale des *Conciles* fol. 37. Vol. 1643. *Parva Pietatis officia* 4. 2. Vol. 1643. *Virgile*. fol. 1641. L'*Horace* fol. 1642. le *Juvenal*. fol. le *Terence* &c.

L'Auteur fait mention de deux livres très-rares, l'un est *de Erroribus Trinitatis* de *Michel Servet*; l'autre *Optatus Gallus de cavendo Schismate*. Il y a, dit-il, deux Editions du premier, l'une de 1531. l'autre de 1553.* Cette derniere ne se trouve presque nulle part. Pour la premiere toute rare qu'elle est on ne laisse pas de la trouver dans quelques Bibliothéques. Pour

* Pour avoir une idée plus juste de ces livres de Servet, on peut voir la Biblioth. Angloise Tom. II. p. 80. & p. 96.

Pour le livre d'Optat, il fut imprimé à Paris & non pas à Lion comme porte le titre, c'est l'ouvrage d'un Chancelier de l'Eglise de Mets nommé *Hersen*. Une note fait connoitre tout ce qui s'est fait contre ce livre. On n'oublie pas les antiquitez trouvées à Tournai dans le Tombeau de Childeric Pere de Clovis. L'Archiduc Leopold Guillaume, Gouverneur des Païs-Bas, se les fit donner par les Chanoines; après sa mort elles passerent au pouvoir de l'Empereur: ensuite Jean Philippe de Schonborn Electeur de Mayence les posseda; & enfin Louis XIV à qui elles appartenoient naturellement, les aiant recouvrées en orna cette Bibliotheque.

On y gardoit autrefois les medailles de S. M. On les porta ensuite à Versailles; & après la mort de Mr. Simon de l'Académie des Inscriptions on les raporta à Paris où elles sont sous la garde de M. De Boze Secretaire de cette Academie. La place où est cette Bibliotheque est une maison particuliere de la Rue Vivienne près de la Place des Victoires. Comme ce lieu ne merite pas un tel tresor on lui a destiné l'Hotel de Nevers dans la Rue de Richelieu.

Le Bibliothécaire est Mr. l'Abbé Bignon qui a succedé à Mr. l'Abbé de Louvois mort en 1718. il a sous lui Mr. Boivin connu par de savans ouvrages. Mr. Maichel nous aprend que ce n'est pas lui qui travaille sur *Joseph*, mais Mr. Boivin son Frere qui est aussi de l'Academie des Inscriptions, & des Belles Lettres.

Mr. Clement avoit autrefois dressé un Catalogue de cette Bibliotheque, mais il n'est pas imprimé, il seroit à souhaiter qu'il le fût.

La Bibliotheque Colbertine est la plus considerable de toutes celles de Paris après celle du Roi, pour les manuscripts, sur tout pour les Grecs. Elle doit sa fondation à Jean Baptiste Colbert Ministre d'Etat & le Mecene des Savans. Il fit de grandes dépenses pour l'assembler & se servit pour cela de Mr. Baluze. On y compte environ dix huit mille volumes imprimez, & neuf mille manuscrits. Entre ces derniers on estime beaucoup le livre de la *mort des Persecuteurs*, qui est l'unique non seulement en France mais aussi en Europe. Ce precieux monument de l'antiquité fut retrouvé en 1678. par les soins de Mr. Foucault. On le deterra dans l'Abbaïe de Moissac, & on l'envoia à Mr. Colbert, dont le Bibliothecaire Mr. Baluze le fit imprimer l'année suivante. Comme sur ce manuscrit le nom de l'Auteur n'est que *Lucius Cæcilius* & que Lactance s'apelloit *Lucius Cæcilius Firmianus Lactance*, le Pere le *Nourri* Benedictin le lui contesta *, mais cet ouvrage est demeuré à Lactance par le sufrage des autres Savans. On y voit un manuscrit très ancien de 22. feuillets; ce sont des fragmens du texte des Septante, tel qu'il étoit dans les Hexaples d'Origene. Un Quinte Curce que l'on croit être de huit cens ans four-

Chap. II. de la Bibliotheque Colbertine.

* Voyez là dessus le Tome VII de ce Journal p. 1. & suiv.

fournit à notre Voiageur de quoi refuter le Pere Hardouin. Le P. Montfaucon qui a parlé de ce manuscrit dans sa Paleographie, s'en étoit aussi servi, pour combatre le prejugé d'un Savant qui regardoit Quinte Curce comme un Auteur supofé, & son livre comme étant écrit dans le XV Siecle après le retablissement des Lettres. Comme ce Pere n'avoit point nommé ce Savant, Mr. Maichel ne croit pas s'éloigner de la verité en disant que c'est le Pere Hardouin, contre lequel il plaide la cause de l'antiquité: il ajoute dans une note que Mr. le Clerc dans sa Bibliotheque choisie s'est trouvé embarassé de savoir qui étoit ce Savant, mais qu'il l'auroit pu facilement deviner connoissant les Hypoteses du P. Hardouin. Il y a pourtant plus d'apparence que le P. Montfaucon avoit en vue ce que dit Gui Patin dans sa Lettre XXXVII. Tom. I. voici ses paroles. „ Etes-vous bien „ assuré que Quinte-Curce ait vecu sous Ti- „ bere? Il y en a qui pretendent que c'est „ sous Auguste, poussez à cela par sa belle „ latinité. D'autres sous Vespasien, avec „ quelque apparence de raison. J'ai eu autre- „ fois un Regent qui avoit une opinion parti- „ culiere de Quinte Curce, il disoit que son „ Livre n'étoit qu'un Roman— que l'Auteur „ de ce Livre étoit un Savant Italien qui le „ fit il y a environ 300 ans: que nul Ancien „ n'avoit cité Quinte-Curce, & que c'étoit „ un nom supofé. „ Il doit y avoir eu un long intervale entre le tems où Gui Patin alloit au College, & celui où le Pere Hardouin

R. d. J.

s'est

'est avisé de contester l'ancienneté à divers Auteurs. Mr. Maichel s'atache à refuter l'opinion du Pere Hardouin qui regarde tous les anciens monumens comme supposez, excepté les *Bucoliques* * *de Virgile*, les *Epitres de Ciceron*, & son *Pline*. De quel front, puisqu'il n'y a que cela d'authentique selon lui, nous a-t-il donné une nouvelle collection des Conciles; dont les actes doivent être faux, si son opinion est vraie ?

Cette Bibliothéque est bien fournie de Livres imprimez. On y trouve en double des Editions rares, comme la Bible de Mayence 1462. de Nuremberg 1478. *L'Histoire Ecclesiastique d'Eusebe* avec la continuation de *Rufin*, à *Mantoue* 1479. &c. elle a aussi profité du debris de celle de Mr. de Thou. Mr. Baluze sembloit devoir en donner un Catalogue, mais ses autres occupations l'en ont apparemment détourné. Elle appartient à Mr. de Segnelai qui en permet l'entrée aux Savans.

La Bibliothéque de l'Abbaie de St. Germain des Près fut commencée par le Pere du Breuil Religieux Benedictin, mort en 1614. Il acheta quelques livres de prix, sur tout d'anciennes éditions, dont il y a beaucoup dans cette Bibliothéque. Ses Confreres l'enrichirent sur tout de livres Ecclesiastiques. Elle est enfin parvenu à la beauté dont elle est aujourd'hui par la liberalité de plusieurs Savans, Chap. III de la Bibliothéque de St Germain des Près.

 entre

* Comme M. Maichel n'est pas toujours fort exact, voici les paroles du P. Hardouin. *Istis subsidio fuisse* Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epistolas; *nam hac ille sola censet, ex omni Latina antiquitate sincera esse monumenta, præter Inscriptiones admodum paucas*. De Num. Herod. p. 60. in 4. & p. 343. col. 2. in fol.

entre autres, Mrs. Vaillant Medecin, Baudrand Géographe celebre, & Mr. l'Abbé d'Estrées, qui mourut le 3 Mars 1718. & légua à cette Abbaie sa Bibliotheque, qui consistoit en 12000 volumes. Cette Bibliotheque en contient à present environ 42000, dont les manuscrits sont autour de 1200.

Entre ces manuscrits il y en a de precieux: entre autres, un des Epitres de St. Paul à deux colonnes, l'une pour le texte Grec, l'autre pour le Latin; il a été copié de celui de la Bibliothéque du Roi, auquel il est entierement conforme, mais celui-ci n'avoit point d'accens ni d'esprits, & ils n'y sont que d'une seconde main; au lieu qu'ils sont de la premiere à celui de l'Abbaïe: une Bible é-
R. d. J. crite en 889. du tems de Charles-Magne. [Ou la date est fausse, ou il faloit dire Charles le Gros] un *Pseautier* que l'on croit être ancien de plus de 1200 ans.

Bibliothéque de Seguier, ou de Coislin. Ces Peres sont aussi dépositaires de la Bibliothéque de Coislin, dont le Pere Montfaucon a donné le Catalogue. Le Chancelier Seguier l'avoit formée, & la laissa en heritage à Henri Charles du Cambout de Coislin, Duc & Pair de France, Evêque de Mets, petit-Fils de sa Fille Madelaine Seguier, mariée à Cesar du Cambout, Marquis de Coislin, ce qui fait que cette Biblioteque a changé de nom en changeant de maître. Le nombre des manuscrits se monte à 4000 parmi lesquels il y en a 400 Grecs très anciens. Ce qu'il y a de singulier, c'est que presque la moitie de ces derniers a été tirée des Monasteres du

Mont

Mont Athos, & ne se trouvoient en aucune Bibliothéque de Paris.

Cette Bibliothéque est confiée aux soins de deux Religieux, D. Anthoine de la Prade & D. Martin Bouquet. Ce dernier prepare une nouvelle Edition de Joseph, dont les Oeuvres viennent de paroitre en Angleterre par les soins de feu Mr. Hudson.*

La Bibliothéque Mazarine, ainsi nommée à cause du Cardinal pour qui elle fut dressée, s'apelle aussi la Bibliothéque des quatre Nations, à cause du College où elle est, & où l'on voit aussi le Tombeau du Fondateur de l'un & de l'autre. Il avoit pour Bibliothécaire Gabriel Naudé, qui l'augmenta jusqu'au nombre de plus de quarante mille volumes. Le Parlement s'étant déchainé contre le Cardinal la fit vendre, malgré les remontrances de Naudé, qui leur presenta une Requête sous ce titre, *Avis à Nos Seigneurs du Parlement sur la vente de la Bibliothéque de Mr. le Cardinal Mazarin.* Cet écrit publié en 1652. n'eut aucun effet, & la haine des Parisiens prévalut. Après le retablissement de ce Ministre, il songea à rassembler une autre Bibliothéque; & à force de soins & de depense, elle est aujourd'hui d'environ 37000. volumes. Chap. IV. De la Bibliothéque Mazarine.

Elle est bien fournie d'anciennes Editions. On y voit entre autres l'Edition de Pline à Venise 1469. laquelle se trouve aussi dans la Bibliothéque du Duc de Noailles.

Mr. Maichel prend occasion d'un Livre de cette Bibliothéque de plaider la cause de l'Allemagne sa Patrie, où il soutient que l'Imprimerie a pris naissance.

 On

* On les reimprime en Hollande avec des Additions.

On voit dans cette Bibliothéque l'édition du *Talmud* à Lublin en XII. vol., ce qui fait, dit-on, contre ce qu'a dit Bartoloccius au III. Tome de la Bibliothéque Rabinique, à ſavoir qu'il n'y a point d'autre Edition du Talmud que les cinq fameuſes d'Anvers, de Veniſe, de Baſle, de Cracovie, & d'Amſterdam.

Cette Bibliothéque n'a point de Catalogue imprimé, mais il y en a un manuſcrit que chacun peut conſulter. La Bibliothéque eſt publique les Lundis & les Jeudis, depuis huit heures du matin juſqu'à onze & demie, & l'après-midi depuis deux juſqu'à quatre en hiver & juſqu'à cinq en été. On trouve ici l'éloge de Mr. *Quinault*, qui s'eſt ſignalé contre la Conſtitution en qualité de Sindic de la Faculté de Sorbonne : Il eſt ici Bibliothécaire, y ayant ſuccedé à Mr. Couteau, auſſi Docteur de Sorbone.

Chap. V. Bibliothéque de la Maiſon de Sorbone.

Les fondemens de la Bibliothéque de *Sorbone*, furent jettez en 1289. & peu après on y comptoit ſeize cents volumes; elle s'acrut peu à peu juſqu'au Miniſtère du Cardinal de *Richelieu*, qui lui legua la ſienne. Son premier deſſein avoit été qu'elle fût publique, & il avoit commandé à Armand de Vignerod ſon Neveu d'en confier la garde à un Docteur de Sorbone; mais ſur quelques difficultés qu'on y trouva, les Docteurs obtinrent de la Ducheſſe d'Aiguillon qu'elle leur ſeroit abandonnée toute entiere, & qu'elle ne ſeroit pas publique mais particuliere.

En 1646 *Michel le Maſle*, Secretaire du Car-

Cardinal y joignit aussi sa Bibliothéque avec des revenus pour l'augmenter. Voilà comment cette Bibliothéque est devenue très belle, quoi qu'elle ne soit pas la plus belle ni la plus nombreuse de Paris comme l'Auteur *de la description de Paris* & celui *des curiositez de Paris* l'ont assuré.

Elle contient divers manuscrits, entre autres des *Bibles* dans les langues Orientales, un bel exemplaire de l'*Alcoran*, & plusieurs livres en langue Turque; le *Correctorium Bibliæ*, cité par Robert Etienne, qui n'est qu'un abrégé d'un plus grand, selon Mr. R. Simon Bib. Crit. To. III. n. 404. un bel exemplaire de *Tite-Live* traduit en vieux Gaulois, en deux Vol. in fol. orné de miniatures.

Cette Bibliotheque excelle en anciennes Editions, sur tout celles qui ont suivi de près l'introduction de l'imprimerie en France. Sous Louis XI. en 1470. trois Allemands *Ulric Gering*, *Martin Cranz* & *Michel de Fryburg* furent apellez à Paris par le conseil de Guillaume Ficher & de Jean de la Pierre; & s'y établirent par les soins des Docteurs de Sorbone: Ils y imprimerent les premiers livres. Avant leur arrivée Jean Fust (ou Fauste) y avoit apporté des Bibles imprimées. Les Parisiens, dit Mr. Maichel furent si surpris de trouver tant de conformité entre ces exemplaires, qu'ils prirent l'imprimeur pour un Sorcier; de sorte qu'il fut obligé de s'enfuir de peur d'être traité comme tel. L'établissement de cet art à Paris est ici fixé à l'année 1470. Mr.

Ma-

Maichel reprénd ici ſon plaidoié en faveur de ſa patrie pour l'invention de l'art de l'imprimerie, & demande ſi les Allemands l'aiant communiqué aux François, le P. Bouhours a eu raiſon de mettre en queſtion ſi un Allemand peut être bel-eſprit. Il paroit que Mr. Maichel n'a jamais lû les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene où cette queſtion ſe trouve, ou qu'il n'a pas entendu ce que le Pere Bouhours entend par bel-eſprit. Entre autres adouciſſemens il y auroit lû ces paroles: „ il y a de „ l'eſprit & de la ſcience en Allemagne & „ en Pologne, comme ailleurs; mais on n'y „ connoit point notre bel-eſprit, ni cette belle „ ſcience dont la politeſſe fait la principale „ partie. Ou ſi cette belle ſcience & ce bel- „ eſprit y ſont connus, ce n'eſt ſeulement „ que comme des étrangers. „ Comme ce mot du Pere Bouhours lui tient au cœur, il demande à ſon tour, quelle nation eſt plus ſpirituelle, ou celle qui a inventé le plus bel art, ou celle qui l'a pris d'abord pour de la magie? Il croit que les Anglois, les François & les Hollandois, ont leur merite, & que *les Allemands ne ſont point au plus bas étage.*

Mr. *Chevillier* avoit dreſſé un catalogue de la Bibliotheque de Sorbone en 1666. en 13 Vol. mais il n'a point été publié. Mr. *Salomon* ſon Succeſſeur en dreſſe un autre qui ſera peut-être imprimé un jour.

Chap. VI. de la Bibliothéque de Sainte Geneviéve.

La Bibliothéque de *Ste. Genevieve* n'étoit preſque rien au commencement, mais après qu'on y eut introduit la reforme, on ſongea

à y mettre des livres. Ses premiers bienfaiteurs furent Mrs. de *Flexelles* Conſeiller du Parlement, *du Moulinet* Treſorier de France, *Naudé* Bibliothécaire de la Reine Chriſtine & du Cardinal Mazarin, & un certain homme de Conſtantinople connu ſous le nom d'*Athanaſe le Rheteur*, mort en 1678. Mais le plus conſiderable de tous eſt *Charles Maurice le Tellier* Archevêque de Reims qui lui légua ſes livres en 1709. On peut voir par le catalogue qu'on en a imprimé de quel prix étoit cette donation. La place de la Bibliothéque n'étant pas aſſez grande pour contenir une ſi vaſte quantité de livres, Mr. d'Argenſon engagea Mgr. le Duc Regent à faire percer l'ancien batiment en forme de croix, ſituation d'autant plus commode, que du centre de la Bibliotheque on peut la voir toute entiere.

Les principaux manuſcrits de l'Archevêque de Reims ont été portez dans la Bibliothéque du Roi. Il y a ici beaucoup de ſecours pour les Etudes Eccleſiaſtiques. On y trouve les Editions ſuivantes de St. *Ciprien*. I. Celle de *Vendelin* de Spire à *Veniſe* 1471. 2. vol. fol. II. Celle d'*Eraſme* à Baſle par *Froben* 1525. fol. Cet exemplaire eſt chargé de notes manuſcrites à la marge. III. Celle de *Pamelius* à *Anvers* 1589. fol. IV. Celle de *Paul Manuce* à *Rome* 1563. V. Un autre exemplaire collationé avec les MSS. du Vatican, de Verone, & de Naples par J. *Coremel* noble Florentin fol. VI. Celle de *Jac. Pamelius* à *Paris* 1603. fol. VII. Celle de *Rigault à Paris* 1648. VIII. Celle

d'*Oxford* 1682. &c. Cette Bibliothéque abonde en monumens historiques, comme on peut voir par la Bibliotheque des Historiens de France du P. *le Long*. Il s'en faut bien qu'elle soit si bien partagée de livres qui concernent la Philosophie & les belles lettres. Notre Voiageur parle aussi avantageusement du beau Cabinet d'Antiquitez dont le Pere *du Moulinet* a donné la description.

Cette Bibliothéque a deux Gardiens dont l'un est le Pere *Couraier*, & l'autre est ici anonime parce que l'Auteur ne s'adressoit qu'au premier.

Des Bibliothéques des Peres Jesuites.

Selon l'Auteur, les Jesuites ont trois Colleges à Paris; quoi qu'en effet il n'en aient qu'un seul qui est le *College de Louis le Grand* autrefois le College de *Clermont*, à cause d'un Evêque de Clermont qui l'avoit fondé pour eux. Les deux autres maisons qu'il apelle Colleges sont la *Maison professe* de la Rue St. Anthoine fondée par le Cardinal Charles de Bourbon; & le *Noviciat* fondé par Madame *Beuvia* [c'est à dire Madame Luillier Veuve de Claude le Roux, Seigneur de Sainte-Beuve] en 1610.

La Bibliothéque du College des Jesuites fut dispersée par leur expulsion hors du Royaume; mais après leur retablissement ils commencerent vers l'an 1608 à la retablir. *Des Portes* Abbé de Tyron, *Gabriel Lalemand*, Madame *Diez* qui avoit un Fils Jesuite, & le Libraire *Cramoisi* en furent les principaux bienfaicteurs. Mr. *Fouquet* Surintendant des Finances

nances non content de faire construire un Batiment pour la contenir, y ajouta beaucoup de livres & laissa une rente de mille francs pour l'augmenter. Les livres qu'on a achetez de cet argent sont marquez à ses armes. Mr. de *Harley* Comte de *Beaumont*, Conseiller d'Etat leur fit present de ses livres. Ceux de la Bibliothéque du College sont environ 47000. parmi lesquels il y en a beaucoup d'éditions anciennes & de manuscrits Grecs, Latins, Hebreux, Chinois. Les Grecs se montent à 350. il s'y en trouve un très beau & très-rare contenant les Prophétes. Le P. de Montfaucon qui en a parlé, le croioit égal pour l'ancienneté à celui du Vatican; mais il a changé de sentiment, sur ce que les accens & les esprits déposent contre l'ancienneté qu'il lui avoit dabord atribué.

Le Pere *Thoubeau* en est Bibliothécaire; c'étoit autrefois le Pere *Hardouin*, qui ne pouvant suffire à ses compositions particulieres & aux visites des gens de lettres, s'est déchargé de cet emploi.

La Bibliotheque de *la Maison professe* de la Rue St. Anthoine doit ses premiers commencemens au Cardinal de *Bourbon* Fondateur de cette maison. Il y a environ vingt mille volumes; les manuscrits en sont nouveaux. L'Au- R. d. J.
teur auroit pu remarquer que parmi ces nouveaux il y en a de plus estimables que les anciens, à savoir des memoires originaux qui ne sont pas imprimez. Il ajoute qu'on y a néanmoins de quoi se satisfaire sur les Liturgies de

l'Eglise Gallicane. Cette Bibliothéque attendoit alors celle de M. *Huët* ancien Evêque d'Avranches, qui la leur a laissée par sa mort arrivée depuis l'Edition de cet ouvrage.

Chap. VIII de la Bibliothéque de St. Victor.

La Bibliothéque de *St. Victor* a commencé avec l'Abbaïe dont on met la fondation en 1113. Elle étoit deja fort estimée du tems de François I. elle fut ensuite ornée par la liberalité de plusieurs personnes illustres, comme Mr. *du Bouchet* de *Bournonville*, qui en 1640 lui fit une donation considerable, & la rendit publique: de là vient qu'elle est ouverte les lundis, les mecredis, & les samedis, depuis huit heures du matin jusqu'à dix, & l'après midi, depuis deux jusqu'à quatre.

Elle reçut un nouvel accroissement en 1698 par les bienfaits du Sieur de *Tralaye*, & en 1703. [peut-être en 1707] par le testament de Mr. *Cousin* President à la Cour des Monnoies, qui lui fit present de ses livres. Le vaisseau est devenu trop petit pour contenir ces augmentations, & les Chanoines songent à l'agrandir.

L'Auteur n'en marque point le nombre des livres, parce que le Bibliothécaire ne le lui a pas dit; mais il ajoute qu'il y a beaucoup de monumens Ecclesiastiques; & fort peu de livres Philosophiques & de belles lettres. Il y a assez d'anciennes Editions, comme la *Bible* de Mayence 1462 les *Epitres de St. Jerôme* 1470 &c. Il y a aussi grand nombre de manuscrits precieux sur l'histoire Ecclesiastique, en quoi elle égale & surpasse même la plupart

part des Bibliothéques: un manuſcrit où ſont les *Actes du Concile de Conſtance*. Dans la Section 4. il y a originalement le Decret qui ſoumet le Pape au Concile ſur les matieres qui appartiennent à la foi. *Maimbourg* l'avoit cité dans le livre des Prerogatives de l'Egliſe Romaine, pour refuter *Schelſtrate*, flateur de la Cour de Rome, lequel nioit que ces paroles fuſſent vraiment du Concile, & les tenoit pour ſuppoſées.

La Bibliothéque des PP. *de l'Oratoire* n'eſt gueres moins ancienne que leur maiſon, [appellée Monaſtére par l'Auteur, à qui il eſt permis de ne pas ſavoir que ces Peres ne ſont pas des Moines, mais une Congregation libre de Prêtres, qui ne ſont liez par aucun vœu.] Leur maiſon fut fondée en 1611. En 1620. *Achille* de *Harley* étant devenu Evêque, leur donna d'excellens Livres tant imprimez que manuſcrits, dont pluſieurs avoient été recueillis en Turquie. Cette Bibliothéque eſt riche en Livres des langues Orientales, Hébraïques, Syriaques, Arabes, & Perſans. Le P. *le Cointe* qui en eut quelque tems la direction, la fournit d'Hiſtoriens, à cauſe de ſon attachement pour l'Hiſtoire. Son Succeſſeur le P. *le Long* l'a imité en cela. Chap. IX. Biblioth. des Peres de l'Oratoire.

Les livres imprimez & les manuſcrits ſont au nombre de vingt-deux mille. Il n'y a pas beaucoup d'Editions anciennes, & fort peu avant l'an 1500. Entre les manuſcrits on eſtime le *Pentateuque Samaritain*, qui a ſervi à la Polyglote de Paris.

La

De la Bibliothéque des Jacobins.

La Bibliothéque des *Jacobins* de la Rue de St. Honoré est de même aussi ancienne que leur Couvent, qui est de 1613. *Jaques Goan* Parisien étant revenu de Grece, contribua de ses soins pour la dresser. Elle est composée de 24000. volumes y compris les manuscrits, dont les principaux ont été donnez par Mr. *Picques* Docteur de Sorbone, qui laissa par Testament sa Bibliothéque à ces Religieux (en 1699.) la plûpart des manuscrits sont Arabes, Syriaques, Ethiopiques, &c.

Le Bibliothécaire est le P. *le Quien*, fameux par la belle édition qu'il a donnée des Oeuvres de St. *Jean Damascene*. L'Auteur lui a ouï dire qu'il travaille à un livre qui aura pour titre *Oriens Christianus*.

Chap. X. De la Bibliothéque des Petits Peres.

Les *Augustins Déchaussez*, qu'on apelle communément les *Petits Peres*, s'établirent en France l'an 1619. Leur premier soin fut de se loger, & Louis XIII. leur donna une emplacement auprès de la porte de Montmartre, où ils batirent une maison en 1631. après s'être un peu arrangez, ils songerent à former une Bibliothéque en 1650. Le Pere *Bonaventure de Ste. Claire* la commença par l'achat des livres les plus nécessaires. A son exemple le Pere *Germain de Ste. Genevieve*, en acheta quantité d'autres en 1675; mais ce qui l'a rendue considerable, c'est la Bibliothéque de Mr. *le Croux*, qui y fut jointe en 1682; & qui étoit de vingt-deux mille volumes. Le P. *Eustache* qui a été fait Bibliothécaire en 1712, n'a rien oublié pour la rendre bien com-

complette. Elle n'a rien pourtant qu'on ne trouve dans les autres de Paris.

La Bibliothéque des P. *Minimes* de la Place Roiale n'eſt pas une des moindres de Paris, c'eſt même celle où l'on trouve le plus de monumens touchant les *Liturgies*. Elle a été groſſie par la liberalité de quelques hommes celebres, entre autres par Mr. *de Launoi*, Docteur de Sorbone, qui laiſſa deux cens Louis & la moitié de ſa Bibliothéque à ces Peres. C'eſt de lui que viennent toutes ces Liturgies. Mr. Maichel n'a pu ſavoir au juſte le nombre des Livres. Mais il remarque qu'en quelques-uns de ces manuſcrits il a trouvé bien des fables, comme il y en a dans les Miſſels Romains; entre autres celle-ci qu'il cite pour exemple. Sur un *Miſſel* écrit l'an 1537, il a lû & vu repreſenté en peinture, que le Corps de Jeſus-Chriſt ſe rendit viſible dans une Hoſtie conſacrée. C'eſt un miracle que Mr. Maichel ne ſauroit croire. Entre les manuſcrits il y a les écrits & les dépêches de pluſieurs Miniſtres de France dans les Cours étrangeres, & pluſieurs Tomes de l'Hiſtoire des Cardinaux avec leurs Armes. On y conſerve auſſi les recherches du P. *Plumier* fameux Botaniſte. Il y a trois Bibliothécaires dont on ne dit point les noms. Chap. XI. de la Bibliothéque des Minimes.

L'Auteur finit ſa courſe Bibliographique par les *Celeſtins*. Il n'a pu aprendre l'origine de leur Bibliothéque, & leur Bibliothécaire ne lui en a pu rien dire. Il aſſure qu'elle eſt bien fournie, & que le Pere *Bequet* qui en a la Chap. XII. De la Bibliothéque des Celeſtins.

di-

direction depuis quelques années est fort versé dans les belles Lettres. Il y a assez d'anciennes Editions, comme le *speculum vitæ humanæ*, imprimé par *Pierre Cesar* & *Jean Stol.* Notre Auteur croit que ce Livre ne se trouve que là & dans la Bibliothéque de Sorbone. Il a servi à disputer quand & où il a été imprimé. Ceux qui attribuent l'imprimerie à la Ville de Harlem, disent qu'il y a été imprimé en 1440; ce qui ôteroit l'honneur de l'invention aux Allemands. Mais on fait disparoître la difficulté, en disant ici qu'il est gravé & non pas imprimé, suivant l'avis de *Mentelius*, qu'une gravûre n'est pas l'imprimerie telle que nous l'avons. Il est pourtant certain que les premiers imprimeurs gravoient les pages entieres comme on fait encore à la Chine, & que ce ne fut qu'à force de raisonner sur la commodité, qu'ils détacherent les mots, puis les lettres. Beughem qui n'avoit point vu ce livre, dit dans son Catalogue, que quelques uns veulent qu'il est écrit en Flamand, d'autres qu'il est écrit en Latin. Mr. Maichel dit qu'il est écrit en ces deux Langues. C'est l'édition Latine qui est aux Celestins. Cette Bibliothéque n'est point partagée en chambres comme celle des Minimes, mais dans un seul vaisseau assez grand. L'Auteur parle ensuite de l'Eglise & des Tombeaux magnifiques qui y sont.

II. Partie. L'autre Partie de ce Livre contient en 7. Chapitres ce que Mr. Maichel croit necessaire pour bien profiter des Bibliothéques de Paris; ce

ce qu'il reduit 1. à un bon naturel, 2. à un travail continuel, 3. à de bons & solides fondemens, 4. à une connoissance de l'Histoire Litteraire, 5. à l'étude de la critique. Le bon naturel, selon lui comprend l'esprit, le jugement, & la mémoire. Il recueille sur ces matieres ce que ses lectures lui fournissent, & comme il semble faire son capital des Antiquitez Ecclesiastiques, il ne perd point d'occasion d'établir les véritez qu'il croit avoir découvertes; & cela avec d'autant plus d'ardeur qu'il est Theologien de Profession, & qui plus est jeune Theologien. De là vient que son zele le rend quelquefois hargneux & *strident*. Il semble même aprehender qu'on ne le trouve pas assez bon Lutherien, tant il a soin d'attaquer sur le moindre prétexte les sentimens des plus grands hommes de l'Eglise Romaine.

Il n'est pas assez exact pour les noms propres. On y voit d'Aiguilleau pour d'Aiguillon, Baudraut pour Baudran, & quelques autres. De plus, il a la passion de latiniser tous les noms François & le fait mal; par exemple au lieu de traduire Des Cordes par *Cordesius*, comme Des Cartes *Cartesius*, il traduit *Descordius*.

AR-

ARTICLE IV.

JO. LAUR. MOSHEMII Obſervationum ſacrarum & Hiſtorico-Criticarum Liber primus : Accedit Oratio ejuſdem de eo quod nimium eſt in ſtudiis Linguarum & Critices. C'eſt-à-dire, *Obſervations Sacrées Hiſtoriques & Critiques*, avec un *Diſcours ſur l'étude exceſſive des Langues & de la Critique* : Par Mr. Mosheim. A Amſterdam chez Gerard Onder de Linden 1721. grand in 8°. pag. 465 ſans l'épitre Dedicatoire & la Preface.

MOnſieur Mosheim donne ces Melanges comme un eſſai d'un plus grand preſent qu'il deſtine au public. Il fait connoître l'avantage des Obſervations, en remarquant que ceux qui entreprennent de grands Ouvrages ſont ſouvent accablez de la multitude des matieres, dont chacune demande un examen qu'ils ne ſauroient faire avec autant de reflexion, que ceux qui ne traitent qu'un ſujet : Delà vient qu'il n'y a gueres de gros Livres qui n'aient des défauts conſidérables. Ceux qui publient leurs Obſervations remedient à ce malheur. Ils ſupléent ce qui manque ; & reparent

parent ce qu'il y a d'imparfait & d'estropié dans les livres: & ceux qui se sont chargez d'un grand travail sont soulagez, en pouvant tirer de ces observations des secours qui leur abregent la fatigue de l'examen.

Plusieurs ont eu des desseins diferens en publiant leurs observations. Afin qu'on ne puisse ignorer le but que Mr. Mosheim s'est proposé en faisant les siennes, il a soin de nous le declarer. Il apelle *Observations sacrées* celles qui peuvent être de quelque usage pour la Religion. Dans celles qu'il se promet de communiquer au Public après celles-ci, seront comprises des explications du Texte sacré; des pensées sur les Dogmes revelez & sur la morale; des demonstrations de la sainteté & de la verité de sa Religion qui est la Lutherienne. Il n'en exclut rien de ce qui peut être utile à la Theologie, pas même l'examen des Controverses: si cependant il touche à cette derniere matiere, ce ne sera point par la funeste passion d'en faire naître de nouvelles, ou d'aigrir celles qui sont deja agitées; il ne sera animé que du louable desir d'avancer la paix & la réünion des esprits.

Sous les *Observations historiques* seront rangées celles qui regardent l'Histoire de l'Eglise, des Empires, des Sciences & des beaux Arts & les éclaircissemens de la Chronologie. Il y a dans tout cela bien des choses que notre Auteur trouve avoir été, ou entiérement negligées, ou mal expliquées, soit par la partialité des Ecrivains, soit parce qu'ils n'avoient pas assez de lumieres, ou de courage, pour

les bien developer. Il attribue ce defaut au trop grand ascendant que prend le charme des belles Lettres sur l'esprit de ceux qui s'y appliquent; il ne leur laisse presque ou point de goût pour l'étude de la sagesse & pour la solide contemplation des choses, qu'ils regardent comme une occupation trop triste & trop serieuse. Remplis des attraits d'une litterature agréable, ils oublient facilement tout le reste & trouvent penible & rebutant le soin qu'il leur en couteroit, pour cultiver leur jugement. Cependant faute de cette culture, ils prennent pour des preuves ce qui peut à peine passer pour des conjectures raisonnables, & ils disputent pour leurs pensées, souvent mal fondées, avec autant de chaleur que s'il s'agissoit de leur Patrie. De là ces factions, de là ces gueres sans fin, de là les erreurs qui offusquent les Sciences. L'Auteur se donnera la peine d'écrire les *vies* & les destinées *des hommes illustres*, quand il trouvera que d'autres ne s'en seront pas suffisamment acquitez, & qu'il se verra lui même assez muni de bons memoires pour mieux réüssir; mais il entend par les mots d'hommes illustres ceux dont toute la vie a été occupée à avancer le progrès des Sciences; ceux dont les paroles, ou les actions servent à éclaircir l'Histoire de la Secte dont ils étoient, où les Sciences qu'ils ont enrichies; ou enfin ceux dont l'histoire peut servir de modele & d'instruction aux autres hommes. Pour ce qui est des ces Ecrivains qui se sont coulez dans la foule des Savans,

vans, & qui ont composé quelques livrets insipides, Mr. Mosheim laisse leur histoire à écrire à ceux qui ne comptent pas pour une maladie ce qu'il apelle une *demangeaison litteraire*.

Il donne le nom de *critiques* à ces *observations*, pour faire voir qu'il veut tout examiner, sans se déterminer par l'autorité & par les opinions reçues, mais par un jugement de la saine raison; de sorte qu'il ne se propose pas tant de montrer ce que les autres ont pensé, que ce qu'il faut penser. C'est pourquoi il ne se pique point de citer beaucoup d'Auteurs. C'est, dit-il, la mode de faire parade d'un nombreux catalogue de livres qu'on allegue, d'une infinité d'opinions qu'on étale avec faste, mais, ajoute-t-il, c'est moins la marque d'un Savant que d'un homme laborieux ou riche. Une grande lecture & l'usage d'une Bibliotéque bien fournie peuvent être le partage d'un Sot. Un homme sage cite à propos. Si quelqu'un fait montre de son savoir sans besoin, on le soupçonne de vanité.

Peut-être que dans les volumes suivans l'Auteur traitera quelques sujets de Critique, il n'en bannira pas non plus les Méditations Philosophiques, quand il les croira utiles à éclaircir l'Ecriture Sainte & la Religion. Il s'est imposé les loix de ne point surcharger les études; de se rendre utile & de faire voir que les bornes de la sagesse & de la science humaine ne sont pas si étendues qu'on le croit ordinairement. Comme aussi de ne traiter que des matieres utiles, & de ne point reba-

tre ce que les autres ont deja dit mille fois. Expliquer & propoſer d'une maniere nouvelle des choſes anciennes, donner un nouveau jour aux penſées d'autrui, en fournir de nouvelles preuves, raſſembler celles qui ſont diſperſées & les expliquer, découvrir les embuches que l'on tend à la verité, prouver ce qui eſt douteux, éclaircir ce qui eſt obſcur, diſſiper les nuages repandus ſur certains ſujets, en un mot fournir de nouveaux ſecours à l'eſprit, voilà ce que Mr. Mosheim exige de ceux qui veulent écrire pour le Public. Que ceux qui ne s'en ſentent pas capables, demeurent en repos. Il n'y a déja que trop de livres inutiles & qui ne ſont que des compilations & des centons dont on ſe paſſeroit bien. Pour lui il aimeroit mieux, dit-il, vieillir dans une entiere obſcurité que de ſe montrer avec une robe de piéces raportées. Mais, continue-t-il, il peut arriver qu'un homme diſe comme quelque choſe de nouveau ce que d'autres ont déja dit, il ne ſauroit avoir tout lû & par conſequent ignorer ſi, quand il croit produire, il n'a pas été prevenu. On peut facilement démêler ſi un homme feint d'ignorer ce qu'on a dit avant lui, en examinant ſa maniere de traiter un ſujet. Il y aura toujours de quoi le convaincre de ſa ſupercherie s'il y en a.

Il ne craint pas que ceux qui aiment la verité, lui ſachent mauvais gré de ce qu'il entreprend de prouver que la ſphere de la ſcience humaine n'a pas autant d'étendue que pluſieurs ſe l'imaginent. Cela ſert dit-il à dimi-

nuer

nuer le nombre prodigieux des disputes. Il n'y a gueres de Savans distinguez, qui pour peu qu'ils aient de credit, ne veulent faire bande à part, & n'attaquent tous ceux qui ne sont pas de leur opinion. Les Disciples qu'ils ont formez ne les imitent que trop, & voila les disputes multipliées à l'infini. Si vous venez à examiner le sujet de leurs querelles litteraires, c'est si peu que rien. C'est sur une question si obscure que vous ne sauriez démêler qui a raison. Cependant on en vient aux chicanes, aux hostilitez; pour quoi? pour le *oui* ou le *non* sur des choses que l'homme ne peut savoir. L'histoire, les coutumes des anciens, & les autres sortes d'études ont mille dificultez qu'on ne peut resoudre que par des conjectures, & l'incertitude s'accroit à mesure qu'il s'agit de tems plus éloignez.

On pourroit opposer conjectures à conjectures: Que celles qui sont plus ingenieuses & appuiées par un plus profond savoir, l'emportent; à la bonne heure. Mais on se passionne pour son sujet; ce ne sont plus des conjectures qu'on hazarde, ce sont des veritez démontrées, ou du moins que l'on donne pour telles: source assez évidente de tant de contestations qui roulent sur des conjectures, & dans lesquelles tout homme sage peut voir aisément qu'il est incertain qui des deux a raison. Mais ceux qui ont pris parti ne sont plus assez de sens froid pour le remarquer. Or, selon notre Auteur, on ne peut mieux guerir les hommes de cette maladie, qu'en leur faisant voir qu'il y a dans toutes les Sciences

difficultez qu'on ne resoudra jamais. Pour cet effet il faudroit examiner les disputes, & découvrir les foibles preuves qu'on allegue de part & d'autre. Ce seroit le moien d'aplanir, & de nétoïer le chemin de l'érudition, de moderer les disputes, de réünir les esprits, & de rendre les gens de lettres plus capables de saisir quelque certitude. On leur inspireroit la modestie, la prudence, & ils se deferoient de l'envie trop generale de juger de tout.

La Dissertation sur *Ebion* qui occupe le V. Chapitre de ce premier Livre, est un essai de la maniere dont notre Auteur voudroit qu'on examinât les disputes. Son but est de faire voir que ceux qui soutiennent & ceux qui nient qu'il y a eu un Ebion sont de veritables *Andabates* qui frapent à tort & à travers & à l'aveugle, & qu'on ne peut rien conclure en faveur d'aucun de ces deux partis. Il fait esperer que dans les Livres suivans il exposera les disputes qu'on a eues au sujet de *Sanchoniaton*, & des lumieres que Platon avoit empruntées des Hebreux. Il ne sait combien de Livres il écrira, & il se reserve de renfermer un plus grand ou un plus petit nombre d'Observations dans chaque Livre, selon qu'il trouvera à propos.

I. Chap. *Vanite des Auteurs.*

La plupart des gens de lettres n'étudient que par vanité; peu sensibles à la solide utilité des Sciences ils ne s'occupent que de leur avantage particulier, & de la gloire qu'ils peuvent se faire. La route que la raison ouvre devant eux, leur plaît moins que celle par la-

laquelle un autre eſt parvenu à une grande reputation. Ils le ſuivent à la piſte, ſans ſavoir s'ils ont aſſez de force & d'haleine pour marcher à pas égaux avec lui. Ils ne conſidérent point quels ſont les progrès réels de cet homme, mais ceux qu'on lui attribuë & dont on lui fait honneur. Les erreurs ſe multiplient à meſure que le nombre de ces imitateurs s'augmente, & on voit échouer les meilleurs deſſeins. Il eſt bien facheux que ce deſordre ſe ſoit gliſſé dans l'interpretation critique de l'Ecriture Sainte. Grotius eſt le premier, ou du moins le principal de ceux qui ont pris à tâche d'expliquer la Sainte Bible, par le ſecours des anciens Auteurs. Ce grand homme qui a rendu des ſervices immortels dans tous les genres d'étude, n'a pas réüſſi en ceci, ſelon Mr. Mosheim, & les Sages ne trouvent point qu'il ait touché au but. Au contraire cette méthode n'a ſouvent ſervi qu'à l'égarer, & la peine ſouvent inutile qu'il a priſe, lui a dû couter beaucoup, & embaraſſer d'autres que lui. C'eſt ce que n'ont pas voulu conſiderer ceux qui éblouïs des grands & juſtes éloges que cet Ecrivain avoit reçus ſe ſont jettés ſur ſes traces, & donnant à corps perdu dans ſa methode, ils ſont tombez dans des egaremens encore plus grands. Le tems & l'autorité ont fortifié cette manie, & elle eſt telle aujourdhui que ceux qui ont à peine une legere teinture des Auteurs, font de nouvelles notes ſur l'Ecriture. On n'en a que trop d'exemples, qui ſervent à autoriſer le dégoût pour l'Ecriture, dégoût que le malheur

à ſuivre le mauvais exemple de Grotius.

du Siécle met à la mode. Mr. Mosheim spectateur curieux, faché de voir accumuler tous les jours ces mauvais livres, s'est enfin resolu d'en dire son sentiment. Si sa liberté deplait à ceux qu'il censure, ils lui ont déplu les premiers; & comme l'autorité des grands hommes n'a pû le degouter de la verité, la colere de quelques demi-Savans ne lui fera pas aimer des *inepties*. Il veut attaquer les défauts & épargner les personnes: si quelqu'un se reconnoît, le plus glorieux parti qu'il ait à prendre c'est de se corriger. L'unique but de toutes les interpretations, c'est de faire connoitre ce que l'Auteur expliqué pensoit. Plus l'interprête s'attache à éclaircir son Auteur, mieux il s'aquite de son devoir. Plus il s'écarte de ce but, moins il merite la qualité de bon interpréte. Ceux qui travaillent sur l'Ecriture sont très louables quand ils s'apliquent entierement & sans detour à rendre claire la pensée de l'Ecrivain sacré. Mais on peut regarder comme sot & inutile le travail de ceux qui ne font un Commentaire que pour y deploier leur science; qui veulent qu'on sache qu'ils ont lu *Ciceron*, *Plutarque*, *Homere*, *Tite-Live* &c.; qui à l'occasion du moindre mot font de longues & savantes digressions, mais hors de saison; qui entassent les lieux communs, en un mot qui font entrer dans leur Ouvrage une érudition qui n'éclaircit pas l'Auteur dont il s'agit. Ce n'est point interprêter un Auteur que de l'étoufer sous un tas d'observations.

Après cette observation generale, l'Auteur entre

entre dans un plus grand détail, & donne les principes qu'il s'est formés des reflexions qu'il a faites sur les defauts d'autrui. Il distingue deux sortes d'interpretation; celle qui s'atache aux *mots*, & celle qui ne s'arrête qu'aux *choses*. La connoissance des choses dépend de la connoissance des mots. Mais il y a une maniere d'expliquer les choses, qui ne s'amuse point à expliquer les mots, quand ils sont clairs. Tous ceux qui comprennent bien la force des mots, comprennent aussi les choses; mais il n'est pas vrai que tous ceux qui expliquent les choses, examinent à fonds la valeur des mots. L'Auteur commence ses reflexions par ce qui regarde les mots, & pose cet axiome.

C'est s'arrêter à l'ecorce & se consumer par un travail inutile que d'entreprendre de demontrer la pureté du Langage dont les Ecrivains sacrées se sont servis. Saumaise & D. Heinsius se sont accablez d'injures, & traitez avec le dernier mepris. Ils convenoient qu'il y a dans le texte du Nouveau Testament des mots que les Auteurs Grecs ont ignorez, ou emploiez en un autre sens. De quoi s'agissoit-il entre eux? De savoir si cette langue devoit être appellée *Hébraïstique* ou *Hellenistique*? Cela valoit-il la peine de s'échaufer? Quels combats n'y a-t il point eu autrefois, & encore nouvellement entre M. *Elie Benoît* & *Taco Haïo van den Honert* pour savoir s'il y a des solecismes & des barbarismes dans le Nouveau Testament? Leur dispute se reduisoit à rien, s'ils se fussent communiqué l'idée I. Axiome.

qu'ils avoient des folecifmes & des barbarifmes. Mr. Mosheim a lu les écrits que *Jaques Rhenferd & Taco Hajo van den Howert* se sont opposez sur le ftile du Nouveau Teftament; & tout ce qu'il en a conclu, c'eft que ceux qui cherchent des Hebraïfmes par tout, & ceux qui veulent y trouver l'élegance de la langue Greque font fouvent endormis. Les uns font reduits à profcrire des mots qui fe trouvent dans les meilleurs Auteurs, les autres à y en chercher qui n'y font pas. Quelque diference qu'il y ait d'ailleurs dans les fentimens, tous les hommes raifonnables convienent 1. Que les Ecrivains facrez ont écrit & dû écrire pour être entendus de tout le monde dans le tems qu'ils écrivoient: Comment reformer des gens qui n'entendent point ce qu'on leur dit? 2. Qu'on trouve dans leur ftile des termes & des façons de parler qui convenoient aux matieres qu'ils traitoient & que les bons Auteurs de la Grece n'ont point emploiez, ou ont emploiez dans une fignification diferente. Cela étant, à quoi bon difputer fur le Dialecte? Eft-ce l'Attique? eft-ce le commun? eft-ce l'Eolique? qu'importe? pourvu que tout le monde l'ait entendu. Les Auteurs du nouveau Teftament fe devoient à tout le monde: S'ils euffent affecté l'élegance des Grecs, les Juifs ne les auroient point compris. Il faloit donc choifir un ftile populaire qui fut à la portée du Grec & du Juif. Que ce ftile foit un Hebraïfme, un Hellenifme, qu'on lui donne même un autre nom; qu'en revient-il? le Dialecte Dorique
le

le cede à l'Attique. Pourquoi cela ? Parce que des gens qui passent pour s'y bien connoître, l'ont ainsi décidé. Si le Dialecte du Nouveau Testament étoit Attique, ou que l'on fut venu à bout de le prouver, quel avantage en tirerions-nous ? En seroit-il plus respectable qu'il n'est sans cela ? Quand on auroit prouvé au contraire qu'il est plein de locutions barbares que les Orateurs & les Ecrivains delicats ont regardées comme telles, que faudroit-il en conclure ; sinon que les Auteurs du Nouveau Testament ont négligé un stile qui n'eut pas été entendu de tout le monde ? Les Savans entendent le langage du Peuple ; mais le Peuple n'entend pas aisément le langage des Savans. On doit être las de ces disputes. Quand nous saurions que cent mots emploiez par St. Luc, se trouvent aussi dans Homere, en serions nous plus avancez, si nous ne savions qu'ils y attachoient les mêmes notions ? Ce sont des guides : qu'ils soient vetus à la Romaine, à la Greque, à la bourgeoise, ou à la païsanne, cela ne fait rien au Voiageur, il suffit qu'ils montrent le bon chemin ; il faut les suivre.

Ceux qui cherchent de l'Elegance dans l'Ecriture, se chargent d'un travail peu necessaire. II. Axiome

Il y a des Savans qui s'embarassent de faire remarquer dans les livres divins, des finesses de stile qui aient du raport avec celles qu'ils ont trouvées dans les Latins & dans les Grecs. Tantôt c'est une expression delicate dont Platon use fréquemment ; tantôt c'est une transition heureuse qui est familiere à *Démostene*

&

& à *Lisias*; ou bien c'est une figure dont il y a quantité d'éxemples dans *Thucidide* & *Xenophon*. Mr. Mosheim leur opose ce passage de *Sulpice Severe*. *Souvenez-vous que le Salut n'a point été annoncé par des Orateurs, mais par des Pêcheurs; que Dieu auroit pu faire autrement, s'il eût été utile*. Rien n'est moins solide que le jugement des hommes sur l'élegance, & sur la beauté des Langues. Cela depend de la fantaisie, & d'un goût qui est different selon les hommes, & selon les tems. Ce sont des beautez d'opinion selon notre Auteur. Les ornemens du discours consistent en trois choses, qui sont la clarté qui doit n'admettre rien qu'on ne puisse entendre; le choix des mots les plus propres à exprimer ce dont on parle: & un certain caractere de stile qui soit proportionné à la matiere qui est traitée. Il trouve tout cela dans les Apôtres. Cela lui suffit. Saint Paul lui même avoue *qu'il est grossier, & peu instruit pour la parole*, 2. Cor. XI. 6. *& qu'il n'est point venu avec les discours élevez de l'éloquence & de la Sagesse*. 1. Cor. II. 1. Les anciens Docteurs ont avoué ingenûment qu'il faloit faire plus d'attention à l'importance du sens, qu'à la beauté de la diction dans l'écriture. Lors que Celse reprochoit à l'écriture la simplicité du discours, Origene lui repondit assez à propos que la negligence d'Epictéte fait plus d'impression que le stile orné de Platon. Ce n'est donc pas l'élegance, mais la sagesse qu'il faut étudier dans la Bible. Un malade seroit fou, si au lieu de prendre les remedes dont il a be-

soin, il s'amusoit à discourir sur la matiere & la forme du vase dans lequel on les lui presente.

Chercher toujours des misteres secrets, des allusions, & des emphases, dans les mots & dans les phrases de l'Ecriture, c'est porter la sagacité à l'excès. L'ancien defaut des Critiques, c'est de preter beaucoup d'esprit & de sagesse aux Auteurs sur lesquels il leur plaît de travailler. Les interpretes critiques de l'Ecriture ne sont pas plus exempts de ce defaut que les autres. Ils trouvent par tout de „ l'emphase; ce mot, disent-ils, vient d'une „ racine dont la signification est telle; & c'est „ la raison pour quoi l'Ecrivain sacré aiant „ tant d'autres mots à choisir, a preferé ce„ lui-là. Remarquez le mot διακονος. (*Diacre*) „ Il y a bien du mistere dans ce mot. D'où „ croiez vous qu'il derive? de κονιω, *festino*, „ *je me hâte*. Ce mot veut dire qu'il n'est „ pas permis d'être lent, lors qu'il s'agit du „ service de Dieu. „ Nous lisons ici „ μεριμνα: Pensez vous que ce mot soit „ choisi sans dessein, pour signifier *le soin*, „ *le souci*. C'est παρα το μεριζειν τον νουν. „ Le Sauveur a sagement emploié ce mot „ pour faire entendre que les soins partagent „ l'esprit. Quelles subtilitez, bon Dieu, à quoi servent-elles, si non a obscurcir ce qui est clair de soi même? Il y a des gens à qui chaque mot semble faire allusion à quelque coutume, à quelque habillement des Grecs; vaste champ pour une erudition qu'ils sont bien aises d'étaler. Saint Paul a dit ὀν μεσα-

χη-

II. Axiome

χηματίσει τὸ σῶμα τῆς ταπεινώσεως ἡμῶν. Il changera (transfigurera) *le corps de notre humilite*, (*ou notre corps tout vil, tout abject qu'il est.*) Philip. III. 21. En voila assez pour faire venir Roscius avec tout l'atirail de sa profession. Il faut essuier un long détail de la Scene des anciens, pour bien concevoir ce que signifie ici, *il transformera, ou il transfigurera*. On voit tous les jours des personnes qui usent de termes qui sont propres à certaines professions ; voudroit-on dire que ces personnes, en les prononçant, songent à ces professions, ou qu'il faille les connoitre pour bien entendre ces mots ? Nous ne parlons que de la clarté de l'Ecriture, & nous faisons tout ce qu'il faut pour en rendre l'intelligence plus difficile.

IV Axiome *C'est temerité que d'appliquer, sans une grande circonspection, aux façons de parler de l'Ecriture, celles qui se rencontrent dans les Auteurs profanes.* Il y a des Ecrivains qui donnent aux termes un sens particulier. Si on veut savoir ce que les mots *Φύσις, natura*, signifient dans *Marc Antonin* & dans *Seneque* on doit bien se garder de consulter *Aristote*, ou *Theophraste*, il faut s'en tenir à ceux mêmes que l'on veut entendre. La doctrine des Ecrivains sacrez est bien diferente de celle des autres Sages. De là vient que les notions qu'ils attachent aux mots sont diferentes des notions ordinaires : le meilleur moien de savoir ce qu'ils ont pensé, c'est de les étudier, & de se familiariser avec eux. Mr. Mosheim range sous deux classes un grand nombre d'interpre-

tes

tes Critiques. Les uns stupides ne se servent point de la raison, les autres plus malins en abusent. Ceux-ci compilent, ramassent; pareils à des Mandians; tout leur est bon, pourvû qu'il remplisse leur besace. Ceux-là emploient leur discernement & choisissent. Il apelle les uns *laborieux*, & les autres *judicieux*.

Les *Laborieux*, selon lui, n'ont égard qu'au son & aux lettres d'un mot, à peine songent ils à la signification. L'âge, la condition, le but, la secte de l'Ecrivain qu'ils copient, tout cela leur est indiferent. Qu'il ait vecu du tems de Bachus, ou de Deucalion, qu'il ait professé la Philosophie de Socrate, ou celle d'Epicure, c'est pour eux la même chose, pourvû seulement qu'ils trouvent dans ses ecrits un mot emploié dans l'Ecriture Sainte, en voila assez: ils le copient: le parallele est déja fait. C'est ce qui produit ces enormes collections qui, à ne regarder que l'écorce, s'acordent merveilleusement: c'est le même son, la même ortographe, mais si vous en examinez le vrai sens de chaque Auteur, quelle difference n'y trouve-t-on pas? Platon, Lucien, & St. Paul ont usé du même terme; d'accord: mais l'un dans un sens, l'autre dans un autre, & le troisieme dans un sens tout different des deux autres. L'Auteur n'en veut point citer d'éxemples, quoi qu'il y en ait beaucoup de très-recens. Il se contente de remarquer que Mr. le Clerc a reproché ce defaut aux Notes de Mr. Pricæus sur le Nouveau Testament. *De Arte Critica Vol.* I. *Part.* I. *Sect.* I. *Cap.* XV. *pag.* 305. Les Oeuvres de *Gataker* & les

les Observations, d'ailleurs savantes; *d'Alexandre Morus* fourniroient aussi des exemples de cet abus. Il remarque fort à propos que la sagesse & l'exactitude ne sont pas toujours le fruit d'une étude laborieuse. Les Ecrivains sacrez ont conservé les noms que les Grecs donnoient aux vertus: on y étoit accoutumé mais ils en ont perfectionné les notions. Ἀρετὴ, δικαιοσύνη, σύνεσις, ἐγκράτεια, &c. sont des mots qu'Aristote & St. Paul ont également emploiés pour signifier *la Vertu, la Justice, l'intelligence & la temperance.* Mais si on examine l'idée que chacun attache à ces mots, ils diferent extrêmement. Socrate & Jesus Christ ont beau se servir des mêmes mots, ils n'exigent pas la même chose, la *liberalité* de *Seneque* n'est rien moins que la *beneficence* de St. Paul; & ἀρετὴ la vertu dans le sens de St. Pierre, est bien au dessus de celle qui est recommandée par Marc Antonin. On voit pourtant des Doctes qui font une monstrueuse comparaison de l'Academie avec l'Ecole du Sauveur. Pour trouver l'origine de ce desordre, il faut remonter jusqu'aux anciens Peres qui s'efforçoient de faire accroire que Jesus Christ n'étoit pas oposé aux sentimens des Philosophes. Les modernes, sur tout les Catholiques Romains, ont donné dans cette maxime, comme on peut voir dans la *conduite au Ciel* par le *Cardinal Bona*, Livre si estim. par plusieurs personnes. Cette erreur se remarque aussi frequemment dans les Ouvrages de *Grotius*. Le Livre que Mr. Huet, ancien Evêque d'Avranche a intitulé *Questiones*

nes Alnetanæ de Concordia Rationis & Fidei, est sujet à la même censure. Dans le Livre III. de cet Ouvrage il se propose de démontrer; *Que la Loi de Jesus Christ ne propose à croire ou à faire, rien de si nouveau, de si extraordinaire, de si opposé aux Loix de la Nature humaine, que les Sectes des plus sages Philosophes, ou les sentimens des hommes les plus doctes & les plus vantez pour leur esprit, ou les Républiques les plus équitablement établies & fondées sur les plus excellentes Loix, n'aient aprouvé des choses moins croiables, où n'aient consenti à de pareilles.* Cette entreprise est sans doute dificile. Quand il y auroit réüssi quelle gloire, quel honneur en seroit-il revenu à notre Sauveur? On avoue qu'on ne le conçoit pas. Le I. chapitre de ce Livre, où il traite *de la Foi*, le VII. qui est *de la haine de soi-même*, & le VIII. *du mepris de soi-même & de l'humilité*, suffisent pour faire voir que M. Huet à échoué dans son dessein.

L'Auteur passe ensuite à ceux qu'il appelle *judicieux*, par derision, puis qu'il entend ceux qui abusent de leur jugement. Ils raisonnent, mais de travers. Ils recherchent la signification des mots, quand il n'en est pas besoin. Voici à peu près leur raisonnement. Ce terme se trouve revetu de telle ou telle notion dans Platon ou dans Aristote; le voici dans S. Paul ou dans S. Mathieu: donc il doit y avoir le même sens. Ciceron apelle en plusieurs endroits NOVI HOMINES *hommes nouveaux*, ceux qui avoient reçu depuis peu le droit de Citoiens Romains, & dont on ne

connoissoit pas les Ancêtres. Donc *le nouvel homme* καινὸς ἄνθρωπος de S. Paul doit être entendu de la même maniere Nous ne nous avisons point d'avoir recours au loix des Marcomans ou des Scithes, lors qu'il s'agit d'expliquer les Loix Romaines, pourquoi celles de Dieu sont-elles de pire condition?

V. Axiome. *C'est peine perdue de vouloir apliquer aux expressions proverbiales du Texte sacré des façons de parler peu differentes qui se trouvent dans les Auteurs Profanes.* M. Mosheim avoue que les Ecrivains Sacrez se sont servis de locutions proverbiales, qui ont raport à quelque coutume particuliere & qui ont besoin d'être expliquées par un prudent interprête. Mais il n'approuve point qu'on en aille chercher l'explication dans d'autres locutions Latines, ou Greques qui semblent signifier à peu près la même chose. S'il est question d'une coutume, l'allusion pouvant tomber sur plusieurs usages, on doit craindre de choisir le moins convenable; s'il s'agit d'une similitude il faut se garder de l'étendre au delà de ses justes bornes. Il arrive souvent que l'explication que l'on fait d'une dificulté, en fait naître une autre. Est-ce là éclaircir? Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils font ces explications sur des passages qui n'en ont pas besoin. Jesus Christ dit dans S. Mathieu VII. 6. *Ne jettez point les choses saintes aux chiens.* Nous savons ce que cela veut dire. A quoi bon aller chercher dans les Auteurs de semblables phrases. Qu'aurai-je perdu quand je ne saurai pas que Plutarque a dit *qu'il ne faut pas jetter la*

viande dans un pot de chambre.

C'est se fatiguer en vain que de chercher des passages, où les mots & les phrases des Ecrivains sacrez se rencontrent dans un sens, ou pareil, ou aprochant. Ceux qui se donnent cette fatigue sont moins blamables que les interprêtes, qui ne s'embarrassent point de savoir quelle notion est attachée à ces mots & à ces phrases. Mais le plus souvent tout cet apparat est inutile, & ils le prodiguent sur des endroits où l'écriture est claire. Par exemple S. Paul dit aux Galates IV. 19., *mes enfans que j'ai engendrez de nouveau.* Cela s'entend ce me semble; neanmoins ils croiroient faire un crime, s'ils ne faisoient pas remarquer que cette façon de parler se trouve ailleurs, & que les *Stoiciens* ont dit beaucoup de choses sur la regeneration. C'est grand hazard, s'ils ne citent pas ce passage de Ciceron, *Or. Philip.* II. 12. *Corpus libenter obtulerim ut aliquando dolor Populi Romani pariat, quod jamdiu parturit.* A quoi bon ces allegations? Pour nous apprendre que les mots d'*engendrer*, d'*enfanter*, ont été employez par divers Auteurs d'une maniere figurée. Pour marquer l'extravagance de ces recherches, M. Mosheim se sert d'une comparaison. Un homme est, dit-il, emmené prisonnier: Un bienfaiteur lui promet sa delivrance, & lui montre le chemin par où il peut s'évader; mais le prisonnier se soucie peu d'user de ses secours; il sait quel peril le menace s'il les neglige, & de quel bonheur il jouira s'il en profite. Il aime mieux entreprendre un triste travail dans sa prison. Mais

VI. Axiome.

quel travail croiez-vous? Il feuillete des Annales, il consulte des millers de volumes pour savoir si quelqu'un s'est soustrait à la mort de cette maniere. Il examine ensuite si les paroles que lui a dites son Liberateur sont arrangées selon les Regles des Maitres de Rethorique. Il s'informe si d'autres ont annoncé la delivrance à des prisonniers dans les mêmes termes. Cependant le tems se passe, l'heure de se sauver lui échape, & la mort qu'il n'attendoit pas sitôt, le trouve occupé à des riens, & lui reproche les heures qu'il a perdues.

VII. Axiome. De l'exposition des Mots & des Phrases, notre Observateur passe à l'explication des choses mêmes. Ce sont ou des *dits notables*, ou des *faits*. Les faits ont quelque chose de singulier & de prodigieux, ou n'ont rien qui excite l'admiration. Là dessus il donne le principe suivant. *Il est inutile & même dangereux de comparer aux évenemens merveilleux que l'Ecriture dit étre arrivez en certains cas, ceux que l'antiquité raconte.* M. Huet dans le Livre déjà cité a pris à tâche de comparer la Mythologie fabuleuse avec l'Ecriture. L'observateur voudroit qu'il eût plus judicieusement choisi les Histoires; & qu'il n'eût pas obmis & négligé des choses plus curieuses qu'il y avoit à dire. Je conçois, dit M. Mosheim, quelque chose de grand & de divin, quand je vois Abraham s'endormir après avoir sacrifié. Mais cette idée perd bien de son prix, quand on joint au sommeil misterieux d'Abraham celui des hommes qui alloient consulter Amphiaraus, Devin celebre parmi les Grecs, & qui,

qui, selon Pausanias & les Ecrivains profanes, se procuroient des songes en s'endormant sur les peaux des Victimes qu'ils venoient d'immoler. Je suis touché de la delivrance miraculeuse de S. Pierre qu'un Ange tire de la Prison. Mais je n'aime pas à voir qu'on lui associe *Appollonius* de *Thyane* bravant le courroux de Domitien, & brisant surnaturellement ses liens. Passe encore que quelques uns attribuent à des causes naturelles le sang & l'eau qui sortirent du côté de J. C. mais je ne pardonne point à ceux qui me font remarquer à cette occasion, que des plaïes de Venus blessée par la lance de Diomede, dans Homere, il coula aussi du sang. L'Auteur range sous cette classe l'opinion de quelques-uns qui veulent expliquer la Mythologie par l'Ecriture, qui prennent pour les mêmes personnes *Henoch* & *Phaeton*, *Cain* & *Caunus*, *Venus* & *Marie*, Soeur de Moïse &c.

VIII. Axiome.

Ceux-là ont de la Divinité une idée trop basse qui cherchent dans les opinions, & les maximes des Païens, la raison des évenemens singuliers que l'on trouve entre les Prodiges Divins. La cause de ce qui arrive tous les jours est souvent hors de la portée de notre esprit; à plus forte raison serons-nous incapables de rendre raison des choses extraordinaires. Dieu ne donne point des marques de son pouvoir & de sa presence, pour que notre curiosité ne manque point d'exercice. Les Miracles, les Prodiges tendent à confirmer la verité & doivent nous disposer à l'embrasser. Il s'ensuit qu'en fait de Miracles ce n'est pas la cause

qu'il en faut examiner, mais le but. Pour croire il suffit de savoir que tel ou tel évenement miraculeux raconté dans l'Ecriture est vraiment ainsi arrivé. Mais pourquoi de cette maniere? Pourquoi pas d'une autre? C'est ce qu'il nous importe peu de savoir. La Verge de Moïse par la volonté Divine prit la forme d'un Serpent. Cela est hors de doute. Mais pourquoi fit il ce miracle, plutôt qu'un autre? Pourquoi cette Verge prit elle plutôt la forme d'un Serpent que de tout autre animal? C'est ce qu'on peut ignorer sans aucun risque. Dieu le voulut ainsi. En vouloir savoir davantage, c'est vouloir en savoir plus qu'il ne faut. Il faut avoir meilleure opinion de Dieu que non pas de l'avilir jusqu'au point de croire, qne dans les prodiges qu'il a faits pour établir sa verité, il se soit prêté aux usages des peuples & aux opinions extravagantes de certaines nations. Voici un exemple de cette fausse critique. L'Ecriture dit qu'au bapteme de Jesus Christ le S. Esprit descendit sous la forme d'une Colombe. On peut tirer de la créance des Peuples voisins & des fables, la raison pourquoi il prit la forme de cet oiseau par preference. On sait ce que plusieurs Auteurs ont écrit du Culte que les Syriens, & habitans de la Palestine rendoient aux Colombes. Il voulut donc se laisser voir sous la forme d'un oiseau qu'ils regardoient comme divin. La Colombe passoit pour le simbole de l'Amour, de là vient que Venus Déesse de l'Amour s'est montrée sous la forme d'une Colombe, comme les fables le disent plusieurs fois. Il apparut donc sous cette forme pour apprendre aux hommes qu'il venoit allumer

dans

dans leurs cœurs la charité & la dilection mutuelle. Mr. Mosheim à grand soin d'avertir que ces *conclusions* ne sont pas les siennes, & qu'il est bien éloigné de penser d'une maniere si profane sur un tel sujet. Il donne encore une explication dans ce même goût sur la raison pourquoi dans la transfiguration les habits de J. C. parurent blancs; & il conclut que c'est une maniere bien plus propre à faire connoitre l'esprit du Commentateur que celui de l'Ecrivrin sacré.

IX. Axiome.

C'est deroger à la dignité des actions heroïques ou singulieres de notre Seigneur, ou des hommes inspirez, que de les illustrer par des recits tous pareils: l'Auteur croit que cela est sans contredit à l'égard des Miracles. On ne doit pas mêler des fables avec des veritez reconnues; ni parler des cures d'Esculape à l'occasion des guerisons miraculeuses qu'a fait le Sauveur du Monde. Ne confondons point les aveugles que l'histoire dit avoir été gueris par Vespasien, avec ceux à qui J. C. & ses Disciples ont rendu la vûë; ni le jeune homme à qui S. Paul rendit la vie, Act. XX. 26. avec Enée presque tué par Diomede & conservé par Apollon selon Homere. Hierocles ennemi du nom Chrétien avoit entrepris de faire voir que les prodiges de J. C. ne diferoient point de ceux d'Apollonius de Thyane, mais ses efforts furent reprimez par Eusebe. Julien eut le même dessein dans la vue d'abolir le Christianisme. Qu'y a-t-il de plus indigne d'un Chrétien, que d'imiter les funestes entreprises de ces ennemis de la Religion?

Nos critiques modernes, dit l'Obſervateur, ont une vue diferente : mais ils produiſent le même effet, ſans le vouloir. Une indiſcrete curioſité a exercé les Interprêtes pour ſavoir ce que J. C. écrivoit ſur le ſable, lors que les Phariſiens lui préſenterent la femme adultere. M. Mosheim eſt du ſentiment de M. de la Croſe qui blame M. le Clerc d'avoir fait mention à ce ſujet d'une hiſtoire que Diogene Laerce attribue à Menedeme. Le fait eſt que ce Philoſophe, voulant reprimer un jeune homme qui avoit trop de caquet, deſſina une figure qui faiſoit un uſage abominable de ſon corps. Je ſais, dit-il, que M. le Clerc n'a pas allegué ce paſſage pour expliquer l'action de J. C. M. le Clerc a voulu dire ſeulement que ceux qui ſoupçonnent que cette hiſtoire a été inſerée après coup dans l'Evangile, pourroient ſoupçonner Papias où d'autres, d'avoir emprunté cette circonſtance de Diogéne Laerce. Malgré cette eſpece de juſtification M. Mosheim fait de grands reproches à M. le Clerc, pour cette *imprudence*.

Les faits où l'on ne voit rien de ſingulier ou de divin ſont, ou ce qui arrive très ſouvent dans la vie ordinaire, ou ce qui concerne les coutumes & les mœurs particulieres de certains peuples. Il ſeroit inutile de s'étendre ſur les faits du premier genre. Ce n'eſt pas qu'à leur occaſion pluſieurs Interpretes n'aient fait voir la foibleſſe de leur eſprit, mais parce que c'eſt une folie manifeſte que de vouloir commenter des choſes communes qui arrivent

vent chez tous les peuples. J. C. s'endort dans une barque. S. Paul fait naufrage, il sejourne quelques jours à Pouzol. S. Jaques est décapité, qu'y a-t-il là que ce qui arrive tous les jours ? Quelle extravagance ne seroit-ce pas de marquer à l'occasion de ces faits, les exemples de ceux qui ont fait naufrage, qui ont sejourné à Pouzol, ou qui ont subi le dernier suplice par l'épée ? Sans s'arrêter à ces sortes de faits journaliers, l'Auteur passe aux Moeurs & aux Coutumes.

S'il est clair qu'une chose est arrivée en vertu d'une ancienne coutume, ou selon les mœurs de certains peuples, il est constant qu'il faut le remarquer. Mais ceux qui prennent de là un pretexte de rechercher les origines & la cause de ces usages, ou traitent ces matieres incidentes trop au long, ou cherchent les occasions de les traiter, ne comprennent pas le but prescrit aux Interprêtes. Il y a bien de la diference entre faire un Commentaire sur les antiquitez, & interprêter un Auteur : dans l'un il ne faut rien obmettre de ce que l'on peut déterrer qui contribue à la connoissance des coutumes Religieuses & Civiles des anciens. Dans l'interpretation d'un Auteur, tout cet apparat ne doit être emploié que sobrement, & qu'autant qu'il éclaircit la chose qui sans cela seroit obscure. La fille de Jaïr étant morte, il y eut dans la chambre des joueurs de flutes à la maniere des Juifs. Math. IX. 13. Il est utile au lecteur qu'on l'avertisse en peu de mots que c'étoit la coutume. Mais si on veut examiner où cette coutume commença, & comment

X. Axiome.

 elle

elle s'introduisît parmi les Juifs, cela ne convient plus à cet endroit, cela apartient à un traité sur les ceremonies usitées dans les funerailles. Sur le chapitre XIX. des Actes des Apôtres il est de l'interêt des Lecteurs qu'on leur dise ce que c'étoit que le Temple de Diane à Ephese, dont il y est parlé. Mais si un Interprete vouloit entrer dans un detail de la fondation de ce Temple, de ses diferentes destinées, des ceremonies, des Prêtres & de tout ce qui y a du raport, on seroit en droit de lui faire souvenir qu'il n'écrit point l'histoire de la Ville & du Temple d'Ephese. S. Math. XXVI. 7. Lors que J. C. étoit à table une femme repandit sur lui un parfum. Chacun sait qu'elle ne fit en cela que suivre une coutume assez ordinaire dans les repas des Orientaux. Mais M. Hammond & quelques autres ont jugé à propos d'accumuler des passages pour expliquer celui de S. Mathieu. A quoi bon cela? Ne valoit-il pas mieux renvoier le lecteur par une courte note à Stuckius, ou à quelqu'autre Auteur pareil, que de surcharger ce passage de citations inutiles?

Si la coutume dont il s'agit étoit peu connue, il seroit plus à propos d'en faire un traité particulier, que d'en enfler le Commentaire. Ce qui sert à expliquer plusieurs passages des anciens ne doit pas être attaché à un seul. C'est cacher un tresor destiné à tous que de le placer dans un coin de livre, où presque personne ne l'ira chercher. Les *Analectes sacrées* de *Doughteus*, Ecrivain Anglois, sont pleines de recherches sur toute sorte d'Antiquitez,

mais

mais ce qu'on peut tirer de son livre qui puisse servir à entendre mieux l'Ecriture, est bien mince. Son but est de faire remarquer chez diverses nations des choses peu diferentes de celles que nous lisons dans la Bible: la moindre ressemblance lui suffit. Les Romains, les Corinthiens, les Grecs, les Perses, ont toujours eu quelque chose d'approchant. M. Mosheim proteste qu'il ne voit pas de quelle utilité cela peut être pour l'intelligence de l'Ecriture. S. Paul se souvenant des Preceptes de J. C. son Maitre, secouë ses vêtemens lors que les Juifs de Corinthe blasphemoient. Act XIII. 5. *Doughtæus* remarque sur ce passage qu'il n'a pu trouver dans les Auteurs Païens rien qui ressemble entierement à cette action de S. Paul. Je ne m'en étonne point lui dit l'observateur, en l'apostrophant, mais de ce que vous avez pris la peine de chercher ce dont on n'avoit nul besoin. Cependant, continue M. Mosheim, plutôt que de ne rien dire du tout, il aime mieux nous dire qu'il y avoit une certaine occasion où les Romains secouoient leur Robe. L'Auteur des *Analectes Sacrées* a le malheur de fournir plusieurs autres exemples d'une érudition mal placée.

Les *dits* ou les Sentences de l'Ecriture renferment, ou des *Loix*, ou des *preceptes moraux*, ou des *dogmes*: il y en a d'autres, d'une classe inferieure. A l'égard des *Loix* & des *preceptes moraux*, notre Auteur établit cette regle. *Ceux qui associent aux Decrets de Dieu les opinions des Philosophes, ou les loix de certains peuples, ou qui éclaircissent les loix sa-* XI. Axiome.

crées

crées par des exemples des Sages qui ont vecu chez les Gentils, ne sont rien de fort louable. Les Commentaires de Grotius sont pleins de ces paralleles, c'est aussi la maniere de M. le Clerc *qui s'est livre tout entier à la doctrine de Grotius.* Pour ne rien dire de *Pricæus*, il s'est trouvé depuis peu un Ecrivain qui n'a point hesité de comparer les preceptes que donne Jesus Christ en S. Math. V. & suiv. avec les Reflexions de Marc Antonin. L'Auteur demande quelle peut être l'utilité d'une maniere d'interprêter, qui a pour elle les sufrages de tant de personnes? Car il ne trouve pas qu'elle contribue à mieux faire entendre l'Ecriture. Quelle sorte de preuve est-ce, que de dire les preceptes de J. C. sont remplis de sagesse; car Cratippe, Zenon, Diogene, ou je ne sais quel autre maître du Portique ou de l'Academie, enseigne la même chose.

XII. Axiome. *Ceux-la sont bien éloignez d'être sages qui croient que les Dogmes & les Sentences des Ecrivains sacrez, leur ouvrent un champ pour discourir des opinions & des principes des autres Ecrivains.* Plusieurs principes & fondemens de la Religion Chrétienne sont opposez à ceux dont il nous reste quelques vestiges dans l'Antiquité. Quelques uns aussi, à ne considerer que les mots, ont quelque ressemblance, qui disparoît lors qu'on les examine de plus près. Les uns & les autres ont entrainé des Ecrivains dans l'égarement

Il y en a qui ont taché d'expliquer dans leurs Commentaires la contrarieté qui est entre les Dogmes de Dieu & ceux de la raison humai-

ne

ne. Que gagne-t-on a vouloir bongré malgré accorder des choses qui different tant entre elles? On parcourt les anciens, & pour peu qu'il se trouve un mot favorable, voila mon Interprête transporté dans le Portique de Zenon, dans les Promenades Tusculanes de Ciceron, ou dans les jardins d'Epicure. Un Commentateur de Perse seroit-il bien louable, si à l'occasion de ces deux vers;

Helleborum frustra, cum jam cutis ægra tumebit
Poscentes videas. Venienti occurrite morbo.

Il sera trop tard de leur donner de l'Ellebore; lors que leur peau malade s'enflera; prevenez la maladie. Si, dis-je, oubliant d'expliquer la pensée du Poëte, il s'amusoit à faire une longue Dissertation sur l'Ellebore noir, & sur le blanc, qu'il n'oubliat ancune des vertus que lui attribuent Hipocrate, Dioscoride, & Gallien. Seroit-il en droit de croire qu'il auroit rendu un grand service à son Auteur? Ceux qui interprêtent la Bible de cette façon doivent penser qu'on leur fait peu de gré de la fatigue qu'ils se donnent. Rien n'est plus aisé que de rassembler un nombre considerable de passages sur le premier mot venu. Ce defaut est visible dans quantité de nouveaux Ouvrages.

Il est déraisonnable de comparer les figures & les sentences de l'Ecriture avec d'autres figures & d'autres sentences, les exhortations avec d'autres exhortations, ou de faire de longs circuits sur les endroits qui contiennent quelque comparaison, XIII. Axiome.

paraison, ou quelque trace d'une ancienne coutume. Rien n'est plus commun que ces écarts. Jesus Christ a dit: *où est votre tresor, là est aussi votre cœur.* S. Math. VI. 21. On ne risque rien à ignorer qu'Euclion qui gardoit un tresor caché dans sa Maison dit *je suis ici & mon esprit est au logis.* Plaut. *Aulular.* Act II. Scen. II. v. 4. Il y a dans S. Math. XII. 25. *Toute ville, ou Maison divisée contre elle même ne subsistera point.* Ciceron dit la même chose dans son Dialogue de l'*Amitié. Quæ enim domus tam stabilis, quæ tam firma civitas est, quæ non odiis atque dissidiis funditus possit everti?* Mais si ces deux passages ne se trouvoient pas dans Plaute & dans Ciceron, J. C seroit-il moins entendu? S. Paul *Rom.* XI. 22. dit que la *Bonté* & la *Severité* de Dieu paroissent en ce qu'il a rejetté les Juifs & adopté les Gentils. Quel nom donner à un Interprête qui remarquera sur ce passage, que *Platon, Basile*, & *Xenophon* ont recommandé aux maitres & aux parens la severité & la douceur.

Après quelques exemples de cette nature, l'Auteur vouloit finir là son chapitre, mais il lui a semblé qu'il devoit encore parler de ceux qui se donnent sur le texte sacré la même licence que sur les Auteurs Profanes; ces Savans qui, s'ils trouvent un passage qui ne soit pas à leur gré, se mêlent aussitôt de le corriger, & d'y substituer leurs conjectures. Il y a long tems que cette pernicieuse licence a commencé. Morus, Bochart, Tanegui le Fevre & quelques autres des anciens Critiques, se sont

un peu donné carriere ; mais avec avec plus de reſerve que les Modernes. De ce nombre ſont mis ici, Mrs *Mill*, *Kuſter*, le *Clerc*, & *Bentley*, à qui on donne d'ailleurs de grands éloges, mais ſans approuver leurs éforts. Il n'eſt pas queſtion s'il y a des fautes dans le texte original, & ſi on doit en regarder tous les Livres comme exemps de toute corruption? Peu de gens ſoutiendront que tous les copiſtes de l'Ecriture aient été divinement conduits, de maniere qu'ils n'en aient jamais obmis ou tranſpoſé une ſeule lettre; ce qu'il faut neceſſairement établir, ſi on pretend que ces copiſtes ne ſe ſoient aucunement trompez. On convient même que ceux qui font ces corrections, ne detruiſent pas pour cela l'autorité de l'Ecriture. Car de dire que ſix cens copiſtes ſe ſont trompez c'eſt ne rien dire contre l'Auteur original. Mais on devroit réprimer ceux qui touchent au texte ſacré ſans raiſon, ſans l'autorité des manuſcrits, & ſans aucun beſoin, puis qu'on y pouvoit trouver un ſens convenable. C'eſt une folie que de ſonger à des corrections ſans autre cauſe que l'idée que nous avons qu'un autre mot viendroit mieux, ou parce que nous avons quelque prejugé qui ne s'accommode pas des paroles du texte, ou enfin parce qu'il y a une obſcurité qui eſt au deſſus de nos lumieres. M. Mosheim fonde ce ſentiment ſur les principes mêmes de l'art de faire ces corrections qui n'eſt appuié que ſur des conjectures ſouvent vrai ſemblables, & rarement certaines. On ne peut demontrer par aucune preuve certaine

taine ce à quoi pensoit un Auteur en écrivant : l'éloignement des tems, l'ignorance où nous sommes des choses & de la juste valeur des termes des anciens ; ont tellement augmenté les dificultez, que les soupçons qui plaisent le plus, laissent toujours quelque lieu de douter. Figurez vous la conjecture la plus ingenieuse qui se puisse imaginer, sur l'Écriture, il ne faut rien admettre que ce qui est clairement démontré. M. le Clerc, dit lui même, Bibli. Anc. & Moderne Tom. VII. page 296. qu'*on pourroit faire un livre fort utile qu'on intituleroit* de modo conjecturis imponendo, *où l'on feroit voir que les plus illustres Critiques.... ont déclaré unanimement, qu'il n'en falloit venir là que lors que les Manuscrits & les Editions ne présentoient aucun sens tolerable.* Servez vous de votre Esprit, si les Manuscrits diferent, si les anciens Docteurs ne s'accordent point, si le passage n'est susceptible d'aucun sens. Mais quelle plus grande temerité y a-t-il que d'ôter ce que tous les livres autorisent? Quelle plus grande perversité que de rejeter ce qui est appuyé par le suffrage des plus anciens? Quelle plus grande folie que de dédaigner tout ce qui n'est point de mon goût? Ce mot n'est point agréable à mes oreilles, accoutumées au stile de Platon, il faut donc l'éfacer. Je n'ai point assez d'esprit pour trouver le sens de ce Passage : je soupçonne qu'il a été falsifié & corrompu. Tant de veilles, tant de lectures reiterées ne nous auront-elles servi qu'à nous pri-

privet du sens commun! Mr. Jaques de *Hase* l'un des ornemens de la Ville de Bréme a savamment refuté les explications ou gloses que Mrs. *Le Clerc*, *Kuster*, & *Bentley* ont cru avoir decouvertes dans le texte. On prie ici ce Mr. de *Hase*, d'achever ce travail comme il l'a promis.

L'Observateur s'attache principalement à deux Critiques qui ont travaillé à retablir le Texte sacré dans sa premiere pureté; à savoir, Tanegui le Fevre, & Mr. Bentley. Il examine leur maniere. On ne sait ce qui dominoit le plus dans le premier, l'esprit ou l'érudition. Le premier passage qu'il trouve corrompu est de St. Marc IV. 1. *de sorte qu'entrant dans une barque* (καθῆσθαι ἐν τῇ θαλάσσῃ) *il étoit assis dans la mer.* La multitude qui étoit assise sur le rivage, d'où elle écoutoit la Predication de Jesus Christ, determine assez le sens de ces mots *dans la mer*, qui ne signifient là autre chose sinon, *à quelque distance du bord.* Mr. le Fevre trouve que St. Mathieu n'a point exprimé ces mots, *dans la mer* (ἐν τῇ θαλάσσῃ).en racontant la même histoire C. XIII. Que faire donc? il faut, ou les éfacer, ou lire à la place de ἐν τῇ θαλάσσῃ, ἐν τῇ πρύμνῃ *sur la poupe de la barque*: car ce savant Critique trouve trop d'inconvenient à dire que J. C. soit monté dans une barque pour s'asseoir dans la mer. Est-ce une regle qu'il faille éfacer dans St. Marc ce qui ne se trouve pas dans St. Mathieu? Nous passons les autres exemples ou sa sagacité critique ne l'a pas mieux servi.

Mr. Bentley le fait revivre aujourd'hui avec beaucoup de gloire. Il avoit promis il y a quelque tems qu'il communiqueroit au public le Nouveau Testament revû & corrigé de sa main. Il a même expliqué dans ses Remarques sur le Livre de Mr. Collins *de la liberté de penser*, le but qu'il se proposoit dans l'Edition projetée. Il est persuadé qu'il n'y a pas peu de fautes dans le Texte de l'écriture; il a dessein de l'en nétoier. St. Jaques dit Epist. Cath. V. 6. ἐφονεύσατε τὸν δίκαιον. οὐκ ἀντιτάσσεται ὑμῖν. *Vous avez fait mourir le juste: il ne vous a point resisté.* Mr. Bentley s'imagine qu'à la place de la particule negative il y avoit autrefois κύριος ainsi écrit en abregé ΟΚΣ, & que des Copistes ignorans en ont fait οὐκ. Mr. Mosheim se dispense d'examiner s'il n'y a pas plus d'esprit que de raison dans cette conjecture, & si au lieu d'Ἀντιτάσσεται, il ne seroit pas plus à propos de lire ἀντιτασσόμενον, comme il y a dans un des manuscrits d'Etienne. Mais il déclare qu'il ne voit aucune necessité de corriger cet endroit; qu'il n'y a point d'inconvenient à expliquer ce passage par la mansuetude Chrétienne des justes qui souffrent la persécution avec patience, & qui même ne sont pas assez puissans pour y resister. Ce que l'Apôtre dit ensuite, s'accorde avec cette Explication, lorsqu'il commande aux Chrêtiens d'attendre patiemment l'avenement prochain de leur Seigneur. On peut voir dans les Observations mêmes d'autres exemples des corrections de Mr. Bentley qui ne sont pas du goût de notre Auteur; car pour lui il

trouve

trouve que la Théologie n'en peut tirer qu'un très petit avantage. Si les plus fameux Critiques se sont si éloignez de leur but; que fera-ce de ceux à qui la science a manqué? Il y a, dit-il, assez de plaies deja faites aux livres Sacrez par la folle curiosité des hommes, assez d'embuches dressées par ceux qui envient les honneurs divins à Jesus Christ. Pour preuve il cite l'interpretation du commencement du premier de St. Jean faite par quelque Socinien & inserée dans la Bibliotéque Angloise T. V. P. I. p. 250.278. où l'Auteur de cette interpretation fait tous ses efforts pour détourner le sens naturel de ces passages. Il y a long-tems au raport de *Chr. Sandius* qu'on a voulu retrancher les paroles de St. Matthieu XXVIII. 19. qui déplaisent tant aux Sociniens, sous le faux prétexte qu'elles y ont été inserées mal à propos de *l'Evangile des Egyptiens*, qui est un Ouvrage supofé. Mr. Mosheim craint que le Socinianisme ne se multiplie, si quelques uns ont la liberté d'exercer impunément sur l'Ecriture Sainte la même souveraineté qu'ils se sont injustement attribuée sur les Auteurs Grecs & Latins.

Mr. *Vinding* projettoit une Edition du nouveau Testament éclairci par une suite d'observations des autres Ecrivains, à peu près de la même maniere que Mr. Gregory Anglois a donné l'édition d'Oxford avec les explications tirées des Peres Grecs. Mr. Mosheim ne sait pas pourquoi ce dessein n'a pas été executé. Feu Mr. Dormeyer l'avoit eu aussi. C'est pour faire un bon choix entre toutes

ces Observations de tant d'écrivains que celles de notre Auteur doivent servir. C'est son but, c'est pour cela qu'il a donné ses regles. Il ne veut rien diminuer de l'estime qu'on doit faire des grands hommes qui ont travaillé & travaillent fructueusement; il ne blâme que ceux qui promettent beaucoup & ne s'attachent qu'à des bagatelles, qui trop enchantez d'Athenes & de Rome, semblent avoir renoncé au bon sens; qui au lieu d'éclairer comme ils promettent ne font qu'étouffer les veritez Chrétiennes à force de miserables subtilitez. Il est persuadé que ceux qu'il a censurés, sont de ce nombre. Ce n'est pas qu'il haïsse l'érudition; mais il veut qu'elle soit prudente & raisonnable.

Le second Chapitre est une explication nouvelle du passage de St. Luc II. 14. qui selon notre Auteur signifie *Gloire soit à Dieu aux* Cieux *Très hauts & sur la terre. La bonne volonté* de Dieu *est la paix entre les hommes.* C'est à dire selon la paraphrase de l'Auteur, *Dieu veut que les Juifs & les Gentils se reunissent & soient reconciliez par J. C.* Il ne donne cette explication qu'après avoir raporté celles des autres Interpretes.

Dans le III. Chap. il examine qui sont les Chrétiens dont Marc Antonin a raillé la mort, & quelle est la véritable époque de la persecution de Lion.

Dans le IV. Chap. il recherche en quel tems Athenagoras fut deputé par les Chrétiens.

Le V. contient des remarques sur *Ebion*.

Le VI. traite de l'estime où a été le fameux Philosophe Apollonius de Thyane.

Le VII. est un Recueil touchant les Ecrits de ce Philosophe.

Ce volume finit par une harangue que l'Auteur prononça à l'Academie de Kiel, lorsqu'il fut instalé Professeur des belles lettres.

Nous n'avons pas jugé à propos d'entrer dans le détail de ces chapitres, qui sont autant de petits Traitez pleins d'érudition. Nous nous sommes assez étendus sur le premier pour faire connoitre la methode & le savoir de l'Auteur.

ART. V.

OEUVRES DIVERSES *de* PHYSIQUE *&* *de* MECHANIQUE, de Mrs. C. & P. PERRAULT, de l'Academie Royale des Sciences, & de l'Academie Françoise; divisées en deux Volumes grand 4°. contenant en tout 848 pages, & 78 pages de Tables &c. avec plusieurs planches gravées. A Leide chez *Pierre van der Aa*, Marchand Libraire, Imprimeur de la Ville & de l'Université. M.DCC.XXI

LEs pieces qui composent ce Recueil sont assez connues depuis long tems des per-

sonnes qui ont étudié ces sortes de matieres; mais comme elles avoient été publiées à diverses fois il étoit assez difficile d'en trouver quelques-uns; ainsi on ne pouvoit pas douter qu'une bonne Edition de toutes ces pieces ne fût bien reçue de ceux qui aiment la Physique & la Méchanique.

Pour former une idée de ce Recueil, & des soins que l'Editeur a pris pour le donner en si bon état au Public, nous copierons exactement la Preface qu'il a mise à la tête de l'Ouvrage, dans ce même dessein. La voici.

„ Les Oeuvres de Mr. *Mariotte*, dont
„ j'ai fait part au Public, par une Edition
„ semblable à celle-ci, il n'y a pas long-tems,
„ ont si fort contenté les Personnes d'Esprit,
„ en matiere de Philosophie, que le plaisir &
„ agrément, que j'en ai ressenti, joint à la
„ persuasion de ces Personnes, m'oblige à
„ leur communiquer de nouveau Les Oeu-
„ vres diverses de Physique & de Mechani-
„ que, de Mrs. *Claude & Pierre Perrault.*

„ Je m'ose flatter, que ces savans Auteurs
„ auront la même fortune, & qu'ils seront
„ reçûs aussi favorablement.

„ Quant à la nature & proprieté des cho-
„ ses, qui sont traitées dans les Piéces, qui
„ composent ces Ouvrages, l'Auteur nous en
„ instruit lui-même, dans les Avertissemens,
„ qu'il a placé à la tête de chaque Tome &
„ des differens Traitez, c'est la raison, pour-
„ quoi nous n'en dirons rien ici.

„ On ne s'arrêtera pas aussi à faire ici l'E-
„ loge, au regard de ces Ouvrages: la rare-
„ té des Exemplaires, depuis long-tems, mon-
„ tre le grand desir, avec lequel on a embras-
„ sé les précedentes Editions, & par conse-
„ quent l'estime, qu'on en a fait.

„ Au reste j'en abandonne le jugement à
„ ceux, qui connoissent à fonds ces sortes
„ de Sciences, & qui m'ont donné le con-
„ seil de recueillir toutes ces piéces, qui ont
„ été autrefois mises au jour en divers tems,
„ & en differentes formes, & de les assem-
„ bler ici, & en assemblant les faire impri-
„ mer; ce que nous avons eû soin de faire en
„ l'ordre suivant.

„ I. *Les Essais de Physique*, ou *Recueil de*
„ *plusieurs Traitez touchant les choses naturel-*
„ *les*, imprimez à Paris, chez *Jean Baptiste*
„ *Coignard*, en quatre Tomes in Octavo;
„ savoir les trois premiers l'An 1680 & le
„ quatriéme en 1688. sont les piéces, qui
„ nous ont servi pour la presente Edition, où
„ on les trouvera aussi divisées en quatre To-
„ mes, de même qu'en leur premiére Edi-
„ tion. Nous avons tout-exprès dudit Im-
„ primeur à Paris acheté les très belles Plan-
„ ches, qui ont été expressement & très ar-
„ tistement gravées pour les quatre Tomes
„ devant mentionnez par le très-renommé
„ *Mr: le Clerc* à Paris, avec intention, pour
„ les employer, comme nous l'avons fait,
„ dans cette présente Edition; après en avoir
„ premiérement, comme aussi des Planches

„ de tout l'Ouvrage, fait très-exactement
„ corriger les fautes literales & autres, qu'on
„ y a remarqué, en les confrontant avec leurs
„ explications.

„ *II. Lettre de Mr.* Perrault *à Mr.* Ma-
„ riotte, *touchant une nouvelle découverte de*
„ *la vûë, avec la Réponse du dernier au pre-*
„ *mier.* *

„ *III. Observations sur des Fruits, dont la*
„ *forme & la production avoient quelque chose*
„ *de fort extraordinaire.*

„ *IV. Avertissement pour observer les dif-*
„ *ferens Periodes de la Marée; avec la des-*
„ *cription de la figure de la Machine dont il*
„ *est parlé.*

„ *V. Un Raport que Monsieur Perrault a*
„ *fait a Mrs. de l'Academie Royale des Scien-*
„ *ces, sur deux choses remarquables, qu'il a ob-*
„ *servées touchant les Vers, qui s'engendrent*
„ *dans les Intestins.*

„ *VI. Quelques Observations touchant deux*
„ *choses remarquables, qui ont été trouvées*
„ *dans des Oeufs.*

„ *VII. Trois Lèttres de Mr. Perrault à Mr.*
„ *C. Huygens de Zuylichem, sur deux nouvelles*
„ *Machines, de lui & de Mr. Boffat.* Im-
„ primées ici pour la premiére fois: suivant
„ les originaux, qui sont dans la Bibliotheque
„ publique de l'Université de Leide.

„ *VII. Recueil de plusieurs Machines de nou-*
„ *velle invention* de nôtre celebre Auteur;
„ piéce

* On trouvera encore quelques autres Lettres, entre Mr. Mariotte & Mr. Pecquet, sur le même sujet, dans les Oeuvres de Mr. Mariotte.

„ piéce très rare & qui a aussi été imprimée „ autrefois à Paris chez le dit Imprimeur l'An „ 1700. mais à laquelle nous avons joint un „ Indice des Machines de ce Recueil, qui „ ne se trouvoit point dans la précedente E- „ dition.

„ *IX.* Nous avons ajoûté un Traité *de* „ *l'Origine des Fontaines*, du celebre Mr. „ *Pierre Perrault*, Receveur general des Fi- „ nances de la Generalité de Paris, & Mem- „ bre de l'Academie Françoise, Frere ainé de „ nôtre illustre Auteur, (ce Livre a été im- „ primé ci-devant à Paris, chez *Pierre le* „ *Petit* en 1674.) combien que cette piéce „ ne soit point de Mr. *Claude Perrault*, ce- „ pendant nous avons jugé à propos de la „ joindre ici, à cause de la nature du sujet & „ de la rareté des Exemplaires.

„ A l'égard des autres Ouvrages, que Mr. „ *Claude Perrault* a mis au jour, & dont il „ est fait mention Page (10.) &c. dans son „ Eloge ci jointe, nous n'avons pas jugé à „ propos de les ajoûter ici, tant parce qu'il „ s'en trouve encore des Exemplaires de reste, „ qu'à cause qu'ils ne traitent point des ma- „ tieres, que nous avions en vûë.

„ Nous ne pourrons après tout, nous dis- „ penser de Vous dire ici en passant, quels „ soins nous avons pris, pour redresser & „ augmenter cette présente Edition, afin de „ la rendre si exacte, qu'il a été possible.

„ Les Personnes Savantes, à qui nous a- „ vons confié la correction de çet Ouvrage,

„ en-

„ entendant les matieres, dont il s'agit, n'ont
„ épargné aucune peine, pour corriger un
„ grand nombre de fautes d'impression, d'or-
„ thographie, punctuation, &c. qui s'étoient
„ glissées dans les précedentes Editions. Ou-
„ tre cela, ils n'ont point oublié de mettre à
„ leurs places plusieurs Sommaires à la mar-
„ ge, qui ci-devant n'étoient pas dans leurs
„ propres & convenables lieux; comme aussi
„ ils ont ajoûté un grand nombre pour les
„ choses les plus remarquables, qui ne se
„ trouvoient point dans les précedentes Edi-
„ tions.

„ Toutes les Figures en taille de bois, qui
„ se trouvent dans les vieilles Editions, sont
„ à present en tailles douces, & tellement
„ disposées, qu'on les en developpant puisse
„ étaler hors du Livre & les exposer facile-
„ ment à la vûë.

„ Enfin: l'on a mis à la tête de nôtre E-
„ dition le Portrait de Mr. *Claude Perrault*,
„ comme aussi les Eloges, que les Savans
„ ont faites de Lui. Pour la plus grande
„ commodité, nous y avons aussi fait mettre
„ à la tête de cet Ouvrage une Table gene-
„ rale de tous les Traitez, des Chapitres &
„ des Matieres qui sont comprises dans les V
„ Tomes, selon l'ordre de l'impression; les-
„ quelles Tables se trouveront aussi à la tête
„ de chaque Tome en particulier; & qui est
„ plus, l'on y trouvera, qui n'étoit pas dans
„ l'Edition de Paris, à savoir: un Indice des
„ choses contenuës dans le Traité *de la Mu-
„ sique des Anciens*: afin que d'un coup d'œil

„ on

„ on puisse, comme des autres Traitez, se
„ former une idée generale du contenu de
„ cette piéce. On a encore soigneusement
„ mis par tout l'Ouvrage, en caractères Ita-
„ liques les choses les plus dignes de remar-
„ que.

„ Je ne doute point, que le public ne
„ trouve, comme moi, la forme in Quarto
„ le plus convenable pour l'usage, & qu'il
„ n'agrée aussi la division, que nous en a-
„ vons fait en deux Volumes.

„ Pour ce qui regarde la bonté du papier
„ & la beauté du caractére, dont nous nous
„ sommes servis, je croi qu'on n'aura rien à
„ nous reprocher. De sorte qu'en bien con-
„ siderant tout ce, que nous venons de faire,
„ on voit assez facilement, combien cette E-
„ dition est *préferable aux précedentes*, tant
„ par rapport à l'impression, qu'au redresse-
„ ment des Planches.

„ Ceux qui seront curieux de savoir, si tout
„ a été executé de la maniere, que nous ve-
„ nons de le dire, n'auront qu'à se donner la
„ peine de comparer le tout avec les vieil-
„ les Editions, lesquelles ils pourront voir
„ chez Nous.

„ J'ai ajoûté à la fin du dernier Tome de
„ cet Ouvrage un Catalogue de quelques
„ beaux Livres & Estampes, qui se trouvent
„ chez moi. J'ai imprimé deux autres Ca-
„ talogues des Livres curieux, des Cartes
„ Geographiques, des Portraits des Hommes
„ Illustres & autres tailles-douces, le tout à
„ leur service.

„ Avant

„ Avant que finir, il faut avertir ici le „ Public, que dans la Préface des *Oeuvres de* „ *Mr. Mariotte* a été mis par mégarde, que „ son *Traité de la Percussion ou Choc des Corps* „ étoit imprimé sur l'Edition de Paris de „ 1679. & son *Traité du Mouvement des Eaux*, „ sur celle de 1690. mais c'est fautif: j'ai exe- „ cuté le premier suivant l'édition de 1684. „ & le second suivant celle de 1700. comme „ chacun peut voir, qui plait se donner la „ peine de confronter l'un & l'autre.

Une preface comme celle ci épargne à un Journaliste la peine de s'étendre sur une nouvelle Edition, & fait assez voir, aux connoisseurs, ce qu'on doit attendre des soins & de la capacité d'un tel Editeur.

ART. VI.

Lettre au Libraire qui imprime ce Journal.

MONSIEUR,

Dans la pensée où je suis que vous connoissez Mr. Tyssot, *je prens la liberté de vous dire que ce savant Mathématicien s'étant flaté d'être à son tour créé cette année Recteur magnifique de l'Ecole illustre de Deventer, avoit aprêté une Oraison pour le jour de son avenement à cet honorable emploi. Cependant il a été trompé dans ses conjectures, Messieurs les Curateurs de*

de cette Académie ont trouvé à propos de le passer, & d'en élire un autre à son préjudice. J'ignore les raisons qu'ils ont eües pour le traiter de la sorte; il y a trente ans passez qu'il est actuellement Professeur dans ce lieu-là; il mene une vie sans reproche, & il a toûjours été si laborieux que je sai de science certaine qu'il a la charge d'un Crocheteur de manuscrits dans son Cabinet.

Il a considerablement changé & abregé les propositions des quinze livres d'Euclide: Il a composé un corps complet de Géométrie in Folio; un volume semblable d'Arithmétique, & d'Algebre très métodique, & un de Fortification. Il a écrit de l'Astronomie, de la Navigation, de la Perspective, & de presque toutes les parties de la Science qui a la grandeur pour objet, qu'il se pique d'entendre à fond. Il a écrit un nombre infini de Lettres sur toutes sortes de matieres. Il a fait plusieurs Poëmes sur differens sujets: il a même mis au jour, sous des noms empruntez, quelques Romans très ingenieusement tournez, pleins d'esprit & d'érudition, dans la vüë de porter les Animaux raisonnables à avoir des sentimens plus conformes à l'humanité, à l'équité, & au bon sens.

Comme il est véritablement Stoïcien, il paroit peu sensible aux injures qu'on lui fait: & quoi que ce qui lui vient d'arriver soit peut-être sans exemple, il n'a pas daigné se donner le moindre mouvement auprès de Messieurs de la Régence pour les porter à lui faire rendre justice. Il est à peu près dans la même indifference par raport à ses écrits; cependant il n'a pu refuser de don-

ner à un de ses amis une copie en François de l'Oraison, dont il est question ; cet ami me l'a communiquée, & comme je la trouve fort curieuse, j'ai cru Mr. vous faire plaisir de vous la faire tenir, avec priere de la rendre publique, dans votre Journal. Elle ne peut que faire honneur à son Auteur, & vous procurer de l'avantage. C'est du moins ce que souhaite Mr. votre &c.

DISCOURS *de M.* SIMON TYSSOT, *Sr.* PATOT, *où dans la vuë de concilier les differentes Nations au sujet de la Chronologie, il prétend démontrer Philosophiquement, & sans intéresser l'Ecriture Sainte, que le Ciel & la Terre, qu'il croit d'une ancienneté inexprimable, n'ont point été créez en six jours naturels ; que les animaux ont aussi été produits depuis un tems immémorial ; que le monde doit vraisemblablement encore durer des millions d'années : Et il finit par faire voir quelle doit être naturellement la cause de la fin de ce globe terrestre. Fait à l'occasion de son avenement au Rectorat &c.*

JE ne sai si les autres hommes sont de mon naturel, mais il est constant que dès ma tendre jeunesse, & sur tout depuis que je me

suis

suis exercé dans la connoissance des Grandeurs, j'ai été porté à resoudre les questions les plus dificiles, & à faciliter les moyens aux amateurs des Sciences de se perfectionner dans les Arts. J'ai été tenté de me donner tout entier à la découverte de la Pierre philosophale, dans la vûe de faire du bien à mon Prochain, & de tirer les Pauvres de la misére, parce que j'entendois soutenir par des personnes de bon sens, que c'étoit un secret, qui avoit été connu, & pratiqué même par le Roi Salomon, qui ne voulant pas le divulguer, faisoit semblant d'envoyer des flotes à Ceilon pour lui en aporter des monts d'or, dont il enrichissoit son superbe Temple, & augmentoit ses riches tresors.

La Longitude, si nécessaire dans la Navigation, pour l'avancement de notre Négoce; Le Mouvement perpetuel pour perfectionner la Mécanique; & la Quadrature du cercle, que les Géometres desirent si fort de savoir, me paroissoient dignes du travail opiniatre des Savans: Mais après bien de la peine, & de meures réflexions, j'ai trouvé ces problemes indissolubles, & d'une recherche aussi vaine que seroit celle de vouloir réunir les Partisans de plus de six cents sortes de Religions, que l'on conte parmi les Habitans de la Terre, ou à porter tous les Princes Souverains à vivre éternellement en paix.

Une seule chose, qui ne paroit pas moins dificile à trouver, & à laquelle je me suis pourtant opiniatrément attaché, a été de découvrir

Les Juifs diferent des autres peuples touchant l'origine du monde.

la raison pourquoi nous & les Juifs sommes les seuls, qui diférons si prodigieusement de tous les autres Peuples de l'Univers dans notre opinion touchant l'ancienneté du Monde. Je ne pouvois soufrir, qu'avec regret, que l'on nous traitât de visionaires, d'hipocondriaques, toutes les fois que pour soutenir notre opinion, nous citions comme infaillible, le témoignage d'un sage Législateur, qui rendoit suspect le sistéme entier de notre Culte divin, puis qu'il étoit oposé à des rélations si bien suivies, qu'elles paroissoient incontestables, & jettoient quelque fois les plus éclairez de notre parti dans le doute.

Le desir ardent, qui me possedoit de trouver un moyen d'acommodement entre des parties si oposées dans leurs sentimens au sujet d'un fait, qui n'intéresse nullement la conscience, me fit lire plusieurs fois le Pentateuque avec toute l'aplication dont je suis capable. Plus je repassois ces excellens Livres, plus je me sentois porté à en admirer l'Ecrivain. Je ne pouvois pas douter que Moïse, qui avoit passé pour le petit-Fils de Pharao, n'eut été élevé dans le grand Monde, & n'eut eu pour Maîtres dans le cours de ses études, ce qu'il y avoit de plus habile parmi les Philosophes, les Mathématiciens & les Poëtes de son tems; & qu'ainsi s'il n'avoit pas sceu, comme cela pourroit être, que les Chinois montroient déja alors une Liste chronologique d'un nombre innombrable de Princes, qui les avoient gouvernez, il n'étoit pas vraisemble qu'il eût ignoré que les Caldéens, & ses

ses compatriotes entre autres, fussent en possession de tables astronomiques, où l'on voyoit au juste la quantité des Eclipses qu'ils avoient observées & calculées depuis plus de cinq cents mille ans, suivant le témoignage de Platon, de Diogene Laërce, de St. Augustin, de Diodore, & autres. Non seulement il n'ignoroit pas cette vérité, il n'étoit pas en sa puissance de la nier, comme nous ne saurions sans témérité nous inscrire en faux contre les témoignages réiterez & confirmez, d'une multitude d'habiles Jésuites de toutes les parties orientales de la Terre.

Cela étant, il est évident que nous sommes dans une obligation indispensable de donner à la rélation de notre Auteur sacré une autre explication qu'on ne lui a donné jusqu'à cette heure; mais il est aussi nécessaire que cette explication n'intéresse, ni la voix publique de toutes les Nations, ni l'autorité de la Parole de Dieu. C'est ce que personne n'a fait, que je sache, & que je m'en vai entreprendre sous le bon plaisir du souverain Maitre de l'Univers, & votre favorable atention.

Il y a assez d'autres sujets, que j'aurois pu traiter avec agrément; mais il m'a semblé qu'en un jour extraordinaire, comme celui-ci, auquel Messieurs de la Régence m'ont fait la grace de m'honorer de la dignité de Recteur Magnifique de cet illustre Séminaire des Sciences, ou de Président de la docte Compagnie des Professeurs, qui les y enseignent avec tant de succès, & m'ont mis en main le Sceptre Académique, dont je leur suis infiniment rede-

vable, & les remercie très humblement; je dois illustrer cette époque de ma vie par une Oraison d'éclat, & qui, comme je l'espére, ne sera pas desagréable à cette vénérable assemblée.

Differens sentimens sur l'histoire de la Creation.

Remarquons, s'il vous plait, Messieurs, avant que de passer outre, que l'histoire de la Création a eu le même sort qu'ont encore presentement plusieurs passages du vieux & du nouveau Testament; les uns les entendent d'une maniére, les autres d'une autre: Origene n'a fait aucune dificulté de la traiter d'alégorie, comme elle en a l'air éfectivement; le Peuple au contraire, l'entend tout litéralement. Je prétens en mon particulier qu'elle doit recevoir deux diférentes interprétations, l'une convenable aux ignorans, l'autre aux personnes lettrées: c'est en quoi elle me paroit très remarquable; & cela me fait avoir une considération toute particuliére pour son Auteur.

But de Moïse.

Prenons la peine, Messieurs, d'examiner le procédé de ce grand homme avec soin: Dieu le met à la tête des Israëlites, qu'il veut tirer de la servitude Egiptienne, pour lui procurer la liberté, & l'introduire dans un pays de délices: en chemin faisant, il se voit dans l'obligation de donner des loix à ce Peuple, suivant lesquelles il se devoit gouverner; il lui impose entre autres, la nécessité de travailler six jours consécutifs, de se reposer le séptieme, & de l'employer entierement au service divin. Pour donner de la force à ce commandement, & l'apuïer d'une grand exemple, il déclare que l'Esprit universel a employé autant de tems à créer tout l'Univers.

Oui

Outre cela, le nombre de ſept avoit quelque choſe de miſtérieux. Les Aſtrologues avoient depuis un tems immémorial, imprimé aux Laboureurs, qui étoient alors conſidérables dans la Societé, un reſpect tout particulier pour les flambeaux des Cieux, & principalement pour les ſept Planetes, leſquelles leur ſervoient de ſignes dans toutes les opérations qui regardoient l'Agriculture, & auxquelles ils attribuoient de ſi merveilleuſes influences, qu'ils les conſidéroient ſouvent comme la cauſe de ce qui leur arrivoit de bien & de mal. Le Saint Eſprit même afecte dans toute l'Ecriture, de déterminer par ce nombre, une quantité, qui ſelon toutes les aparences, doit avoir été plus grande ou plus petite. Car enfin, pour ne rien dire ici de l'oeuvre de la Création, par raport à un Dieu, auquel, en qualité de Cauſe premiére, penſer & faire eſt la même choſe, & qui par les Cauſes ſecondes, ne fait rien d'ordinaire que lentement, & de la maniére la plus ſimple qu'il ſoit poſſible d'imaginer, peut-on dire que nous ſoyons obligez de croire que ce ſoit de ſept fois au double que ſera puni celui qui tüera Caïn, puis que nous ne pouvons mourir qu'une fois? que Nöé lache de ſept en ſept jours, un Pigeon de l'Arche, pour aprendre par là ſi l'eau couvre encore la face de la terre; que Jacob ſert deux fois ſept ans Laban, pour obtenir ſes deux Filles pour Femmes? & ſans m'arrêter aux Amis de Job, qui reſterent ſept jours & ſept nuits auprès de lui ſans dire un ſeul mot; aux ſept Maris qu'avoit

Le nombre de ſept miſterieux

épousé Sara avant quel-fut donnée à Tobie; aux sept Lions de la fosse, où fut jetté le Prophète Daniel, que Cirus pleura au bout de sept jours; aux sept Anges, au sept Fioles, aux sept Eglises &c. car il y a cent exemples semblables; est-il croyable que les Enfans d'Israël, après avoir environné la superbe Ville de Jérico, où sept Sacrificateurs, dit le Texte, sonnoient de sept cors, firent au septéme jour, sept fois le tour de cette grande Cité avant que les murailles en tombassent? vû que cela est absurde, en ce que si les douze tribus y ont été, leur armée, sans conter les Femmes & les Enfans, devoit faire un front de quinze ou vingt lieües, & un moindre à proportion, s'il n'y en avoit que deux & demie; de sorte qu'il leur auroit été impossible d'exécuter peut-être une seule fois, ce que l'Auteur déclare qu'ils ont fait sept.

Moïse s'accommode aux idées vulgaires.

Moïse, qui étoit sage & complaisant, connoissant le genie des personnes grossiéres avec qui il avoit à faire, s'accommode à leurs foiblesses, & parle à peu près leur langage, comme cela est assez ordinaire dans l'Ecriture. Il fait que ces bonnes gens s'imaginent qu'encore qu'il n'y auroit point d'Astres au firmament, on ne laisseroit pas de voir de la clarté, & d'avoir des jours naturels, qui auroient leur matin & leur soir, ou un commencement & une fin; & qu'outre l'Océan, qui baigne le Globe terrestre, il y a des abîmes d'eaux renfermez dans la voute des Cieux, capables d'innonder toute la Terre, il les asseure que Dieu créa au premier jour la Lumiére,

miére, & qu'au second il fit une étendue pour séparer les eaux d'avec les eaux. Le sens de ces paroles est litéral, je l'avoüe, par raport aux idiots, qui ne savent pas que la Lumiére étant proprement un accident, elle ne sauroit être créée, ni précéder d'un moment sa cause, qui est véritablement l'Armée Céleste; & qui ignorent de même que ce prétendu Ciel, qui sépare les eaux d'avec les eaux, ne sauroit être au plus qu'une courtine discontinüe, ou faite pour ainsi dire de piéces raportées, puis qu'il y a des contrées toutes entiéres, où il ne pleut jamais, qu'il n'y a point d'humidité dans l'air que nous respirons, que ce que l'Astre du jour y atire par sa chaleur, & qui ne montant pas plus haut qu'autour de deux ou trois lieües, jusqu'où s'étend notre Atmosphére, doit nécessairement retomber en pluye. Mais ce qu'il y a de singulier, & à quoi pourtant on ne s'avise point de prendre garde, c'est que ce même sens litéral en renferme un figuré ou philosophique, où les plus éclairez peuvent trouver des tresors inexprimables de science.

Entrons dans la pensée de ce grand esprit, & tachons d'expliquer en quelques périodes, ce qu'il a exprimé en très peu de mots. Pour le faire avec ordre, il est nécessaire de remonter jusqu'au premier Etre, & poser pour constant qu'il existe de toute éternité; c'est une vérite, qui ne se revoque plus en doute, & qu il est autrement fort aisé de prouver par diférens argumens incontestables, & sur tout par celui, que l'on atribüe à saint Thomas, & qu'il apelle, *Viam à causalitate causæ efficientis*

Le premier Etre éternel.

cientis; puis que par là on remonte insensiblement jusqu'à une Cause intelligente & nécessaire de toutes choses.

& nécessaire dans son existence & dans ses actions.

On convient que cet Etre est de tout tems, nécessaire dans son existence, parce qu'on ne peut sans contradiction lui assigner un commencement; & je suis d'opinion qu'il est de même de tout tems, nécessaire dans ses opérations; c'est à dire que comme il m'est absolument impossible d'assigner un commencement au Créateur, que j'envisage infini à tous égards, il n'est pas en ma puissance de me porter jusqu'à l'origine de la matiére qu'il a créée, quoi que je la considére entiérement dans sa dependance. Cependant pour éviter la dispute, je veux bien lui faire précéder l'éternité d'un aussi grand nombre de Siécles que l'on voudra, à condition que prenant la liberté de joüer pour un moment le personnage du célébre Législateur des Juifs, on me permettra de tenir le langage, dont je supose qu'il se seroit servi, s'il avoit eu faire à des Philosophes.

Sens Philosophique de Moïse.

Dieu étant immense, de quelque côté qu'on le puisse envisager, il est indubitable qu'à proportion de la briéveté de notre vie, non seulement mille ans, mais mille milions d'années lui doivent être moins qu'à nous la durée d'un seul jour: comme il est constant que de certaines mouches noires, dont parle Swammerdam, qui naissent le matin, engendrent jusqu'à midi, sont vieilles sur le vêpre, & meurent à l'entrée de la nuit, auroient lieu de dire qu'elles ne vivent qu'un moment,

au prix du tems que nous exiſtons. Suivant ce principe, leur veut-il dire, vous voulez bien que dans l'hiſtoire, que j'ai reſolu de vous faire de la création de toutes choſes, je la diviſe en ſix Epoques, pour éviter la confuſion, & que je leur donne à chacune le nom de jour. Cela étant, j'entre en matiére, & je dis que Dieu créa au commencement le Ciel & la Terre; c'eſt à-dire qu'ayant deſſein de faire des Créatures capables de lui rendre un culte raiſonnable, d'admirer ſa puiſſance dans ſes ouvrages, & de profiter avec plaiſir de ſes bontez, il tira du néant un volume de matiére d'une étendüe inconcevable, à laquelle il donna des bornes, qui quoi qu'elles ſoient limitées, vont infiniment au delà de notre plus forte imagination; ces bornes ſont proprement le Ciel des Cieux, & la matière eſt la Terre, ou ce qui doit en prendre la forme. On pourroit demander ici ce que ſignifie le terme de commencement, mais il eſt indiférent de le ſavoir ou de l'ignorer: car que l'on entende par là le moment qui a précédé immédiatement la premiére Epoque, qu'on l'y renferme, ou qu'on l'en recule tant que l'on voudra, cela revient à la même choſe, & n'aporte aucune dificulté; nous avons déja dit que l'Etre ſouverainement parfait, tirant ſon origine de lui même, comme d'une ſource intariſſable, ne peut avoir eu de commencement, cette expreſſion ne ſauroit convenir qu'aux Créatures, & encore ſera-t-il impoſſible, à l'égard de ces derniéres, d'en marquer l'éloignement.

Le

Tems exterieur & interieur. Le tems, qui s'est écoulé depuis la production des unes & des autres, doit être consideré comme intérieur ou extérieur; & d'autant que le tems extérieur est proprement la durée du mouvement journalier ou annüel du Globe que nous habitons, par le moyen duquel on mésure précisément l'espace qu'a parcouru une substance, de quelque nature qu'elle soit, à conter depuis le moment de son entrée jusqu'à celui de sa sortie, il est clair qu'avant que la Terre fut, il n'y a eu qu'un tems intérieur, qu'il n'est pas en notre pouvoir de déterminer; comme il seroit impossible à un Arpenteur de déterminer les dimensions intérieures de cet apartement, pour m'exprimer de la même maniere, sans se servir d'instrumens extérieurs, de la grandeur desquels on est convenu, pour les mésurer précisément.

Dieu donne le mouvement à la matiere. La matiere étant créée, il n'est pas possible que d'elle même, elle change de lieu, de situation, ni de figure; de sorte que si celui, qui apelle les choses qui ne sont point comme si elles étoient, n'y met la main, elle restera éternellement dans le même état. Ce n'étoit pas là le dessein de l'Ouvrier, il avoit tout autres vûës; pour les remplir, il divise, par un seul acte de sa volonté, ce corps de matiere, qui occupoit entierement l'Univers, en un nombre innombrable de petites parties, & les ayant au même instant mises en mouvement, dequoi elles étoient incapables par elles-mêmes, quoi qu'en puissent dire le celèbre Epicure, apuyé sur ses prétendus corpuscules ou atomes indivisibles, & l'ingénieux Spi-

Spinosa, soutenu de ses causes mouvantes, dont la source va au delà de l'infini (car ils n'ont rien avancé sur ce sujet, qu'il ne soit aisé un à bon Mathématicien de refuter) il les a assujetties à de certaines loix, qu'elles ne doivent jamais outrepasser sans un ordre exprès & positif de sa Divine Majesté.

Le mouvement circulaire. Suivant ces loix du mouvement, ausquelles nous donnerons le nom de Nature, ou de causes secondes, plusieurs selon les départemens qu'il en avoit faits, commencent à tourner autour de leur centre, d'autres par une forte impulsion, semblent être portées à passer ailleurs; mais comme l'une ne sauroit bouger de sa place que celle qui la touche immédiatement ne prenne la sienne, parce qu'il n'y a absolument point de vuide dans l'Univers, il est constant qu'il faut nécessairement qu'un cercle de matiére, petit ou grand, se remüe à la fois, comme s'il n'étoit fait, pour ainsi dire. que d'une piéce.

Ses effets. Ce cercle supérieur doit naturellement parlant, entrainer en un même sens les cercles inferieurs, jusqu'à son point du milieu, aussi bien que ceux qui sont à ses côtez, lesquels suivant l'expérience que nous en avons, ne peuvent qu'aller continuellement en diminuant, & former ainsi les uns avec les autres une sphéroïde ou un tourbillon, qui pour pouvoir subsister en son entier, & ne se point confondre avec d'autres, aura son équateur tourné directement ou à peu près, vers les poles des tourbillons, qui l'avoisinent.

Au reste, il est impossible que les parcelles

de

de matiére, qui composent un de ces grands corps, en se frotant & se heurtant de tous côtez, ne s'usent, ne s'écornent & ne se brisent de plus en plus, de maniére qu'en quelque état que nous les ayons imaginées au commencement, il doit à la longue y en avoir dans chaque tourbillon une grande quantité, qui seront devenues, ou rondes, ou plates, ou branchües: les unes seront longues & rondes, les autres longues & pliantes, il y en aura de figure irréguliére, & d'autres enfin d'une petitesse inconcevable, & capables de remplir tous les recoins, que les autres laisseroient vuides entre elles, s'il y avoit de l'espace pour les loger, en se touchant de leurs petites extrémitez. Or l'expérience nous aprend que c'est cette raclure poussiére ou amas de parties subtiles, qui comme une flamme ardente, a la puissance, par le secours des petits globules, dont nous venons de parler, qu'elles poussent continuellement de tous côtez lors qu'elles sont rassemblées au fond de leur tourbillon, de causer de la clarté, & d'exciter en nous le sentiment de la vüe. Et d'autant qu'il n'est pas extraordinaire dans de certaines conjonctures, de donner à la cause le nom, qui n'apartient proprement qu'aux éfets, comme par exemple, lors que l'on dit que le feu est chaud, parce qu'il nous fait sentir de la chaleur, ou que l'absinte est amére, à cause qu'elle nous remplit la bouche d'amertume, ce qui n'est pourtant pas moins absurde que si l'on soutenoit qu'une épée a de la douleur, à cause qu'un homme, auquel elle a percé le corps,

Matiere subtile, & lumiere.

corps, en sent une très sensible, il n'est pas surprenant qu'on fasse dire à l'Etre souverain Que la Lumiére soit, & la Lumiére fut; & qu'on y ajoute: si ce fut le matin, ou si ce fut le soir &c. c'est-à-dire, si la Nature exécuta à cet égard, les ordres du Tout-Puissant dans peu ou en beaucoup de tems, je n'en sai rien, mais il est seur que cela se fit dans la premiére Epoque.

Le premier jour.

Il ne sera pas hors de propos de faire remarquer ici, que des corps qui se meuvent en rond, ceux qui sont les plus solides, tendent à proportion de leur figure, avec le plus d'impétuosité à s'écarter de leur centre commun; car alors il nous sera aisé de voir que les parties subtiles, qui se trouvent dans un tourbillon, étant beaucoup moins solides que les autres, doivent nécessairement se rassembler dans son fond. Mais il faut aussi considerer que pour pure & uniforme que cette matiére soit, elle se trouve toûjours entremêlée d'autres, qui entrent continuellement par les poles de ces grands corps, & dont les parties sont plus grosses, & de figures embarassantes, ce qui fait que s'acrochant aisément les unes aux autres, elles sont jettées sur la superficie de toute la masse, où elles font des taches semblables à l'écume, qui paroit sur les liqueurs que l'on fait bouillir; & il peut arriver; comme il seroit aisé de le prouver, que ces taches s'acumulent, se joignent de si près, & forment une croute si épaisse, qu'elle ne pourra plus être détruite. C'est ce qui est arrivé à notre Globe, que par anticipation, nous apellerons Terre à l'avenir.

Formation de la Terre.

Ajoutons à cela que ce qui a contribue à la formation de cette premiére écorce, peut aisément aider à en construire une seconde; car il ne faut rien, sinon que les tourbillons voisins poussent des endroits de leur équateur, dans la Terre, par ses autres extrémitez, une prodigieuse quantité de nouvelle matiére subtile, laquelle ne trouvant non plus de place pour s'y loger, que feroit un tonneau de malvoisie, dans un autre vaisseau rempli d'une liqueur semblable, sera forcée de passer par les pores de cette premiére croute, qu'elle couvrira bien tôt toute entiére, ni plus ni moins que les eaux d'une riviére qui déborde, innondent les campagnes prochaines, & mettra par conséquent ce grand corps en état de luire comme il avoit fait par le passé.

Sur quoi il faut remarquer que plusieurs Astronomes assurent qu'en efet, on a observé en diférens tems qu'il y a eu des étoiles, qui après avoir disparu pendant un siécle, plus ou moins, se sont montrées de nouveau aussi brillantes qu'autrefois; & d'autres, qui sont restées ensévelies dans l'obscurité, & que l'on n'a jamais plus vües; ce qui sans doute, ne pouvoit avoir d'autre cause que celle, que nous venons d'avancer. Au reste, comme il s'étoit formé des taches sur le premier étage de notre Astre, il n'est pas impossible qu'il s'en amasse de même sur le second, de sorte qu'au lieu d'une croute, nous en aurons presentement deux à considérer.

Quoi que ces deux croutes aient été vraisemblablement à peu près également rares &

po-

reuſes, il eſt indubitable que l'inférieure, comme la plus ancienne, a dû la prémiére s'afaiſſer peu a peu, & tout de même qu'une éponge que l'on épreint, ſe décharger par ſes pores ſupérieurs, des parties aqueuſes, longues & pliantes, dont j'ai fait mention, & deſquelles elle étoit imbibée, & chaſſer les ſubtiles, qui ocupoient là un grand eſpace: à quoi l'on peut ajouter que leur maſſe augmentant conſidérablement par ce qui diſtiloit par embas, de la croute de deſſus, à meſure qu'elle ſe concentroit, on ne ſauroit douter qu'elle ne ſoit devenüe ſi conſidérable qu'elle s'étendoit juſqu'à une exceſſive hauteur.

ſeparation des eaux d'avec les eaux.

Cela n'a pas été particulier à notre Globe, les tourbillons de Saturne, & de Jupiter, avec leurs Satellites, de Mars, de Venus & de Mercure, ont eu un ſemblable ſort; de maniére qu'ayant perdu par là beaucoup de leur mouvement, & par conſéquent de leur force, ils ont été avec la Terre, engloutis par celui du Soleil, qui en ocupe le centre, où il tourne lui mêmé, & les Planètes autour de lui, dans des tems proportionnez à leurs diſtances, comme cela ſe trouve marqué dans les Tables aſtronomiques, leurs eaux & les nôtres reſtant ſéparées les unes des autres par la circonférence de notre petit monde, qui eſt proprement le Ciel de la ſeconde Epoque, ou ſelon le texte, du ſecond jour.

ſeparation de la terre & des mers.

Or la croute ſupérieure du Globe terreſtre ſe devant trouver à quelque diſtance de l'eau, qui couvroit celle de deſſous, en ſecha ſans contredit plus aiſément; il s'y fit de grandes

crevasses, comme cela est ordinaire aux terres qui sont exposées aux rayons de l'astre du jour, sur tout quand elles restent long-tems sans être de nule part humectées, & ces parties se détachant les unes des autres, elle fondit en grandes piéces, sur la croute inférieure, laquelle n'étant pas assez étendüe pour les recevoir toutes dans la même situation, qu'elles avoient, plusieurs sont tombées de coté, & s'apuyant les unes contre les autres, ont fait les coteaux, les campagnes, les valées, capables de produire une infinité de sortes de plantes; aussi bien que les creux, où l'eau s'est incontinent retirée, & a formé les étangs, les Lacs & les Mers, durant l'espace de la troisiéme Epoque.

Des Luminaires

Pendant que la Nature opére dans notre tourbillon, elle agit de même dans les autres, & ramasse tant de matiére subtile dans chacun d'eux, & tant de petits globules ou parties sphériques autour de la Terre, par le moyen desquelles la Lumiére se peut faire sentir à des Créatures vivantes, telles que la Providence avoit dessein de former, qu'il est tems de les faire connoître à la quatrieme Epoque, sous le nom d'Astres ou de flambeaux des Cieux: entre le nombre innombrable desquels, Moïse fait principalement remarquer le Soleil & la Lune; comme nous étant les plus nécessaires, & nous paroissant les plus grands. Puis qu'il ne sauroit avoir ignoré que le dernier n'est rien moins que lumineux, & qu'il n'y en a peut-être guére au monde qui ne le surpassent de beaucoup en grandeur; comme

je me persuade que l'Auteur de l'Histoire des Rois a parfaitement bien sçu que la proportion qu'il y a du diamètre d'un cercle à sa circonférence, est à peu près comme de sept à vingt deux, & non pas précisément de dix à trente, ainsi qu'il l'assure au sujet de la mer d'airain, qui étoit dans le superbe Temple de Salomon, pour se conformer au Peuple, qui croit que la ligne qui passe par le centre d'une figure ronde, en mesure justement le tour en trois fois. Et comme je ne doute encore nullement que ce n'ait été pour s'expliquer à la maniere du vulgaire, que Josué pose en fait que ce fut le Soleil, qui à sa priere, s'arrêta en Gabaum, & non pas la Terre sur son essieu, vû qu'il est apparent qu'en ce tems là le Sistême de Copernic ou de Pitagore, qui est du consentement de tous les Savans, le plus ancien de tous, étoit bien plus connu parmi les doctes, que celui de Democrite, que l'on atribue à Ptolomée. Quoi qu'à parler ingénument, je ne sai s'il ne seroit pas plus raisonnable, pour ne point multiplier les miracles sans nécessité, & interrompre, suivant la pensée de bien des gens, le mouvement du premier mobile, ce qui est d'une consequence prodigieuse dans l'Astronomie, de faire dire à ce grand Général, en s'adressant à ses Soldats pour les encourager. *Ne soyez point troublez, mes Enfans, d'avoir à combatre une Armée d'Infideles infiniment supérieure à la nôtre, l'Eternel l'a livrée en vos mains; vous en jonchierez la Campagne; & quoi que le terrain qu'elle ocupe soit d'une étendue immense; Dieu*

 vous

vous donnera tant de vigueur, que sans vous fatiguer, vous les poursuivrez d'un bout à l'autre: Enfin, l'action sera si extraordinaire que nos Neveux auront lieu de s'imaginer que le Soleil y prenant intérêt, pour vous donner le tems de remporter une Victoire complette, & exterminer le dernier de vos Ennemis, s'est arrêté au milieu de sa carriére, & au lieu d'un jour artificiel de quatorze heures, en a fait un de vingt huit. Je croi, dis-je, encore une fois, que ces grands personnages ont eu assez d'intelligence pour distinguer le sens naturel du litéral des rélation, qu'ils nous ont laissées par écrit; mais quand cela ne seroit point, je n'en aurois pas moins d'estime pour cela; ils ne seroient pas les seuls qui n'auroient pas eu assez de pénétration pour aprofondir des matiéres, qui en aparence devoient leur être assez familiéres, puis que si nous nous en devons raporter au témoignage de Saint Mathieu, il y a eu même des Apôtres assez innocens pour se figurer que le Regne de Jesus Christ, avec lequel ils conversoient tous les jours, étoit temporel, & pour prétendre qu'il les plaçât, l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche, lors qu'étant devenu Roi, il monteroit son Trône. Tout le monde n'est pas Philosophe, & la Providence n'a pas toûjours trouve à propos de rendre des Oracles par les Anciens les plus considérables de son Peuple, il s'est quelquefois servi pour cela des organes de simple Bergers, de la bouche de jeunes Enfans: mais revenons à notre sujet.

Après que Dieu eut créé la matiére, qu'il l'eut divisée, & mise en mouvement, elle de-

voit naturellement produire tout ce qui vient de paroître dans les quatre Epoques précédentes, ni plus ni moins que cela se voit encore tous les jours dans la génération de la volaille, pour ne point parler des autres Animaux, & n'être point obligez de nous embarquer dans un discours anatomique, dont nous aurions de la peine à voir la fin. Du moment que le germe d'un œuf est sain, & qu'une poule, par exemple, le couve avec assiduité, nous voyons que ce qui ne nous paroit qu'un glaire, une matiére visqueuse, qui n'a non plus les aparences d'un Oiseau, que la matiére en elle même, pour aussi diférentes en grosseur que nous en puissions imaginer les petites parties, immédiatement après la Création, ressembloit à un Ciel & à une Terre, enrichis d'une infinité de sortes d'objets, dont l'excellence & l'utilité nous ravissent en admiration, & qu'elle contenoit pourtant formellement ou éminemment; nous voyons, dis-je, que le contenu de cet œuf se dégage, & que la Nature artiste & ingénieuse en envoye quelques parcelles au centre pour y former le cœur ou réceptacle du sang, & ensuite les artéres & les veines, qui comme autant de petits ruisseaux, portent cette liqueur agitée jusqu'aux extrémitez de la coque, & fournit ainsi dequoi construire les membres & toutes les parties nécessaires à une brute, qui ayant une fois reçu la vie, est capable de sortir de son envelope, & d'aller chercher elle même ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance, & son entiére conservation.

Il n'en est pas de même des deux derniéres Epoques, où il s'agit de la production des Animaux; car de quelque maniére qu'on les considére, soit entiérement materiels, comme le vouloit Tertulien, soit mixtes, ainsi que l'a prétendu Saint Augustin, qui soutenoit que les hommes & les bêtes avoient une ame spirituelle; ou que comme on le debite aujourd'hui, les brutes ne soient que des automates, au lieu que nous sommes composez d'un corps & d'un esprit, réellement distinguez l'un de l'autre, il se trouve dans leur origine des difficultez, qui donnent la géne à la plûpart de ceux qui l'examinent à fond.

Formation des animaux. Ce que l'on pourroit dire à cet égard, de plus vrai-semblable, est qu'aprés la fraction de la croute supérieure de notre Globe, les parties de la terre, élevées au dessus de la superficie des eaux, étant d'abord fort molles, s'endurcirent par la chaleur du Soleil, & se mirent à fermenter, & à former des élevures, qui tenoient lieu de membranes, au milieu desquelles la matiere extrêmement agitée, devint un fétus, qui tiroit sa nourriture des exhalaisons & des vapeurs que lui fournissoit la masse de la terre. Que ces fétus ensuite, comme dans la matrice, ayant aquis des parties d'une forme convenable, & étant parvenus à une juste consistence, rompirent leurs prisons; & qu'enfin, à proportion des dégrez de chaleur qu'ils avoient reçus, les uns s'éleverent dans les airs, comme les oiseaux, les autres restérent sur le sec, comme les bêtes des champs, & les plus

froids

froids, comme les poissons, s'allérent cacher dans les eaux; ce qui paroit incontestable par ce qu'il en est dit aux versets 20me. & suivans du premier Chapitre de la Genese. A quoi l'on pourroit ajouter que cela ne dura pas long-tems, parce que la terre devint trop aride, de sorte que n'étant plus capable d'engendrer des créatures animées par cette voye, la nature toûjours féconde en inventions, y fit succéder celle qui est en usage presentement.

Il seroit aisé d'apuyer ces conjectures par le récit de ce qui se passe encore maintenant en Egipte, immédiatement après les innondations du Nil; & par les insectes que bien des gens assurent que la corruption engendre d'elle-même: mais attendu qu'il n'y a rien de positif à dire sur ce chapitre là, & qu'il est indifferent quel parti nous devons prendre; puis que soit que cette production se soit faite directement par la cause premiére, ou indirectement par les causes secondes, nous avoüons toûjours qu'elle doit être raportée entiérement à Dieu seul, nous nous bornerons à ce que nous en avons dit, & conclurons que ce sont là les six jours dont parle Moïse, pendant lesquels tout ce qui a été fait, a été fait. Ces jours ont été infailliblement inégaux, à en juger par les differens ouvrages, qui ont paru en chacun en particulier, mais il est impossible d'en déterminer la longueur, & de marquer par conséquent dans quel tems a paru le premier homme; nous en sommes peut-être si éloignez, qu'a

peine la distance en pourroit être mésurée ou exprimée par aucun nombre.

Des generations avant le deluge.

Nonobstant les tenebres épaisses, que notre sage Législateur voit regner dans ces espaces immenses, où le plus subtil Philosophe n'auroit avancé qu'à tatons, il se fait jour par la raison au travers de cette noire obscurité, il remonte jusqu'à la source des tems, qui étoit peut-être distante de lui de plusieurs milions de révolutions annuelles, & n'en pouvant faire le dénombrement, qui seroit à la vérité inutile, & d'un examen fort ennuyeux, il n'envisage toutes les créatures raisonnables, depuis Adam jusqu'à Noé, que comme les membres d'un corps apartenant à un même Chef. Cependant en évitant d'être prolixe, il ne veut pas non plus se renfermer dans les bornes étroites de l'unité, il y ajoute un zéro, & réduit par ce nombre défini de dix generations, une quantité de peres de famille, qui étoit, pour ainsi dire, infinie; il les distingue, il les nomme l'un après l'autre, ce qui n'est pas sans exemple ailleurs: & afin que l'espace limité du premier jusqu'au dernier, ne nous paroisse pas trop court, & n'éloigne pas assez la création des hommes d'un déluge, qui les exclut à huit près, du Globe, que nous habitons, il ajoute aussi un zéro à leurs années, de maniere qu'au lieu de nonante-trois ans, il en donne à Adam neuf cent trente, & à Métuscéla neuf cens soixante-neuf, en la place de nonante-six & neuf mois, qui est éfectivement le tems, que nous vivons encore à present; outre que l'on évite

par

par là les railleries froides de nos adverſaires, au ſujet de ces anciens perſonnages, que l'on fait ſouvent vieux d'un ſiécle avant qu'ils penſent à faire l'amour, là où il eſt à préſumer que la néceſſité de peupler la terre, ſuivant l'ordre poſitif du Créateur, joint aux climats chauds, qu'ils habitoient, devoit les faire aimer, je ne dis pas d'auſſi bonne heure que l'on fait dans des Pays ſituez entre les deux Tropiques, où il ſe contracte aſſez ſouvent des mariages entre des perſonnes, qui n'aportent pas enſemble la ſomme de 25. ans, mais à l'exemple des autres animaux peu de tems après leur naiſſance.

Uſage du nombre Dix

Il ſeroit au reſte inutile, pour ſatisfaire à une poignée de gens, de prouver par un diſcours fort étendu, que le nombre de dix étoit parmi ces peuples, à peu près dans la même conſidération, & ſervoit aux mêmes uſages que celui de ſept. Tout le monde ſait que la quantité des commandemens de la Loi, & des playes d'Egipte, a été bornée à dix. Sodome n'auroit point été exterminé s'il s'y fût ſeulement trouvé dix juſtes. Tobie préte dix talens d'argent à Gabäel ſon parent. Les fils d'Haman qu'Eſter fit pendre étoient dix. Boos prend dix Anciens de Bethléhem pour être témoins de ſon engagement avec Ruth. Job avoit dix enfans devant & après ſon abaiſſement, & il ſe plaignoit que ſes amis lui avoient fait honte dix fois. Iſraël étoit diviſé par décuries, par ſon quarré, qui eſt cent, & par ſon cube, qui ſe monte à mille. Les Vierges, dans la parabole de l'Evangile, ſont

au nombre de dix. Le Dragon & la Bête de l'Apocalipse, ont chacun sept têtes & dix cornes; & ce qui me paroit le plus remarquable, est que dans toute la science des grandeurs, il n'en est point, où la multiplication & la division se fassent plus aisément qu'avec celui-ci; ce qui est aussi cause que les Géométres divisent ordinairement leurs mesures, comme les verges, par exemples, en dix, pour en faire des pieds, des pouces & des lignes.

Mais me voyant en danger d'être ataqué par une multitude entêteé de vieilles opinions, qui prétend qu'en égalant les années des premiers hommes aux nôtres, j'élude le passage formel de l'Ecriture sainte, qui semble imposer la nécessité de regarder comme un chatiment le racourcissement de nos jours, il est juste de les satisfaire.

Pour peu que nous réfléchissions sur le langage de Moïse, nous verrons clairement que Dieu, après avoir crée toutes les choses qui nous sont connües, n'a aporté aucun changement dans leur nature, mais qu'il y en a plusieurs ausquelles il a donné une toute autre signification. Ce qui est sorti de sa main n'étoit point une ébauche, c'étoit suivant son propre témoignage, un ouvrage acompli à tous égards, où il n'y avoit rien à racommoder; la Terre avec ses semences, bonnes & mauvaises; l'homme destiné aux maladies, aux infirmitez, à la mort, & le Ciel sujet à mille diferentes revolutions. On ne sauroit nier que le texte ne porte expressément qu'Adam fut placé dans un jardin de délices pour le

le garder & le cultiver, avant qu'il fut tombé dans le crime de desobéissance; cependant ce soin, ce rude travail lui est imposé comme une peine, qu'on prétend qu'il a ensuite mérité. Les épines & les chardons, que les champs lui devoient raporter, étoient infailliblement avant le peché. Ses organes étoient de même qu'ils sont à cette heure; il a les mêmes dimensions; Sa peau, sa chair, ses os, son sang, ses humeurs, n'ont point d'autres qualités qu'elles avoient alors. Etant fait comme il est, il ne pouvoit manquer de devenir sec & aride à l'âge de soixante ou quatrevingts ans; de sentir diminüer ses forces, relacher ses nerfs, élargir ses veines, afoiblir sa vüe, son oüie & en général tous ses sens, & de descendre un jour dans le tombeau.

De l'état primitif de l'homme.

Je dis que l'homme étoit avant le péché comme il est presentement, parce que je ne trouve aucun passage formel qui indique le contraire; je ne sai pas même s'il avoit autant de pénétration & de lumiéres que ses descendans en ont eu après lui. Les noms qu'il a imposez aux animaux, prouvent évidemment son ignorance, puis qu'ils n'ont rien d'énergique, ni qui ait aucun raport à leur nature & à leurs inclinations; comme il paroit de ce qu'il nomme le Bouc, barbu, ou velu, l'Ane, rouge, le Pourceau, petits yeux &c. à cause que l'un est couvert de poil long & est barbu, que l'autre est de couleur rougeâtre dans ces Païs d'Orient, & que le dernier à l'oeil d'une grandeur fort médiocre; de maniere qu'il n'a fait en cela que ce que feroit

un

un enfant, qui voyant des cornes à un boeuf, l'appelleroit cornu, ou nommeroit une Cigogne, à l'occasion de son grand bec, un animal à long visage. Par raport au corps, il ne paroit pas non plus, par aucun Auteur digne de foi, qu'il ait été d'une plus grande stature que ses enfans jusqu'à nous; au contraire, si je ne savois pas l'origine des poids & des mesures, & que je ne fusse pas persuadé que la coudée des Hébreux a été égale à celle des Romains, c'est à dire d'un pié & demi de longueur à peu près mesure de Rheinland, je pencherois fort à croire qu'elle devroit avoir été plus petite, & par consequent l'homme de basse taille, puisqu'il est à peine concevable que l'Arche, ayant été bâtie dans un tems où l'on ne savoit ce que c'étoit que de navigation, on ait eu assez d'industrie pour construire un vaisseau d'une si prodigieuse étenduë, & cela sans necessité, suivant l'explication que l'on doit véritablement donner à ce passage.

Enfin, pour ce qui est de son genie après sa chute, j'en fais juges ceux qui examinent la foiblesse de son langage, & qui prennent la peine de se remettre en mémoire que pour supléer à sa stupidité, il falut que la Providence lui fit elle-même des habits pour couvrir sa nudité: ce que je dis exprès pour montrer combien sont mal fondez ceux qui soutiennent hautement qu'Adam n'a jamais eu son semblable.

La femme ayant aussi vraisemblablement été faite comme nous la voyons à present, elle

elle ne pouvoit pas éviter d'acoucher avec douleur, plus ou moins grande pourtant, suivant sa constitution, & les climats, où elle habite.

Les parties animales d'un même nom, ne sont pas pour cela toûjours égales; le froid resserre, ou rétrécit ordinairement : la chaleur au contraire dilate, & est capable de rendre les membres des animaux si souples, qu'il est constant qu'aux environs de l'Equateur, les femelles, de quelque espece qu'elles soient, n'ont presque aucune peine à mettre au monde une créature vivante; au lieu qu'à mesure que l'on aproche des Poles, les angoisses augmentent, & sont quelquefois si violentes qu'elles leur causent la mort.

Le serpent, quoi qu'on en dise, étoit de-même destiné à ramper sur la poussiére. On ne sauroit se dispenser de le croire, à moins qu'on ne voulut donner dans la pensée de Josephe, qui déclare que ce reptile avoit au commencement des pattes; ou admettre les visions du Talmud, qui pour renchérir au dessus de cet Auteur, soutient que les bêtes parloient.

Pour être convaincu de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que jetter l'oeil sur l'Iris; ce Phénomene étoit autrefois un signe certain qu'il pleuvoit dans la partie du Ciel oposée à celle où l'on voyoit le Soleil, maintenant ce signe, en conservant pourtant sa nature, est devenu le sceau de la promesse que l'Etre des êtres nous a faite de ne plus permettre que nous perissions par les eaux.

L'hom-

L'homme avoit eu un commencement, il faloit, suivant une loi éternelle & generale, qui ne souffre point d'exception, qu'il eut tôt ou tard une fin. sa durée étoit fixée, au premier comme au dernier âge, elle n'a jamais augmenté ni diminué en effet, mais seulement en aparence, & pour remplir les vues, que la Providence s'étoit prescrites au sujet de l'économie du salut des pauvres mortels. De maniere qu'il en est ici comme d'un criminel, que l'on fait expirer sur une roüe, en signe de ce qu'il a transgressé la loi, mais qui n'eut pas laissé pour cela de mourir, en conséquence des vicissitudes ausquelles notre nature caduque & périssable est sujette; ou comme d'un Batelier, qui pour les mêmes raisons, a été conduit aux galeres, où il doit manier la rame jusqu'à la fin de ses jours, puisqu'il n'auroit pas manqué néanmoins de ramer autant, ou peut être plus, s'il fut resté chez lui, & dans le bateau dont il se servoit avant sa condamnation, à passer continuellement des passagers, par exemple, d'un côté de la riviere de Seine à l'autre.

Il me seroit aisé de démontrer par plusieurs autres voyes, & principalement par l'impossibilité qu'il y avoit que la terre put fournir assez de petites parties propres à la construction des hommes, qui ont été, & qui doivent être à l'avenir, aussi bien que pour leur subsistance, que nous ne pouvions pas éviter de mourir; car enfin, personne n'ignore que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Si les parties de la matiere étoient toutes uniformes

formes, il n'y auroit point de diversité dans les ouvrages de la nature ; la difference des objets de nos sens ne consiste que dans leur differente contexture & configuration. Ce qui est propre à former du froment, ne l'est point pour produire du seigle : les parcelles du sel, qui doivent être plates & trenchantes, n'ont aucun raport à celles du miel, qui doivent être nécessairement rondes & unies; & l'on auroit beau presser une pierre pour en faire sortir de l'huile ou du vin.

Le mouvement de la Terre peut-être change

On pourroit même sans aucune difficulté soutenir, par raport à notre durée, que la difference aparente qu'il y a de nos jours à ceux des anciens, vient de ce que la Terre tournoit beaucoup plus vite alors qu'elle ne fait à cette heure, & que ce mouvement s'est ralenti, soit à cause des eaux du déluge, qui la couvroient jusqu'à quinze coudées au dessus des plus hautes montagnes, soit à l'occasion des inégalitez, causées par la chute de sa croute supérieure sur celle qui étoit au dessous; soit enfin à cause qu'il n'y a point de corps, dont l'agitation ne diminue petit à petit, par la rencontre de ceux qui le traversent dans sa course.

Un fait, qu'on ne sauroit nier sans faire violence à la raison & aux expériences, c'est que la Terre renferme en elle même la matiére subtile qui la faisoit conter autrefois parmi les étoiles fixes, & par conséquent la véritable & unique cause de son mouvement. Pour en être convaincu il n'y a qu'à remplir un Cuvier d'eau, & après l'avoir agitée, &

fait

fait tourner en rond, y jetter des boules de bois de diferentes grosseurs, on verra qu'il n'y en aura pas une, qui ne soit emportée par le courant de ce liquide, & ne tourne autour de son centre en même tems; mais quelque proportion que l'on donne à ces corps, au sujet de leur étendüe, on ne trouvera point que l'une de ces petites sphéres fasse réguliérement un certain nombre de tours sur elle même en un certain tems, bien loin qu'elle tourne autour de son propre centre plus de trois cents soixante cinq fois, pendant qu'elle décrit le cercle entier du vase où elle est renfermée, à l'exemple du Globe terrestre, qui a besoin de 365. jours, 6 heures, à peu près pour achever une seule révolution autour du Soleil; de sorte que naturellement parlant, elle ne devoit jamais cesser de tourner également vite; ou si son mouvement se fut ralenti, ç'auroit été si imperceptiblement que personne n'en auroit eu connoissance. Mais la Providence ayant résolu de faire périr les hommes par les eaux, elle fut contrainte pour en augmenter la masse, d'en créer une certaine quantité de nouvelles, capables d'exécuter son dessein, qu'elle ne trouva pas ensuite à propos d'anéantir; Mais qu'elle reléga, pour ainsi dire, dans les entrailles de la terre, d'où il arriva que la matiére subtile, qui ocupoit ce grand espace, ayant été en partie forcée d'en sortir, pour lui faire place, ce qui y en est resté a si peu de force, que cette grande masse tourne huit ou dix fois peut-être plus lentement aujourd'hui, qu'elle ne faisoit avant ce

fa-

fâcheux événément; d'où il suit assez clairement, que nonobstant la quantité des années que ces premiers hommes contoient, leur vie n'étoit pas pour cela considérablement plus longue que la nôtre. Mais comme il y auroit ici des objections à attendre que, pour frivoles qu'elles soient, & incapables d'embarasser un Philosophe, je ne saurois néanmoins résoudre que par un discours, dont la longueur pourroit epuiser votre atention, je croi que nous avons assez alegué de raisons pour nous en tenir à ce que nous en avons dit; puis qu'il sufit pour contenter les personnes raisonnables, & les faire convenir avec les nations étrangéres, au sujet de l'ancienneté du monde, qui va infiniment au delà de c, que nous nous étions imaginez jusqu'à present & qu'il peut y avoir des cronologies plus vieilles que les nôtres de plusieurs milions d'années.

Ce n'est pas chaque animal seulement, Messieurs, qui après avoir paru quelques momens sur la scéne du monde, passe comme une ombre, & est précipité dans le fleuve de l'oubli, le genre avec toutes ses espéces, doit avoir infailliblement un sort semblable. Le Globle terrestre, en qualité de séjour propre à fournir à l'homme tout ce qui est nécessaire pour son entretien, doit changer de face, & devenir un jour un cahos, comme il étoit auparavant. Mais tout de même qu'il est impossible de remonter jusqu'à sa premiére origine, & marquer l'ancienneté du genre humain il n'est pas en la puissance d'un mortel, quel-

Destruction de nôtre Globe

que habile qu'il ſoit, d'en fixer proprement la durée. Ce qu'il y a en cela de vrai-ſemblable, eſt qu'à en juger par les aparences, la deſtruction du monde, que nous habitons, eſt plus éloignée de nous que l'on ne ſe l'imagine.

En éfet, ſi ſelon l'explication, que nous venons de donner de la Création, ſix jours ſignifient ſix Epoques, comprenant un nombre innombrable d'années, quelle quantité prodigieuſe de Siécles ne renfermeront pas, à proportion, les mille ans & plus que l'Ecriture nous aſſure, qui ſe doivent écouler avant que vienne le dernier & le plus redoutable de tous les jugements? Cela ſurpaſſe l'imagination. Je ne m'ingére donc point d'en déterminer la fin, il me ſufit de montrer qu'elle eſt abſolument inévitable, & j'oſe ſoutenir qu'il faut qu'elle arrive, ou par l'extinction du Soleil, ou par la ſubmerſion de la Terre; ce ſont là les deux ſeuls moyens capables de cauſer un ſi prodigieux événément.

Soit par la defaillance du Soleil.

Que le Soleil courre riſque de perdre un jour ſa clarté, & devenir un corps opaque, c'eſt une vérité qu'il ſeroit inutile de vouloir éclaircir à une aſſemblée auſſi éclairée qu'eſt celle à laquelle j'ai preſentement l'honneur de parler. Notre Globe a été un Aſtre, il eſt devenu Planette, en ſe couvrant d'une croute, qui par le concours du flambeau, qui nous illumine, a engendré les Animaux, & raporte encore à l'heure qu'il eſt, tout ce qui nous eſt néceſſaire pour le ſoutien de cette vie: les autres Luminaires ſont ſujets au même change-

ment.

ment. Si nous en voulons croire les Historiens, l'Astre du jour a manqué de courir la même fortune durant le Regne de Jules César; puis que dans le cours de toute une année, on n'aperçut pas un seul de ses rayons: le tems étoit obscur sans être couvert. Il revint enfin de ses défaillances, & brisa les fers, dont la nature le vouloit charger. Ce qui fortifie cette pensée, c'est que nous ne saurions examiner ce grand corps avec de bons Télescopes; que nous ne le voyions, ci & là, couvert de taches d'une prodigieuse étenduë, & à l'aide desquelles nous savons qu'il tourne autour de son centre dans l'espace d'environ 27 jours.

Il pourroit être que cette écume, composée des excrémens ou parties les plus grossiéres, qui lui sont envoyées d'ailleurs, quoi que cela soit ordinaire au lait, & à plusieurs autres liqueurs, ne se trouvera pour ainsi dire jamais en assez grande quantité sur sa superficie, pour le couvrir de toutes parts, diminuer son mouvement, abatre ses forces, & le faire décendre dans un autre Tourbillon, de la même maniére, que nous avons été précipitez dans le sien: cependant cela ne paroit pas tout à fait impossible; & s'il arrivoit, il est indubitable que tout ce qui respire parmi nous périroit en très peu de tems, & qu'ainsi, par raport à nous, on auroit véritablement la fin du monde.

La seconde cause de notre anéantissement, qui est à mon avis immancable, est comme je l'ai déja dit, la submersion de ce Globe, où nous habitons. La Terre est une masse

Soit par la submersion de la Terre.

ronde, pleine de creux, de valées & de montagnes, qui tourne autour de son centre en 24 heures de tems, comme notre experience journaliere le démontre, & dont toutes les parties, suivant les loix de la Nature, tendent autant qu'il est possible à s'éloigner de leur centre commun. Celles qui en sont le plus près, ont par conséquent plus de force pour cela que les autres; de sorte que tandis que celles-là se dégagent, & sortent insensiblement d'un côté, celles-ci s'abaissent & se concentrent à proportion de l'autre. Outre cela, il faut remarquer que l'air, la pluye, les ravines, les tempêtes & tels semblables incidens émoussent, & écornent peu à peu les montagnes, & en général toutes les hauteurs, & emportent les petites parties dans les baissiéres, où elles remplissent à la longue, les trous mêmes les plus profonds. On ne sauroit nier que cela n'aille fort lentement, cependant il y a des endroits où il est, en quelque façon sensible pendant la vie d'un homme, comme je l'ai fait remarquer à plusieurs de mes amis, qui se ressouvenoient fort bien d'avoir vû dans leur jeunesse, des Etangs de quelques piez de profondeur, lesquels s'étoient tellement sèchez & remplis qu'ils étoient presque au niveau de la campagne. Mais quand on ne s'apercévroit pas de ce changement, la raison nous aprend qu'avec le tems, il faut nécessairement que l'Océan se remplisse par la chute des corps, qui ont la moindre élévation au dessus de sa surface, puis que leur ruïne est inévitable, & que les corps les plus durs sont aussi bien destinez a être dissous, que les plus

tendres

tendres;& alors il est évident que la surface de la Terre étant par tout unie, & également éloignée de son centre, elle doit être toute couverte par les eaux, & les Créatures vivantes ne sauroient éviter de se voir engloutir par les ondes de cet impitoyable élement.

Au reste, Messieurs, quoique ma démonstration soit fondée sur de très bons principes philosophiques, que je croi même incontestables; de peur d'aigrir les esprits, & dans l'apréhension où je suis, que je ne sois sujet à me tromper, je ne la donne ici que pour une hipothèse ou simple suposition; sur laquelle je prie pourtant les Savans de faire de sérieuses réflexions, pour les raisons que j'ai aléguées à l'entrée de mon Discours, & qui consistent à chercher les moyens de nous conformer aux autres Nations au sujet de la Chronologie, & à éviter de passer dans leur esprit pour des opiniatres, ou de véritables écervelez.

ARTICLE VII.

Suplement à la NOUVELLE THEORIE DU CHOC, *inserée dans ce Journal pag.* 1 *& suiv. Par* G. J. 's GRAVESANDE, Professeur en Astronomie & en Mathematiques à Leyde. &c.

DEpuis que ma nouvelle Theorie du Choc a été imprimée, on m'a communiqué plusieurs Objections, qu'on a faites contre le principe sur lequel j'ai raisonné, & que j'ai tâché de prouver; savoir *que la force est proportionelle au produit de la masse par le quarré de la vitesse.* J'ai aussi fait quelques nouvelles Experiences sur ce sujet. C'est là l'occasion de ce Suplement. Je n'entrerai pas dans le détail des Objections dont je viens de parler: celles que je crois avoir prevenues dans mon Essai, je ne les regarde pas comme des Objections, jusqu'à ce qu'on ait répondu à ce que j'ai avancé; avant cela je ne saurois que repeter ce que j'ai déja dit. Même je ne reponderai point directement à celles que je tâcherai de refuter; je me contenterai de faire quelques réflexions generales sur la proposition dont il s'agit, desquelles il ne sera pas difficile, à ce que j'espere, de tirer ce qu'il y a à repondre aux differentes Objections. Je suis fort éloigné de vouloir entrer en dispute avec qui que ce soit, ce qui est presque inévitable quand on

on répond directement aux Objections de tel ou tel. Mon but est d'éclaircir la vérité autant que j'en suis capable, à quoi les disputes d'ordinaire ne sont pas fort propres.

Je dois commencer par avertir, que depuis que mon Essai est imprimé, j'ai vu le livre *de castellis* du Marquis Poleni, Professeur à Padoue, dont le genie & l'habileté sont reconuës par plusieurs autres ouvrages. Il decrit dans ce traité quelques experiences sur la mesure de la force; elles ne different de celles qu'on trouve dans mon Essai. N. 37. que dans quelques circonstances qui ne sont pas essentielles. Je crois devoir faire cet avertissement, parce que celles dont il s'agit ici sont de beaucoup anterieures aux miennes. J'ajouterai encore, de peur qu'on ne croie que je donne comme nouveau, ce qui est dans mon Essai, & qu'on pourroit trouver autre part, que je ne donne comme tel que ce qui regarde la maniere de démontrer les regles du Choc.

Quelques personnes ont cru qu'il y avoit un deffaut dans mes experiences, en ce que je n'avois pas fait attention à la resistence de l'air. Je puis les assurer que cette resistence est si petite qu'elle ne produit dans les experiences aucun changement dont on puisse s'apercevoir. Et si l'effet de cette resistance étoit sensible les experiences prouveroient que la difference des forces de deux corps égaux est plus grande que la difference des quarrez de leurs vitesses.

D'autres personnes ont voulu deduire des loix de la resistence, des preuves contre les

conclusions qu'on tire des Experiences dont je viens de parler, & qu'on trouve dans mon Essai N. 36. Ces differentes Objections sont toutes fondées sur des principes differents, & celles qui m'ont été communiquées se refutent mutuellement; ce qui fait voir qu'il n'y a point de chemin fort sûr, pour accorder avec l'experience le principe que la force est proportionelle à la vitesse; & que pour y parvenir chacun donne un sens different au mot de *Force*, suivant qu'il envisage la chose d'un different côté.

Il me paroit qu'on ne sauroit revoquer en doute que par le mot de *Force* dans le sujet en question, on ne doive entendre, ce qu'a le corps en mouvement, & qu'on ne trouve pas dans le même corps quand il est en repos; c'est à dire, ce par quoi un corps peut agir sur un obstacle. La mesure de cette *force* est cette action même: car un Corps ne perd de sa force que par cette action, &, à cause que l'action est égale à la réaction, il en perd en raison de cette action. Par consequent pour mesurer la force d'un Corps il faut prendre la somme de toutes les actions par lesquelles ce Corps a consumé sa force entiere, sans faire attention au tems. Un Corps produit un même effet en autant moins de tems que l'intensité de son action est plus grande; c'est pourquoi il ne faut considerer que l'effet total; & c'est ce qu'on a fait dans les experiences dont il s'agit ici. Tout ceci paroitra encore plus clairement si on fait attention à ce qui suit.

On

On demeure d'accord qu'un reſſort ſe debande avec une force égale à celle avec laquelle il a été bandé. De quelque maniere qu'un reſſort ait été bandé, quand il eſt également plié il ſe debande de même; par conſequent il faut toûjours la même force pour plier également un reſſort, ſans qu'on doive avoir égard au tems, ni à l'effort inſtantané de la force. Si cet effort eſt plus grand le tems ſera moindre.

De même on pourra conclure que les forces ſont égales qui ſe conſument en bandant egalement des reſſorts ſemblables; & que des reſſorts ſemblables egalement bandez communiquent, en ſe debandant, des forces egales aux corps qu'ils mettent en mouvement; ce qui donne deux moiens de meſurer les forces par experience.

EXPERIENCE.

J'ai fait faire pluſieurs cilindres d'ivoire, de differents poids, & de poids egaux, chacun d'un pouce & demi de diametre, & arondis en hemiſphere vers l'une de leurs extremités.

Par differentes experiences je me ſuis aſſuré que tous ces cilindres avoit une elaſticité egale dans le milieu de l'hemiſphere, c'eſt à dire vers l'extremité de l'axe du coté arondi.

J'ai laiſſé enſuite tomber de la hauteur de dixhuit pouces un des cilindres, & de la hauteur de neuf pouces un autre dont le poids étoit double du premier. Pour que rien ne pût varier, ou rendre irregulier le mouvement des cilindres, je les ſoutenois par un petit fil attaché à l'extremité de l'axe opoſé à l'he-

misphere: en lachant le fil, le cilindre descendoit suivant la direction de l'axe, & frapoit par le milieu de la partie arondie un marbre bleu horisontal & bien affermi.

Les aplatissemens de l'ivoire dans ces deux cilindres étoient exactement égaux; ce qui prouve que les forces de ces corps, qui s'étoient consumées en pliant également des ressorts entierement semblables, étoient égales: or les produits des quarrez des vitesses par les masses étoient égaux, ce qui confirme ce que j'ai soutenu sur la mesure de la force.

Les hauteurs ausquelles rejallissent les corps qui tombent, sont égales, ou du moins en même raison que celles dont ils sont tombez; par consequent, des ressorts semblables, & également pliez, qui communiquent au corps des forces égales, leur communiquent des vitesses en raison sous doublée des masses.

Quand les cilindres en tombant ont eu des vitesses en raison inverse des masses; c'est-à-dire, quand les forces ont été égales suivant le sentiment ordinaire, les ressorts ont été pliez fort inégalement, & les diametres des aplatissemens étoient presque comme 2. a 3. Les aplatissemens de l'ivoire sont très sensibles par les tâches qui restent sur le marbre après le choc, quand le marbre est un peu humide.

Dans mon Essai j'ai donné une Demonstration de la proposition en question, pour faire voir qu'on pouvoit, même sans experience, prouver ce que j'ai avancé de la maniere de mesurer la force. J'ajouterai une démonstration tout-à-fait differente, pour faire voir que

par

par des chemins qui n'ont rien de commun, on parvient à la connoissance de la même vérité.

Concevons en A un corps mû, suivant la direction A B, avec une vitesse proportionelle à cette ligne. Ce corps a la force qui convient à cette vitesse. Si dans le moment que le corps est en A, il est poussé par A D, en suposant l'angle B A D droit, ce mouvement ne change en rien le mouvement qu'a le corps, & le corps peut être poussé comme s'il étoit en repos; car si cet angle étoit aigu le mouvement par A D accelereroit le mouvement par A B, parce qu'en partie il tenderoit du même côté; si l'angle étoit obtus les deux mouvemens seroient en partie contraires; par consequent lorsque l'angle est droit la force qu'on communique au corps par A D ne change pas celle que le corps a déja, & ne souffre elle même aucun changement par cette derniere. C'est pourquoi pour communiquer suivant la direction A D, au corps en question, une velocité proportionnelle à la ligne A D, il faut le pousser comme on pousseroit ce corps s'il étoit en repos; c'est-à-dire qu'il faut lui communiquer la force qui convient à cette vitesse. Mais comme ce second mouvement ne change rien au premier, il suit que la force totale du corps est égale à la somme des forces qui conviennent aux vitesses A B & A D. D'un autre côté il est constant, que la vitesse du corps en question est A C diagonale du rectangle ABCD; par consequent la force qui convient Fig. 5.

vient à la viteſſe A C, quand il s'agit du même corps, eſt égale à la ſomme des forces qui conviennent aux viteſſes A B & A D. Il eſt connu que le quarré de la diagonale A C eſt égal à la ſomme des quarrez de AB & de AC; & comme cette égalité entre les forces, comme auſſi l'égalité entre les quarrez, ont lieu l'une & l'autre de quelque maniere qu'on varie la diagonale, ou les côtez du parallelograme A B C D, il s'en ſuit, que lorſqu'il s'agit du même corps, les forces qui conviennent aux differentes viteſſes, ſont entre elles comme les quarrez de ces viteſſes.

Quand l'angle B A D n'eſt pas droit, ce qu'on a demontré de l'égalité des forces n'a pas lieu, non plus que ce qui regarde l'égalité des quarrez; & l'examen de ce qui arriveroit dans les differens cas, pourroit ſervir à confirmer la propoſition que je ſoutiens dans cet écrit, ſi c'étoit ici le lieu d'entrer dans ce détail.

J'ajouterai un mot touchant l'Auteur de la découverte de cette même propoſition. Je ne crois pas qu'on puiſſe revoquer en doute que M. Leibnitz ne ſoit le premier qui ait dit en propres termes, que la force eſt proportionelle au quarré de la viteſſe. Mais à l'égard de cette découverte, il eſt arrivé ce qu'on a vu à l'égard de preſque toutes les autres, c'eſt d'être entrevuë avant que d'être entierement developée. Cela étoit arrivé à M. Huygens, à l'égard de celle dont il s'agit ici. I. Dans ſes Demonſtrations ſoit des pendules ſoit du choc, il deduit tout de la conſideration des hauteurs auſquelles les corps peuvent monter,

les

lesquelles, comme il est connu, sont proportionelles aux quarrez des vitesses. II. Quand il apelle avec les autres *quantité de mouvement* le produit de la masse par la vitesse, il n'entend pas par là la force par laquelle un corps est transporté, & qui par la loi de la continuation du mouvement ne se perd point sans se consumer par quelque action; il attache cette idée à ce qu'il nomme force ascensionelle, qu'il dit être proportionelle aux quarrez de la vitesse; voici ses propres termes.
„ *Ce n'est pas une necessité que la quantité de*
„ *mouvement se conserve toujours, si elle ne se*
„ *consume à quelque chose; Mais c'est une loi*
„ *constante que les corps doivent garder leur*
„ force ascensionelle, *& que pour cela la*
„ *somme des quarrez de leurs vitesses doit de-*
„ *meurer la même.* Hist. des ouvrages des sçavans; Juin 1690. p. 452.

Je profite encore de cette occasion pour remedier à une Omission, & à une faute d'impression dans mon Essai.

Pag. 20 après la premiere ligne ajoutez.

VI. La pression peut agir dans un lieu déterminé; la force ne peut agir que d'un lieu dans un autre.

Pag. 41. lig. 21: *lisez* comme EI. est à NI.

TRAITE

ART. VIII.

TRAITE' de la Construction, & des principaux Usages des INSTRUMENS de MATHEMATIQUE; avec les figures necessaires pour l'intelligence de ce Traité. Par N. BION Ingenieur du Roi pour les Instrumens de Mathematique. Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée. A la Haye chez P. *Husson*. T. *Johnson*. P. *Gosse*, J. *Swart*, H. *Scheurleer*, J. *Van Duren*. R. *Alberts*, C. *Levier*, & F. *Boucquet*, 1723. Vol. in 4°. pag. 400. en tout.

POur donner une idée de cet Ouvrage nous n'avons qu'a copier ici l'Avertissement des Libraires, & la Preface de l'Auteur.

Les Libraires disent, avec assez de fondement, que ce Traité de la Construction & des usages des Instrumens de Mathematique est un des plus utiles qui ait encore paru. Les plus avancez dans cette Science y trouveront plusieurs choses pour leur usage, & ceux qui n'en ont qu'une connoissance médiocre en tireront beaucoup de secours nécessaires pour s'y avancer. Les jeunes gens mêmes, qui n'en sont encore qu'aux Elemens, ne sçauroient choisir un meilleur Livre, ni qui contienne les premiers prin-

principes & les fondemens de cette ſcience, d'une maniere plus aiſée & plus agréable. Ils y apprendront en même tems la théorie & la pratique.

Comme cet Ouvrage n'étoit gueres connu qu'en France, on a cru rendre ſervice aux Curieux de ces Provinces & des Païs étrangers en faiſant ici une Edition. Celle qu'ils donnent ici eſt incomparablement meilleure que la derniere de Paris. Le papier & le caractere en ſont plus beaux, & les Planches mieux gravées & plus exactes. Ils ont auſſi eu ſoin de la faire revoir par une perſonne verſée dans ces ſortes de choſes, qui a corrigé quantité de fautes qui ſe trouvent dans l'Edition de Paris.

Tous ces avantages qu'a cette Edition ſur celle de France, joint à l'utilité du Livre, qui eſt d'un uſage univerſel pour les Mathematiques, leur font eſperer que le Public la recevra favorablement. Si le débit répond à leur attente, ils pourront donner un jour une ſuite de ce Traité, qui ne ſera ni moins curieuſe ni moins néceſſaire. Elle enſeignera les uſages de quantité d'autres Inſtrumens de Mathematique & de Phyſique dont on ne fait aucune mention ici.

L'Auteur dans ſa Preface dit, que le favorable accueïl qui a été fait aux deux Ouvrages qu'il avoit mis au jour quelques années auparavant, l'a déterminé à executer le deſſein qu'il avoit formé depuis long-tems de donner au Public la Conſtruction & les principaux Uſages des plus curieux & plus utiles Inſtrumens de Mathematique qui ont été inventez juſqu'à preſent.

Pour

Pour garder quelque ordre dans cet Ouvrage, après avoir donné les définitions nécessaires pour l'intelligence de ce Traité, il l'a partagé en huit Livres, & chacun de ces Livres en plusieurs Chapitres.

Le premier Livre contient la Construction & les principaux Usages des Instrumens les plus simples & les plus ordinaires, comme sont le Compas, la Regle, le Tire-ligne, le Porte-craïon, l'Equerre, & le Rapporteur; on y trouve plusieurs beaux traits de Compas, & la maniere de tracer sur le papier toutes sortes de Figures tant regulieres qu'irregulieres.

Le second Livre explique assez nettement, quoiqu'en peu de pages, la maniere de construire le Compas de Proportion; & les principaux Usages de cet Instrument, & de toutes ses lignes, comme la ligne des parties égales, celle des Plans, celle des Poligones, celle des Cordes, celle des Metaux, & celle des solides. On y a joint plusieurs méthodes de construire differentes Jauges, & les moyens de s'en servir pour jauger les Tonneaux. Le Compas de Proportion avec les autres Instrumens expliquez ci-devant, compose ce qu'on nomme Etuy de Mathematique.

Dans le troisiéme Livre on trouve la Construction & les Usages de plusieurs autres Instrumens curieux qui servent ordinairement dans le Cabinet. La matiere est fort diversifiée dans ce Livre, où l'on donne l'explication de quantité de choses, qui, comme il le croit, n'ont point encore été vûës. On y trouve la maniere d'armer les Pierres d'Aiman, & la com-

composition de differens Microscopes, & plusieurs autres curiositez qui pourront faire plaisir aux Lecteurs.

On donne dans le quatriéme Livre, la Construction & les Usages des principaux Instrumens qui servent en campagne, pour arpenter les Terres, lever les Plans, mesurer les distances & les hauteurs, tant accessibles qu'inaccessibles; comme sont les Piquets, la Toise, la Chaîne, l'Equerre d'Arpenteur, les Recipiangles, les Planchetes, le Quart de Cercle, le Demi-Cercle & la Boussole. Comme le dessein de l'Auteur n'est que d'instruire ceux qui commencent d'apprendre ces Sciences, il n'y a mis que les operations les plus faciles & à la portée de tout le monde; y ayant assez d'autres Livres qui traitent ces matiéres plus à fonds.

Le cinquiéme Livre contient la Construction de plusieurs differens Niveaux, comme aussi la maniere de les rectifier & les mettre en pratique pour la conduite des Eaux. On y a joint l'explication d'une espece de Jauge pour mesurer la quantité d'eau que fournit une Source, & le moyen de partager ces mêmes eaux. On trouvera aussi dans ce Livre la Construction des Instrumens d'Artillerie, & la maniere de s'en servir, tant pour les Canons & Boulets, que pour les Mortiers & les Bombes; ce qui y est dit à ce sujet est assez de pratique, quoiqu'en abregé.

Le sixiéme Livre renferme la Construction & les Usages des plus beaux Instrumens qui servent à l'Astronomie; & comme il y a

tité d'Observations à faire, Monsieur de la Hire a fourni beaucoup de lumieres là dessus. On a pris dans ses Tables Astronomiques la meilleure partie de ce qui est contenu dans ce Livre. Il y a aussi quelque chose de Mr. Cassini. L'exactitude admirable que ces grands Hommes apportent pour observer les Astres, y est expliquée le mieux qu'il a été possible, pour donner une idée générale de l'Astronomie.

On trouve dans le septiéme Livre la Construction & les Usages de plusieurs Instrumens propres à la Navigation. Après l'explication de la Boussole Marine & des Instrumens pour observer sur Mer la hauteur des Astres, il explique en peu de mots le Quartier de réduction; comme aussi la maniere de dresser, & de se servir des Cartes réduites.

Le huitiéme & dernier Livre explique assez amplement la Construction & les Usages des Cadrans Solaires, aussi-bien que des Cadrans à la Lune & aux Etoiles. On y trouve aussi la Construction d'un Horloge Elementaire ou Pendule à l'eau, & d'un Cadran qui marque le nom des Vents qui soufflent. Enfin, tout l'Ouvrage est terminé par la Description des principaux Outils dont on se sert pour construire les Instrumens de Mathématique.

Il a enrichi ce Traité de plusieurs *Planches*; & quoique, pour n'en pas trop multiplier le nombre, il les ait un peu remplies de Figures, elles ne laisseront pas de donner une idée assez nette des choses qu'elles representent.

Ces

Ces Planches sont placées dans le corps du Livre, à la fin des matiéres dont elles traitent, afin qu'en tournant les feüillets, on puisse les avoir facilement devant les yeux. Et dans cette nouvelle Edition elles sortent hors du Livre, afin qu'on puisse les voir toujours en lisant.

L'Auteur a retouché dans cette Edition plusieurs endroits qui ne lui sembloient pas assez bien expliquez. Il a de plus ajoûté plusieurs choses considerables, qui manquoient à la precedente; par exemple, dans le quatriéme Livre on trouvera un Chapitre nouveau, où il donne les Usages des Instrumens appliquez à la Fortification des Places; ce Chapitre avec la Planche qui lui est jointe, suffit pour mettre en état les moins versez dans cette Science, de tracer toutes sortes d'Ouvrages, tant sur le terrain que sur le papier, & d'en faire le toisé.

On trouve encore le sixiéme Livre augmenté d'un Chapitre entier sur la Construction & les usages de l'Horloge à Pendule pour les Observations Astronomiques; ce qu'on y dit à ce sujet est tiré en partie du Livre intitulé, *De Horologio Oscillatorio*, de Monsieur Huygens, & est aussi accompagné d'une Planche où les differentes pieces qui composent cet Horloge, sont representées assez sensiblement. A l'égard des autres additions répanduës dans tout l'Ouvrage, il n'en parle point; ce détail meneroit trop loin.

Au reste il faut dire à la louange des Libraires qui ont donné cette nouvelle Edition, qu'el-

qu'elle eſt fort bonne & belle, étant d'un fort bon caractere, & ſur un très beau papier. Ils ont bien fait de mettre ce Traité in quarto, car il étoit trop étranglé dans l'Edition de Paris in 8vo. Et il n'y a guere de gens qui ſe ſervent de ces ſortes de livres, qui n'aiment mieux donner un peu davantage pour avoir un Livre comme celui-ci plus beau & plus commode. Auſſi le format in 4o eſt le plus commode pour les livres de Mathématique, & pour toutes ſortes d'autres livres, excepté les petits livres d'amuſement qu'on fait pour porter à la poche, ou de très grands ouvrages, qu'il faut mettre in folio pour ne pas faire un trop grand nombre de volumes.

ART. IX.

LES SOUVERAINS DU MONDE, contenant l'état preſent de toutes les Maiſons ſouveraines, leurs Genealogies & Alliances, l'étendue & le Gouvernement de leurs Etats, leurs Religions, leurs Revenus, leurs Forces, leurs Titres, leurs Prétenſions, leurs Armoiries, leurs Réſidences &c. avec un Catalogue des principaux Auteurs qui en ont écrit. A la Haye, au depens de la Compagnie, 1722. en 4 vol. 8.

Se

Se trouve chez HUSSON, JOHNSON, VAN DUREN, & LE VIER.

LE titre de ce Livre indique assez la matiere qui y est traitée, & on verra aisément qu'il n'y en a point de plus necessaire pour tous ceux qui veulent avoir quelque connoissance des affaires. Il n'est pas possible de parler pertinemment des affaires du monde, ni de lire & entendre une gazette, sans avoir une idée generale au moins des differens Princes & Etats. Ainsi ce livre est utile à toutes sortes de personnes, aux Grands comme aux Petits, aux Savans comme aux Ignorans. Utilité de cet Ouvrage.

On y trouve tous les Princes souverains, non seulement de l'Europe, mais aussi des autres parties du monde : on commence par le Prince même, on y marque la date de sa naissance, ses Pere & Mere, & leur naissance, son mariage, la naissance de son Epouse, & de quels Pere & Mere; & puis tous ses Enfans, leurs naissances, leurs mariages, Enfans, vivans & morts, avec la date de tout.

On trouve ensuite le Pere & Mere de ce Prince, leur mariage, la naissance de tous leurs Enfans, & leurs mariages, morts, &c. Après quoi on trouve le Grand-Pere & la Grand-Mere, leurs naissances, mariage, Enfans, morts &c., & quelque fois la même chose du Bis-ayeul, & des plus considerables branches de la maison. On raconte ensuite Methode de ce livre

l'origine de cette Maiſon & les évenemens les plus conſiderables qui la regarde[illegible], on explique ſes prerogatives, la maniere du Gouvernement de tous ſes Etats, dont on donne une deſcription, avec une idée de ſes revenus & forces par terre ou par mer. Après quoi on explique ſes prétentions ſur d'autres Païs & Etats. Enſuite viennent ſes armoiries dont on explique toutes les pieces, & la raiſon pourquoi on les porte : après quoi on trouve les Titres du Prince, ſa Religion, & celle de ſes Sujets, le lieu de ſa Reſidence, les Univerſités qui ſe trouvent dans ſes Etats avec leurs fondations; & à la fin un Catalogue des meilleurs Auteurs qui ont écrit des Princes de cette Famille & de leurs Etats, ſoit en Langue des Païs, ſoit en Langue étrangere. Voilà la methode qu'on a obſervée pour les Articles de cet Ouvrage, voyons à preſent quels Articles il contient, & en quel ordre.

I Tome. Le premier volume commence par l'Empereur, comme Chef de l'Empire & de la Maiſon d'Autriche; & après avoir expliqué ce qui regarde cette auguſte Maiſon & tous ſes grands Etats, il paſſe aux Electeurs de l'Empire, qu'il nous étale tous l'un après l'autre, & ce qui concerne leurs Familles & leurs Etats. On trouve en ſuite les Princes Eccleſiaſtiques de l'Empire qui ſont à preſent 2 Archevêques, 21 Evêques, 10 Abbez, & 13 Abeſſes. Et puis on vient aux Princes ſeculiers de l'Empire, dont on donne ici les Maiſons anciennes, ſavoir des Comtes Pala-
tins

tins du Rhin, des Ducs de Saxe, des Margraves de Brandebourg, des Ducs de Brunſwic & Lunebourg, des Ducs de Meckelenbourg, des Princes de Wurtemberg, des Landgraves de Heſſe, des Princes de Bade, des Ducs de Holſtein, & des Princes d'Anhalt. Le detail de toutes ces familles, & de leurs branches &c. occupent tout ce Tome I. d'environ 500 pages.

Le ſecond Tome de 652 pages, contient *II Tome.* tous les autres Princes & Etats de l'Empire, & premierement 22 Princes qu'on apelle modernes, en comparaiſon de ces anciens dont a parlé plus haut. Enſuite viennent les Comtes de l'Empire, des Bancs de Wetteravie, de Souabe, de Franconie & de Weſtphalie. Après quoi on traite des petites Republiques qu'on trouve ſous le nom de Villes libres de l'Empire; dont 14 ſont du banc du Rhin, & 37 du banc de Souabe. Les dernieres pages de ce volume traitent de la Ville de Hambourg en particulier.

Le troiſieme volume eſt diviſé en deux *III Tome.* parties; la premiere traite de la Republique des Suiſſes, & de Geneve, du Pape & de ſes Etats, du Duc de Savoye Roi de Sardaigne, du Grand Duc de Toſcane, des Ducs de Mantoue, Parme, Modene, & des Republiques de Veniſe, Genes, Lucques &c. La ſeconde traite des Rois de Portugal, d'Eſpagne, de France, de la Grande Bretagne, de Danemarc, de Suede, du Duc de Lorraine & de la Republique de Hollande.

Le quatrieme traite du Czar ou Empereur *IV Tome.*

de la Grande Russie, des Rois de Pologne, Prusse, & Hongrie, du Duc de Courlande, de l'Empereur des Turcs, du Chan des Tartares, du Roi de Perse, du Grand Mogol, du Roi de Siam, des Empereurs de la Chine & du Japon: des Etats d'Afrique comme Egypte, Tripoli, Barca, Tunis, Alger, Maroc, la Guinée, Congo, Loango, Angola, & de l'Ethiopie ou Abyssinie. Après cela il est traité des Ordres de Chevalerie qui sont en Europe; & à la fin on trouve une bonne Table des matieres contenues dans les quatre volumes.

Ce Livre est nouveau en François.

Il y a long tems qu'on a eu des livres de la nature de celui-ci en Allemand, d'où on les a traduits en d'autres langues à cause de leur utilité generale en tout Païs; ce n'est que depuis peu qu'on s'est avisé de mettre un si utile ouvrage en François, en prenant ce qu'on a trouvé de meilleur dans la derniere Edition Allemande, en y ajoutant ce qu'on a cru necessaire, & en corrigeant bien des fautes tant pour les dates que pour les noms. Et dans cette Edition faite après celle de Paris on a encore fait bien des corrections & des additions; car un livre de cette nature n'est jamais parfait: c'est l'état present de l'Univers, & comme il y arrive des changemens tous les jours, les Libraires ont promis d'imprimer de tems en tems un petit supplement pour marquer les changemens considerables qui arrivent par morts, mariages, naissances &c. comme ils en ont fait un, qu'on trouve à la tête du premier volume pour en marquer les

Avantages de cette Edition.

plus

plus importans arrivés pendant le cours de l'impression. Il faut avouër aussi que cette Edition est incomparablement plus propre que celle de Paris, tant pour le papier que pour l'impression, & aussi pour les armoiries, qu'on avoit fort mal gravées à Paris, & qu'on avoit placées toutes ensemble à la fin du 4. volume, au lieu qu'ici on les trouve toutes proprement gravées, & rangées chacune à sa place dans le corps de l'ouvrage.

ART. X.

GEORGII BUCHANANI, Scoti, Poetarum sui seculi facile Principis, Opera omnia, ad optimorum Codicum fidem summo studio recognita & castigata: Nunc primum in unum collecta, ab innumeris pene mendis quibus pleræque omnes Editiones antea scatebant repurgata; ac variis insuper notis, aliisque utilissimis accessionibus illustrata & aucta. Curante *Thoma Rudimanno* A. M. Edinburgi, apud *Robertum Frebairn*. M. DCC. XV. *C'est-à-dire*, *Toutes les Oeuvres de GEORGE BUCHANAN*, Ecossois, *revues & corrigées exactement, & enrichies de plusieurs remarques & additions*

additions très utiles &c. 2 vol. in folio. Tom. I. pag. 612. Tome II. p. 482 en tout. Se trouve à la Haye chez T. JOHNSON.

C'Est ici l'Edition des Oeuvres de *Buchanan*, dont nous avons parlé ci-devant* en 1714. Elle étoit alors bien avancée, & en 1715 elle a été achevée, comme on voit par le Titre; mais à cause de la revolte & des troubles survenues en Ecosse, où le Libraire étoit engagé, cet Ouvrage n'a été donné au Public qu'en 1721. Cet Auteur & la plupart de ses Ouvrages sont trop connus des gens de Lettres, pour qu'il soit necessaire de s'étendre là dessus à present. Nous nous attacherons principalement à cette Edition, qui est la premiere où l'on ait mis ensemble toutes les Oeuvres de Buchanan tant en prose qu'en vers; & où l'on a mis quantité de notes & d'éclaircissemens très utiles, & qu'on n'auroit pu si bien faire ailleurs qu'en Ecosse, la Patrie de l'Auteur, & le Païs dont il fait l'Histoire. Ainsi on doit savoir gré au Libraire qui a donné cette Edition au Public, & encore plus à M. *Rudiman*, Garde de la Bibliotheque des Avocats à Edinburg, qui a pris tant de peine pour la bien corriger, & pour y ajouter tant de bonnes remarques & d'éclaircissemens necessaires; sur tout pour ce qui regarde l'Histoire d'Ecosse. Il fait voir beaucoup de connoissance dans ce qui regarde l'Histoire & les an-

* Tome IV p. 217.

antiquités de son Païs, & il a tiré bien de secours tant des Archives du Royaume que de plusieurs personnes habilles ou curieuses en ces matieres. La plus riche source où il a puisé est cette belle Bibliotheque des Avocats dont la garde lui est commise. On y a fait une très belle collection de livres, non seulement de Droit & d'Histoire, mais aussi des autres Arts & Sciences, & principalement de tout ce qui concerne l'Histoire du Païs, dont il y a là un très grand recueil, soit de livres imprimés, soit de MSS. Chaque Avocat, lors qu'il est admis, est obligé de payer une petite somme pour cette Bibliotheque, & ensuite une petite contribution annuelle tant qu'il demeure & pratique sur les lieux; cela avec d'autres petites aides, suffit pour l'entretenir, & pour acheter de tems en tems de nouveaux livres. D'ailleurs diverses personnes riches & savantes font de tems à autres des presens ou des legats à cette Bibliotheque, soit de livres de prix, soit de pieces curieuses pour l'Histoire du Païs; sachant que tels monuments ne sauroient être mieux conservés que dans ce tresor public. On voit aisément de quelle utilité est une telle Bibliotheque aux gens de lettres de ce Païs-là, & sur tout aux gens de loi, qui ne sont plus obligés de se pourvoir que de livres communs pour leur usage, vû que toutes les fois qu'ils ont besoin de consulter un livre rare, ou quelque grand Recueil, ils peuvent avoir recours à la Bibliotheque publique. Un si bel exemple meriteroit d'être imité ailleurs,

Bibliotheque des Avocats à Edimbourg.

&

& fur tout ici à la Haye où il y a un si grand nombre de Juges, d'Avocats & d'autres gens de Robe, & où on a bien plus de commodité pour avoir une quantité de livres aussi curieux qu'utiles.

Preface, & vie de l'Auteur. Mais revenons aux Oeuvres de Buchanan. Dans le I vol. on trouve d'abord une longue & curieuse Preface de l'Editeur en 22 pages; où il rend raison de sa conduite, & parle des differens ouvrages de Buchanan & des differentes Editions qu'on en a faites; comme aussi des jugemens que divers savans hommes en ont portées. Ensuite vient en 26 p. la vie de Buchanan écrite par lui-même, accompagnée de quantité de notes pour l'éclaircir, & pour supléer à ce qui y manque; & suivie des Eloges en prose ou en vers que plusieurs savans hommes ont fait de notre Auteur; avec une liste des differentes Editions de ses divers ouvrages.

Histoire d'Ecosse. En second lieu vient l'Histoire d'Ecosse en XX livres, faisant 408 pages. Elle commence par Fergus le I Roi, 330 ans avant J. C. & continue jusqu'à l'an 1553 de l'Ere vulgaire. L'Auteur y avoit travaillé depuis 1568: elle fut achevée d'imprimer en 1582 & il mourût environ un mois après agé de 77 ans. On sait bien qu'il n'y a aucune Histoire moderne, & même fort peu des anciennes qu'on puisse comparer à celle ci, soit pour la noblesse & la pureté du stile Latin, soit pour le grand jugement de l'Auteur & sa connoissance des affaires d'Etat, où il étoit alors mêlé, étant Gouverneur du jeune Roi,

Com-

Conseiller d'Etat, & Garde du Seau privé: Ce n'est proprement qu'au IV. livre que l'Histoire commence; les 3 premiers ne contenant que des choses preliminaires, comme 1: une description Géographique du Païs, 2: une Dissertation de l'origine & de l'antiquité des Ecossois, & 3. les temoignages des Auteurs anciens là-dessus. A la fin de cette Histoire on trouve, en 58 pages, des notes & remarques de M. Rudiman, fort sensées & fort instructives, pour éclaircir quantité de passages de l'Auteur, & pour le redresser souvent sur sa Chronologie, qui est assez negligée, & souvent aussi sur des faits assez importans. Il fait voir en plusieurs endroits la grande partialité de cet Auteur contre l'autorité Royale, & sur tout contre la Reine Marie, qu'il a cherché à denigrer cruellement. Comme il y a eu un grand nombre de Panegiristes qui l'ont autant élevée de l'autre coté, il faudroit examiner bien des Auteurs avant que de pouvoir juger sûrement du caractere & de la conduite de cette infortunée Princesse. En attendant qu'on puisse faire cet examen, le plus sûr sera de tenir le milieu entre les deux partis. Après ces Notes vient un Indice, des matieres contenues dans cette Histoire, beaucoup plus ample & plus exact que ceux des Editions precedentes. Et ensuite une explication des noms propres, fort necessaire pour ceux qui veulent entendre cette Histoire. Ces deux Tables font 37. pages.

Traité des Droits des Rois d'Ecosse.

Le fameux Dialogue des Droits ou Prerogatives des Rois en Ecosse vient ensuite.

Cette

Cette piece est assez connue: on sait que Buchanan est un de ceux qui abaisse le plus le pouvoir des Rois, en élevant celui des Peuples. Il y a bien des choses à dire pour & contre sur ce sujet, quelque parti qu'on prenne; quantité d'habiles gens ont écrit là dessus; & cependant il s'en faut beaucoup que la question ne soit encore decidée. Ce Traité fut publié avec Privilege en 1579. & cinq ans après, les affaires ayant changé de face, il fut condamné par un Acte du Parlement, comme seditieux, & defences furent faites à tous les Sujets du Royaume de le garder ou lire. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût imprimé & goûté même en plusieurs autres Païs. Il a aussi été refuté par plusieurs Auteurs, tant Ecossois que d'autres.

Factum contre la Reine Marie. Ensuite vient une piece trés violente contre la Reine Marie, adressée à la Reine Elisabeth; où Buchanan entreprend de prouver que Marie avoit non-seulement traité indignement son Mari, mais qu'elle avoit été Complice de son assassinat avec Bothuel son Amant. Cette piece fut rendue publique en 1571. & bientot après on en publia une traduction Angloise. Elle fut aussi imprimé en François en 1572. & ensuite elle a été inserée avec des additions dans le prem. volume des Memoires de l'Etat de France sous Charles IX. imprimés à Middelbourg en 1586.

Autres pieces Satiriques. A la fin de ce premier volume, qui contient tous les Ouvrages historiques de Buchanan, on a mis deux pieces satiriques qu'il avoit écrites en sa Langue maternelle. L'une a

pour

pour titre, *Avertissement aux Seigneurs qui sont les vrais Defenseurs de l'autorité du Roi.* C'est une piece violente contre les Hamiltons, qui étoient alors les Chefs du parti qui s'opposoit aux mesures de la Regence où Buchanan étoit engagé. L'autre piece qui a pour titre *Cameleon*, est une Satire contre un fort habile homme de ce tems là du nom de Maitland, qui avoit souvent changé de parti, & étoit alors du parti de la Reine. Cette derniere piece se trouve dans tous les exemplaires; mais le credit de la famille des Hamiltons en Ecosse a fait supprimer l'autre, & il en est échapé très peu de leurs mains.

Le second volume contient principalement les Oeuvres poëtiques de Buchanan; & c'est en quoi il a surpassé, de l'aveu des meilleurs Juges, non seulement tous les grands hommes de son siecle, mais aussi tous ceux qui ont écrit en ce genre depuis les Anciens Romains. Chose rare de voir un homme exceller tant dans les deux genres d'écrire, qu'il soit reconnu pour le Prince des Historiens aussi bien que des Poëtes de son Siecle. *II Vol.*

Le premier Ouvrage qu'on trouve ici c'est l'excellente Paraphrase des Pseaumes, si universellement & si justement admirée. La dedicace à la Reine Marie est en 12. vers Latins, & très belle. Il y donne une toute autre idée, & peut-être plus juste de cette Princesse, que celle qu'il en a donnée quelque tems après dans les écrits dont nous avons parlé. Voici le commencement de cette dedicace. *Paraphrase des Pseaumes.*

Nym-

Nympha, Caledoniæ quæ nunc feliciter oræ
Missa per innumeros Sceptra tueris avos:
Quæ sortem antevenis meritis, virtutibus annos,
Sexum animis, morum nobilitate genus.
Accipe, sed facilis, cultu donata Latino
Carmina, fatidici nobile Regis opus. &c.

On peut bien comparer le compliment fait dans ce second distique, à celui qu'Horace fit à Auguste au commencement de cette belle Epitre premiere du Livre II. Les Connoisseurs pourront juger lequel des deux l'emporte.

Cum tot sustentes ac tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes. &c.

Après cette traduction des Pseaumes, on trouve quelques petites pieces de Buchanan qui n'avoient pas été imprimées auparavant avec ses autres Poësies.

Jephthe. *Baptistes.* Ensuite viennent deux Tragedies de cet Auteur, l'une sur le voeu de Jephthe; l'autre sur la mort de St. Jean Baptiste. Tout cela fait la premiere partie des Oeuvres poëtiques de Buchanan.

La seconde partie, qui est separée de l'autre par un nouveau titre, contient les pieces suivantes.

Franciscanus. 1. Le *Franciscain*, qui est une bonne Satire contre les Cordeliers de son tems, à la tête de laquelle on trouve ici une Epitre de l'Auteur au Comte de Murray son Patron, qui n'avoit pas été imprimée auparavant. Buchanan y marque à quelle occasion il avoit commencé cette piece, & quelles persecutions

tions elle lui avoit causées de la part de ces Moines, pendant 24 ans. Après le Franciscain vient un recueil d'Epigrammes, ou petites pieces satiriques, au nombre de 37: principalement contre les Moines & autres Ecclesiastiques; il a pour titre, les *Freres tres Freres*, pour faire entendre qu'ils se ressembloient touts. D'autres ont observé la même chose depuis; & M. Dryden celebre Poëte Anglois, a dit dans une de ses plus belles pieces que *Les Prêtres dans toutes les Religions sont la même chose*. *Fratres fraterrimi.*

On trouve ensuite un Livre d'Elegies, & un autre de Silves, qui sont de belles pieces de poësie, faites à differentes occasions. Celle qui est sur le mariage de François II. Roi de France avec Marie Stuart Reine d'Ecosse est très-belle, aussi bien que celle qui est sur la mort prematurée de ce Prince. Ensuite on a un Recueil de XI. pieces en vers d'onze syllabes; & un autre pareil d'Iambics; suivi de trois livres d'Epigrammes, & d'un de Miscellanées. Il y a en tout cela une grande varieté de matieres, & de jolies pensées, toujours en beau Latin. *Elegia & Silva.* *Hendaca syllabi. Iambi Epigrammata & Miscellanei.*

Après cela vient l'ouvrage Astronomique de Buchanan qu'il a nommé *de la Sphere* en V. livres; mais qu'il n'eut jamais le tems d'achever. On trouve pourtant dans cette ébauche quantité de très-beaux vers sur une matiere très difficile, qui a souvent embarassé Manile même. On a ajouté ici, comme dans plusieurs autres Editions, les Suplemens de *De Sphara.*

Jean Pincier Medecin, aux livres 4e. & 5e. que l'Auteur avoit laissés imparfaits, & les Argumens du même sur tous les 5 livres: & de plus, ce qui n'étoit encore en nulle autre édition, les supplemens & les argumens d'Adam King savant Avocat & Mathematicien d'Ecosse, qui avoit copié tout ce que Buchanan avoit fait de la Sphere, du MS. de l'Auteur même, y avoit ajouté ces Suplemens &c. en fort bons vers Latins, & avoit fait un savant Commentaire sur le tout, qui n'a jamais été imprimé; mais dont on conserve le MS. dans la Bibliotheque de l'Université d'Edinbourg, avec bien d'autres Livres & MS. curieux, & entre autres l'original de l'Histoire de notre Auteur. On y voit aussi sa crane.

Medea Alcestes. *Medée* & *Alceste* deux Tragedies d'Euripide, traduites par Buchanan pour l'usage des Ecoliers à Bourdeaux, sont suivies d'une Satire bien forte contre le Cardinal de Lorraine, après le massacre de la S. Bartelemi causé par ce Cardinal. *Satyra in Card. Lotharingium* Il n'y a pas ce beau feu ni cette belle versification dans cette derniere piece que dans les autres Poësies de Buchanan, ce qui a fait croire à d'habilles gens qu'elle n'étoit pas de lui: mais M. Rudiman fait voir qu'il en étoit bien l'Auteur, & l'excuse en même tems à cause de son age fort avancé, & que par ses autres occupations il n'eut jamais le loisir de retoucher & polir cette piece comme il avoit fait d'autres.

Après toutes ces œuvres poëtiques, on trouve encore de fort utiles notes de Mr. Rudiman sur les differentes leçons des differen-

tes

es Editions, & aussi sur quantité d'endroits qu'il explique & éclaircit avec beaucoup de jugement. Ces notes sont suivies d'un traité sur les diverses sortes de vers latins que Buchanan a employés, & sur leurs differentes mesures. On trouve ensuite des Rudimens de la Langue Latine que notre Auteur avoit traduits de l'Anglois environ l'an 1532 pour l'usage du Comte de Cassils, dont il étoit alors Precepteur: à la fin desquels il ajouta un petit traité sur la maniere de faire aprendre le Latin aux Enfans, fait en 1523 par J. L. Vives pour l'usage de la Princesse Marie d'Angleterre. On le trouve ici, de même qu'un autre petit traité de la Prosodie Latine que Buchanan écrivit vers l'an 1570. *Rudimenta Latina.*

A la fin on a ajouté un recueil de 41 Lettres écrites par Buchanan à d'autres savans hommes de son tems, ou qu'il en avoit reçues. M. Rudiman les a aussi accompagnées de notes de sa façon, comme il a fait tout le reste, pour faire voir sa diligence & son application à éclaircir tout ce qui en avoit besoin. On ne le sauroit assez louer des grandes peines qu'il s'est donné afin d'éclaircir autant qu'il étoit possible tout ce qui peut regarder cet excellent Auteur & ses Ouvrages. *Epistolae.*

On verra aisément, par ce que nous avons dit, que tous ceux qui font cas de Buchanan feront bien d'acheter cette Edition de toutes ses Oeuvres ensemble, toutes celles qu'on peut avoir des pieces séparées ne meritant aucunement d'entrer en comparaison avec celle-ci. D'ailleurs elle est d'un bon gros

caractere & assez bien imprimée pour ce lieu-là. Le papier est seulement un peu gris, & les pages beaucoup trop chargées, ce qui fait un assez mauvais effet. Il y a aussi une bigarrure assez desagreable dans les Poësies, où l'on voit quelquefois deux colomnes & quelque fois une, & cela changeant deux ou trois fois dans la même page. Mais tout cela ne fait rien contre la bonté de l'Edition; ce n'est que sa beauté que cela regarde. D'ailleurs il ne faut pas attribuer ces defauts à celui qui a donné cette Edition, mais à un autre, nommé Mosman, qui l'avoit commencée long tems auparavant, & M. Fribairne s'est trouvé obligé de continuer sur le même pied que l'autre avoit commencé.

ART. XI.

Memoire touchant la Mort d'A. H. de SALLENGRE.

LE long-tems que ce Journal a tardé sous presse nous fournit la triste occasion d'annoncer la mort d'un de ceux qui dans le commencement a travaillé avec le plus de zele pour l'établir. C'est M. de Sallengre le fils, dont nous regrettons extrêmement la perte, & dont nous ferions volontiers ici l'éloge, si le Memoire suivant, qui nous a été communiqué par un de ses Amis*, ne nous en épargnoit la peine.

La Famille des *Sallengres* est d'une ancienne Noblesse. Elle est originaire du Haynaut, d'où, du tems du Duc d'Albe, elle se retira en Hollande, pour cause de Réligion. Ceux de

* M. Cartier de St. Philipe

de cette Famille qui vivoient alors, s'alliérent aux illustres Maisons de Teylingen & d'Egmond. M. *Albert Henri de Sallengre*, dont nous avons à parler presentement, & qui en étoit le seul enfant mâle, nâquit en 1694 à la Haye. Il étoit Fils de M. *Albert Henri de Sallengre*, Seigneur de Grisoort, qui a été en dernier lieu Reçeveur Général de la Flandre Wallonne*; & de Dame *Geertruyde Jaqueline Rotgans*, Soeur de Mr. *Rotgans*, fameux Poëte Hollandois†, & apartenant aux Familles les plus distinguées d'Amsterdam. Des fruits que Mr. & Mme. *De Sallengre* ont eû de leur mariage, il ne leur reste à present qu'une Fille, mariée à Mylord *Whitworth*, Ambassadeur & Plénipotentiaire de S. M. le Roi de la Grande Bretagne au Congrès de Cambray; Cette Dame joint à beaucoup d'esprit une bonne & solide lecture.

M. *de Sallengre* le Fils, reçut de ses Parens une éducation conforme à son rang, & de la Nature beaucoup de disposition aux Belles-Lettres; qu'il préféra dès ses plus jeunes ans aux frivoles, & souvent criminels, a-

* En Hollandois, *Ontfanger Generael van de Convoyen en Licenten.*

† Auteur d'un Poëme Heroique intitulé, *Willem de Derde, Koning van Groot Britannien*, divisé en 8 Livres, qu'on imprima in 4to. à Utrecht en 1699 & 1700. En 1714 on publia à Leeuwaarden, aussi in 4to. un Volume de Poësies detachées de M. Rotgans, mort en 1710. agé de 56 ans & quelques mois. M de Sallengre dedia cê Recueil de son Oncle Maternel à M. le Baron de *Welderen.* On trouve un Extrait circonstancié de tout cela dans ce Journal Literaire, Tom. VI. pag. 1. &c.

amusemens où se plaisent, & où l'on entretient d'ordinaire les Enfans. Prêt d'aller aux Académies, on l'envoya à celle de Leyde, où il étudia avec aplication l'Histoire & la Philosophie. Je puis parler savamment des progrès qu'il y fit, ayant fait ces deux Cours avec lui sous MM. *Perizonius* & *Bernard.* De là il passa au Droit, auquel il s'attacha aussi avec soin, sous MM. *Voet* & *Noodt.* A l'aide de tels Maîtres, & de l'inclination que Mr. *de Sallengre* avoit pour l'étude, il ne pouvoit qu'aller loin. Avant que de prendre ses Degrez en Droit, il soûtint publiquement, en Juillet 1711, sous M. *Bernard*, des Théses de Philosophie, dont il étoit lui-même l'Auteur. Par où & par ses solides réponses aux objections qu'on lui faisoit, il fit bien voir qu'il n'étoit allé à Leyde que pour se dévoüer à l'étude. Dans ses Théses de Philosophie, qui traitent des *Qualités des objets sensibles*, on y voit avec une grande netteté d'idées, une belle mais bien menagée lecture des Philosophes, des Poëtes, & d'autres Auteurs anciens & modernes, que peu d'Etudians de l'âge du nôtre connoissent seulement de nom. Quelques jours après, Mr. *de Sallengre* soûtint aussi en public des Théses Inaugurales de Droit. Desaprouvant la *Question où l'on aplique les coupables obstinés à nier leurs crimes*, il en fait sentir dans ses Théses l'absurdité, dans le même goût, & avec la même force, qu'on voit briller dans les precédentes; qui toutes deux sont écrites en fort beau Latin. Il s'énonçoit de même en cette Langue, & avec facilite. Ayant

Ayant achevé fort honorablement, & dans un très-court espace de tems, ses Etudes Académiques, M. *de Sallengre* s'en retourna chez ses Parens à la Haye, oú il se fit recevoir Avocat de la Cour de Hollande.

Après la Paix d'Utrecht il fit un voyage en France, & resta quelque tems à Paris. Dans ce séduisant sejour, & à un âge où l'on n'aime guéres que les plaisirs & la dissipation, il s'attacha principalement à visiter les Bibliothéques, à voir les Savans, & à profiter de leurs lumiéres. Il vêcut familiérement avec les Abbez *Fraguier*, *de Longueruë*, & MM. *Baluze*, *de la Monnoye*, *Remond*, &c. qui tous l'estimérent beaucoup.

Il fit, en 1717, un second voyage en France; & alla en 1719 en Angleterre, où il fut reçu Membre de la Societé Roïale à Londres. Son nom est marqué en cette qualité, dans l'*Etat présent de la Grande-Bretagne*, *T.* 3. *p.* 140, Edition de cette année 1723.

Au commencement de cette année, 1723, il fut voir Mylord & Mylady *Whitworth* à Cambray, où il passa quelques mois avec tout l'agrément possible. Voïci comme il s'en explique dans sa Lettre à M. *de Huybert*, Seigneur de *Cruyningen*, son Ami. „ Passant „ legèrement sur les plaisirs de la Table, du „ Jeu, & des Spectacles; je m'entretiens de „ Literature avec MM. *de Morville* & *de* „ *St. Contest*; mais plus souvent avec l'Abbé „ *de Fenelon*, Neveu de l'Archevêque de ce „ nom, qui est fort savant & très-poli. Pour „ la Politique, il est naturel que Cambray,

„ étant présentement une Ecole où ceux
„ qui veulent un jour être employés doivent
„ venir prendre des leçons, je m'y plaîse à
„ parler & à entendre parler des affaires du
„ tems; quoique tout ce qu'on y en dit ne
„ soient que conjectures, que spéculations,
„ que probabilités, &c. „

C'est encore dans cette année, 1723, que pour des affaires particulieres, il fit un tour en Gueldre, où regnoit la petite verole, trop souvent funeste aux Personnes de son âge, & qui le fut toujours à sa Famille; deux de ses Fréres & une Sœur en étant morts. Vraisemblablement il contracta en Gueldre la contagion dont il fut pris, peu de jours après son retour à la Haye. Il en mourut avec une parfaite resignation à la volonté de Dieu, le 27e. Juillet, qui étoit le 9e. jour de sa maladie; & dans la 30e. année de son âge, étant né en 1694, comme je l'ai remarqué.

Tel étoit M. *de Sallengre*, que ses Parens, ses Amis, & les Lettres pleureront long-tems. Le commerce intime que j'ai eû, pendant plus de quatorze ans avec lui, me l'a fait connoître à fonds, & par de très-beaux côtés. Sa taille étoit beaucoup au-dessus de la moyenne. Les traits de son visage pouvoient passer pour reguliers. Il avoit l'œil vif & doux. Comme son cœur étoit le meilleur du monde, il détestoit ce qu'on apelle *eau bénite de Cour*, & aimoit mieux effectuer que promrettre. Son esprit étoit étendu, delicat; & donné de grandes lumiéres sur une infinité de choses anciennes & nouvelles, qui se pas-

soient

soient loin & près de lui, dans les païs de la Politique & des Lettres. Parlant aisément, pertinemment, & avec modestie de ce qu'il savoit, son entretien étoit aussi agréable qu'utile pour ceux à qui il se communiquoit. Ses maniéres aisées & polies lui ouvroient l'entrée chez les Personnes des deux Sexes, & du rang le plus distingué. Il aimoit les plaisirs, mais il ne s'y livroit pas. S'il ne fût pas né en état de se faire servir, il n'eût pas donné une minute à se parer. Lui arrivoit-il quelque revers, auxquels on est sujet même dans les conditions les plus élevées, il prenoit toujours & dabord le parti le plus raisonnable.

Mr. *de Sallengre* étoit revêtu de deux Emplois. En 1716. il avoit été fait *Conseiller de S. A. S. Mme. la Princesse de Nassau-Orange*; & en 1717. il avoit été pourvu de la Charge de *Commissaire des Finances des Etats Generaux* *. Sans doute qu'il eût obtenu de plus hauts emplois, s'il eût vecu plus long-tems. Mais je passe à ses Ouvrages, & aux jugemens que des Savans en ont porté, de même que de quelques-unes des qualitez de son cœur.

I.

M. *de Sallengre* a eu part, avec d'autres Messieurs, aux premiers Tomes de ce *Journal Literaire*, qui fut commencé en 1713. Selon un Anonyme, qui écrivit cinq ans après aux Auteurs †. „ Leur Journal étoit „ celui

* En Hollandois, *Commis van de Generaliteits Finantie.*

† Journ. Litér. T. 9. p. 355.

„ celui de tous nos Journaux qui se faisoit „ lire avec le plus de plaisir, par l'heureuse „ diversité des matiéres, & par le tour inté- „ ressant qu'ils y savoient donner. „ Et au jugement d'un autre Anonyme: „ On voit „ dans ce Journal moins de prévention que „ dans la plûpart des autres Livres de cette „ espece. „ *.

II.

Ce fut en cette même année 1713. que voyant imprimer chez T. Johnson une piece en vers par M. H. où il donna en six Chants des leçons fort sensées sur l'art de prêcher à son Fils, qui en a si bien profité, il prit envie à M. de Sallengre d'écrire une Lettre sur la longueur des Sermons, laquelle il apporta aussi-tot audit Libraire qui la fit imprimer. Cette Lettre, quoiqu'écrite à la hâte, merite cependant d'être lue. Elle a été traduite en Hollandois par un de ses Amis, & cette traduction a été imprimée deux fois.

III.

L'année 1714. il publia une piece qu'il avoit faite pour s'amuser, intitulée, *L'Eloge de l'Ivresse* †. Fruit de ses lectures, & non d'aucune envie qu'il eût d'entraîner ceux qui le liroient, dans la débauche du vin, ou de pallier un défaut qu'il n'avoit point. Aussi détourna-t il avec esprit, dans une courte mais charmante Préface, l'idée qu'on auroit pû concevoir de lui sur son Livre. „ Je con- „ sens,

* Biblioth. Franç. T. 2. p. 143.
† Impr. chez *Th. Johnson*, à la Haye.
‡ Impr. chez *Pierre Gosse*, à la Haye.

„ sens, dit-il, qu'on me croye aussi ivrogne „ qu'*Erasme*, qui a fait *l'Eloge de la Folie*, „ étoit fou; & qu'on me pese à la même balan- „ ce. „ *L'Eloge de l'Ivresse* a été traduit en Hollandois, & imprimé en 1715 à Leyden, sous le titre de, *Bacchus op zyn' Troon*, of *Nuttigheit des Wyns*.

I V.

En 1715, on vit paroitre * son *Histoire de Montmaur, Professeur Royal en Langue Gréque dans l'Université de Paris*. Cette Histoire, composée de 2 volumes, est un Recueil de toutes les Piéces qui ont été écrites contre ce fameux Parasite, ou à son occasion. Et comme chacune de ces Piéces avoit besoin d'éclaircissemens, on les trouve dans la Préface, enrichie de bien des Anecdotes du tems où l'on se déchaina contre *Montmaur*; qui, outre qu'il couroit les bonnes tables, médisoit encore par tout d'un chacun.

Le P. *Catrou* écrivit une Lettre très-polie à notre Auteur sur son *Histoire*, & en parla au Public en ces termes †. „ Faut-il que des „ savans Etrangers viennent aprendre aux „ François à éterniser les agréables produc- „ tions de leur Patrie? M. *de Sallengre* les a „ recherchées avec un zèle digne de sa cu- „ riosité pour tous les monumens de la Lité- „ rature. Il les a rassemblées en 2. volumes, „ &

* A la Haye chez *Chr. van Lom, P. Gosse, & R. Alberts*.
† Mem. pour l'Hist. des Scienc. & des B. A. Août 1716. p. 1516.

„ & y a joint une élégante Préface. Ne di„ roit-on pas, à la lire, qu'il fût élevé à la „ Cour de France; & qu'il aprit, dans le „ commerce du monde le plus poli, à parler „ la langue des François? Mais le caractére „ d'honnête-homme, qui regne dans sa lon„ gue Préface *, est encore plus estimable „ que son bel esprit. Il a compassion du „ pauvre *Montmaur*. Il desaprouve les invec„ tives trop violentes de ses Persécuteurs. „ *Non*, dit-il, *il n'est pas permis d'étaler son* „ *érudition & son éloquence aux dépens de son* „ *prochain. On pourroit apliquer à chacun* „ *des Ecrivains contre* Montmaur *ce joli Vers* „ *de* Martial:

TANTI NON ERAT ESSE TE DISERTUM.

Les Auteurs du *Journal des Savans* † parlerent aussi avantageusement de l'*Histoire de Montmaur*. Le sincére & autentique aveu que faisoit notre Auteur des secours qu'on lui prêtoit, les a charmés avec raison. „ On doit, „ disent-ils, rendre cette justice à Mr. *de* „ *Sallengre*, qu'il a grand soin de faire une „ mention honorable des Savans, qui lui ont „ fourni dequoi enrichir ce Recueil, du „ nombre desquels sont MM. *de la Monnoye*, „ *de Valois*, *Billet de Fanniers*, *Simon de* „ *Valhebert*, &c.

Cette

* Elle est de 155. pages.
† Mars 1716. p. 285.

Cette générosité de M. *de la Monnoye* & la reconnoissance de notre Auteur, ont fait dire au premier des Anonymes que j'ai cité plus haut. „ Si les Savans ne sont „ pas pour l'ordinaire aussi communicatifs „ que l'est M. *de la Monnoye*, il faut avouër „ en même tems, qu'on en trouve peu qui „ soient aussi reconnoissans que M. *de Sal* „ *lengre.* „

V.

Nôtre Auteur donna cette même année, 1715, la Ire. partie du I. Tome de ses *Memoires de Litérature* *. Cet Ouvrage, en forme de Journal, differoit des Journaux ordinaires, en ce que ceux-ci nous instruisent de ce qui se passe de nouveau dans la Republique des Lettres; au lieu que les *Mémoires de Litérature* nous mettoient au fait des Livres imprimés depuis long-tems, & qui sont recommandables ou par leur mérite, ou par leur rareté, ou enfin par le bruit qu'ils ont fait. Le favorable & juste accueil que le Public fit à ces *Mémoires*, nous en procura une 2e. Partie en 1716, & deux autres en 1717. L'Auteur avoit de quoi faire un 3e. volume; mais entraîné par d'autres occupations, il finit ici ses *Mémoires*, composés de 2 volumes, contenant chacun 2 parties. Voyez ce qui en a été dit dans le *Journ. des Sçav. Avril* 1716. *P.* 430, dans la *Biblioth. Anc. & Mod. T.* 6. *P.* 217, & ailleurs.

VI.

* Impr. chez *Henri Du Sauzet*, à la Haye.

VI.

On vit paroître en 1716*, les *Commentaires sur les Epitres d'Ovide par M. de Méziriac, avec plusieurs autres Ouvrages du même Auteur, dont quelques-uns paroissoient pour la premiére fois.* Notre Auteur fit sur la Vie & sur les Ouvrages de Mr. *de Méziriac* un Discours, où l'on voit bien des choses qui ne se trouvent pas ailleurs. „ On ne sauroit, disent d'habiles Journalistes †, trop louër „ M. *de Sallengre* du dessein qu'il s'est pro„ posé de faire revivre, par de nouvelles E„ ditions, d'excellens Ouvrages presque en„ sevelis dans l'oubli, à cause de la rareté „ des exemplaires. Il né s'est pas contenté „ de former simplement un projet si utile; „ mais il a soin de l'exécuter, comme nous l'a„ vons déja vû, tant par les Piéces curieu„ ses réimprimées dans son *Histoire de Mont„ maur*, que par ce qu il a inséré de ce gen„ re dans le I. volume de ses *Mémoires de „ Litérature*; & comme il continuë de le „ faire aujourd'hui, en publiant ces deux „ Volumes.

VII.

Il sortit encore cette année, 1716, de dessous la Presse les *Poësies de M. de la Monnoye* ‡. „ M. *de Sallengre* qui occupe déja „ un rang considérable dans la République „ des Lettres, dans un âge où la vivacité „ des passions s'oppose d'ordinaire aux efforts

* 2. volumes impr. chez le même *du Sauzet*.
† Journ. des Sçav. Nov. 1716. p. 553.
‡ Impr. chez *Charles Le Vier*, à la Haye.

„ forts de l'esprit & de la raison, a cru rendre service au Public, en lui faisant présent „ de ce Recueil des *Poësies de M. de la Monnoye* *. „ Mais comme M. *de Sallengre* l'avoit fait à l'insçu de l'Auteur, il s'en excuse très-délicatement dans l'Eloge de M. *de la Monnoye*, qu'il a mis à la tête de ses *Poësies*, & qui contient 58 pages.

VIII.

C'est ici enfin que nous allons voir M. *de Sallengre* entrer dans une carriére digne des *Grevius*, & des *Gronovius*, & la courir glorieusement; quoiqu'il ne l'aît pas fournie jusqu'au bout, le destin qu'il a subi lui en ayant ôté les moyens. Je veux parler de son *Novus Thesaurus Antiquitatum Romanarum* †, dont il donna le I. Volume cette même année encore, 1716, in Folio; le 2. en 1718; & le 3. en 1719. Je serois trop long, si je produisois ici les loüanges que les Journalistes Latins, Hollandois & François, prodiguerent alors à notre Auteur. Et comme un craïon, même leger, de ses vuës & de ses travaux, accompagnés de grands fraix, sur les *Antiquitez Romaines*, me feroit aussi passer les bornes que je me suis prescrites dans ce Mémoire, je le finirai après avoir averti mes Lecteurs, que M. *de Sallengre* travailloit, lorsqu'il est mort, à une *Histoire des Provinces-Unies depuis l'an* 1609. *jusqu'à la Paix de Munster, conclue en* 1648, & que même on en

* Journ. Liter. T. 9. p. 331.

† Editus Hagæ Comitum, apud *Henricum Du Sauzet*. *Il s'étoit proposé de travailler aussi sur les* Antiquitez Gréques.

en devoit publier bientôt un morceau*. C'est là tout ce que je puis dire de cette *Histoire des Provinces-Unies* de notre Auteur; qu'il eût pû nous donner meilleure, que beaucoup d'autres qui l'ont entreprise.

ART. XII.

Copie d'une Lettre, sur un sujet important du Droit naturel, écrite d'Angleterre, à M. de CROUSAZ, Professeur en Philosophie & en Mathematique dans l'Académie de Lausane.

MONSIEUR,

ON travaille a un Ouvrage touchant les droits & les devoirs de l'homme, dans lequel on traitera ces questions.

I. S'il est permis à quelqu'homme que ce soit de se louer indifferement à un Prince étranger pour porter les armes, sans s'embarasser de la justice ou de l'injustice des Guerres que ce Prince peut avoir?

II. Si un Prince ou un Souverain quelconque peut vendre à un autre Souverain des Regiments, ou promettre de lui en fournir. Et

* Ce morceau étoit bien avancé lorsqu'il tomba malade, & il doit bientot paroitre chez le même Libraire qui imprime ce Journal.

Et si un Souverain peut permettre que sur ses terres un autre Souverain leve des Troupes, tout cela sans s'embarasser de leur destination, que d'une maniere politique & indifferente à la justice ou à l'injustice des Armes? Et en cas que cela se puisse faire pour un, si cela peut en même tems se faire pour plusieurs?

On vous avouera, Monsieur, qu'on trouve que les vrais principes de la Morale menent à la negative touchant ces propositions. Cependant, comme ce seroit condamner de louables Cantons qui le pratiquent, de severes Magistrats qui le permettent & s'y engagent, & de rigides Ministres du St. Evangile qui l'autorisent par leur silence, ou suspend son jugement; & cela d'autant plus qu'on voit votre Clergé & vos Magistrats s'animer d'un grand zele pour la vive Ortodoxie, & qu'il n'est pas à presumer qu'ardens pour la pureté de la Foi ils fussent negligens pour la pureté des œuvres.

Si l'on prend la liberté, Monsieur, de s'adresser à vous pour savoir les raisons qui justifient l'affirmative des deux propositions ci-dessus, c'est qu'on n'a pas cru pouvoir trouver en Suisse un homme qui joignit à un plus grand savoir un plus grand amour pour sa Patrie. Vos excellens Ouvrages, Monsieur, sont une preuve du premier, & l'on a vû dans ce que vous avez fait il n'y a pas long-tems que votre Patrie vous est plus chere que toute chose. C'est par ces deux raisons, Monsieur, qu'on a dû s'adresser à vous. On ne peut le faire pour un plus beau sujet, puisqu'il s'agit d'un point important du Droit naturel & du Droit civil, qu'il s'agit de la gloire de votre Pays & de l'honneur de votre Clergé. Ne desaprouvez donc point la liberté qu'on a prise, & agréez, Monsieur, les protestations

testations du respect de votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

Ce 3. Aout 1723. V. S.

ART. XIII.

Extrait d'une Lettre de Suriname, écrite en Août 1722.

Du Pic de Tenerife.

AYant eu un beau tems & clair, en passant par les Iles Canaries, j'ai examiné avec de bonnes lunettes le fameux Pic de Tenerif. On a tort de lui donner la figure d'un pain de sucre; il paroit comme un Dome à plein cintre sur le haut d'une maison, & vers le milieu de ce dome une pointe qui s'éleve plus haut. Les gens de mer pretendent qu'on voit ce pic à 60. lieues de distance; nous le vimes assez distinctement après en être éloignés de 36. lieuës; mais à 60 lieuës de distance nous ne pûmes pas bien distinguer si c'étoit le Pic que nous voyions, ou si c'étoit quelque chose des nues qui couvrent toûjours ces Iles.

Du Barometre sous la zone torride.

Vos Philosophes ont remarqué, disent-ils, que sous la Zone Torride le Mercure ne s'eleve pas si haut dans le Barometre que sous la Zone Temperée, & vers le Septentrion: mais ils devroient ajoûter en même tems que ce Mercure ne descend jamais si bas sous la Zone Torride; car l'une de ces remarques sans l'autre n'est propre qu'à jetter dans l'erreur. Ils disent aussi que la chaleur & le froid ont influence sur le Mercure, les uns soutenant que la chaleur le fait monter, & les autres qu'elle le fait descendre. J'ai été moi même dans ce dernier sentiment, & j'y fus confirmé par des Observations faites pendant une année entiere dans un endroit

proche

proche du Septentrion. Mais plus de huit ans d'obſervations que j'ai faites depuis à divers endroits de la Terre, m'ont perſuadé que ni la chaleur ni le froid n'y font rien.

Je me ſouviens que quelqu'un me dit un jour chez vous, que l'on avoit ici à Suriname l'hiver & l'été tous les jours; mais il auroit pu dire, s'il l'avoit ſû, que nous avons ici tous les jours les quatre ſaiſons de l'année, & encore outre cela un tems de vent & un tems de calme, un tems de pluye & un tems ſec. Comme tous ces changemens de tems produiſent des variations dans le Barometre, ou pour le moins en ſont accompagnez, je vais vous marquer les uns & les autres, afin que vos Philoſophes puiſſent faire leurs conjectures là deſſus.

Le Mercure monte ici tous les jours regulierement depuis les neuf heures du matin jusqu'à environ 11 heures & demi; après quoi il deſcend juſque vers les 2 ou 3 heures après midi, & enſuite revient peu à peu à ſa premiere hauteur: Et il fait à peu près les mêmes variations aux mêmes heures de la nuit. Pendant tous ces changemens il ne varie qu'environ $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ ligne, ou tout au plus d'une ligne entiere quelquefois. Mais ce n'eſt pas là toute la variation du Barometre; il en a une autre plus irreguliere & qui reſſemble plus à celles qu'on voit en Europe, faiſant des revolutions de 3 ou 4 jours à monter, & autant à deſcendre; & cette variation ſe borne encore à $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de ligne. Par ces deux ſortes de variations, qui ont ſans doute leurs differentes cauſes, le Mercure ne monte jamais plus haut que 28. pouces, 1 $\frac{1}{4}$ ligne, & ne deſcend gueres plus bas que 27 p. 11$\frac{3}{4}$ ligne, faiſant en

Variations du Barometre à Suriname.

R a tout

tour 1 ½ lig. de variation. Cela est bien different de ce qu'on voit en Europe, où les variations du Barometre vont à plus de 2 pouces. Pendant plus de 6 ans que j'ai fait des Observations à la Haye, j'ai trouvé tous les ans la moyenne hauteur du Mercure de 28 pouces & $\frac{1}{10}$ lig. environ, le Barometre étant à 14 ou 15 pieds plus haut que la surface de la Mer, au lieu qu'ici la moyenne hauteur est de 28 pouces ½ lig.; mais il est plus malaisé de la déterminer ici, quoi que la variation soit plus reguliere que dans vos quartiers, comme je l'ai marqué ci-dessus. Il y a une autre chose qui m'embarasse encore beaucoup; c'est qu'ayant monté un Barometre diverses fois, sans que je me sois aperçu qu'il y fût entré de l'air, & mesurant chaque fois la hauteur du Mercure, j'y ai trouvé une difference assez considerable.

Du tems & des Saisons à Suriname.

La saison de pluie est annuelle & journaliere. La premiere commence au mois de Mai & finit vers le commencement d'Août; alors commence la saison seche qui dure jusqu'à Decembre, que commence la petite saison de pluie, qui dure jusqu'en Fevrier; après quoi il fait tems sec jusqu'à Mai. Ces doubles saisons sont cause que l'on fait deux recoltes par an, tant des productions de la terre que des abres fruitiers, qu'on a ici de plusieurs especes, & en grand nombre. Nos Arbres de Caffé portent deux fois l'an, & ne sont jamais sans fruits verds, de même que les Cacotiers, les Orangers, les Citroniers, les Goyaviers, les Rocoutiers &c. J'ai dit que les saisons des pluies sont aussi journalieres, c'est à dire, que pendant ces saisons dont je viens de parler les pluies commencent d'abord entre 9 & 10 heures du matin, & continuent tous les jours jusqu'entre 3 & 4 après midi: ensuite elles commencent vers les 11 & vers les 12 heures; & puis vers 1 & 2 heures, & enfin vers les 3 & 4 heures. aprés quoi elles cessent tout à fait pendant les saisons seches. Il ne pleut jamais ici le matin & rarement la nuit. A la pointe du jour l'air est toûjours fort serein; ensuite il s'éleve des brouillards sur les terres basses, aprés quoi il se forme vers le Soleil levant de petites nues volantes qui montent & grossissent peu à peu & retombent enfin en pluie.

FIN.

JOURNAL LITERAIRE

DES ANNÉES M.DCC.XXIII.--M.DCC.XXVIII.

TOME DOUZIEME,

Seconde Partie.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE, & J. NEAULME,
M. DCC. XXIX.

TABLE DES ARTICLES DE CETTE *SECONDE PARTIE* DU TOME XII.

AVERTISSEMENT.

On ne pourra donner, que dans un des Volumes suivans, la *Table Générale* dont on a parlé au revers du Titre de la II. Partie du Tome XI.

JOUR-

JOURNAL LITERAIRE DES ANNÉES M. DCC. XXIII. - M. DCC. XXVIII.

ARTICLE I.

Voyage du P. LABAT *aux Isles Françoises de l'Amerique, contenant l'Histoire Naturelle de ces Païs, l'Origine, les Mœurs, la Religion, & le Gouvernement des Habitans anciens & modernes; les Guerres & les Evenemens singuliers qui y sont arrivez pendant le long séjour que l'Auteur y a fait : le Commerce & les Manufactures qui y sont établies, & les moyens de les augmenter. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de Cartes, Plans & Figures en Taille-douce.* A la Haye, chez P. Husson, T. Johnson, P. Gosse, J. Van Duren, R. Albert, & C. Levier. 1724. 2. vol. in 4. ou 6. vol. in 12.

ON doit avoir une grande obligation aux Missionnaires, lorsqu'en remplissant parfaitement les devoirs auxquels leur caractere

les attache, ils veulent bien employer leur loisir à étudier les païs & les hommes qu'ils sont à portée de connoître, pour communiquer ensuite au Public les lumieres que cette étude leur a fournies. C'est le cas où se trouve le P. *Labat*, Jacobin, qui nous donne ce Voyage; car quoiqu'il y ait apparence qu'il a suprimé une grande partie de ses travaux Apostoliques, ou par modestie, ou par le peu de liaison qu'ils pouvoient avoir avec les differentes Matieres qu'il traite, il est aisé de remarquer qu'il a très-bien répondu à sa Vocation. Et comment n'auroit-il pas réussi en ce Point qui étoit son occupation essentielle, lui qui a fait de si grands progrès dans des connoissances qu'il pouvoit négliger impunément? Son Livre en est un témoignage irrecusable; & il ne faut que le parcourir, pour être convaincu qu'il est infiniment meilleur que ceux qui avoient déja été publiez sur cette matiere.

C'est ce que le P. *Labat* ne fait point scrupule de dire lui-même, dans sa Preface qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Mais, il ne se contente pas de le dire; il le prouve, en étalant, selon la coutume, les défauts des Ecrivains qui l'ont devancé dans la même carriere.

Son Confrere le P. *Du Tertre*, qui est le premier qui ait écrit sur les Isles de l'Amerique, est aussi le premier dont l'Auteur parle. Il dit que, quoique ce Pere ait mis au jour sur ce sujet 4 vol. in 4. il a traité si superficiellement des productions de la Nature, que le Tabac est la seule chose qu'il ait ex-

astement décrite. Encore ne l'a-t-il pas fait sans se tromper souvent, parce qu'il n'a pas tout vu par lui-même.

Après le P. *Du Tertre*, l'Auteur passe en revuë le Sr. *Biet*, le Ministre *Rochefort*, & Mr. *de la Barre*; dont le premier n'a publié qu'un tissu de calomnies, & le troisieme un *Factum* contre un Gouverneur de la Martinique: Ouvrages très-mauvais, même en comparaison de celui du Sr. *Rochefort*, qui cependant, n'ayant point vu l'Amerique, s'est borné à copier le P. *Du Tertre*.

Le P. *Labat* semble n'avoir passé legerement sur ces quatre Auteurs, que pour reserver toutes ses forces contre le Sr. *Durret*, qui publia en 1720 un Voyage de Marseille à Lima, sous le nom d'un certain *Bachelier*, Chirurgien de Bourg en Bresse: précaution qu'il a prise, dit l'Auteur, parce qu'on savoit qu'il n'avoit pas été à Lima. Mais son Ouvrage n'est proprement qu'une compilation de ceux du P. *Feuillée*, de Mr. *de Flacourt*, d'*Herrera*, d'*Acosta*, de *La Vega*, de Dom *Barthelemi de las Casas*, de *Mariana*, de *Sandoval*, de *Thomas Gage*, de *Samson*, de *Du Val*, de *Robbe*, de *Le Maire*, d'*Antoine Solis*, & même du Traducteur de ce dernier; *ce qui*, selon le Sr. *Durret*, dit le P. *Labat*, *n'empêche pas qu'on ne trouve dans son Ouvrage des choses nouvelles qu'on ne trouve point dans les autres. Et en cela il a raison*, ajoute l'Auteur, qui par cette réflexion critique entre dans le détail des bévuës du Sr. *Durret*, dont il donne une Liste très considérable. Mais, l'erreur sur laquelle le P.

Labat le releve avec plus de vivacité, c'est la liberté qu'il prend de raprocher des Lieux fort éloignez ; ce qui lui donne la facilité de passer de l'un à l'autre en très peu de tems ; à peu près comme l'on pouvoit faire sur le Théatre, lorsqu'on y plaçoit tout à la fois * Londres & Constantinople ; & que pour aller de France † en Danemarc il ne faloit que trois coups d'archet, ou lever un rideau.

L'Auteur finit sa Preface par une excuse au Public, sur l'ordre peu méthodique qu'il a gardé dans les narrations ; excuse tout à fait nécessaire, & qui ne sera peut-être pas reçue de la plûpart des Lecteurs, qui sont devenus si difficiles, pour ce qui est de leur commodité, qu'ils voudroient voir, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, tout ce qui regarde chaque Matiere que traite un Auteur ; ce qui feroit assez souvent, pour les Ecrivains, une gêne qu'ils évitent, aussi pour leur commodité. Examinons à présent le Voyage même du *P. Labat*, qui est divisé en 6. Parties, subdivisées encore en plusieurs Chapitres.

L'Auteur étant parti de Paris le 5 Août 1693, en qualité de Missionnaire, fit voile le 28 de la Rochelle, quoiqu'attaqué d'une maladie qui l'avoit surpris en cette Ville ; & après avoir essuyé dans son passage une tempête & un combat contre un Vaisseau Anglois, il arriva à la Martinique le 29. Janvier 1694. Il donne dans cet intervalle la description de deux céremonies marines, dont

* *Voiez l'Hist. de la Poësie Françoise*, p. 115.
† *Abbé d'Aubignac*, Tome I. p. 17.

dont l'une est un divertissement, & l'autre une punition. La premiere est en usage sur Mer de tems immemorial. Elle consiste à baptiser de l'eau de la Mer, sous le Tropique, ceux qui ne l'ont point encore passé. L'Auteur croit qu'elle doit son origine, moins à la nécessité de faire ressouvenir de ce passage ceux que l'on baptise, qu'au dessein que les Matelots ont eu de tirer quelque gratification des Passagers. Il fait cette relation du stile convenable, & on ressent en la lisant une partie du plaisir qu'il eut de voir inonder d'un déluge d'eau le pauvre Ecrivain, qu'on vouloit punir de quelques traits d'avarice qu'il avoit fait paroître. La seconde cérémonie est une peine qu'on inflige aux Matelots, lorsqu'ils ont manqué à leur devoir, ou fait quelque autre faute. On l'appelle *courir la bouline seche*, & elle ressemble assez à ce qu'on appelle sur Terre, *passer par les baguettes*.

Le *P. Labat* ayant été nommé, peu après son arrivée à la Martinique, pour desservir une Paroisse de cette Isle, s'y rend; & c'est là qu'il commence à payer le tribut au Païs, par une incommodité à laquelle on y est fort sujet, & qui est causée par les bêtes rouges & par les chiques. Ces deux especes de petits insectes, qui s'attachent aux jambes, sont très dangereux, comme on peut juger par l'accident arrivé à un Capucin, qui ayant voulu porter une chique en France, comme une rareté qu'on n'y connoissoit point, laissa si fort augmenter l'ulcere, qu'elle lui avoit faite auprès de la cheville du pied, qu'on fut obligé de lui

couper la jambe pour sauver le reste du corps.

Une autre incommodité du pays, non moins dangereuse, est la morsure des serpens qui y sont en grand nombre; mais comme la Nature se plait à dédommager des maux qu'elle fait d'une main, par les biens qu'elle dispense de l'autre, on passe par dessus ces incommodités en faveur des choses excellentes qu'on y trouve, tant parmi les animaux, que parmi les fruits, entr'autres les Cacaots confits, qui sont une confiture merveilleuse, & les Tortues dont on fait un mets délicieux sous le nom de *Plastron de Tortue*, comme aussi sous celui de *Boucan de Tortue*, dont on peut voir la description dans la seconde Partie; sans parler du Aocne & de l'Indigo qui sont, la premiere une teinture rouge, & la seconde une teinture bleue, toutes deux très belles & très précieuses; & qui sont deux des principales parties du Commerce des Isles. Pour toucher un mot des Tortues, c'est un Animal fort commun en ce Païs-là, où elles sont d'une grandeur & d'une force si prodigieuse, qu'elles portent facilement deux personnes sur leur dos, & marchent fort vîte, même avec ce fardeau. Nous ne nous étendrons point sur ce que l'Auteur dit des Flibustiers, & d'une grande quantité de Poissons, comme le Capitaine, le Grand-Ecaille, le Chirurgien, l'Orphy, la Lune, & l'Assietto, Poissons de Mer, qui tous, excepté l'Orphy, ont des noms analogues à leurs figures; & le Mulet, le Dormeur, le Têtar ou Macouba, & l'Ecrevisse, aussi-bien que de plusieurs Fruits, Arbres & Herbes potageres; savoir

sçavoir l'Abricot de St. Domingue, l'Avocat, la Vigne, le Jasmin, les Pommes de Lianne, la Fleur de la passion, la Granadelle, les Pois, le Bois d'Inde, le Laurier, la Franchipane, le Grenadier, l'Ozeille de Guinée, l'Ozeille ordinaire, l'Oignon, l'Echalotte, le Melon, & le Chou. Nous ne parlerons point non plus des Lezards, qui sont de plusieurs sortes, & dont la chasse est très divertissante. Nous nous contenterons de dire quelque chose de la Farine de Manioc & de la Cassave, qui sont pour toute l'Amérique ce que le Pain est pour nous. Les racines du Manioc, Arbrisseau qui vient de bouture, servent à faire cette farine & la Cassave. Pour cet effet, après en avoir graté l'écorce, comme on fait aux navets, on les réduit en poudre avec une rape qu'on appelle *Grage*. Après quoi on presse cette farine qui est fort humide, pour en exprimer le suc, ce qui se fait de cinq manieres. Quand la racine du manioc est ainsi gragée & pressée, on la travaille de deux façons differentes pour la conserver. La premiere c'est de la réduire comme en galettes que l'on fait sur une platine de fer fondu échauffée par du feu qui est dessous, & après l'avoir passé par l'*Hebichet*, c'est-à-dire une espece de crible fait de Roseau ou de queues de Latanier; & c'est en cet état qu'on la nomme *Cassave*. La seconde maniere est de la garder en farine, ce qu'on fait en la passant aussi par l'hebichet, & en la cuisant dans une poële où on la remue incessamment, afin de l'empêcher de s'attacher à la poële, ou de se lier ensemble. De quelque maniere qu'on la pré-

pare, c'est une très bonne nourriture & facile à digerer.

Après avoir parlé du Pain des Américains, il est naturel de passer à leurs Boissons. Les plus communes sont l'Ouyçou & le Mabi. Les autres qui ne se font que pour le plaisir sont le vin d'Acajou, le vin d'Ananas, qui est un des plus beaux fruits du monde, & l'eau-de vie de cannes. Ils en ont encore quelques autres qu'ils ont prises des Anglois, savoir le Sang-gris, la Limonade, & le ponche. Nous passerons legerement sur tout ceci, aussi-bien que sur les Scorpions, les Serpens, les Palmistes & les Vers de Palmistes, les Grenouilles ou Crapaux, le Piloris espece de Rat; & sur le mal de Siam, maladie contagieuse des Isles & très dangereuse, dont l'Auteur a été attaqué deux fois. Il suffira pour cette I. Partie, que nous disions quelque chose du Mancenilier, & des maladies & sortileges des Negres.

Le Mancenilier ressemble fort au Poirier, & son fruit à la Pomme d'apis; mais tout ce qui en dépend, son fruit, son bois, ses feuilles, le lait qui sort de son écorce, & même son ombre, est un poison très subtil & très violent. Le Lecteur en jugera par cet échantillon: c'est que si l'on passe sous cet arbre après une pluie, la moindre goute d'eau qui tombe sur la chair y cause des vessies, comme si c'étoit de l'huile bouillante qui y fût tombée. Cet arbre est d'ailleurs parfaitement beau, & son bois l'est encore davantage; ce qui fait qu'on l'employe à toutes sortes d'Ouvrages de menuiserie;

mais

mais c'eſt avec les précautions néceſſaires pour empêcher l'effet de ſon poiſon, ſoit en l'abattant, ſoit en le travaillant.

Quelque ſingulier que cela paroiſſe, ce que nous allons dire des Negres ne le paroitra pas moins. Ces peuples ſont ſujets, lorsqu'ils ont quelque chagrin, à ſe pendre ſans façon; manie funeſte, qui enleve quelquefois à un Maître tous ſes Negres en peu de tems, & qu'on ne peut guerir que par des ſtratagêmes cruels, comme par exemple en faiſant couper la tête & les mains à ceux qui ſe ſont tuez. Pour comprendre la vertu de ce remede, il faut ſavoir que ces pauvres Eſclaves s'imaginent qu'après s'être donné la mort, ils retournent dans leur pays; de ſorte qu'en ſe prétant à leur fureur, & en leur faiſant accroire que s'ils y retournent, ils y ſeront du moins ſans tête & ſans mains, on les épouvante ſi fort, qu'ils perdent entierement l'envie de faire le voyage.

Si ces faits ſont d'une nature à ne pouvoir être révoqués en doute, il s'en faut bien que les Sorcelleries des Negres, que le P. *Labat* attribue au Diable, ayent toute la probabilité néceſſaire pour convaincre les perſonnes qui ne ſont pas même d'une incrédulité à toute épreuve ſur ce qui s'écarte des loix ordinaires de la nature. Car, quoique l'Auteur ait pris toutes les précautions poſſibles pour prévenir nos ſcrupules ſur les hiſtoires qu'il nous rapporte à ce Sujet; & qu'il nous aſſure qu'il en a même vu quelques-unes de ſes propres yeux; on ne peut s'empêcher de ſouhaiter

haiter qu'il les eut vues toutes, & celle-ci en particulier.

Un Negre, ce sont les propres paroles de l'Auteur, *convaincu d'être sorcier & de faire parler une petite figure de terre, fut condamné par la Justice de l'Isle* (de St. Thomas) *à être brulé vif. Mr.* Vanbel, *s'étant trouvé sur son chemin, lorsqu'on le menoit au suplice, lui dit*: Hé bien, tu ne feras plus parler ta petite figure, elle est rompuë. *Le Negre lui répondit*: si vous voulez, Monsieur, je ferai parler la canne que vous tenez à la main. *Cette proposition étonna tout le monde. Mr.* Vanbel *pria le juge, qui étoit présent, de surseoir un moment l'exécution, pour voir si le Negre viendroit à bout de ce qu'il promettoit; & cela lui ayant été accordé, il donna sa canne au Negre, qui l'ayant plantée en terre, & fait quelques cérémonies autour, demanda à Mr.* Vanbel *ce qu'il vouloit savoir. Celui-ci lui ayant répondu qu'il vouloit savoir si un Vaisseau qu'il attendoit étoit parti, quand il arriveroit, ceux qui étoient dedans, & ce qui lui étoit arrivé pendant le voyage; le Negre recommença ses cérémonies; après quoi s'étant retiré, il dit à M.* Vanbel *de s'aprocher de sa canne, & qu'il entendroit la réponse de ce qu'il vouloit savoir. En effet, M.* Vanbel *s'étant aproché, il entendit une petite voix claire & distincte qui lui dit*: Le vaisseau que tu attends est parti d'Elseneur un tel jour, c'est un tel qui le commande; il a tels & tels Passagers avec lui; tu seras content de sa Cargaison; il a souffert un coup de vent en passant le Tropique, qui lui a rompu son petit hunier, & emporté sa voile d'artimon; il mouil-

lera ici avant trois jours: *Le Negre ne laissa pas d'être mené au supplice, & exécuté; & trois jours après, le vaisseau étant arrivé, on vérifia à la lettre toute la prediction.*

Cette avanture, que le P. *Labat* dit avoir aprise de M. *Vaubel* même qui étoit pour lors Directeur du Comptoir de Danemarc dans l'Isle de St. Thomas, est encore moins extraordinaire que l'évenement prodigieux causé par une Negresse, que le Lecteur pourra voir dans la 3. Partie; mais, ce seroit une chose encore plus extraordinaire, si l'on ne soupçonnoit pas l'Auteur d'avoir voulu se prêter à l'amour qu'ont la plupart des hommes pour le merveilleux.

Comme ce qui regarde les mœurs & les coutumes des Peuples, & sur-tout de ceux que nous appellons Barbares & Sauvages, nous qui sommes peut-être plus Sauvages & plus Barbares qu'eux, est dans les Relations ce qui doit le plus interesser les Lecteurs de bon gout, on lira sans doute avec plaisir ce que le P. *Labat* nous apprend des Caraïbes, vers le commencement de sa 2. Partie. Les Caraïbes sont les Sauvages naturels des Isles, Ils sont tous, tant les hommes que les femmes, fort bien faits, & même assez agréables de visage, quoiqu'il soit un peu défiguré par la mauvaise coutume qu'ils ont d'aplatir le front des enfans par une petite planche qu'ils lient fortement dessus; de maniere que sans hausser la tête, ils voyent presque perpendiculairement au dessus d'eux; ce qui pourroit leur faire appliquer, à plus juste titre qu'aux autres hommes, ces Vers d'Ovide *; *Pre-*

* Metam. l. 1.

Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque videre
Jussit &c.

Si l'habillement des Caraïbes de l'un & de l'autre Sexe est d'un côté très simple, puisqu'ils vont tout nuds, à une bande de toile de coton près, qui couvre les parties que la Nature leur inspire de cacher, ils rehaussent de l'autre cette simplicité par plusieurs ornemens à leur maniere. Le principal, & qui est comme le fond de leur ajustement, est le rouge dont ils s'enluminent tous les matins le visage & tout le corps, ce qui les fait assez ressembler, dit l'Auteur, à des Ecrevisses cuites. Ce n'est pas seulement pour l'ornement qu'ils se peignent de cette façon, c'est encore pour conserver leur peau contre l'ardeur du Soleil, & contre les morsures de certains insectes qui ont une une antipathie extrême pour cette peinture, faite de rocou detrempé dans de l'huile de Carapat ou Palma Christi. Cette couleur est commune aux deux Sexes; mais, ce que les hommes ont de plus à cet égard, ce sont des moustaches noires, & des lignes de la même couleur que leurs femmes ont soin de leur tracer sur le corps: chamarrure désagreable à nos yeux, mais très agreable aux leurs. Tous les degrez de parenté, excepté de frere à sœur & de fils à mere, ne sont point chez ces Sauvages un obstacle au mariage. Ils peuvent d'ailleurs avoir plusieurs femmes qu'ils traitent comme leurs Servantes; en quoi, dit l'Auteur,

teur, ils ſont plus raiſonnables que nous. Leurs armes ordinaires ſont, un couteau, qu'ils portent toujours à leur ceinture ; le bouton, qui eſt une eſpece de maſſue; des Arcs & des Fleches qu'ils empoiſonnent communément avec le lait qui ſort par incifion du Mancenilier, & qu'ils tirent avec une adreſſe extraordinaire. Quant à l'humeur des Caraïbes, ils ſont jaloux de leurs femmes à la fureur; & ils les tuent ſans miſericorde ſur le moindre ſoupçon; ils ſont outre cela vindicatifs & ivrognes à l'excès; mais hors de ces trois paſſions ils ſont d'une indifference qui eſt encore plus exceſſive: de ſorte qu'on pourroit dire d'un Caraïbe avec raiſon,

*Si * fractus illabatur orbis*
Impavidum ferient ruinæ.

Les Caraïbes ſont d'excellens hommes de mer: les bâtimens dont ils ſe ſervent ſont de deux ſortes, appellez l'une *Pirogue* & l'autre *Bacaſſas*, qu'ils font aller par le moyen d'une rame faite comme une pelle à four, nommée *Pagalle* qu'ils gouvernent à la main & ſans apui. Quand ils voyagent, ils portent avec eux tous les utenciles de leur menage, & ſurtout leurs *Hamacs* qui ſont des lits faits d'une groſſe piéce de toile de 6 à 7 pieds de long ſur 12 à 14 pieds de large, leſquels ils ſuſpendent en l'air avec des cordes à des arbres, ou poteaux, ou autres apuis convenables

Comme nous nous ſommes un peu étendus

* Horat. Ode 3. l. 3.

dus sur le Sujet des Caraïbes, nous ne dirons rien des diverses manieres de pêcher usitées dans les Isles, mais nous toucherons quelque chose des *Mulâtres*, par la raison qui nous a arrêtez sur les Caraïbes.

Les *Mulâtres* naissent d'une mere noire & d'un pere blanc, ou d'un pere noir & d'une mere blanche. La première de ces générations est beaucoup plus ordinaire que la seconde: ce qui ne fait pas honneur aux hommes, non plus que la peine qu'on a trouvé necessaire de leur infliger, lorsqu'ils tombent dans le cas; afin d'empêcher que le nombre de ces Mulâtres ne s'augmente trop dans les Isles. La couleur de leur teint est un mélange de celles de leurs pere & mere. Mais en venant au monde, & pendant 8 ou 10 jours, cette couleur ne paroît point encore; ce qui facilite aux sages femmes les moyens de cacher au Baptême la veritable origine de ces Enfans. Car ils naissent rarement par un commerce légitime. Il y a cependant des exemples que des Blancs ont épousé des Negresses, & l'Auteur en raporte quelques-uns. Pour ce qui est des mariages d'une Blanche avec un Negre, il n'y a pas d'aparence que cela arrive: du moins le P. *Labat* n'en dit rien, quoiqu'il raporte un fait vraisemblablement plus extraordinaire; c'est que pendant son sejour aux Isles un certain Polonois y épousa une fille Blanche grosse d'un Negre, & voulut bien passer pour le Pere de cet Enfant: charité rare, ajoute l'Auteur, dans le siecle où nous sommes. Outre ces sortes d'Enfans, il en naît encore d'autres aux Isles,

favoir d'un Blanc & d'une Indienne, qu'on appelle *Metifs*.

On trouve ici la defcription de tant de plantes, arbres, & animaux curieux des Isles, que nous ne finitions point, si nous voulions donner une idée de tout ce que l'Auteur en dit. Mais nous pouvons affurer, qu'il montre en tout cela une exactitude & une connoiffance si parfaite, que le Lecteur fera infailliblement fatisfait des lumieres qu'il donne fur les Arbres appellez Etrangle ou Paletuvier, & Goyavier, fur les Perroquets, fur les Erabes, fur les Ramiers, fur les Poiffons nommez Lamentin & Citiri, de même que fur les fontaines bouillantes & la fouffriere de la Guadeloupe, fur l'arbre de Capaü, fur les bois Caiteux, fur les ignames & les patates, fur les oifeaux appellez Diables, fur les mouches dont il y a une infinité d'efpeces curieufes, fur les animaux appellez Tatou & Agonti; fur les Cochons marons, fur l'arbre qui porte le coton, & enfin fur la chaux & les differentes pierres des Ifles.

La 3. Partie roule prefque toute entiere fur le Sucre & fur ce qui y a raport: connoiffance à la quelle ne contribua pas peu la Charge de Procureur Syndic de la Miffion de la Martinique que l'on confera à l'Auteur. Mais, avant que d'entrer en matiere, le P. *Labat* nous entretient de toutes les efpeces de bois qu'on employe dans les bâtimens, & de la maniere de couvrir les maifons avec des têtes de Cannes ou de rofeaux, & des differentes liannes qui font des efpeces d'oziers qui fervent aux mêmes ufages que les

les cordes, ce qui est suivi des descriptions de l'Oranger, du Calebassier, du Cocos, du Dattier, du Palma Christi, du Corossollier; du cœur de bœuf, du bois immortel, du Medecinier, du Bananier, du Figuier & du Balisier. Voyons maintenant ce qu'il dit du Sucre.

L'Auteur, après avoir marqué l'Epoque des Sucreries Espagnoles vers la fin de l'an 1580; celle des Sucreries Angloises en 1643, & celle des Sucreries Françoises en 1648; passe à la description des Cannes de Sucre qui sont naturelles aux Isles. Il n'y a rien à desirer à ce qu'il nous dit sur la maniere de les planter & de les cultiver: il nous instruit ensuite de tout ce qui regarde les Moulins à Sucre, dont il y a trois especes principales; les Moulins à vent, les Moulins à eau, & les Moulins mus par des bœufs ou par des chevaux. Ce sont des Negresses, au nombre de 4 ou 5, qui servent ces Moulins, & chacune a son emploi particulier. Ce travail demande beaucoup de soin & de vigilante, sur-tout de la Negresse qui *donne à manger au Moulin*; c'est-à-dire, qui pousse les Cannes dans l'entre-deux des tambours; car si elle s'endort, ou si elle n'y prend garde, elle court souvent risque de perdre la vie de la maniere du monde la plus cruelle, comme cela arrive quelquefois malgré les précautions que l'on peut prendre pour prevenir ce malheur ou pour y remedier. Une de ces précautions est d'avoir toujours sur l'établi qui est devant le Moulin, & sur lequel cette Negresse travaille, une serpe lien affilée,

afin

afin de lui couper le bras, s'il arrivoit qu'il se trouvât pris entre les tambours : Expedient triste, & pourtant nécessaire, pour sauver le reste du corps; mais quelquefois inutile, surtout aux moulins à eau & à vent, à cause de la rapidité avec laquelle ils marchent. Le P. *Labat* raporte plusieurs exemples de ces funestes accidens; entr'autres, celui-ci, qui arriva à la Guadeloupe en 16,9

Une Negresse du Sr. Greffier, habitant du Quartier des trois Rivieres, c'est l'Auteur qui parle, *s'étant prise au Moulin, & criant de toutes ses forces, le Rafineur courut à son secours. Il prit & tiroit fortement les deux bras de cette femme, qui avoient été pris successivement, parceque se sentant une main prise, elle y avoit porté l'autre pour se soulager. Un Negre, qui vouloit mettre une pince de fer dans les dents pour arrêter le mouvement, pendant qu'on détournoit l'eau, se pressa trop & mit la pince trop bas; de sorte qu'une dent se rompit, & la pince glissa entre les tambours, qui la repousserent si violemment contre celui qui la tenoit, qu'un des bouts lui creva l'estomac, & l'autre lui fracassa la tête: cependant, la roue s'étant chargée d'eau, son mouvement redoubla, & le Rafineur se trouva pris avec la Negresse qu'il avoit voulu secourir, & passa entre les rouleaux & fut fracassé avec elle.*

Cela est horrible; mais ce qui l'est bien davantage, c'est que les Anglois se servent de ce tourment pour faire mourir les Caraïbes & leurs Negres.

On ne peut rien lire de mieux circonstancié & de plus exact, que la description que fait

le P. *Labat* des Sucreries & de tout leur équipage, c'est-à-dire de tous les instrumens employez à la fabrique du Sucre. Nous n'entrerons point dans tout ce détail. Nous nous contenterons de dire qu'il y a 10. especes de Sucre.

1. Le *Sucre brut* ou *Masconade*, qui est le premier qu'on tire des Cannes, & qui sert de matiere à tous les autres.

2. Le *Sucre terré*, ou *Cassonnade blanche*, qui se blanchit au sortir des chaudieres, sans être fondu une seconde fois, ni clarifié avec des œufs.

3. Le *Sucre passé*, ou *Cassonnade grise*, dont l'invention vient des Anglois.

4. Le *Sucre de gros sirop.*

5. Le *Sucre de sirop fin.*

6. Le *Sucre d'écumes.*

7. Le *Sucre Rafiné.*

8. Le *Sucre Royal*, qui est le Sucre rafiné mis en petits pains, & qui est le plus beau de tous les Sucres.

9. Le *Sucre tapé*, qui est du Sucre tapé & mis en forme à coups de Pilon.

10. Enfin le *Sucre candi.*

Outre le Sucre que les cannes produisent, on en tire aussi de l'eau-de-vie, que l'on appelle *Guildive.* On trouve ici le même détail, & la même exactitude, dans la description de la fabrique de cette liqueur, & des utenciles que l'on y employe. Après quoi l'Auteur, ayant donné la Liste des Negres nécessaires dans une habitation, montant à 120. & avoir marqué l'emploi de chacun & fixé la dépense nécessaire pour leur nouriture & pour leur entretien; compte qu'une Sucrerie bien en-

entretenuë, (toutes ces depenses payées & celles du Maitre) peut raporter toutes les années l'une portant l'autre environ dix mille écus. Il finit cette 3. Partie par un détail des Manufactures qu'on pourroit établir aux Isles, & des marchandises que l'on y pourroit porter, & sur lesquelles il y auroit un profit considerable à faire.

Le mal de Siam, dont l'Auteur dit au commencement de la 4 Partie qu'il fut attaqué pour la seconde fois, nous servira d'occasion pour dire quelque chose de cette maladie qui fait quelquefois de si grands ravages dans les Isles; & nous ramenerons ici tout ce qu'il en dit en divers endroits de son Ouvrage. Elle s'appelle *Mal de Siam*, parcequ'elle fut apportée à la Martinique par un Vaisseau qui venoit de cette Ville, & qui l'avoit prise au Brezil où il avoit touché. Elle est contagieuse, & a des effets aussi differens que funestes; & ses Symptômes sont aussi autant differens que le sont les temperamens des personnes qui en sont attaquées. Ordinairement elle commence par un grand mal de tête & de reins, qui est suivi tantôt d'une grosse fievre, & tantôt d'une fievre interne qui ne se manifeste point au dehors. Souvent il survient un débordement de sang par tous les conduits du corps, même par les pores. Quelquefois on rend des paquets de vers de differentes grandeurs & couleurs, par haut & par bas. Il paroît à quelques-uns des bubons sous les aisselles & aux aines, les uns pleins de sang caillé noir & puant, & les autres pleins de vers. Il est arrivée à quelques

 per-

personnes, qui ne se sentoient qu'un petit mal de tête, de tomber mortes dans les rues, & presque toutes avoient la chair aussi noire & aussi pourie un quart d'heure; après qu'elles étoient expirées, que si elles eussent été mortes depuis 4 ou 5 jours. C'est ce que le P. *Labat* nous aprend de ce mal dans sa 1. Partie, mais ce qu'il en raporte dans la 2. paroît encore plus extraordinaire.. Un jeune homme, ayant été attaqué de ce mal pendant qu'il dormoit, s'éveilla en sursaut, & se mit à crier qu'on lui rompoit les jambes. A ses cris, on courut à lui, & on lui trouva les jambes toutes noires & sans mouvement. Un moment après, il s'écria qu'on lui rompoit les genoux, & ensuite les cuisses; &, à mesure que la noirceur montoit, la partie devenoit insensible. Il perdit de même très vite l'usage des bras, & enfin de l'epine du dos, en criant toujours qu'on le brisoit en pieces. En un mot, en moins d'une demie heure, il perdit la parole, la connoissance, & la vie. Lorsque l'on est attaqué de ce mal de cette violente maniere, il n'y a pas moyen d'en arrêter le cours; mais, quand ses effets sont moins rapides, on a d'excellens remedes, qui tirent d'affaire le malade plus ou moins vîte, suivant sa constitution.

Cette 4. Partie est une des plus curieuses, & on lira avec beaucoup de plaisir ce que le P. *Labat* y raporte sur le colibris, le plus petit & le plus beau de tous les oiseaux, sur les Borgans de teinture, sur les liannes à sang & à eau, sur les raquettes, sur la cochenille, sur le chataignier, sur le figuier sauvage, sur

sur les pistaches, & sur les serpens dont il dit des choses qui satisferont extrêmement les Naturalistes; sur la sensitive, sur le boucon de cochon, sur la plante appellée cousin, sur l'ipececuanha, sur le caratas, sur le Pantouflier, sur l'espadon, sur l'épian, maladie ordinaire des Sauvages, & à qui on doit la commode invention des perruques, & enfin sur le tabac dont on trouve ici une ample description, quant à la maniere de le cultiver & de le travailler.

Pour ne par trop nous étendre, nous nous contentons d'indiquer toutes ces matieres; & nous croyons qu'il suffira pour cette 4. Partie de dire quelque chose des Negres, & d'ajouter, comme l'Auteur, une espece de suplement à ce que nous avons déja raporté des Caraïbes.

Les Negres, que l'on a aux Isles où ils sont Esclaves viennent, pour la plupart des deux Compagnies de Guinée & de Senegal autorisées par le Roi de France pour faire seules ce Commerce. Les Negres, que les Princes Afriquains vendent à ces Compagnies, sont de 4. Sortes. 1. Les Malfaiteurs. 2. Les Prisonniers de guerre qu'ils font sur leurs voisins. 3. Les Esclaves mêmes de ces Princes ou d'autres personnes considerables. 4. Ceux que l'on derobe sur les voisins de ces Princes, qui y consentent assez souvent, pour remplir les engagemens qu'ils ont pris avec ces Compagnies, lorsqu'ils n'ont pas en leur pouvoir assez d'Esclaves pour y satisfaire par eux mêmes. Les Negres volez sont le plus grand nombre, d'autant plus qu'outre ces

Compagnies Privilegiées, il y a une infinité de Marchands contrebandiers dans ce Commerce comme dans tout autre. La maniere dont ces Marchands les enlevent est assez curieuse.

Comme c'est une loi très ancienne, que les Terres soumises aux Rois de France rendent libres tout ceux qui s'y peuvent retirer, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Louis XIII. consentit que les premiers Habitans des Isles eussent des Esclaves; mais, ce qui l'y engagea enfin ce fut la representation qu'on lui fit que c'étoit l'unique moyen de retirer les Africains de l'idolatrie; ce qui étoit prendre par son endroit sensible un Prince dont la pieté est assez connue. Mais l'évenement n'a pas trop bien répondu à la pieuse intention de ce devot Monarque; car il est assez rare que ces Negres embrassent sincerement le Christianisme, & on a lieu de croire, après l'experience qu'on en a faite plusieurs fois, & dont le P. *Labat* nous donne des exemples, que s'ils retournoient dans leur pays, ils se dépouilleroient du nom Chrêtien aussi facilement que de l'habit Européen dont ils se trouveroient revetus en y arrivant. Cependant, ils s'acquittent assez bien exterieurement de tous les devoirs du Christianisme, & en particulier il n'y a rien à désirer au respect qu'ils ont pour ceux qui les ont tenus sur les Fonts de Baptême; ils ont d'ailleurs beaucoup d'autres bonnes qualitez, dont leur veneration pour les veillards, leur affection pour leurs Maitres, & l'amitié qu'ils ont les uns pour les autres, ne sont pas les moindres

dres. On y peut ajouter la patience extrême qu'ils ont dans leurs maladies; leur intrepidité extraordinaire, & le mepris qu'ils ont pour la mort. Ces bonnes qualitez sont un peu balancez, par une vanité difficile à dompter, & par un penchant aussi invincible à la vengeance.

La danse est la passion favorite des Negres: & celle qui leur plaît davantage & qui leur est la plus ordinaire est le *Calenda*; mais cette danse est composée de postures si indecentes & de mouvemens si lascifs, que les officiers du Roi ont jugé à propos de la defendre, ce qui n'empêche pourtant pas qu'ils ne la dansent, quoiqu'avec cela on ait soin de leur apprendre les dances Françoises, pour leur en faire perdre l'idée. L'Empire qu'ils ont sur leurs femmes est à peu près égal à celui que les Caraibes ont sur les leurs;& quoiqu'ils aiment à les voir habillées proprement, il n'est pas fort ordinaire qu'ils les fassent manger avec eux, au lieu que presque toujours elles les servent à table. Il n'y a gueres que les jeunes Negres qui se relâchent de cette severité, leur age les portant à cette condescendance pour leurs femmes, aparemment par une suite de leur passion pour le vice de la chair. En effet, cette passion est extrême en eux, sur-tout pendant la jeunesse, & même dans l'enfance. L'Avanture que l'Auteur nous raporte à ce Sujet en est une preuve, puisque de plusieurs petits Negres qu'il surprit lui-même un jour en flagrant delit avec de petites Negresses, le plus agé n'avoit qu'environ neuf ans. Le P. *Labat* les ayant fait fouetter d'importance, un Negre

plus âgé le vint prier de faire cesser ce châtiment, alégant qu'il avoit quelque chose à lui dire pour leur justification. L'Auteur ayant eu pour lui cette complaisance, le Negre lui demanda s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit chez lui un tel Negre avec le Tonnellier pour aprendre à faire des bariques. *Je lui dis qu'oui*, ajoute le P. *Labat*. *He bien*, me dit-il, *t'a-t-il aporté des barriques? Je lui repondis qu'il ne pouvoit pas encore avoir apris à en faire, parce-qu'il n'y avoit que peu de jours qu'il étoit en apprentissage, mais qu'il aprendroit peu à peu, & qu'ensuite il en feroit. Toi tenir esprit*, me dit-il, *pour Tonnellier, mais toi bête pour petits biches-là* (*biche* est un mot de leur jargon qui signifie *des enfans.*) *Pourquoi toi faire batre eux? Je lui en dis la raison, mais il me repliqua encore une fois que j'étois bête. Hé pourquoi*, lui dis-je? *Parce*, me répondit il, *que quand ils seront grands, tu les marieras, & tu voudras qu'ils te fassent des biches tout aussi-tôt; & comment veux-tu qu'ils les fassent, s'ils n'ont pas appris tout doucement quand ils étoient jeunes?* Si ce raisonnement n'est pas solide, il faut du moins convenir qu'il est spirituel. En effet, ils ne manquent pas d'esprit; & ils le font surtout briller dans la raillerie où ils excellent. Voyons à present ce que l'on peut ajouter à ce que nous avons déja dit des Caraïbes.

Une des connoissances les plus interessantes au Sujet de ces Sauvages, est celle de leur origine. L'Auteur donne là-dessus une conjecture assez plausible, que l'on tire de leurs langages, car ils en ont de trois sortes. Le pre-

premier, qui est le plus ordinaire, & celui que tout le monde parle, est comme affecté aux hommes. Le second est tellement propre aux femmes, que quoique les hommes l'entendent, ils se croiroient deshonorez, s'ils l'avoient parlé. Elles ne s'en servent qu'entre elles; & quand elles parlent à leurs maris, elles doivent le faire en langage commun. Le troisieme est un jargon qu'ont inventé les hommes qui ont été à la guerre. Les femmes & les jeunes gens n'y entendent rien; & c'est la Langue dont ils se servent quand ils tiennent des assemblées dont ils veulent que les résolutions soient secretes. C'est sur les deux premieres Langues que l'on juge que les Sauvages que Christophe Colomb trouva dans les Antilles ne sont point naturels du pays. Il y a effectivement une très grande difference entre eux, & ceux de la Terre ferme, soit pour la langue, soit pour les mœurs & les coutumes. Le sentiment le plus suivi est donc qu'ils viennent de la Floride, & que c'est le hazard ou quelque raison de societé, qui les a conduits & fixez dans ces Isles. L'Auteur aporte encore d'autres preuves pour appuyer ce sentiment.

Après l'Origine des Caraïbes, ce qui doit le plus exciter notre curiosité à leur égard, c'est leur Religion. Suivant le P. *Labat*, ils n'en ont aucune, & n'ont point de culte fixe: ils semblent ne connoitre d'autres Etres que les materiels; & ils n'ont même dans leur Langue aucun terme pour exprimer *Dieu* ou un *Esprit*. Mais, ils reconnoissent confusément deux Principes; l'un bon, & l'autre mau-

vais. Ils appellent le second *Maniton*, & lui attribuent tout le mal qui leur arrive. C'est pour cela qu'ils le prient, mais sans aucune regle, & seulement pour l'empêcher de faire du mal; pendant que, par un raisonnement des plus sauvages, ils disent que le premier de ces deux principes étant bon il est inutile de le prier. Ces égards pour ce mauvais principe n'empêchent pourtant pas qu'ils ne soient tourmentez par le Diable. Du moins l'Auteur nous en assure, en ajoutant qu'une Croix suffit pour les delivrer de cette possession. Mais le Lecteur fera peut-être moins d'attention à cela qu'à leur habileté à nager. Il semble qu'ils soient nez dans l'eau ou pour l'eau: non seulement les femmes nagent, mais même les Enfans au sortir du ventre de leur mere. On a vu un de ces Sauvages rester 60. heures sur l'eau, sans planche, ou autre bois qui le pût soulager; & il n'y a point de poisson dans la mer, quelque gros & quelque vorace qu'il soit, qu'ils n'aillent combatre, & dont ils ne viennent enfin à bout. Nous renvoyons le lecteur à ce que le P. *Labat* raporte sur ce Sujet.

Nous serons beaucoup plus courts sur la 5. Partie, que sur les autres, parcequ'elle ne contient gueres que des voyages de l'Auteur d'une Isle des Antilles à l'autre, les descriptions de ces Isles, & des hostilitez entre les François & leurs Ennemis, lesquelles nous nous contenterons d'indiquer après la 6. Partie, où nous avons jugé à propos de renvoyer tout ce qu'il dit sur ce Sujet; afin d'eviter la confusion que cela auroit aportée dans no-

notre Extrait, dont le fil eût été par-là souvent interrompu. Quant aux autres matieres que l'Auteur traite dans cette partie, elles roulent entr'autres sur les singes, sur le Tamarin, sur les cochons & Negres marons, sur le Cayman, sur les Coquillages de Mer, sur les pommes de raquettes, sur le Gommier, sur le Savonnier, sur le Courbari, sur la Souffolane, sur le balàtas, sur l'Arbre appellé pain d'epices, & sur la chasse des ramiers. On trouvera dans toutes ces descriptions des choses fort curieuses, mais qui nous meneroient trop loin, si nous voulions seulement les parcourir.

Nous passerons presque aussi legerement sur la 6. Partie, par une des raisons que nous avons alleguées de notre brieveté sur la 5. Nous dirons seulement quelque chose du Cacao, après avoir remarqué que l'on trouvera ici encore bien des choses curieuses touchant le Cedre ou Acajou, le remede dont les Missionnaires se servent pour guerir les Payens obsedez, les oiseaux appellez Diables, les Macreuses, le bois de merde, le baulme à Cochon, le bois de ciprès ou de roses, les oiseaux appellez Flamand, Grand-Gosier, Fregate, les oiseaux de Tropique, les poissons nommez Bonite ou Germon, Carangue, Perroquet de mer, Balaon, Soufleur ou Dauphin, & enfin touchant plusieurs Coquillages.

Le Cacao est le fruit d'un Arbre appellé Cacaotier. Le Cacao est aussi propre à l'Amerique, que le Caffé l'est à l'Arabie & le Thé à la Chine. Quoique le Chocolat qui

est

est composé de ce fruit fût en usage en Amerique longtems avant que les Espagnols s'y fussent établis, ce ne fut pourtant qu'en 1684. que les François commencerent à cultiver l'arbre qui le produit, parcequ'en ce tems-là le Chocolat étoit à la mode presque partout. En quelque pays qu'il croisse, pourvu que le Chocolat dont il est fait soit bien préparé, il est certain que c'est une liqueur qui a une infinité de bonnes qualitez. Elle est nourissante & en même tems très facile à digerer; deux choses qui ne se rencontrent jamais dans aucun autre aliment. Le Chocolat aide à la digestion, sans exciter dans le sang un mouvement trop violent: au contraire, rien n'est plus propre à l'adoucir, & à maintenir dans les humeurs cet équilibre si necessaire pour la Santé; & il peut suffire tout seul à la nouriture des personnes, de quelque âge qu'elles soient. Les petits habitans, qui cultivent le Cacao dans les gorges des montagnes du quartier de l'Ouest de St. Domingue, ne nourissent point leurs enfans d'autres chose: ils leur donnent le matin du Chocolat avec du mahis; & c'est leur diné & leur soupé tout ensemble, sans qu'ils ayent besoin d'autre chose le reste de la journée. On reconnoît la bonté de cet aliment par l'embonpoint, la vigueur, & la force des Enfans. Il est d'ailleurs très bon contre la Phtisie. Il est aperitif, & epure les esprits, beaucoup mieux que le café, dont le mouvement violent, & l'agitation qu'il cause dans le sang & dans les humeurs, ne peuvent manquer à la fin d'être très préjudiciables à la Santé.

C'est le jugement que le P. *Labat* porte

du

du Chocolat ; & nous avons crû que le Lecteur seroit bien aise de connoître le sentiment d'un Naturaliste aussi habile & aussi judicieux que lui touchant les qualitez d'une boisson sur lesquelles les savans sont assez partagez. Quoiqu'il en soit, après les preuves qu'il nous donne de sa vertu nourrissante, il y a toute apparence qu'il doit rompre le jeune, comme l'Auteur lui-même le décide dans sa I. Partie, en quoi il s'accorde avec Stubbe, Medecin Anglois, qui a fait un Traité qui montre qu'on tire plus d'humeur nourrissante d'une once de Cacao, que d'une livre de bœuf ou de mouton. Et quoique Caldera * Medecin Espagnol après avoir soutenu le même sentiment dans son *Tribunal Medico-magicum*, y ait renonçé depuis sur un Livre du Cardinal Brancaccio qui prouva le contraire, il est sûr qu'une des qualitez qu'on lui puisse le moins disputer à présent est celle de nourrir, & par conséquent de rompre le jeûne.

Après nous avoir suffisament instruit de la maniere de cultiver le Cacao, le P. *Labat* nous apprend celle de préparer le Chocolat, pour le boire. Il prefere l'eau au lait pour le dissoudre, & assure qu'il est bon de le faire mousser, après quoi il donne une regle pour le faire en perfection. Comme la vanille est avec le Cacao un des principaux ingrediens du Chocolat, on en trouve ici une ample description : l'Auteur cependant en con-

* Voy. Bayle *Rep. des Lett.* Nouv. de May 1685. Art. 4.

une Histoire abregée de l'Isle de St. Domingue, qui contient des choses très curieuses, & qu'on lira avec beaucoup de plaisir. aussi-bien que tout ce que le P. *Labat* dit de la Cateline, de Port-Ric, du Coffre à mort, de l'Isle à crabes, de l'Isle de St. Thomas, & de son commerce, & de l'Isles de la Negade, de Saba, & de St. Eustache.

La Guerre ayant été déclarée en Europe vers la fin de Mai 1702. & la nouvelle s'en étant répandue aux Isles quelques mois après, on se mit à la Guadeloupe en état de se defendre contre les Anglois qui selon toutes les apparences devoient attaquer cette Isle. Ils le firent en effet après s'être assemblez à l'Isle Marie Galante. L'Auteur étoit pour lors à la Guadeloupe, & il parle en temoin oculaire de tout ce qui se passa dans cette descente, dont le détail occupe presque toute sa 6. Partie. Il ne fut pas inutile dans toute cette affaire qui fut très vive de part & d'autre. Tout l'avantage resta pourtant du côté des François, puisque les Anglois, après avoir été batu plusieurs fois, furent enfin obligez de se retirer.

Le P. *Labat* avoit été honoré de plusieurs emplois considerables dans les Missions des Isles, & en particulier de celle de Superieur de la Martinique & de Prefet Apostolique, lorsque la situation des affaires des Missions, ayant obligé les Jacobins à deputer un de leurs Peres en France, le sort tomba sur lui, & il partit pour s'y rendre avec le caractere de Commissaire du Superieur General par toute la France. Ce fut la nuit du 8. au 9. Août 1705. qu'il

qu'il mit à la voile. Son passage à la hauteur & à la vue des Bermudes lui donne occasion de faire une histoire abregée de ces Isles, comme il en a donné de toutes celles que nous avons indiquées, aussi-bien que de plusieurs autres dont nous n'avons point parlé, & sur lesquelles on peut assûrer le Lecteur qu'il trouvera toutes les lumieres qu'il poura souhaiter. Enfin il arriva à Cadix le 10 Octobre de la même année, c'est-à-dire, après 64 jours de trajet. Comme notre Extrait est déja assez étendu, nous n'ajouterons rien aux éloges que nous avons eu occasion de donner au P. *Labat*, dans le cours de son Ouvrage; & tout ce que nous pouvons dire à present, c'est qu'il est à souhaiter qu'il accomplisse la promesse, qu'il fait à la fin de son Journal, de publier quelque jour de pareils Memoires sur l'Espagne & sur l'Italie.

ARTICLE II.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Theodore Huet, Pasteur à la Haye. La Haye, P. Gosse & J. Neaulme, 1727, in 8. 352. pagg.

QUoique que le Public ait en quelque sorte un droit aquis sur les Sermons des Predicateurs de reputation, cette raison ne sauroit cependant le dispenser de la reconnoissance qu'il doit à ceux qui se de-

desistent en sa faveur d'une proprieté dont ils peuvent faire usage aussi long-tems qu'ils la conservent. Il est vrai, qu'on met quelques fois sur le compte de la Vanité de l'Auteur la louable Emulation qui lui fait publier ses Ouvrages. On a tort, *la Charité n'est point soupçonneuse*, il y a d'ailleurs de la Grandeur d'Ame à s'exposer à la Critique de quelques particuliers pour l'avantage du Grand Nombre. Nous ne doutons point que quand les Sermons qui fourniront la matiere de cet Article seront suffisamment connus, l'Auteur n'en retire les justes Eloges qu'il merite. Nous souhaiterions en notre particulier être en état de les bien faire connoitre Ce volume en contient douze dans l'ordre suivant.

La Grandeur du Ministere de l'Evangile 1 Thess: Ch. V. ℣ 25. *La Folie des Incredules*. Romains Ch. I. ℣ 22. *L'Opposition du Jugement des hommes & de Dieu*. Luc. XVI. ℣ 15. *Le Bonheur de la Mort des Gens de bien*. Pseaume XXXVII. ℣ 37. *Le Sacrifice d'Abraham*, Genese Ch. XXII. ℣ 1 à 14. *Les difficultez de la Religion* 1 Corinth. Ch. XIII. ℣ 9. *L'Amour des plaisirs* Eclesiaste IX. ℣ 7. 8. & 9. *Sur le premier jour de l'an*. 2 Corinth Ch: V. ℣ 1. *Le Choix des Societez*. 1 Corinth Ch: XV. ℣ 33. *Sur la Passion de Jesus Christ* Esaye LIII. ℣ 1 à 12. *Sur les Chatimens de Dieu* Michée Ch: V. ℣ 9. *Et la Parabole du figuier* Luc. Ch: XIII. ℣ 6. 7. 8. 9.

On ne s'attend pas sans doute, que nous donnions une idée de chacun de ces Ser-
mons

mots en particulier. Le precis de deux suffira, selon nous, pour faire connoitre la Methode de l'Auteur, & le fruit qu'on en peut retirer. Nous nous serions trouvez embarassez sur le choix, si l'importance & l'utilité de la matiere ne nous avoit determinés pour le second, & pour le neuvieme, plûtôt que toute autre consideration.

Il s'agit dans le second de la Folie des Incredules sur Romains I. ℣. 22. *Se disant être sages ils sont devenus fous.* L'Orateur Chrêtien commence son Discours par cette Reflexion d'un grand Roi, *Voici ce que j'ai trouvé, c'est que Dieu a fait l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours.* Convaincu par sentiment de la Vanité des biens du monde, Salomon en souhaitta qui eussent quelque proportion avec une âme raisonnable & immortelle. La recherche de la verité, l'Etude de la Sagesse, lui parurent seules dignes de ses Soins. Cultiver sa raison, corriger son Esprit & son cœur, ce fut la tâche que s'imposa cet illustre penitent. Portant ses regards sur la terre, il y decouvrit le Triomphe de l'Erreur & du vice sur la verité & sur la vertu. *A peine de mille hommes en trouva t-il un*, qui sentit le prix de sa raison & qui apportât à la recherche de la verité cette droiture si necessaire pour y reussir. Heureux notre Siecle, si parmi les avantages qui le distinguent à tant d'égards, il pouvoit compter cet Empire superieur de la raison, si peu connu dans les Siecles qui nous precederent!

Eclef: VII. ℣ 29.

Quoi que dans tout le Chapitre d'où le

Texte eſt tiré l'Apotre reflechiſſe en general ſur les égaremens du Paganiſme, ſa penſeé a particulierement pour Objet ceux qu'on nommoit les Savans, les Sages. La Grece en produiſit un très grand nombre, partagez même en differentes ſectes. St. Paul les enveloppe tous dans une même Condamnation, *ſe diſant être ſages ils ſont devenus fous.*

Il auroit été aiſé de decouvrir la fauſſe Sageſſe de tous ces anciens Philoſophes; mais comme le fruit de cette diſcuſſion n'auroit pas égalé le prix du tems qu'il y auroit falu employer, le Predicateur Chrétien s'attache à une meditation plus utile, c'eſt celle d'attaquer l'incredulité dans ſes principes.

Pour prouver la folie de ces pretendus Sages qui ſe parent inſolemment du titre d'*Eſprits-forts*; Il poſe d'abord en Logicien exact ſix maximés de la droite raiſon, qui ſervent de principes à toutes les reflexions qu'il fait dans la ſuite. Reprenant ces ſix maximes il en fait autant d'Articles de ſon Diſcours. Nous les mettrons en ſes propres termes à la tête de chacun des Articles, dont nous ne donnerons que quelques traits. Comme on ne connoit point de genre d'Incredules qui ne pêche contre quelqu'une de ces maximes, la comparaiſon qu'en fait l'Auteur avec leur Conduite met dans tout ſon jour l'oppoſition où elle eſt avec la Sageſſe dont ils ſe vantent.

Premiere maxime. *L'importance des queſtions qu'on agite, doit regler le travail & l'application*

plication qu'on apporte à en rechercher la verité. La pareſſe, l'Indolence, la diſtraction, toujours peu dignes de l'homme, ne degenerent elles pas en folie, lorsqu'elles ſervent de fondement aux doutes que l'on forme ſur la Religion? Ce ſont pourtant ces diſpoſitions qui forment une certaine Claſſe d'Incredules. Quelquefois ils le ſont par pareſſe. Un dementi donné à toute l'Antiquité n'oblige pas au même travail que l'Etude des monumens de l'Antiquité. D'autres ſont Incredules par une habitude d'Inaction qui fait inſenſiblement perdre à l'Eſprit la faculté de comparer des idées & de demêler des principes un peu abſtraits. Mille diſtractions pueriles partagent les autres, & donnent entrée a l'Irreligion, dans un Eſprit où les vains amuſemens ne ſauroient laiſſer place à la meditation & à l'Etude. Merveilleuſes diſpoſitions pour s'arroger le droit de regarder la pieté comme la Marque d'un petit genie, & l'effet du prejugé!

Seconde maxime. *Dans la recherche de la verité, il faut raporter l'examen de chaque queſtion à ſon tribunal legitime.* Si c'eſt là la route de la Sageſſe, jamais conduite n'en fut plus éloignée que celle de la plupart des Incredules. Chez eux la paſſion decide ſeule des plus grandes controverſes. Le Cœur juge de la Religion par le plan vie que la Cupidité s'eſt formé. Il trouve autant de chefs d'accuſation contre l'Evangile, que l'Evangile propoſe de maximes contraires à ſes divers penchans. Un homme ſage ſe

forme un plan bien different dans la recherche de la verité. S'agit il d'un raisonnement? Il en remet la discussion aux principes du sens commun. S'agit il d'un fait? Il en pese les temoignages. Mais prendre pour principe universel, que l'interêt des passions est la regle de la verité, c'est abjurer la profession d'homme raisonnable, & se mettre au rang de ces hommes qui *se disant être sages sont devenus fous*.

Troisieme maxime. *La nature de la question proposée regle la nature de l'évidence qu'on est en droit d'exiger.* Par Exemple, un homme à qui on propose quelqu'une de ces veritez qui sont l'Objet de la Geometrie ne doit son acquiescement qu'à une demonstration proprement dite. Mais il y auroit de l'absurdité à ce même homme, d'accuser d'injustice un juge, qui ayant condamné un criminel selon les Loix ne pourroit pas demontrer geometriquement l'équité de sa sentence. Telle est pourtant la methode confuse & tenebreuse de plusieurs Incredules. Traitez devant eux le paralléle de ces deux propositions, *Jesus Christ a preché l'Evangile*; *Jules Cesar changea la forme de la republique*; s'ils ne peuvent nier, qu'elles n'aient l'une & l'autre une égale certitude, un nouveau Subterfuge les derobera à la conclusion que vous pretendrez en tirer. Ils exigeront une plus grande Certitude pour la * premiere de ces propositions, que pour la derniere. L'Evidence

* On lit *derniere*, mais c'est sans doute une faute d'impression.

vidence morale ne leur paroit point assez forte; ils sont resolus de ne ceder qu'à des demonstrations Geometriques. Quelle audace à *des vermissaux de terre* d'asservir l'être Infini à leurs conceptions! Disons mieux, quelle petitesse d'Esprit que de confondre toutes les sciences, & tous les divers genres de preuves!

Quatrieme maxime. *Eviter par l'absurdité d'un Sistême les difficultez du Sistême opposé, c'est agir contre la droite raison.* Cette maxime est si claire qu'elle porte sa preuve avec elle. On l'oppose à la conduite de ces personnes qui s'étant formé l'habitude de n'envisager la Religion que du coté de ce qu'elle a d'obscur, n'ont cru pouvoir sortir des difficultez qu'elle leur presente que par la route de l'Incredulité. Mais on ne doit regarder comme legitime cette methode, que lors qu'on proposera un Systême mieux fondé, mieux suivi que celui de la Religion: Et quel est l'Incredule qui put soutenir un tel paralléle?

Cinquieme maxime. *Entre deux partis qui seroient également probables, il est de la Sagesse d'embrasser le plus sur parti.* Supposant que de la comparaison des differens Systemes des Incredules & de celui de la Religion, il resultât égalité de difficultez, égalité de preuves, en un mot egalité de raisons des deux cotez; que risque le Chrêtien? Quelques plaisirs passagers, toujours achettez trop cher; pendant que l'Incredule, pour joüir d'un bonheur peu réel & toujours de courte durée, s'expose à une infinité de mal-

heurs. Quoi! Sacrifiera t-on la probabilité de la felicité & de la misere éternelle à son avarice, à son ambition, à sa volupté? Lequel de ces deux hommes prend le parti le plus sage?

Sixieme & derniere maxime. *Il est contraire à la Sagesse de commencer l'examen des questions par les decider.* Il ne faut pas un grand effort de meditation pour sentir la justesse de cette maxime. On voit pourtant de ces pretendus *esprits forts*, qui sans avoir medité, comparé, consulté, ou sans avoir même pensé qu'il fut necessaire de reflechir, osent traiter nos argumens du Christianisme de Chimeres. Il est deplorable que l'ignorance, dont la modestie devroit être le principal appanage, soit cependant si decisive.

La Conclusion qui resulte de ces diverses reflexions n'est pas difficile à tirer. Si la Religion ramene les hommes de mille égaremens, si elle apprend à cultiver la raison, par cela même elle est aimable, elle est faite pour l'homme. Les hommes doivent donc s'y attacher, estimer toute chose au-dessous de la pieté & entrer dans les sentimens de ce Saint Personnage, qui s'écrioit, *O que bien heureux est le peuple duquel l'Eternel est le Dieu &c.*

Pseaume XXXIV. ℣ 12.

Comme nous nous sommes un peu étendus sur ce discours, nous ne ferons qu'indiquer les principaux Chefs de celui qui nous reste à parcourir pour remplir l'engagement que nous avons pris en commençant; En voici le Texte. *Ne vous abusez point les man-*

mauvaises Compagnies corrompent les bonnes moeurs. 1. Corinthiens Ch. XV. ℣ 33. Les liaisons qu'ont les hommes entr'eux, influent considerablement sur leurs mœurs; c'est la pensée de l'Exorde. Le reste du Discours roule sur deux Chefs. Premierement, quelles sont les liaisons & les societez criminelles qu'il faut eviter; & en second lieu des directions pour regler sa conduite à cet égard.

Pour avoir des idées justes sur les mauvaises compagnies que la Religion interdit à un Chrêtien, il faut eviter *un Esprit de Satyre*, & *un Excès de Complaisance*. Par un Esprit de Satyre, on rend le Genre humain meconnoissable, à force d'outrer le Tableau de sa corruption. Par un excés de complaisance, on fait l'Apologie d'un commerce universel avec tous ceux dont on est à portée, sous ombre que les hommes étant naturellement tous pécheurs, à moins que de vivre dans une solitude absoluë, il faut bien former des liaisons avec des personnes vicieuses.

Après cette reflexion generale, on donne cinq caractères des mauvaises Compagnies que le Chrêtien doit fuïr, s'il veut vivre conformement à sa vocation. 1. Toute societé fondée sur une passion criminelle est mauvaise & par sa nature & par ses effets. On doit s'examiner là-dessus avant que de former des liaisons.

2. Il faut fuir les Compagnies où le St. Nom de Dieu est prophané.

3. Un Chrêtien ne doit jamais accorder

sa familiarité à des gens qui font gloire d'attaquer les principes fondamentaux de la Religion.

4. Un quatrieme devoir de la vocation Chretienne c'est d'eviter toutes les societez dont les plaisirs ont pour but de flatter les sens & d'enflammer les passions.

5. & dernier Caractère des Societez que la Religion interdit, c'est leur opposition aux devoirs de la Charité. Cet Article porte contre la medisance. On demontre que l'habitude en est damnable; 1. Parce que la medisance detruit tous les fondemens de la societé. 2. Parce qu'elle est contraire à la premiere notion de l'equité qui est de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait. 3. Parce que la charité est l'ame du Christianisme & que le medisant ne sauroit être charitable. Enfin parceque la medisance est un de ces Crimes contre lesquels Dieu revele à plein sa colere, Jaques Ch: II. ✝ 13. 1 Corinth. VI. vs. 10.

Seconde Partie. Pour bien regler sa conduite dans le monde, il faut avoir

1. Un Esprit de retraitte. 2. Un Esprit de discernement. 3. Un Esprit de reforme. Par l'esprit de retraite on a le tems & l'occasion de penser au danger. Par l'esprit de discernement on choisit les Amis. Par l'esprit de refotme, on corrige les defauts qu'on a découvert dans ses habitudes, & on previent ceux qui pourroient s'y glisser.

Des Discours, qui offrent à la meditation tant de Sujets importans & des plans aussi detaillez, sembleroient devoir être longs.

Ce-

Cependant, si on compare leur nombre avec le petit nombre de pages de ce volume on comprendra aisement que l'Auteur n'est pas de ces parleurs éternels dont les Sermons ne finissent qu'après l'extinction de la voix & des forces du Predicateur. Etrange faculté, qui consiste seulement à pouvoir mettre des mots les uns après les autres! Est-ce là un si grand Sujet de s'aplaudir ? Il n'est rien au contraire de plus meprisable que ce debordement de discours; car si on le prend pour facilité de parler, on se trompe; ce n'est veritablement qu'impuissance de se taire, un des plus grands defauts de l'esprit; ainsi que la reproché autrefois au P. Bouhours Mr. Barbier Daucour. La brieveté de Mr. Huet n'est ni secheresse ni sterilité; elle est l'effet d'un choix judicieux, qui coûte toujours plus au Predicateur, que cette abondance de paroles superfluës, plus propre à fatiguer les Auditeurs qu'à les convaincre. La fecondité de son genie paroit sur-tout dans le dessein; content de dire ce qui est nécessaire pour se faire entendre, il écarte tout ce qui est étranger à son Sujet; & il sait joindre à cette grace qui plait, cette force qui persuade. En un mot il propose de grandes & d'importantes veritez, & sans épuiser l'attention de ceux qui l'ont écouté, il leur en laisse assez encore en les renvoyant pour reflechir & pour mediter sur ce qui leur a été dit. Ce que nous aurions souhaitté de moins dans ces discours c'est le trop frequent retour de certaines Epithetes; par exemple celle de *formidables*. Nous l'avons trouvée jusqu'à trois

Sentimens de Cleante lettre VI.

trois fois dans le même Sermon; c'est deux fois de trop. Page 296. *formidables profondeurs.* Page 302. *formidables Oracles.* Page 304. *Voix formidable.* Quelque authorisé & quelque expressif que puisse être un mot, plus il est remarquable, moins il doit reparoitre. Chez certains Predicateurs, tout est *Centre*, *Periodes*, *Sources de Preuves &c.* L'air de la Haye pourroit peut-être même passer pour contagieux à cet égard, quoi qu'on puisse être d'ailleurs très attentif contre l'Imitation.

ARTICLE III.

Lettres Persanes, Seconde Edition, revue, corrigée, diminuée & augmentée par l'Auteur. A Cologne chez Pierre Marteau, 1721. in 12. Tome II. p. 347.

NOus ne saurions douter que celui, à qui nous avons l'obligation du premier Tome des Lettres Persanes, ne soit aussi Auteur de celui-ci. On y voit regner le même Genie, le même tour d'Expressions, & le même melange de sublimité Orientale & d'enjouement François.

A son ordinaire notre Ecrivain traitte successivement differentes matieres; la Morale, la Politique, l'Histoire, la Metaphysique même, lui servent de Sujets, & mettent dans son Ouvrage cette agréable varieté qui plait tant à la plupart des Lecteurs.

Mais

Mais comme la varieté, si elle étoit seule, seroit une beauté fort defectueuse, voyons si c'est par ce seul endroit que ses Lettres sont dignes de la Curiosité du Public. Voici comme il s'exprime sur l'Air fier & ridiculement majestueux de certains grands.

„ Il y a quelques jours qu'un homme de „ ma Connoissance me dit: je vous ai pro„ mis de vous produire dans les bonnes „ maisons de Paris: je vous mene à pre„ sent chez un Grand Seigneur, qui est un „ des hommes du Royaume qui represente „ le mieux. P. 4, 5 à

„ Que cela veut-il dire, Monsieur? Est„ ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un „ autre? Ce n'est pas cela me dit-il. Ah! „ j'entens; il fait sentir à tous les instans „ la superiorité qu'il a sur tous ceux qui „ l'approchent: si cela est, je n'ai que faire „ d'y aller: je prens deja condamnation, „ & je la lui passe toute entiere.

„ Il fallut pourtant marcher, & je vis un „ petit homme si fier; il prit une prise de „ Tabac avec tant de hauteur; il se mou„ cha si impitoyablement; il cracha avec „ tant de flegme; il caressa les chiens d'u„ ne maniere si offensante pour des hom„ mes; que je ne pouvois me lasser de l'ad„ mirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi„ même, si lorsque j'étois à la Cour de „ Perse, je representois ainsi, je represen„ tois un grand sot! Il auroit fallu, Usbek, „ que nous eussions eu un bien mauvais „ naturel pour aller faire cent petites insul„ tes à des gens, qui venoient tous les jours

chez

„ chez nous, nous temoigner leur bienveuillance : il ſavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux ; & s'il l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour ; n'ayant rien à faire pour „ nous faire reſpecter, nous faiſions tout „ pour nous rendre aimables : nous nous „ communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils „ ne voyoient que notre cœur au-deſſus „ d'eux ; nous deſcendions juſqu'à leurs „ beſoins. Mais lorsqu'il falloit ſoutenir la „ Majeſté du Prince dans des Ceremonies „ publiques ; lorsqu'il falloit faire reſpecter „ la Nation aux étrangers ; lorsqu'il falloit animer les Soldats ; nous remontions cette „ fois plus haut que nous n'étions deſcendus ; nous ramenions la fierté ſur notre „ Viſage, & l'on trouvoit quelquefois que „ nous repreſentions aſſez bien.

Ce que notre Auteur dit de l'obligation où eſt l'être ſupreme d'obſerver les Loix de la Juſtice, obligation qui lui eſt impoſée par l'Eminence de quelques-unes de ſes perfections, eſt Metaphyſique à la verité, mais (*ce qui eſt rare*) n'en a pas moins de juſteſſe pour cela.

p. 40. & ſuiv. Que la juſtice eſt eſſentielle à Dieu.

„ S'il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il „ faut neceſſairement qu'il ſoit juſte : car „ s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les „ êtres.

„ La juſtice eſt un rapport de convenannance, qui ſe trouve réellement entre „ deux

„ deux choses : ce rapport est toujours le „ même, quelque être qui le considere, „ soit que ce soit Dieu, soit-que ce soit un „ Ange, ou enfin que ce soit un Hom- „ me.

„ Il est vrai que les Hommes ne voyent „ pas toujours ces rapports: souvent mê- „ me lorsqu'ils les voyent, ils s'en éloig- „ nent; & leur interêt est toujours ce qu'ils „ voyent le mieux. La justice éleve sa voix; „ mais elle a peine à se faire entendre dans „ le Tumulte des passions.

„ Les hommes peuvent faire des injusti- „ ces, parce qu'ils aiment mieux se satis- „ faire que les autres. C'est toujours par „ un retour sur eux mêmes qu'ils agissent: „ nul n'est mauvais gratuitement : il faut „ qu'il y ait une raison qui determine; & „ cette raison est toujours une raison d'in- „ terêt.

„ Mais il n'est pas possible que Dieu fas- „ se jamais rien d'injuste : dès qu'on sup- „ pose qu'il voit la justice, il faut necessai- „ rement qu'il la suive: car comme il n'a „ besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-mê- „ me, il seroit le plus mechant de tous les „ êtres, puisqu'il le seroit sans interêt.

„ Ainsi quand il n'y auroit pas de Dieu, „ nous devrions toujours aimer la justice, „ c'est-à-dire, faire nos efforts pour ressem- „ bler à cet être, dont nous avons une si „ belle idée; & qui, s'il existoit, seroit ne- „ cessairement juste. Libres que nous se- „ rions du joug de la Religion nous ne de- „ vrions pas l'être de celui de l'Equité.

„ Voilà,

„ Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser
„ que la justice est éternelle, & ne depend
„ point des Conventions humaines : &
„ quand elle en dependroit, ce seroit une
„ verité terrible, qu'il faudroit se derober à
„ soi-même.

„ Nous sommes entourez d'hommes plus
„ forts que nous ; ils peuvent nous nuire
„ de mille manieres differentes ; les trois
„ quarts du temps, ils peuvent le faire im-
„ punément. Quel repos pour nous de sa-
„ voir qu'il y a dans le Cœur de tous ces
„ hommes, un principe interieur, qui com-
„ bat en notre faveur, & nous mêt à cou-
„ vert de leurs entreprises !

„ Sans cela, nous devrions être dans une
„ frayeur continuelle; nous passerions de-
„ vant les hommes comme devant les Li-
„ ons; & nous ne serions jamais assurez
„ un moment, de notre Vie, de notre bien,
„ ni de notre honneur.

„ Toutes ces pensées m'animent contre
„ ces Docteurs, qui representent Dieu com-
„ me un être, qui fait un Exercice Ty-
„ rannique de sa puissance ; qui le font agir
„ d'une maniere dont nous ne voudrions
„ pas agir nous mêmes, de peur de l'offen-
„ ser ; qui le chargent de toutes les imper-
„ fections qu'il punit en nous ; &, dans leurs
„ Opinions contradictoires, le representent
„ tantot comme un être mauvais, tantot
„ comme un être qui hait le mal, & le punit.

„ Quand un homme s'examine, quelle
„ satisfaction pour lui de trouver qu'il a le
„ Cœur juste ! Ce plaisir, tout severe qu'il
„ est,

„ eſt, doit le ravir: il voit ſon être autant „ au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il „ ſe voit au-deſſus des Tigres & des Ours: „ Oui, Rhedi, ſi j'étois ſur de ſuivre tou- „ jours inviolablement cette équité, que „ j'ai devant les yeux, je me croirois le „ premier des Hommes.

La Lettre 108. & quelques-unes des ſuivantes contiennent une Diſſertation fort curieuſe ſur la petiteſſe du nombre des habitans de la terre, comparé à celui dont elle étoit peuplée autrefois. Notre Auteur ſoutient (*& il ne paroit que trop avoir raiſon*) qu'il n'y a pas ſur notre Globe la cinquantieme partie des habitans, qui y étoient du temps de Ceſar. Pour le prouver il parcourt les parties les plus connues de la Terre. p. 148. & ſuiv. La Terre beaucoup moins peuplée qu'autrefois.

Il ne trouve en Italie, que le Debris de cette Ancienne Italie, ſi fameuſe autrefois.

„ Il y avoit autrefois dans la Sicile de „ puiſſans Royaumes, & des peuples nom- „ breux, qui en ont diſparu depuis: cette „ Iſle n'a plus rien de conſiderable, que ſes „ Volcans.

„ La Grece eſt ſi deſerte, qu'elle ne con- „ tient pas la centieme partie de ſes An- „ ciens habitans. L'Eſpagne autrefois ſi „ remplie, ne fait voir aujourd'hui que „ des Campagnes inhabitées: Et la „ France n'eſt rien en comparaiſon de cet- „ te Ancienne Gaule, dont parle Ceſar.

Les pays du Nord ſont ſi degarnis, que de longtems les peuples n'y feront dans l'o-

 bligation

bligation d'envoyer des Colonies, & de chercher de nouvelles demeures.

„ La Pologne, & la Turquie en Euro-„ pe, n'ont presque plus de peuples.

„ On ne sauroit trouver dans l'Amerique „ la deux-centieme partie des hommes, qui „ y formoient autrefois de si grands empi-„ re.

„ L'Asie n'est gueres en meilleur état. „ Cette Asie mineure qui contenoit autre-„ fois tant de puissantes Monarchies, & un „ nombre si prodigieux de grandes Villes, „ n'en a plus que deux ou trois. Quant à „ la grande Asie, celle qui est soumise au „ Turc, n'est pas plus pleine; & pour celle „ qui est sous la domination de nos Rois; „ si on la compare à l'état florissant où elle „ étoit autrefois; on verra qu'elle n'a qu'u-„ ne très petite partie des habitans, qui „ y étoient sans nombre du temps des Xer-„ xes, & des Darius.

„ L'Egypte n'a pas moins manqué que les „ autres païs.

„ Enfin je parcours la Terre, & je n'y „ trouve que delabrement: je crois la voir „ sortir des ravages de la peste & de la Fa-„ mine. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est „ qu'elle se depeuple tous les jours: & si „ cela continue, dans dix siecles, elle ne „ sera qu'un Desert. Voilà, mon cher „ Usbek, la plus terrible Catastrophe qui „ soit jamais arrivée dans le monde: mais „ à peine s'en est-on apperçu, parcequ'elle „ est arrivée insensiblement: & dans le cours „ d'un grand nombre de siecles: ce qui

mar-

„ marque un Vice interieur; un venin secret
„ & caché; une Maladie de langueur, qui
„ afflige la nature humaine.

Après avoir, demontré le mal; notre Auteur s'attache à en rechercher la Cause: & cette Cause, selon lui, n'est autre que l'établissement de la Religion Chrétienne & de la Mahometane, qui l'une & l'autre ne sont rien moins que favorables à la propagation de l'espece. Causes de ce mal.

„ Je ne trouve rien, *dit-il*, de si contradictoire que cette pluralité de femmes permise par le Saint Alcoran, & l'ordre de les satisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes, dit le Prophete, parceque vous leur êtes necessaires comme leurs vêtemens. Voilà un precepte qui rend la vie du veritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, & seulement autant de Concubines & d'Esclaves, ne doit il pas être accablé de tant de vêtemens? Vos femmes sont vos labourages, dit encore le Prophete; approchez vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour. 1. Le Mahométisme.

„ Je regarde un bon Musulman comme un Athlete, destiné à combattre sans relache; mais qui bientot foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la Victoire, & se trouve, pour ainsi dire, enseveli sous ses propres Triomphes.

„ La Nature agit toujours avec lenteur,

„ & pour ainsi dire avec épargne : ses ope-
„ rations ne sont jamais violentes : jusques
„ dans ses productions elle veut de la Tem-
„ perance : elle ne va jamais qu'avec regle,
„ & mesure : si on la precipite, elle tom-
„ be bientot dans la langueur : elle emplo-
„ ye toute la force, qui lui reste, à se con-
„ server, perdant absolument sa vertu pro-
„ ductrice, & sa puissance generative.

„ C'est dans cet état de defaillance que
„ nous mêt toujours ce grand nombre de
„ femmes, plus propres à nous épuiser qu'à
„ nous satisfaire : il est très ordinaire de
„ voir parmi nous un homme dans un ser-
„ rail prodigieux, avec un très petit nom-
„ bre d'enfans : ces enfans mêmes sont la
„ plupart du tems foibles, & mal sains ; &
„ se sentent de la langueur de leur pere!
„ Ce n'est pas tout : ces femmes obligées
„ à une Continence forcée, ont besoin
„ d'avoir des Gens pour les garder, qui ne
„ peuvent-être que des Eunuques : la Reli-
„ gion, la Jalousie, & la Raison même ne
„ permettent pas d'en laisser approcher d'au-
„ tres : ces gardiens doivent-être en grand
„ nombre, soit afin de maintenir la tran-
„ quillité au dedans, parmi les guerres,
„ que ces femmes se font sans cesse ; soit
„ enfin pour empêcher les entreprises du
„ dehors. Ainsi un homme qui a dix fem-
„ mes, ou Concubines, n'a pas trop d'au-
„ tant d'Eunuques pour les garder. Mais
„ quelle peste pour la societé que tant d'hom-
„ mes morts dès leur naissance ! Quelle de-
„ population ne doit il pas s'ensuivre!

„ Les

„ Les filles Esclaves qui sont dans le
„ serrail pour servir avec les Eunuques, y
„ veillissent presque toujours dans une affli-
„ geante Virginité: elles ne peuvent pas se
„ marier pendant qu'elles y restent; & leurs
„ maitresses une fois accoutumées à elles,
„ ne s'en defont presque jamais.

„ Voilà comme un homme occupe lui
„ seul tant de Sujets de l'un & l'autre Sexe,
„ à ses plaisirs; les fait mourir pour l'Etat;
„ & les rend inutiles à la propagation de
„ l'Espece.

„ Constantinople & Ispahan sont les Ca-
„ pitales des deux plus grands Empires du
„ monde: c'est là que tout doit aboutir, &
„ que les peuples attirez de mille manieres,
„ se rendent de toutes parts. Cependant
„ elles perissent d'elles mêmes; & elles se-
„ roient bientot detruites, si les souverains
„ n'y faisoient venir presque chaque siecle
„ des Nations entieres pour les repeu-
„ pler.

Telles sont les raisons du depeuplement qu'on remarque dans les lieux où le Mahometisme est dominant: raisons qui à la verité ne tombent sur aucuns pays Chrétiens; ceux-ci neanmoins ont éprouvé le même malheur; mais c'est par d'autres causes. 2. La Religion Chrétienne.

La premiere, que notre Auteur allegue, est la prohibition du Divorce.

„ Par-là on ota non seulement toute la
„ douceur du Mariage, mais aussi l'on don-
„ ne atteinte à sa fin: en voulant resserrer
„ ses nœuds, on les relacha: & au lieu

 d'unir

„ d'unir les Cœurs, comme on le pretendoit, on les separa pour jamais.
„ Dans une action si libre, & où le cœur „ doit avoir tant de part, on mit la gêne, „ la necessité, & la fatalité du Destin. On „ compta pour rien les degoûts, les capri„ ces, & l'insociabilité des humeurs: on „ voulut fixer le Cœur: c'est-à-dire, ce „ qu'il y a de plus variable & de plus in„ constant dans la nature. On attacha sans „ retour & sans esperance des gens acca„ blez l'un de l'autre, & presque toujours „ mal assortis: & l'on fit comme ces Ty„ rans, qui faisoient lier des hommes vi„ vans à des Corps morts.
„ Ainsi les Chrétiens ne voyent dans les „ desagremens du Mariage que leur durée, „ & pour ainsi dire, leur Eternité: de là „ viennent les degoûts, les discordes, les „ mepris; & c'est autant de perdu pour la „ posterité.
„ Si de deux personnes ainsi liées, il y „ en a une, qui n'est pas propre au dessein „ de la nature, & à la propagation de l'es„ pece, soit par son temperament, soit par „ son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, „ & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle „ même.
„ Il ne faut donc pas s'étonner si l'on „ voit chez les Chrétiens tant de Mariages „ fournir un si petit nombre de Citoyens: le „ divorce est aboli: les Mariages mal as„ sortis ne se raccommodent plus; les fem„ mes ne passent plus, comme autrefois chez „ les Romains, successivement dans les

„ mains

„ mains de plusieurs maris, qui en tiroi-
„ ent en chemin le meilleur parti possi-
„ ble.

„ Il est assez difficile de faire bien com-
„ prendre la raison, qui a porté les Chré-
„ tiens à abolir le divorce: Le Mariage,
„ chez toutes les Nations du monde, est
„ un contrat susceptible de toutes les con-
„ ventions, & on n'en a du bannir que
„ celles, qui auroient pu en affoiblir l'ob-
„ jet: mais les Chrétiens ne le regardent pas
„ dans ce point de vue: aussi ont-ils bien de
„ la peine à dire ce que c'est: ils ne le
„ font pas consister dans le plaisir des sens;
„ au contraire, comme je te l'ai deja dit,
„ il semble qu'ils veulent l'en bannir au-
„ tant qu'ils peuvent: mais c'est une Ima-
„ ge, une figure, & quelque chose de mys-
„ terieux que je ne comprens point.

„ La prohibition du Divorce n'est pas la
„ seule cause de la depopulation des pays
„ Chrétiens; le grand nombre d'Eunuques
„ qu'ils ont parmi eux n'en est pas une
„ moins considerable.

„ Je parle des Prêtres & des Dervis de
„ l'un & de l'autre Sexe, qui se vouent à
„ une Continence éternelle: c'est chez les
„ Chrétiens la vertu par excellence; en
„ quoi je ne les comprens pas, ne sachant ce
„ que c'est qu'une vertu, dont il ne resul-
„ te rien.

„ Je trouve que leurs Docteurs se contre-
„ disent manifestement; quand ils disent
„ que le Mariage est Saint, & que le Ce-
„ libat, qui lui est opposé, l'est encor da-

 „ vantage:

„ vantage: ſans compter qu'en fait de pre-
„ ceptes, & de Dogmes fondamentaux, le
„ bien eſt toujours le mieux.

„ Le nombre de ces gens, faiſant pro-
„ feſſion du Celibat eſt prodigieux: les pe-
„ res y condamnoient autrefois les Enfans
„ dès le berceau: aujourd'hui ils s'y vouent
„ eux-mêmes des l'age de quatorze ans;
„ ce qui revient à peu près à la même cho-
„ ſe.

„ Ce metier de Continence a aneanti
„ plus d'hommes, que les peſtes, & les
„ guerres les plus ſanglantes n'ont jamais
„ fait. On voit dans chaque maiſon Reli-
„ gieuſe une famille éternelle, où il ne
„ nait perſonne, & qui s'entretient aux de-
„ pens de toutes les autres: ces maiſons
„ ſont toujours ouvertes comme autant de
„ goufres, où s'enſeveliſſent les races futu-
„ res.

„ Je ne te parle ici que des pays Catho-
„ liques: dans la Religion Proteſtante tout
„ le monde eſt en droit de faire des Enfans:
„ elle ne ſouffre ni Prêtres, ni Dervis: &
„ ſi dans l'établiſſement de cette Religion
„ qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes
„ fondateurs n'avoient été accuſez ſans ceſ-
„ ſe d'intemperance, il ne faut pas douter
„ qu'après avoir rendu la pratique du Ma-
„ riage univerſelle, il n'en euſſent encor
„ adouci le joug, & achevé d'oter toute la
„ barriere, qui ſepare en ce point le Naza-
„ réen, & Mahomet.

„ Mais quoiqu'il en ſoit, il eſt certain
„ que la Religion donne aux Proteſtans
un

„ un avantage infini sur les Catholiques.
„ J'ose le dire, dans l'état present où est „ l'Europe ; il n'est pas possible que la „ Religion Catholique y subsiste cinq cens „ ans.
„ Avant l'abaissement de la puissance d'Es„ pagne, les Catholiques étoient beau„ coup plus forts que les Protestans : ces „ derniers sont peu à peu parvenus à un „ Equilibre ; & aujourd'hui la balance com„ mence à l'emporter de leur coté : cette „ superiorité augmentera tous les jours ; „ les Protestans deviendront plus riches, „ & plus puissans ; & les Catholiques plus „ foibles.
„ Les pays Protestans doivent être, & „ sont réellement plus peuplez, que les „ Catholiques ; d'où il suit premierement, „ que les Tributs y sont plus considerables, „ parcequ'ils augmentent à proportion de „ ceux qui les payent.
„ Secondement, que les Terres y sont „ mieux cultivées. Enfin, que le commer„ ce y fleurit davantage, parcequ'il y a plus „ de gens qui ont une fortune à faire, & „ qu'avec plus de besoin, on y a plus de „ ressources pour les remplir.
„ Quant aux pays Catholiques, non seu„ lement la Culture des Terres y est aban„ donnée ; mais même l'industrie y est per„ nicieuse ; elle ne consiste qu'à apprendre „ cinq ou six mots d'une langue morte: „ dès qu'un homme a cette provision par „ devers lui, il ne doit plus s'embarrasser „ de sa Fortune : il trouve dans le Cloi-

„ tre une Vie tranquille, qui dans le monde lui auroit couté des sueurs & des peines.

„ Ce n'est pas tout; les Dervis ont en „ leurs mains presque toutes les richesses de „ l'Etat; c'est une societé de gens avares, „ qui prennent toujours & ne rendent jamais: ils accumulent sans cesse des revenus pour acquerir des Capitaux: tant „ de richesses tombent, pour ainsi dire, en „ paralysie; plus de circulation, plus de „ commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

„ Il n'y a point de Prince Protestant, qui „ ne leve sur les peuples dix fois plus d'impots, que le Pape n'en leve sur ses Sujets: „ cependant ces derniers sont miserables, „ pendant que les autres vivent dans l'Opulence: le commerce ranime tout chez les „ uns; & le Monachisme porte par tout la „ mort chez les autres.

Le rôle que le fameux *Laws* a joué en France est si étonnant, la Maladie Epidemique qu'il a causée dans ce Royaume, a passé avec tant de vitesse dans les pays voisins, & a eu des Symptomes si singuliers & des suites si funestes, qu'on ne sauroit conserver avec trop de soin le portrait d'un Homme qui a mieux connu que tous les Casuistes ensemble, jusqu'où peut aller l'Avarice, l'imbecillité & l'aveuglement de la nature Humaine.

Frag-

Fragment d'un Ancien Mythologiste.

Dans une Isle près des Orcades il naquit un Enfant, qui avoit pour pere Eole Dieu des vents, & pour mere une Nymphe de Caledonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts, & que dès l'age de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les metaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de Laiton, au lieu d'une d'Or, il reconnut la tromperie, & la jetta par Terre. Portrait de Laws p. 292 & s.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs; mais comme la Marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en Compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ses Voyages que dans la Betique l'Or reluisoit de toutes parts. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour lors: mais ce Dieu ayant quitté la Terre; il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque: Peuples de Betique, vous croyez être riches, parceque vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié: croyez moi, quittez le pays des vils metaux; venez dans l'Empire de l'imagination, & je vous promets des richesses, qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitot il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa Marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours,

refours, & il s'écria? Peuples de Betique voulez-vous être riches. Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi: mettez-vous tous les matins dans l'Esprit, que votre fortune a doublé pendant la nuit. Levez vous ensuite, & si vous avez des Creanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé; & dites leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi: Peuples de Betique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours: laissez vous conduire à la mienne: je mettrai tous les matins devant vos yeux un Ecriteau, qui sera pour vous la source des richesses: vous n'y verrez que quatre paroles; mais elles seront bien significatives: car elles regleront la Dot de vos femmes, la legitime de vos Enfans, le nombre de vos Domestiques: & quand à vous, dit-il, à ceux de la Troupe qui étoit le près ae lui, quand à vous mes chers enfans, je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde Naissance; mon écriteau decidera de la magnificence de vos Equipages, de la Somptuosité de vos Festins, du nombre & de la pension de vos Maitresses.

A quelques jours de là il arrive dans le Carrefour tout essouflé, & transporté de colere, il s'écria: Peuples de Betique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas. Eh bien à present je vous l'ordonne. Là-dessus il les quitta brusquement: mais la reflexion le rappella sur ses pas. J'apprens que quelques uns de vous sont assez detestables pour con-

conserver leur Or & leur argent: encor passe pour l'argent, mais pour l'Or.... pour de l'Or ..... Ah cela me mêt dans une indignation .... Je jure par mes outres sacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai severement: puis il ajouta d'un air tout a fait persuasif: croyez vous que ce soit pour garder ces miserables metaux, que je vous les demande? Une marque de ma Candeur c'est que lorsque vous me les apportates il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le tendemain on l'apperçut de loin & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: Peuples de Betique, j'apprens que vous avez une partie de vos Thresors dans les pays étrangers; je vous prie, faites les moi venir, vous me serez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance Eternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus: mais reprenant courage il hazarda encore une petite priere. Je scais que vous avez des pierres precieuses; au nom de Jupiter, defaites vous en; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses; defaites vous en, vous dis-je; si vous ne le pouvez pas par vous mêmes je vous donnerai des hommes d'affaires excellens: que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille! Oui, je vous promets tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes outres.

Enfin il monta sur un Treteau, & prenant une voix plus assurée, il dit: Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous

vous êtes, avec celui, où je vous trouvai, lorsque j'arrivai ici: je vous vois le plus riche peuple de la Terre; mais pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une Aile legere, le fils d'Eole disparut & laissa ses Auditeurs dans une Consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi: je m'apperçus hier que mon Discours vous deplut extremement. Eh bien prenez que je ne vous aye rien dit: il est vrai, la moitié c'est trop; il n'y a qu'à prendre d'autres expediens pour arriver au but, que je me suis proposé: assemblons nos richesses dans un même endroit, nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un grand volume: aussitôt il en disparut les trois quarts.

La Lettre suivante est adressée à un Juif & sert à combattre cette foi superstitieuse que ceux de leur nation ont pour l'arrangement mysterieux de certaines lettres, la vertu des Talismans, & plusieurs autres prestiges pretendus, qui ne doivent leur origine qu'à la Credulité ou à la Fourberie.

Puissance des Talismans &c. p. 299 & suiv.

„ Tu me demandes ce que je pense de „ la vertu des Amulettes, & de la puissan„ ce des Talismans? Tu es Juif, & je suis „ Mahometan; c'est-à-dire que nous som„ mes tous deux bien credules.

„ Je porte toujours sur moi plus de deux „ mille passages du Saint Alcoran; j'atta„ che à mes bras un petit paquet, où sont „ écrits les noms de plus de deux cens „ Dervis; ceux d'Ali, de Fatmé, & de

tous

„ tous les purs, sont cachez en plus de vingt
„ endroits de mes habits.

„ Cependant je ne desapprouve pas ceux
„ qui rejettent cette vertu que l'on attribue
„ à certaines paroles: il nous est bien plus
„ difficile de repondre à leurs raisonnemens
„ qu'à eux de repondre à nos Experien-
„ ces.

„ Je porte tous ces Chiffons sacrez par
„ une longue habitude, pour me confor-
„ mer à une pratique universelle: je crois
„ que s'ils n'ont pas plus de vertu que les
„ bagues & les autres ornemens dont on
„ se pare, ils n'en ont pas moins: mais
„ toi tu mets toute ta confiance sur quel-
„ ques Lettres Mysterieuses; & sans cette
„ sauvegarde tu serois dans un effroi con-
„ tinuel.

„ Les hommes sont bien malheureux:
„ ils flottent sans cesse entre de fausses es-
„ perances, & des craintes ridicules: & au
„ lieu de s'appuyer sur la raison, il se font
„ des Monstres qui les intimident, ou des
„ Fantomes qui les seduisent.

„ Quel effet veux-tu que produise l'arran- Refutée.
„ gement de certaines lettres? Quel effet
„ veux tu que leur arrangement puisse trou-
„ bler? Quelle relation ont-elles avec les
„ vents, pour appaiser les tempêtes; avec
„ la poudre à canon, pour en vaincre l'ef-
„ fort; avec ce que les Medecins appellent
„ l'humeur peccante, & la cause morbifi-
„ que des Maladies, pour les guerir.

„ Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que
„ ceux qui fatiguent leur raison pour lui
faire

„ faire rapporter de certains evenemens à
„ des vertus occultes, n'ont pas un moin-
„ dre effort à faire, pour s'empêcher d'en
„ voir la veritable cause.

„ Tu me diras que certains prestiges ont
„ fait gagner une bataille : & moi je dirai
„ qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas
„ trouver dans la situation du terrain; dans
„ le nombre, ou dans le Courage des Sol-
„ dats; dans l'experience des Capitaines,
„ des causes suffisantes pour produire cet
„ effet dont tu veux ignorer la cause.

„ Je te passe pour un moment qu'il y ait
„ des prestiges : passe moi aussi pour un
„ moment qu'il n'y en a point : car cela
„ n'est pas impossible. Cette concession,
„ que tu me fais, n'empêche pas que deux
„ armées ne puissent se battre : veux-tu que
„ dans ce cas là aucune des deux ne puisse
„ remporter la Victoire ?

„ Crois-tu que leur sort restera incertain
„ jusques à ce que quelque puissance invi-
„ sible vienne le determiner ? Que tous les
„ coups seront perdus, toute la prudence
„ vaine, & tout le courage inutile ?

„ Penses-tu que la mort dans ces Occa-
„ sions rendue presente de mille manieres,
„ ne puisse pas produire dans les Esprits de
„ ces Terreurs paniques, que tu as tant de
„ peine à expliquer ? Veux tu que dans
„ une armée de cent mille hommes, il ne
„ puisse pas y avoir un seul homme timide?
„ Crois tu que le decouragement de celui-ci
„ ne puisse pas produire le decouragement
„ d'un autre; que le second qui quitte un troi-
sieme,

„ sieme, ne lui fasse pas bientot abandon-
„ ner un quatrieme? Il n'en faut pas davan-
„ tage pour que le desespoir de vaincre
„ saisisse soudain toute une Armée, & la
„ saisisse d'autant plus facilement qu'elle est
„ plus nombreuse.

„ Tout le monde sçait, & tout le mon-
„ de sent, que les hommes, comme toutes
„ les Creatures qui tendent à conserver leur
„ être, aiment passionément la Vie. On
„ sçait cela en general, & on cherche
„ pourquoi dans une certaine occasion
„ particuliere ils ont craint de la perdre?

„ Quoique les Livres sacrez de toutes les
„ nations soient remplis de ces sortes de
„ Terreurs paniques ou surnaturelles, je
„ n'imagine rien de si frivole; parceque
„ pour s'assurer qu'un effet, qui peut être
„ produit par cent mille causes naturelles,
„ est surnaturel; il faut avoir auparavant
„ examiné, si aucune de ces causes n'a agi;
„ ce qui est impossible.

Nous ne donnerons plus qu'un Echantillon de la maniere dont notre Auteur traitte differens Sujets: selon lui, un Ministre d'Etat, (*& l'on peut appliquer la même verité au Souverain*) est le plus odieux de tous les êtres, quand il entre, dans la conduite qu'il tient envers les Sujets, un melange de Fourberie & de mauvaise Foi.

„ Il y a longtems que l'on a dit que la
„ bonne Foi étoit l'ame d'un grand Mi-
„ nistre.

„ Un particulier peut jouir de l'obscuri-
„ té où il se trouve; il ne se decredite que

„ devant quelques gens; il se tient couvert
„ devant les autres: mais un Ministre, qui
„ manque à la probité, a autant de Te-
„ moins, autant de Juges, qu'il y a de gens
„ qu'il gouverne.

„ Oserai-je le dire? Le plus grand mal
„ que fait un Ministre sans probité, n'est
„ pas de desservir son prince, & de ruiner
„ son peuple: il y en a un autre, à mon avis,
„ mille fois plus dangereux; c'est le mau-
„ vais exemple qu'il donne.

„ Tu sçais que j'ai longtems voyagé
„ dans les Indes; j'y ai vu une Nation na-
„ turellement genereuse, pervertie en un
„ instant depuis de le dernier des Sujets jus-
„ ques aux plus Grands, par le mauvais ex-
„ emple d'un Ministre: j'y ai vu tout un
„ peuple, chez qui la generosité, la probité,
„ la candeur, & la bonne foi ont passé de
„ tout temps pour les qualitez naturelles,
„ devenir tout à coup le dernier des peu-
„ ples; le mal se communiquer, & gagner
„ même les membres les plus sains; les
„ hommes les plus vertueux faire des cho-
„ ses indignes, & violer dans toutes les oc-
„ casions de leur vie les premiers principes
„ de la justice, sur ce vain pretexte qu'on
„ la leur avoit violée.

„ Ils appelloient des Loix odieuses en
„ garantie des Actions les plus laches; &
„ nommoient necessités, l'injustice & la per-
„ fidie.

„ J'ai vu la foi des contrats bannie, les
„ plus saintes conventions aneanties, toutes
„ les Loix des familles renversées; j'ai vu
des

„ des debiteurs avares fiers d'une insolente
„ pauvreté, instrumens indignes de la fu-
„ reur des Loix, feindre un payement au
„ lieu de le faire, & porter le couteau dans
„ le sein de leurs bienfaiteurs.

„ J'en ai vu d'autres plus indignes enco-
„ re, acheter presque pour rien ou plutot
„ ramasser de Terre des feuilles de Chêne,
„ pour les mettre à la place de la substance
„ des Veuves & des Orphelins.

„ J'ai vu naitre soudain dans tous les
„ cœurs une soif insatiable des richesses.
„ J'ai vu se former en un instant une de-
„ testable conjuration de s'enrichir; non
„ par un honnête travail, & une genereuse
„ industrie; mais par la ruine du Prince, de
„ l'Etat, & des Concitoyens.

„ J'ai vu un honnête citoyen, dans ces
„ temps malheureux, ne se coucher qu'en
„ disant; j'ai ruiné une famille aujourd'hui;
„ j'en ruinerai une autre demain.

„ Je vais, disoit un autre, avec un hom-
„ me noir qui porte un Ecritoire à la main,
„ & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous
„ ceux à qui j'ai de l'obligation.

„ Un autre disoit, je vois que j'accom-
„ mode mes affaires: il est vrai que lorsque
„ j'allai il y a trois jours faire un certain
„ payement, je laissai toute une famille en
„ larmes, je dissipai la dot de deux hon-
„ nêtes filles, j'otai l'éducation à un petit
„ garçon; le pere en mourra de douleur;
„ la mere perit de tristesse: mais je n'ai fait
„ que ce qui m'est permis par la Loi.

„ Quel plus grand crime que celui que

„ celui que commet un Miniſtre, lorsqu'il „ corrompt les mœurs de toute une Nati- „ on, degrade les ames les plus genereuſes, „ ternit l'eclat des Dignitez, obſcurcit la „ vertu même, & confond la plus haute „ naiſſance, dans le mepris univerſel?

„ Que dira la poſterité, lorsqu'il lui fau- „ dra rougir de la honte de ſes peres?

„ Que dira le peuple naiſſant, lorsqu'il „ comparera le fer de ſes ayeux, avec l'or „ de ceux à qui il doit immediatement le „ jour? Je ne doute pas que les nobles ne „ retranchent de leurs quartiers un indigne „ degré de Nobleſſe, qui les deshonore, „ & ne laiſſent la generation preſente dans „ l'affreux neant où elle s'eſt mis.

ARTICLE IV.

Oeuvres de Monſieur l'Abbé de Saint Real: Nouvelle Edition. A la Haye, chez les Freres Vaillant & Nicolas Prevoſt. 1722. Tome I. p. 302. ſans compter la Table des Matieres de tout le Recueil. Tome II. p. 399. Tome III. p. 397. Tome IV. p. 398. Tome V. p. 426. en grand 12.

LES Ouvrages de l'Abbé de St. *Real* étoient imprimez avec ſi peu de ſoin, ou ſi mal raſſemblez, que le Public ne ſauroit qu'avoir obligation à l'Editeur d'en avoir donné une Edition plus éxacte & plus complête. Au-

Autant que les Ecrits de cet Auteur ont été connus, autant lui-même a t'il été ignoré. „ Les particularitez suivantes, *est il dit dans l'Avertissement qui est à la Tête du premier Tome*, „ sont tout ce qu'on a pu deterrer de son Histoire, tant dans ses propres Ecrits, que dans ceux de divers autres „ Auteurs. M. *l'Abbé* de St. Real est si peu „ connu, qu'on ignore jusqu'à son nom de „ Batême, & qu'on ne sait pas même si le „ nom de St. Real est celui de sa Famille, „ ou bien celui du lieu de sa Naissance, ou „ bien enfin celui de quelque Terre ou de „ quelque Abbaye qu'il ait possedée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est né en Savoie, qu'il étoit fort jeune quand il vint en France, & que ses Ouvrages lui acquirent bientot la reputation d'habile écrivain. Il eut quelques demelez literaires avec trois ou quatre savans, & mourut à Chamberi l'an 1692, „ apparemment assez „ peu avancé en Age, mais certainement „ aussi peu accommodé des biens de la Fortune que le sont pour l'ordinaire les Gens „ de Lettres.

Pour donner à nos Lecteurs une juste idée des Pieces dont ce Receuil est composé, nous avons dessein de marquer en peu de mots l'ordre dans lequel elles sont rangées dans chaque Volume, & de donner quelques éclaircissemens sur les principaux Sujets qui y sont traittez.

Le Tome premier contient: 1. sept Discours sur l'Usage de l'Histoire: 2. la Conjuration des Gracques: 3. les Affaires de Ma- Tome I. 7. Discours sur l'Usage de l'Histoire.

Marius & de Sylla. Les Discours sur l'Usage de l'Histoire sont si excellens, que nous croyons pouvoir conseiller à tous ceux qui ont dessein de s'appliquer à l'étude de l'Histoire, de lire avec attention ce que notre Auteur dit sur la maniere d'étudier une science où la reflexion est absolument necessaire, si l'on veut en retirer quelque utilité. Dans ces Discours, l'Abbé de St. Real s'attache à prouver. 1. *Que la Bizarrerie ou la Folie sont le plus souvent la Cause des Actions les plus éclatantes*: & il allegue, pour le prouver, deux Faits assez singuliers: l'un est le secours que le Grand Seigneur offrit à Henri IV. contre la Ligue; parceque, disoit-il, *il haïssoit naturellement ce mot de Ligue*: l'autre est d'un Prince du Siecle passé, qui voyant un pauvre Prêtre endormi au pied d'un pilier, lui donna une Chanoinie d'un revenu considerable, *afin qu'il y eut quelqu'un de qui on put dire veritablement, que le bien lui étoit venu en dormant*. 2. *Que la malignité est le plus souvent le motif de nos Sentimens & de nos Actions*. 3. *Que l'ignorance & l'erreur nous font souvent prendre pour vertueux ce qui ne l'est point*. 4. *Que la vanité nous determine presque toujours à agir*. 5. *Que l'Opinion pervertit nos Sens*. 6. *Que l'Opinion nous ôte l'usage de la Raison*. 7. *Que l'Opinion rend tout recevable en matiere de Religion*.

La Conjuration des Gracques & les Coups funestes que Marius & Sylla ont porté tour à tour à la Republique, sont des faits connus de tout le monde: cependant, ceux-là mêmes, qui sont le plus versez dans la connoissance

noissance de l'Histoire Romaine, seront charmez, à notre avis, de voir rassemblé tout ce que ces deux morceaux d'Histoire ont de plus interessant, & de les voir exprimez d'une maniere convenable à la Grandeur & à la Majesté des Sujets.

Les Pieces du Tome second sont. 1. *Considerations sur Luculle.* Notre Auteur le depeint comme le plus honnête homme, & en même temps comme un des plus grands hommes de son Siecle. 2. *Cesarion, ou Entretiens sur divers Sujets, &c....* Ces Entretiens sont partagez en quatre journées. La difficulté de s'avancer dans le monde, lors même qu'on a de l'Esprit; le retablissement de Ptolomée Auletes: le Caractere d'Atticus: en forment successivement la matiere: car la conversation du dernier jour roule sur le même Sujet que celle du premier. Nous ne saurions assez recommander la Lecture de ces Entretiens, puisqu'on y trouve un mélange d'Anecdotes rares, & de Reflexions d'un sens & d'une justesse admirable. 3. *Reflexions sur le Meurtre de Cesar.* 4. *Fragmens sur Lepide.* 5. *Considerations sur Marc Antoine.* 6. *Fragmens sur Auguste*: l'Abbé de St. Real le depeint comme un homme lache, avare, cruel, qui n'a été loué que par des Historiens qui lui étoient contemporains, & duquel on n'a vanté la Clemence, que parcequ'il n'y a point de vertus, que nous souhaitions davantage qu'on nous attribue, que celles que nous n'avons pas. 7. *Considerations sur Livie.* 8. *Caractere de Julie.* 9. *De l'Infidelité des Femmes* Tome 2.

chez les Romains. 10. *Fragmens sur les Spectacles des Romains.*

La Vie de Jesus-Christ, & quelques Eclaircissemens sur le Discours de Zachée à notre Sauveur, forment la matiere du troisieme Tome. Ces Eclaircissemens regardent une Dispute entre M. l'Abbé de St. Real, & M. Arnaud. Celui-ci a repris notre Auteur d'avoir mal traduit, dans la Vie de Jesus-Christ, le huitieme verset du dixneuvieme Chapitre de St. Luc: *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus; & si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum*: & pretend que le mot *ἰδοὺ* joint au present doit toujours être rendu par un futur. Pour le prouver, il allegue quelques Exemples où cette Version est absolument necessaire, & s'embrouille en citant mal à propos la Vulgate, qui, de son propre aveu, a tantôt observé & tantôt violé la Regle qu'il tache d'établir. Mr. Arnaud se sert encor de quelques autres Argumens, auxquels l'Abbé de St. Real oppose de solides Reponses. En un mot, le sentiment de notre Auteur est que Zachée „ aussi offensé du murmure de ses Concitoyens, que glorieux de l'honneur qu'il recevoit, regardant Jesus-Christ comme un grand Prophete, dont les Exemples & les Discours ne prechoient que la Justice & la Charité, ne crut pas pouvoir lui faire un compliment plus agréable le recevant dans sa maison, ni plus propre à confondre ses envieux, qu'en lui faisant d'abord une peinture avantageuse de sa Vie, comme pour lui ren-

„ rendre compte de la conduite de sa con-
„ science, & lui apprenant en peu de mots
„ ses Restitutions & ses Charitez.

Le Tome quatrieme contient 1. *l'Histoire de Don Carlos*: 2. *la Conjuration des Espagnols contre les Venitiens*: & enfin *les Memoires de Madame la Duchesse Mazarin.* Tome 4.

Tout le monde sçait quelle fut la tragique fin de Don Carlos, fils unique de Philippe II & de Marie de Portugal. Ceux qui ont conservé la memoire de cet Evenement en ont principalement attribué la Cause à l'imprudent Amour de ce jeune Prince pour sa belle mere. Cet Amour n'a pas laissé de faire quelque tort à la reputation d'Elisabeth de France: & c'est pour justifier la memoire de cette Reine, & pour faire voir qu'il n'y a eu rien que de fort innocent de sa part, que notre Auteur à cru devoir faire part au public de quelques particularitez, propres à entrer dans l'Apologie dont-il s'agit. Au reste, ce morceau d'Histoire est fort bien écrit. Histoire de Dom Carlos.

La Conjuration contre Venise est dans un goût tout different, & fort approchant de celui de Saluste. Nous nous conterons d'en rapporter le Discours que Renaud, (un des principaux Conjurez) addresse à ses Compagnons la veille de l'Execution. „ Il
„ commence d'abord par une Narration
„ simple & étendue de l'Etat present des
„ Affaires & des Forces de la Republique &
„ des leurs, de la Disposition de la Ville & de
„ la Flotte, des preparatifs de D. Pedre
„ & du Duc d'Ossonne, des Armes & au-
„ tres provisions de Guerre qui étoient chez Conjuration contre Venise.

„ l'Ambassadeur d'Espagne, des Intelligen-
„ ces qu'il avoit dans le Senat & parmi les
„ Nobles, enfin de la Connoissance exacte
„ qu'on avoit pris de tout ce qui pouvoit
„ être necessaire de savoir. Après quoi il
„ continue en ces termes: *Voilà, mes Chers Compagnons, quels sont les moyens destinez à vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisans, & assurez. Nous avons des voyes infaillibles pour introduire dix mille hommes de Guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous opposer; dont le pillage joindra avec nous tous les Etrangers, que la Curiosité, ou le Commerce, y a attirez, & dont le Peuple même nous aidera à depouiller les Grands qui l'ont depouillé tant de fois, aussi-tôt qu'il verra sureté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la Flotte sont à nous, & les autres portent dès à present avec eux ce qui les doit reduire en Cendres. L'Arsenal, ce fameux Arsenal, la Merveille de l'Europe & la Terreur de l'Asie, est presque deja dans notre pouvoir. Les neuf vaillans hommes qui sont ici presens, & qui sont en Etat de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croyent rien hazarder en repondant sur leurs Têtes de s'en rendre maitres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre-ferme, ni la petite flotte de Haillot, pour nous soutenir, ni les cinq cens hommes de D. Pedre, ni les vingt navires Venitiens de notre Camarade, ni les grands Vaisseaux du Duc d'Ossonne, ni l'Armée Espagnole de Lombardie, nous serions assez forts*

avec

avec les intelligences & les mille Soldats que nous avons. Neanmoins, tous ces differens secours, que je viens de nommer, sont disposez de telle sorte, que chacun d'eux pourroit manquer sans porter le moindre prejudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider; mais ils ne sauroient s'entre-nuire. Il est presque impossible qu'ils ne reussissent pas tous, & un seul nous suffit. Que si après avoir pris toutes les precautions que la prudence humaine peut suggerer, on peut juger du succès que la Fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa Faveur, qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes Amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inouï dans toutes les Histoires, qu'une entreprise de cette Nature ait été decouverte en partie sans être entierement ruinée: & la notre à essuyé cinq accidens, dont le moindre, suivant toutes les apparences humaines, devoit la renverser. Qui n'eut cru, que la perte de Spinosa, qui tramoit la même chose que nous, seroit l'occasion de la nôtre? Que le Licenciement des Troupes de Lievestein, qui nous étoient toutes devouées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la Dispersion de la petite Flotte romproit toutes nos mesures, & seroit une source feconde de nouveaux inconveniens? Que la Decouverte de Creme, que celle de Maran, attireroit necessairement après elle la Decouverte de tout le parti. Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite: On n'en a point suivi la trace, qui auroit mené jusqu'à nous. On n'a point profité des lumieres qu'elles donnoient. Jamais Repos si profond ne preceda un Trouble plus grand.

grand. Le Senat, nous en sommes fidellement instruits, le Senat est dans une securité parfaite. Nôtre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les Hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encor, mes Chers Amis. Nous sommes plus puissans que nous n'étions avant ces Desastres. Ils n'ont servi qu'à éprouver notre Constance. Nous vivons & notre Vie sera bientôt mortelle aux Tyrans de ces Lieux. Un Bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel, & n'avons-nous pas sujet de presumer, qu'il est l'Ouvrage de quelque Puissance au-dessus des choses Humaines? Et en verité, mes Compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la Terre, qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous detruisons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'Avarice des Nobles le raviroit éternellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les Femmes, qui naitront quelque jour sous leur Domination avec assez d'Agrément pour leur plaire; nous rappellons à la Vie un nombre infini de malheureux, que leur Cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens, pour les sujets les plus legers. En un mot, nous punissons les plus punissables de tous les Hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, & de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces miserables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'impieté est sur le Throne, brulans d'un Feu, plutôt Feu du Ciel que le

nôtre

nôtre ; ces Tribunaux, souillez tant de fois des Larmes & de la substance des Innocens, consumez par les flames devorantes ; le Soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des mechans ; la mort errante de toutes parts ; & tout ce que la nuit, & la Licence Militaire, pourront produire de spectacles plus affreux, souvenons-nous alors, mes chers Amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les Hommes, que les plus louables Actions sont sujettes aux plus grands Inconveniens, & qu'enfin, au lieu des diverses fureurs, qui désoloient cette malheureuse Terre, les Desordres de la nuit prochaine sont seuls moyens d'y faire regner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté.

Dans les Memoires de la Duchesse Mazarin, l'Abbé de St. Real, sous le nom de cette Duchesse, tache à la justifier de tous les mauvais bruits qui ont couru sur son Chapitre. Pour cet effet, il donne le tour le plus avantageux qu'il soit possible d'imaginer, aux demarches les plus équivoques & les plus susceptibles d'un Commentaire malin. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quelle qu'ait été la Conduite de cette Dame, toute personne sensée regardera toujours pour elle comme un très grand malheur la necessité d'une Apologie.

Memoires de la Duchesse Mazarin.

Remarque d. J.

Le cinquieme Tome est divisé en trois parties, dont la premiere contient quelques Reflexions sur la Philosophie, sur la Morale, & sur la Politique. La seconde est un Recueil de seize Lettres sur divers sujets : & la derniere roule sur la Critique. „ Parmi „ les Reflexions Morales de notre Auteur,

Tome 5.

„ il y a un Chapitre sur la mort. Celle de „ Caton, qui a fait le sujet des Eloges des Anciens & des Modernes, marque, à son avis, „ plus de desespoir, que de grandeur d'ame.

Mort de Caton peu digne d'Eloges.

„ Les disgraces du parti qu'il suivoit, *continue-t-il*, & qu'il croyoit être peu favorisé de la Fortune; le bon succès des Armes de Cesar contre lequel il s'étoit violemment declaré, moins peut-être par rapport aux interêts de la Republique, qu'à quelques raisons particulières & domestiques; l'impossibilité où il se trouva de resister dans la place, qu'il defendoit, & la honte qu'il s'imagina qu'il y auroit à se rendre, & à ceder à Cesar: toutes ces choses le reduisirent au Desespoir; „ &, ne sachant prendre aucune resolution digne de bon sens & de la raison dont il se picquoit, il se donna la mort avec assez de ceremonies, & après avoir rempli son Esprit des hautes idées de l'immortalité de l'Ame, sur laquelle il lut auparavant les Ecrits de quelques Philosophes.

„ N'auroit-il pas été plus glorieux à Caton dans sa Defaite de conserver sa tranquillité & sa fierté. Ne l'eut-on pas admiré, si, dans les fers de Cesar, il eut reproché à son Vainqueur l'Ambition demesurée qui le rendoit l'homicide d'un million de Citoiens? Et, sans être surpris de voir l'injustice & le crime couronnez, il devoit regarder cet Evenement comme l'effet ordinaire d'une Fortune aveugle & capricieuse, au dessus de laquelle un homme sage est toujours élevé, &c.

„ J'a-

„ J'avoue néanmoins qu'il y a certains „ Exemples dans l'Histoire, où des per- „ sonnes, qui se sont tuées elles-mêmes, „ ont donné de veritables marques de gran- „ deur d'Ame & d'Intrepidité, & quoique „ peut-être elles n'ayent pas raisonné juste „ sur le parti qu'on doit prendre dans les „ grandes adversitez, & qu'elles se soient „ laissé entrainer à la folle Opinion qui re- „ gnoit pour lors, il est sur qu'il se trou- „ ve quelques genres de mort bien heroi- „ ques.

„ Il ne faut pourtant pas les chercher „ parmi ces Philosophes & ces Sages, fai- „ sant profession d'être au dessus de la Vie „ & de la Fortune. On trouve chez eux „ beaucoup d'ostentation & de grimaces.

„ Mais nous trouvons quelque chose de „ bien grand dans l'action de la Femme „ de C. Pætus. Celui-ci trempa dans une „ Conjuration contre Neron, qui fut dé- „ couverte, & dont les Complices l'accu- „ serent dans les Tourmens. Sa Femme „ en eut avis, & courut en avertir son „ Mari. *Il n'y a plus*, lui dit elle, *esperan-* „ *rance pour vous; on va bientôt venir vous* „ *arrêter, & l'on vous fera souffrir des sup-* „ *plices douloureux, & une mort infame.* „ *Vous sçavez combien il est honteux de mou-* „ *rir de la main de ses Ennemis : vous ser-* „ *virez à leur plaisir; & ils repaitront leurs* „ *yeux de votre sang repandu. Evitez*, a- „ jouta-t-elle en lui presentant un poignard, „ *le spectacle dont toute votre Famille &* „ *tous vos Amis rougiroient.* Pætus enten-

Celle de la Femme de C. Pætus infiniment plus belle.

„ dit

„ dit ce que cela vouloit dire, & voulut se
„ donner la mort, pour satisfaire à sa Fem-
„ me, & à sa Reputation. Mais, comme
„ dans cette action si contraire à la Natu-
„ re, il tardoit & hesitoit à se donner le
„ coup mortel, sa Femme, sans paroitre
„ émue, prit le poignard de ses mains, &
„ s'en étant donné elle-même deux coups
„ mortels sur la gorge; elle le rendit à son
„ Epoux, en disant d'un air tranquille,
„ *Pæte nec dolet.* Je ne vois rien qui ap-
„ proche de cette fermeté dans toute l'Hi-
„ stoire; & ce *nec dolet* me semble plus beau
„ que toutes les Victoires d'Alexandre.
„ Elle ne meurt point, par Desespoir, ni par
„ Foiblesse: elle meurt par le peu de Cas
„ qu'elle fait de la vie, & pour enseigner
„ à son Epoux le chemin qu'il falloit pren-
„ dre pour l'Immortalité, selon le senti-
„ ment alors universellement reçu, qui
„ apprenoit que c'étoit une action digne
„ de l'admiration de tous les Siecles, que
„ de s'oter la vie soi-même dans les
„ grandes adversitez. *C'est*, disoit-on, *agir*
„ *bien noblement; c'est se vanger bien fiere-*
„ *ment de la Fortune & de ses Ennemis, &*
„ *derober à leur pouvoir celui qu'ils cherchent*
„ *à persecuter.*

Jusques ici nous avons envisagé notre Auteur du beau côté; & c'est avec une espece de regret, que nous avons vu que ses Lettres, sur tout celles qui roulent sur la Religion, ne répondoient nullement au reste de ses Ouvrages.

p. 148. Voici comme il traitte la matiere de l'Existence de Dieu.

A

A MR. DE M.

„ Quel Esprit-fort pourra résister, Mon-„ sieur, aux insultes de la multitude, s'il „ détruit l'idée d'une Justice supreme & in-„ visible? Surquoi établira-t-on, qu'il faut „ s'éloigner du Crime, & aimer la Vertu, „ si l'on n'admet une regle & un ordre „ souverain? Pourquoi sera-t-il defendu de „ tuer son prochain, si l'on ne veut avouer „ que cette action est opposée à l'Ordre? „ Et cet Ordre, qu'on sera obligé de re-„ connoitre, qu'est-il en effet que le Ca-„ ractere de l'Etre supreme? „ Tout le reste est à peu près de la même force.

L'Abbé de St. Real ne réüssit gueres mieux contre les Protestans, que contre les Esprits-forts. Il trouve que les Reformez ont tout-à fait tort de se plaindre que le Concile de Trente, assemblé pour décider des Points contestez, ait été convoqué par le Pape leur grand Adversaire. Ils se plaignent avec aussi peu de raison, selon lui, de n'avoir été, ni appellez, ni ouïs, dans ce Concile; „ car, *ajoute-t-il avec une naïveté* „ *admirable*, on sçait qu'ils y furent appel-„ lez, & qu'on leur avoit même fait expe-„ dier des Sauf-conduits avec toutes les „ clauses qu'ils pouvoient souhaiter, pour „ ne leur laisser rien craindre de semblable „ à ce qui arriva au Concile de Constance. „ Il est vrai, qu'on ne leur laissa pas esperer „ la voix deliberative. „ Belle maniere de decider des Controverses!

Une Objection, qu'il croit bien pressante,

 est

eſt tirée des Maux que la Reformation a produits, & des Guerres qu'elle à cauſées. Mais, c'eſt là un miſerable Sophiſme, uniquement fondé ſur ce qu'on neglige de faire attention, que la Difference de Sentimens en fait de Religion n'enfante preſque jamais de Maux, que par l'Intolerance de la Religion dominante. Les Catholiques-Romains, qui ſont Perſecuteurs par Principes; & nos Provinces, où tout eſt tranquille, quoique pluſieurs Sectes y ſoient tolerées; ſont deux Demonſtrations de cette Verité.

Avertiſſement.

Depuis la Compoſition de cet Extrait, il s'eſt fait une Nouvelle Edition de ce Recueil; dans laquelle on a augmenté de quelques Particularitez l'Eloge de l'Auteur; de la quelle on a retranché quelques Pieces, qui n'étoient point de lui; & à la quelle on en a ajouté quelques-autres, qu'on avoit négligé de mettre dans la premiere. Elle a été imprimée à la Haie, chez A. de Rogiſſart, en 1726, en 4. voll. in 12.

ARTICLE V.

Abrégé de la Théologie & de la Morale Chrétienne, en Forme de Catechiſme, par Jaques Saurin Miniſtre de l'Egliſe Françoiſe de la Haye. A Amſterdam, chez Henri du Sauzet, 1722, in 8. p. 506. en tout.

CE

CE Livre est divisé en trois Parties, dont la premiere traitte des Veritez de la Religion naturelle. la seconde de celles qui nous sont connues par la Revelation, & la troisieme des Preuves que nous avons que la Revelation est divine. Contenu du Livre.

M. Saurin nous instruit dans sa Preface des raisons qui l'ont porté à composer ce Catechisme. Son Ouvrage doit sa Naissance à une Societé que la Charité à formée. Le but de cette Societé est de soulager les pauvres en general, & particulierement de faire instruire leurs enfans ; &, après leur avoir enseigné la Religion, de les mettre en apprentissage, afin de prevenir les desordres qui sont les suites trop ordinaires de la Misere & de l'Oisiveté. Preface.

Ce dessein est certainement très louable ; mais, pour executer avec succès le projet qui regarde l'instruction, il falloit un Catechisme qui n'eut pas les defauts essentiels qu'on trouve dans la plupart des Ouvrages de ce Genre. Notre Auteur en marque quatre.

„ On y employe des Mots, que la Pieté, „ dirai-je ? ou la Superstition a consacrez ; „ & l'on donne ainsi aux Enfans une des „ plus mauvaises habitudes que puissent avoir „ des êtres intelligens, qui veulent exprimer leurs pensées par la parole ; c'est de „ prononcer des sons auxquels ils n'attachent „ aucune idée distincte. Défauts des Catéchismes. 1. Defaut.

„ On y suppose comme prouvées des 2. Defaut.

 ve-

„ Veritez, dont on n'apporte aucune Preu-
„ ve.

3. Defaut. „ On n'y observe pas la portée de l'Es-
„ prit des Catechumenes, & le progrès de
„ leurs connoissances. Il y a un petit Ca-
„ techisme qui commence par la Question
„ la plus abstruse de la Theologie, je veux
„ dire le Dogme de la Trinité. Le Ca-
„ techiste demande : *En qui crois tu?* Et
„ l'Enfant repond, *En Dieu le Pere, le Fils,*
„ *& le St. Esprit.* Cette Methode, *ajoute*
„ *notre Auteur*, est une Preuve de la Sen-
Luc. 16. v. 8. „ tence de Jesus-Christ, que *les Enfans de*
„ *ce Siecle sont plus prudens dans leur Gene-*
„ *ration, que les Enfans de Lumiere.* Que
„ deviendroient les Sciences & les Arts dans
„ la société, si on les enseignoit de cette ma-
„ niere? Ne forme-t-on pas par degrez les
„ Esprits aux Sciences & aux Arts? Ne se
„ regle-t-on pas dans l'Ouvrage qu'on leur
„ impose sur les progrès qu'ils ont faits?
„ La même Methode doit être observée
„ dans la Science du Salut.

4. Defaut. „ Mais, le grand Defaut de la plupart des
„ anciens Catechismes, c'est qu'ils se bor-
„ nent aux Dogmes de Speculation; du
„ moins, qu'ils n'insistent que peu sur la Pra-
„ tique. On y parle aux Enfans des Attri-
„ buts de la Divinité, sans leur faire sentir
„ combien ses Perfections le rendent digne
„ d'Admiration, de Crainte, de Confiance,
„ & d'Amour.

A ces Inconveniens, qui concernent la maniere dont les Cathechismes sont faits, Mr. *Saurin* en ajoute un autre, qui regarde

les

les personnes auxquelles on confie le soin de les expliquer : il se plaint avec raison de leur Ignorance; & il trouve que la plupart d'entr'eux, incapables de l'Emploi de Catechistes, devroient être placez au rang des Catechumenes.

Pour remedier à tous ces Inconveniens, M. *Saurin* a taché de n'emploier aucun de ces Termes, qui ne reveillent aucune idée distincte; de n'avancer rien, sans en apporter des raisons solides; d'observer la portée de l'esprit des Catechumenes; & de n'avancer aucune Verité de Speculation, sans en tirer des Consequences pour la Pratique.

Pour eviter l'inconvenient où tombent ceux qui donnent leurs Enfans à instruire à des gens peu eclairez, la Societé, dont notre Auteur est Membre, a confié cet Emploi à un habile Theologien.

La premiere Partie est divisée en quatorze Sections, sans compter deux autres Sections generales, dont la premiere sert d'Introduction à tout l'Ouvrage, & la seconde d'Introduction à la premiere Partie. Division de la premiere Partie.

La premiere Section est employée à donner une idée generale de la Divinité. Dans les quatre suivantes M. *Saurin* considere Dieu comme Createur, comme Etre éternel, tout-puissant, & souverainement sage; & demontre ces Attributs par les Preuves les plus solides mises dans le plus beau jour. Sect. 1. 2. 3. 4. 5.

La Section sixieme roule sur la Sainteté de Sect. 6.

de Dieu; Perfection, que le Catechumene définit *une disposition d'Esprit qu'on sent mieux qu'on n'est capable de l'exprimer; mais que le sentiment fait connoitre d'une maniere aussi exacte que le Discours le plus clair & le plus étudié.* Cette Definition, qui n'est pas autrement claire, est expliquée par un Exemple. Je sens, dit le Catechumene, que celui, qui attente à la vie de son bienfaiteur, fait une Action digne de blame & de chatiment, & contraire à l'idée que j'ai de la Sainteté. Je sens au contraire, que celui qui expose sa vie, pour sauver celle de son bienfaiteur, fait une Action digne de louange & de récompense, & conforme à l'idée que j'ai de la Sainteté. Pour l'intelligence de cette Explication, nous renvoyons nos Lecteurs à un Sermon que M. *Saurin* a fait sur cette matiere, & dans lequel il developpe ses idées avec plus d'étendue.

Remarque d. J. Tom. 4. p. 347.

Nature de la Sainteté.

Sa pensée est, que la Sainteté consiste dans une Convenance ou Proportion qui doit se trouver entre la conduite d'un être intelligent, & les circonstances dans lesquelles il est placé, ou les relations qu'il a avec d'autes êtres.

Cette Convenance, p. e. se trouve entre reconnoissance & bienfait: c'est ce qui fait que la Reconnoissance est une Vertu; comme d'un autre coté l'ingratitude est u vice, parcequ'il y a de la Disproportion entr'elle & bienfait. M. *Saurin* fortifie cet Argument, qui n'est qu'insinué dans son Catechisme, par deux considerations: il remarque I. que la Divinité ne sauroit manquer

quer d'observer les Loix de la Sainteté, puisqu'on ne viole d'ordinaire ces Loix que par foiblesse; imperfection, dont un être tel que lui n'est pas susceptible. Ensuite, il fait voir que Dieu a créé les Hommes de la maniere la plus propre à leur persuader qu'il aime la Sainteté: temoins, la satisfaction qu'ils ressentent, quand ils ont fait quelque Action vertueuse; & le chagrin qui les ronge, quand ils ont commis quelque crime: temoin la Societé dans laquelle il a voulu qu'ils vecussent; Societé, qui est plus ou moins heureuse, à proportion du plus ou moins de Vertu qui y regne.

Les Sections 9, 10. & 11. traittent de la nature de l'Idolatrie & de la Superstition, considerées dans leur opposition avec la Religion Naturelle. Le reste de la premiere Partie sert à établir le Dogme de la Providence, & à le defendre contre quelques Objections des Libertins & des Incredules. Sect. 9, 10, 11.

Nous n'entrerons dans aucun detail sur les deux dernieres Parties de cet Ouvrage. Ceux, qui seront curieux de voir les veritez & les preuves de la Revelation traittées d'une maniere nette & solide, pourront consulter le Catechisme même. Part. 2, 3.

ARTICLE VI.

Carpenteriana, *ou Remarques d'Histoire, de Morale, de Critique, d'Erudition, & de Bons-Mots, de M. Charpentier de l'Académie Françoise.* A Paris, chez Nicolas le Breton, fils, Quay des Augustins, à la Fortune. 1724, en grand 12. p. 493. en tout.

VOici encor un *Ana*, different en ceci de la plupart des autres, qu'il contient un grand nombre de Reflexions morales, qui sont sans contredit ce qu'il y a de meilleur dans ce Livre. Il y en a même, qui nous paroissent excellentes. Nos Lecteurs en jugeront.

Il y a longtems qu'on a senti le ridicule contraste que formoient les immenses richesses de Seneque, & ses beaux écrits sur le mepris de la misere & de la douleur: mais nous ne croyons pas que jamais homme ait plus finement ni plus naïvement peint ce ridicule, que notre Auteur.

p. 46. „ *Le vrai moyen d'être riche, c'est de s'accorder avec la pauvreté*, dit Seneque après „ Epicure. Cela est vrai, ajoute M. Charpentier; mais, l'accord me paroit bien „ difficile à faire avec cette cruelle. Que „ de Desirs, que de Cupiditez Naturelles, „ que de besoins même, ne lui faut-il pas „ ceder! Il n'y a point de negociation plus „ epineuse, que de vouloir accorder la

„ neceſſité, & le cœur de l'homme. Sene-
„ que avoit les pieds chauds, lorsqu'il é-
„ crivoit ces belles penſées-là: s'il les eut eu
„ chauſſez à cru dans deux Sabots pendant
„ la gelée, je doute qu'il eut été ſi rigide.
„ Il me ſemble que je vois le bon homme
„ avec ſa robe fourrée auprès d'un bon feu,
„ écrivant ces belles Sentences; un Eſcla-
„ ve qui vient l'avertir que le ſouper eſt
„ prêt; la bonne femme Pauline qui lui
„ dit, *Mon Dieu! mon fils, toujours écrire,*
„ *toujours écrire! cela vous fera mal*: & le
„ bon homme qui lui repond, *ça mamour,*
„ *je m'en vais. Je n'ai plus qu'un mot à di-*
„ *re, pour conſoler notre bon ami Lucile.*

Le trait que M. Charpentier rapporte touchant le Poëte Liniere, connu par quelques Scenes du Cid qu'il a ingenieuſement parodiées, & qu'on a fauſſement attribuées à Boileau, nous paroit aſſez ſingulier. „ Il
„ n'avoit, *dit-il*, pas autrement de Religi-
„ on, & j'ai entendu dire à M. Deſpreaux,
„ qui ne cherchoit que l'occaſion de lui don-
„ un coup de dent; *Que la meilleure Action,*
„ *que Liniere eut faite en ſa vie, étoit d'a-*
„ *voir bu toute l'eau d'un Benitier, parce-*
„ *qu'une de ſes Maitreſſes y avoit trempé le*
„ *bout du doigt.*

Notre Auteur n'eſt rien moins que favorable au beau Sexe: on peut même dire qu'il pouſſe la choſe juſques à la groſſiereté; impoliteſſe, que la juſteſſe de ſes Reflexions ne ſauroit excuſer.

„ Un Sage de la Grece, *dit-il*, avoit p. 371.
„ bien raiſon de compter, entre les avan-

„ tages dont il remercioit les Dieux, celui „ d'être né homme. C'est une verité dont „ il n'y a que trop de preuves, que les „ belles en general n'excellent pas du co- „ té du discernement. Elles prennent tant „ de plaisir à se faire des adorateurs, que „ pourvû qu'elles en trouvent quelques- „ uns qui ressemblent à des hommes, elles „ ne se mettent gueres en peine de chercher „ dans leur mémoire, s'il y en a d'autres „ qui valent mieux. On dit qu'Hippar- „ chia, sœur de Metrocle, fut tellement „ éprise d'amour pour le Philosophe Cra- „ tès, qu'elle protesta à ses parens qu'elle „ se donneroit la mort, s'ils ne lui per- „ mettoient de l'épouser. Chacun sçait „ que Cratès n'étoit pas des plus jolis hom- „ mes du monde: au contraire, c'étoit un „ vieux Cynique, sale, crasseux, & mal „ bati, tout couvert de guenilles & de „ vermine, gueux comme un Philosophe, „ & bouru comme un Cynique qu'il étoit; „ mais, au reste, un des plus sages & des „ plus beaux Esprits de la Grece. Rien ne „ put faire quitter prise à l'Amour d'Hip- „ parchia, ni les Remontrances de ses pa- „ rens, ni même celles du Philosophe, qui „ se depouilla en sa presence, pour lui fai- „ re voir le joli galant qu'elle s'étoit choi- „ si; & qui jetta ensuite son baton & sa „ besace à ses pieds, en lui disant, que c'é- „ toit-là le doüaire qu'il lui constituoit. „ On dit même, qu'il la mit à une épreuve „ encor plus forte; & que pour être tout „ à fait assuré de sa vocation, il lui pro- posa

„ posa de celebrer le mariage avec toutes
„ les ceremonies Cyniques ; à quoi la bel-
„ le consentit de tout son cœur, tant elle
„ avoit d'amour pour la Philosophie. Quel-
„ ques-uns ont voulu faire un grand sujet
„ de louanges à Hipparchia de cette pas-
„ sion ; & se sont imaginez bonnement,
„ qu'elle n'aimoit dans Cratès que la scien-
„ ce & la vertu. Pour moi, je ne suis pas
„ de leur avis, très persuadé que la science
„ & la vertu du Cynique étoient les choses
„ à quoi elle songeoit le moins. Elle n'ai-
„ ma Cratès, que par un Caprice de Fem-
„ me, par un effet de ce goût depravé,
„ qu'on ne voit que trop souvent regner
„ dans le beau sexe. Que sçait-on? Peut-
„ être la mal-propreté du Cynique, sa
„ bosse, ses jambes torses, ou ses grands
„ ongles avoient-ils des appas pour elle.
„ Peut-être trouvoit-elle du ragoût dans sa
„ grande barbe, & du bon air à sa manie-
„ re de porter sa besace. Est-ce la pre-
„ miere fois que l'amour se cache sous les
„ rides, & qu'il se sert d'un vilain regard
„ farouche, pour triompher d'un cœur,
„ qui aura resisté aux plus beaux yeux du
„ monde ? Je croirai donc, avec la per-
„ mission de l'Antiquité, qu'Hipparchia ai-
„ moit Cratès, de la même maniere que
„ quelques autres ont aimé un Maure, ou
„ un Nain ; comme la femme de Jocon-
„ de, & celle du Roi Lombard. C'est
„ ainsi que Venus se plait souvent à humi-
„ lier l'orgueil des belles, en rendant
„ leur beauté captive de la difformité & de

la

„ la laideur. J'aurois voulu pour la rare-
„ té du fait, que le Cynique eut fait le
„ cruel, qu'il eut laiſſé ſoupirer Hippar-
„ chia tout ſon ſaoul, après ſa boſſe & ſa
„ grande barbe: cela eut bien pu arriver,
„ & on a vu plus d'une fois l'inſenſibilité
„ d'un Monſtre venger mille honnêtes
„ gens des rigueurs d'une belle. Mais, ne
„ ſeroit-ce point auſſi cette liberté, que
„ donne la Philoſophie Cynique, de ſatis-
„ faire ſa paſſion devant tout le monde,
„ qui auroit le plus charmé Hipparchia?
„ C'eſt un grand point pour une Femme,
„ de trouver de quoi autoriſer les déregle-
„ mens de ſon cœur, & de pouvoir ſe-
„ couer ce joug de pudeur & d'honnêteté,
„ qu'on a imposé à ſon ſexe: & quel plai-
„ ſir, de le pouvoir faire d'une maniere ſi
„ avantageuſe, que l'on en acquierre le
„ nom de Sage & de Philoſophe! Tel eſt
„ mon Sentiment ſur Hipparchia; & je
„ crois que ce n'eſt pas connoitre les fem-
„ mes, que d'attribuer à la Vertu, ce qu'el-
„ les peuvent faire par Caprice & par mau-
„ vais Gout.„

Nous n'ajouterons plus qu'un Exemple: il roule ſur le Deſir de faire parler de ſoi après la Mort; deſir utile & digne de louange, quoique fondé en erreur.

„ Les Morts, *remarque là-deſſus M. Char-*
„ *pentier*, ſont auſſi inſenſibles aux Elo-
„ ges que nous leur donnons, que les pier-
„ res du Coliſée de Rome, ou ces belles
„ Statues antiques, que les Connoiſſeurs
„ eſtiment tant. La Gloire vient trop tard,
lorſ-

„ lorsqu'elle ne trouve plus que nos Cen-
„ dres à couronner. Eh ! à quoi nous
„ pourra servir ce qu'il faut voir, & ce
„ qu'il faut entendre, lorsque nous n'au-
„ rons plus d'yeux ni d'oreilles ? Nous
„ nous mocquons de la coutume de cer-
„ tains peuples barbares, qui mettent dans
„ le Tombeau de leurs Morts les armes
„ qui leur ont servi pendant la vie ; &
„ nous approuvons ceux qui travaillent
„ pour être admirez après leur mort : com-
„ me si les organes de notre Corps, qui
„ servent à nous transmettre les pensées
„ des honnêtes gens, n'étoient pas aussi-
„ bien détruits que les autres, & qu'il fût
„ moins necessaire d'être vivant, pour en-
„ tendre un Panegyrique, que pour se ser-
„ vir d'une lance, ou d'un bouclier. Mais,
„ d'où peut venir ce desir violent de fai-
„ re parler de soi après la mort ? D'où
„ peut sortir cette erreur qui surprend les
„ plus éclairez ? Ne seroit-ce point, que
„ nous ne reflechissons pas assez sur la na-
„ ture de la Mort ; que nous ne conçevons
„ pas assez purement ce que c'est que
„ cesser de vivre ? Les Morts ont encore,
„ selon nous, leurs possessions & leurs
„ droits en ce Monde ; ils ont leurs belles
„ actions, leur reputation, & leur me-
„ moire ; nous les aimons, nous les haïs-
„ sons, nous leur rendons justice, ou leur
„ faisons tort. Ces manieres de parler si
„ frequentes nous empêchent de conce-
„ voir bien nettement la difference de leur
„ état d'avec le nôtre ; elles nous laissent
tou-

„ toujours dans l'Esprit quelques traits de
„ vie & de societé : comme l'idée, sous
„ laquelle nous avons conçu les Morts
„ pendant leur vie, subsiste toujours, quoi-
„ qu'ils ne soient plus, notre Esprit en
„ demeure également frappé, sans qu'il
„ s'apperçoive que la liaison qu'il avoit
„ avec eux se trouve détruite : nous som-
„ mes accoutumez à regarder cette idée,
„ comme quelque chose hors de nous; el-
„ le nous empêche de nous appercevoir,
„ que la Memoire des Morts n'est autre
„ chose que nous mêmes qui nous res-
„ souvenons; & que leurs vertus, & leurs
„ grandes actions, ne sont plus que nos
„ pensées. Ce Commerce, que nous croïons
„ entretenir avec ceux qui ne sont plus,
„ nous inspire naturellement le desir d'en
„ établir un semblable avec la posterité.
„ Nous devenons les rivaux des Morts,
„ par les louanges que nous leur donnons;
„ & nous souhaitons enfin pour nous ce
„ bonheur phantastique, que nous leur a-
„ vons fait. Le plaisir de s'entendre louer
„ est si grand, &, si j'ose ainsi parler, si
„ occupant, qu'il ne nous permet pas de
„ reflechir sur les Conditions qui sont ne-
„ cessaires pour le posseder : nous desirons
„ d'être louez, c'est-là où se porte toute
„ entiere l'attention de notre Esprit, & où
„ elle se termine. Et, en cela, nous tom-
„ bons dans la même erreur qu'un Amant,
„ dont la Maitresse en aimeroit éper-
„ dument un autre qui ne la connoitroit
„ point. Cet Amant passioné ne sauroit
s'i-

„ s'imaginer que celui-ci ne soit heureux,
„ quoiqu'il ne sente pas son bonheur : il
„ souhaite ardemment d'être à sa place,
„ sans s'appercevoir qu'il souhaite un bon-
„ heur imaginaire ; parce que le desir d'ê-
„ tre aimé de l'objet de son Amour l'oc-
„ cupe si universellement, qu'il ne lui laisse
„ pas le temps de considerer, qu'il faut
„ connoitre sa felicité, pour être heureux.
„ Il ne juge de l'autre, que par l'état où il se
„ trouve; ou, pour mieux dire, il ne juge
„ que de lui-même sous le nom d'un autre.
„ Ainsi, nous jugeons de nous lorsque nous
„ ne serons plus, par ce que nous som-
„ mes à present : nous prêtons notre senti-
„ ment à nos cendres, & faisons passer nos
„ affections dans le tombeau. Un homme,
„ qui songe à ce qu'on dira de lui après la
„ mort, se rend present par l'imagination
„ à tous entretiens de la posterité. Il se
„ trouve là enveloppé d'un nuage, comme
„ Enée & Achate à l'Audience de Didon.
„ Il entend ses Panegyristes, on dispute sur
„ son Sujet, on soutient ses interêts avec
„ chaleur, on se recrie sur ses Ouvrages,
„ on elêve ses vertus jusqu'au Ciel. Enfin,
„ toutes les Images les plus flatteuses de la
„ Vanité se presentent à son Esprit, & en
„ remplissent toute l'étendue ; & il font con-
„ clurre, que c'est un extrême bonheur
„ que d'être admiré de la posterité. De
„ quelle maniere se represente-t-il en ce tems
„ la mort ? A la verité, il passe si legerèment
„ sur cette pensée, qu'il n'a pas le temps d'en-
„ visager toutes les Conséquences qui en
de-

„ dependent. L'idée de sa gloire future, „ dont il est entierement occupé, établit „ dans son Esprit, sans qu'il s'en apperçoive, la necessité d'être, dont elle est „ inseparable; & celle de la mort ne la detruit point, parcequ'elle n'est pas son objet principal, & qu'elle n'est pas conçue „ avec la même vivacité. Ainsi, de deux „ idées contraires, il faut necessairement que „ l'une detruise l'autre; la plus forte l'emporte: & l'on ne doit pas s'étonner, que „ tout l'avantage soit du coté de celle qui „ flatte les desirs les plus violens de notre „ cœur, & qui relève notre Orgeuil du plus „ pesant abatement, qui est la Mort.

ARTICLE VII.

Le Mentor Moderne, ou Discours sur les Mœurs du Siecle; traduits de l'Anglois du Guardian *de Mrs. Addison, Steele, & autres Auteurs du Spectateur.* A la Haye, chez les Freres Vaillant, & N. Prevost. 1723. Tome I. p. 566. sans la Preface. Tome II. p. 426. Tome III. p. 384.

C'Est un Prejugé trés avantageux en faveur de l'Ouvrage dont nous venons d'annoncer le Titre, que d'avoir été composé par les Auteurs du Spectateur. La reputation de ces Auteurs est si belle, qu'on doit

doit naturellement s'attendre à quelque chose d'excellent quand ils y ont mis la main.

Mais, c'est cela même qui nous donne lieu de douter que ce soient eux qui ayent fait le *Mentor Moderne* : la difference du *Spectateur* au *Guardian* est trop considerable, pour qu'ils puissent être les productions de la même plume. Cependant, non-obstant cette difference, on peut dire avec verité, que la plupart des Discours du *Guardian* meritent d'être lus, & qu'il s'en trouve même quelques-uns qui sont dignes d'Admiration.

Le premier Tome contient cinquante-cinq Discours. Tome I. p. 260.

Ce qu'un de nos Auteurs dit du Ris a quelque chose de neuf & d'agréable.

„ Quand j'ai envie de penetrer dans le „ Caractère de quelqu'un, je commence „ d'ordinaire par examiner l'Usage qu'il „ fait de la *Faculté risible*. Je tache de voir „ s'il rit aisément, & de quelle nature sont „ les objets qui le jettent dans cette agréa- „ ble espece de *Convulsion*. Jamais les gens „ ne se tiennent si peu sur leurs Gardes, „ que lorsqu'ils se divertissent: le ris est „ presque toujours le signe visible de quel- „ que satisfaction interieure; &, si jamais „ nous pouvons ajouter foi à l'air du visa- „ ge, c'est quand il exprime la joie qui „ inonde, pour ainsi dire, le cœur. Le „ ris bien examiné ne ressemble pas mal à „ l'*Index* d'un Livre, qui nous en rend ac- „ cessibles toutes les particularitez. C'est

„ une des facultez, qui nous distinguent „ des bêtes; & elle nous sert de route pour „ penetrer à la maniere dont le hommes se „ servent de la *Faculté de raisonner*, qui est „ l'autre prerogative Caracteristique de no„ tre nature. Voici du moins ce qu'on „ peut prendre pour une régle presque ge„ nerale. Les gens, qui ont du sens & de „ l'Esprit, ne s'abandonnent gueres qu'à „ un ris moderé & retenu: ils sont presque „ toujours dans une certaine defiance d'eux „ mêmes, qui les fait craindre de donner „ dans un ris mal raisonné: mais les foux „ qui ne sont pas susceptibles d'une defian„ ce si contraignante, rient du meilleur „ cœur & de la meilleure foi du monde; „ ils se laissent emporter par leur ris, „ qui est naturel, aisé, impetueux, & bruiant.

„ J'ai pensé plus d'une fois à faire un „ Traité en forme sur cette faculté de „ l'homme; & je crois que la matiere n'au„ roit pas été sterile. J'aurois examiné le „ ris dans sa Nature même; & de ses Cau„ ses developpées j'aurois tiré certaines re„ gles pour le Theatre, également utiles „ au Poëte & à l'Acteur. Je suis persuadé, „ que, par là, j'aurois fourni, à l'un & à „ l'autre, des moyens surs, pour exciter „ dans la Machine des Spectateurs, cet „ aimable Chatouillement. A l'imitation „ de Plutarque, qui ne croit pas pouvoir „ mieux developper le Caractère de ses „ Heros & de ses grands Hommes, qu'en „ les mettant en paralelle les uns avec les „ autres, j'aurois fait des Comparaisons

entre *Pinkethman*, *Norris*, & *Bullok* *:
„ j'aurois examiné leurs differentes metho-
„ des de nous divertir; & j'aurois fait en
sorte qu'un Spectateur un peu sensé eut
„ pu discerner d'abord, si c'étoit le *Poëte*
„ ou l'*Acteur*, qui le fit rire †.

„ Comme le Spectacle est le lieu le plus
„ propre à fournir des reflexions sur cette
„ matiere, il ne sera pas inutile à quelqu'un
„ qui voudra executer mon plan, de re-
„ marquer que dans les Loges les jeunes
„ filles font la premiere rangée, les meres
„ la seconde; & que les femmes surannées,
„ & les filles qui ne font plus de desseins
„ sur notre Sexe, font l'arriere-garde avec
„ les Veuves qui sont contentes de leur
„ sort. En examinant une loge dans cet
„ Arrangement, pendant la representation
„ d'une Comedie, on observera, qu'une
„ Equivoque un peu gaillarde jettera le
„ premier rang dans une gravité affectée
„ ou dans une Indolence qui a un petit
„ Air stupide; que le second rang hazar-
„ dera un Souris; & que le dernier com-
„ prendra tout le fin du bon-mot, & qu'il
„ en rira sans façon.

„ Si l'on veut entrer dans un plus grand
„ detail, on verra que la Prude s'emanci-
„ pera jusqu'à la Mondanité d'un *Souris*,
„ en voyant les extravagantes libertez que
„ se donne une Coquette. La Coquette à
„ son tour *rit de bon-cœur* de la retenue affec-
„ tée de la Prude.

A a 2 L'Hom-

* Fameux Acteurs de Drury-lane.
† *Il y a ainsi dans l'Original.*

„ L'Homme de Lettres *rit entre cuir &*
„ *chair* de l'insolente Vanité d'un petit-
„ maitre; & le petit-maitre étale hardiment
„ son ridicule, en voulant deshonorer par
„ des *éclats de rire* le merite d'un homme
„ de Lettres destitué de ce que nos jeunes
„ gens appellent le *savoir-vivre*.

„ Je croi qu'on peut ranger les differen-
„ tes sortes *de ris* dans les Classes suivan-
„ tes.

„ *L'Air riant*, ou le *demi-souris*
„ *Le souris*
„ *Le Ris*
„ *Le Ricanement ou le Ris du Singe*
„ *L'Eclat de Rire.*

„ Le demi-souris n'est pratiqué que pour
„ menager une nouvelle grace aux traits
„ du visage; & les Dames s'en servent
„ souvent comme d'un piege pour attraper
„ un Amant, qui ne se livre pas avec assez
„ de promptitude à leurs charmes. Les
„ Anciens nomment cet *Air* riant le *Ris*
„ *de Chios*.

„ Le souris est l'appanage ordinaire du
„ beau Sexe, & de ceux qui lui font la
„ Cour: il exprime la satisfaction du cœur,
„ & marque un certain applaudissement ta-
„ cite; il ne derange pas trop les traits du
„ visage, & les galans qui savent tout le
„ fin de l'Art d'aimer, s'en servent avec
„ grand succès. Cette aimable maniere
„ d'embellir la Physionomie étoit connue
chez

„ chez les Anciens, sous le nom de *Ris*
„ *Ionique*.

„ Le *Ris ordinaire* est d'une nature con-
„ nue à tout le monde.

„ Pour le *Ricanement* ou le Ris de Sin-
„ ge, les Auteurs de l'Antiquité l'appel-
„ lent le *Ris Syncrusien*; & dans leur temps,
„ comme dans le notre, on en faisoit usa-
„ ge pout étaler deux belles rangées de
„ Dents.

„ L'*Eclat de rire*, ou le *Ris Sardonique*,
„ peut très heureusement être employé
„ dans les Disputes de tous les genres.
„ Quand on le fait partir à propos, il est
„ capable de renverser la preuve la plus so-
„ lidement établie sur les principes les plus
„ surs. Rien au monde de plus propre à
„ suppléer à la force du raisonnement. Il
„ est sur-tout d'une vertu merveilleuse dans
„ les Disputes des Caffez; & l'on remar-
„ que toujours, que le parti soutenu par la
„ force du *Ris* Sardonique l'emporte haut
„ la main sur ses Antagonistes.

„ La Prude a une prodigieuse Estime
„ pour le *demi-souris*. Elle regarde toutes
„ les autres Façons de rire comme des
„ Excès de mondanité; & les choses les
„ plus Comiques ne reüssissent presque ja-
„ mais à égayer ses attraits par ces petites
„ rides que forme le *souris complet*. Il
„ semble que la Devotion soit une espece
„ de *glu*, qui resserre les levres, & qui les
„ attache l'une à l'autre: toute la modestie
„ d'une Prude se concentre dans son visa-

„ ge, & rarement se permet-elle la liberté „ d'aller jusqu'à *l'air riant*.

„ La jeune veuve se tient dans la même „ reserve; mais, ce n'est que pour un „ temps. Les regles austeres du *Decorum* „ disposent de ses Traits d'une maniere „ despotique, & la forcent à mettre sa „ physionomie dans une Harmonie exacte „ avec son linge uni. Elle est serieuse par „ art, & doit se garder du *souris* avec tou- „ te la precaution possible, jusqu'à ce qu'un „ Amant se declare, & s'offre à remplir la „ place du Defunt.

„ Le Damoiseau effeminé, aprés avoir „ longtemps exercé sa Physionomie, par „ le secours du miroir, pour l'accoutu- „ mer à une exacte *Discipline*, est certai- „ nement en droit d'occuper un rang par- „ mi les modestes rieuses de cette derniere „ Classe: un *air riant* anime tous ses Dis- „ cours, & il ne manque jamais de caresser „ sa propre éloquence par un *demi-sou-* „ *ris*.

„ Le *Ris Ionique* ou le *Souris complet* „ convient parfaitement en general aux „ Dames, qui ne sont pas assez precieuses „ pour ne pas donner le moindre essor aux „ traits de leur visage. Elles étouffent un „ *ris formel*, comme les Prudes étranglent „ un *souris*.

A propos de la Tragédie de Caton, qui alors n'étoit pas encor imprimée, le *Mentor Moderne* fait part à ses Lecteurs du Prologue que Mr. Pope avoit dessein de placer à la Tête de cette piece. Ce Prologue est un

chef d'œuvre dans sa sorte. Nous le mettrons en Anglois, pour l'amour de ceux qui entendent cette Langue; après quoi nous y ajouterons la Version Françoise que notre Traducteur a mise en vers.

PROLOGUE,

Prologue de Caton par Mr. Pope.

By Mr. Pope.

TO wake the soul by tender strokes of Art,
To raise the Genius, and to mend the heart,
To make mankind in Conscious virtue bold,
Live o'er each scene, and be what they behold.
For this the Tragic Muse first trod the Stage,
Commanding tears to stream thro' every Age:
Tyrants no more their savage Nature kept,
And Foes to virtue wonder'd how they wept.
Our Authors shuns by vulgar springs to move
The Heros Glory, or the Virgins love,
In pitying Love we but our weakness show,
And wild ambition well deserves its woe.
Here Tears shall flow from a more gen'rous cause,
Such Tears as patriots shed for dying Laws.
He bids your breasts with Ancient ardor rise,
And calls forth *Roman* drops from *British* Eyes.
Virtue confess'd in human shape he draws,
What *Plato* thought, and God-like *Cato* was.
No common object to your sight displays,
But what with pleasure Heav'en it self surveys:
A brave Man struggling in the storms of Fate,
And greatly falling with a falling State.
While *Cato* gives his little Senate Laws,
What bosom beats not in his Country Cause?
Who sees him act, but envies ev'ry deed?

Who hears him groan, and does not wish to
bleed?
Ev'n when proud *Cæsar* 'midst triumphal Cars,
The spoils of Nations, and the pomp of wars,
Ignobly vain, and impotently great,
Show'd *Rome* her *Catos* figure drawn in state;
As her dead Fathers rev'rend image past,
The pomp was darken'd, and the day o'ercast;
The Triumph ceas'd; . . . Tears gush'd from
ev'ry Eye;
The Worlds greats Victor past unheeded bye
Her last good man dejected *Rome* ador'd,
And honour'd *Cæsar* less than *Catos* sword.
Britains attend: Be worth like this approv'd,
And show you have the Virtue to be mov'd.
With honest scorn the first fam'd *Cato* view'd.
Rome learning Arts from *Grece*, whom she sub-
du'd.
Our Scene precariously subsists too long
On *French* Translation, and *Italian* Song.
Dare to have sense your selves, assert the stage;
Be justly warm'd with your own native Rage
Such plays alone should please a British ear,
As *Cato*'s self had not disdain'd to hear.

Voici la Traduction.

Traduction de ce Prologue en Vers François.

LE mortel abîmé dans un Goufre d'Erreurs
Du beau nom de vertus honoroit ses fu-
reurs,
Quand du Ciel descendue une Muse heroique
Sur la Scene chaussa le Cothurne Tragique.
Le Desordre à sa Voix aussitôt disparut;
De lui même ignoré le Cœur se reconnut,
L'homme se developpe, il se sent, il raisonne;
Le fier Tyran en pleurs de ses larmes s'étonne,
Il paye à la Bonté l'hommage, qu'il lui doit.

Se

Se plaçant sur la Scene, il devient ce qu'il voit.
Et sa noble douleur, qui le charme, & l'éclaire,
Lui marque du Devoir la route salutaire.
Cette Muse aujourd'hui, Peuple Anglois trop heureux,
Fera naitre en ton cœur ce trouble genereux.
Ne croi pas qu'à tes yeux complaisante elle étale
Une molle Tendresse, une Valeur brutale:
L'Ambitieux Altier par son Crime est puni,
De son Cœur l'homme même est par l'Amuor banni.
Elle veut, en peignant des Vertus plus qu'humaines,
Ouvrir les yeux *Anglois* à des larmes *Romaines*,
Et ne daigne exciter que d'utiles douleurs,
Qui debrouillent l'Esprit, & reforment les mœurs.
Elle exige de nous de ces Larmes touchantes,
Que repand la vertu pour des Loix expirantes,
En offrant à nos yeux dans un même portrait
Ce qu'à pensé *Platon*, ce que *Caton* a fait.
Pour le Ciel, qui voit tout matiere peu commune,
Un Heros, qui lui seul lute avec la Fortune,
Et qui par son grand cœur à l'Etat enchainé
Ne tombe qu'avec lui, par sa chute entrainé.
Dieux! qui peut voir *Caton* resserré dans *Utique*,
Des debris du Senat former la Republique,
Qu'il n'échauffe son Cœur de la même vertu,
Qui soutint ce Heros, par le sort abbatu?
Dans chacun de ses Traits, une Ame grande & belle
Trouve un motif à suivre un si parfait modéle.
Peut-on le voir baigné dans son Sang precieux,
Sans briguer un Trepas si grand, si glorieux?
Quand du cruel Destin *Cesar* indigne idole
Mit l'Univers conquis au pied du Capitole,

Son Triomphe éclatant de Rois captis suivi
Charma l'oeuil curieux du Citoyen ravi.
Mais, voyant de Caton la venerable image
Orner pompeusement ce honteux Etalage,
Rome entiere eut horreur d'un Triomphe inhumain,
Et pleura dans *Caton* le dernier vrai Romain.
Tout fut morne, abbatu, l'on eut dit qu'un miracle
Sous un nuage épais couvrit tout le spectacle;
Du superbe Vainqueur on ne vit plus le Char,
Et *Caton* detourna tous les yeux de *Cesar*.
Des sensibles *Romains*, *Anglois* suivez les traces,
Respectez la Vertu qu'accablent les Disgraces,
Apprenez-le à la fin, la tendre Humanité,
Du sublime merite est l'appui respecté.
Devouez au bon sens, éloignons du Theatre
Un Heroïsme affreux que le peuple idolatre.
Si d'un oeil meprisant, un autre *Caton* vit
Rome apprendre les Arts, du *Grec*, qu'elle asservit,
Par de nobles efforts affranchissons la Scene
De l'Empire honteux d'une étrangere Veine:
Pour nos Vers dedaignons d'emprunter des Succès,
Du *fin* de l'*Italie*, & du *vif* des *François* *,
De nôtre propre fonds, produisons des merveilles,
Où le Grand *Caton* même eut prêté les Oreilles.

Le Discours 51. roule sur les Devoirs à l'observation desquels nous sommes tenus à l'égard des Bêtes. L'Auteur de ce Discours presse de la maniere la plus forte l'obligation qui nous est imposée de comprendre la plupart des Animaux dans la Classe de notre charité & de notre beneficence. Ce morceau nous paroit un des meilleurs de tout l'ouvrage. Je

* *Ces deux Vers sont ainsi dans l'Original.*

„ Je ne crois pas, *dit-il*, donner dans p. 506.
„ une Chimere, en me mettant dans l'Es-
„ prit que les hommes sont aussi responsa-
„ bles de l'abus qu'ils font de leur Empi-
„ re sur les brutes, que de la Tyrannie
„ qu'ils exercent sur leurs semblables.
„ Plus notre pouvoir sur les Animaux d'un
„ ordre inferieur est absolu & despotique,
„ & plus nous sommes obligez, ce me
„ semble de les gouverner avec sagesse, &
„ avec bonté? Ce qui ajoute encore de la
„ force à cette consideration, c'est le sort
„ même des brutes, desquels il a plu au
„ Createur de nous distinguer d'une ma-
„ niere si avantageuse, & qui par leur na-
„ ture sont incapables d'être dedommagées
„ dans une autre vie de ce qu'on leur fait
„ souffrir dans celle-ci.

„ Il est très remarquable que les Bêtes
„ feroces, dont la force nous pourroit être
„ si pernicieuse, évitent naturellement les
„ hommes; à moins que leurs armes mê-
„ mes, ou la violence de la faim, ne les a-
„ niment contre nous. Pour nous, nous
„ allons suivre la trace des Animaux sau-
„ vages les moins nuisibles, nous leur de-
„ clarons la guerre, & nous faisons tous
„ nos efforts pour les detruire.

„ Montagne observe, comme une par-
„ ticularité qui ne fait gueres honneur à
„ l'homme, que peu des Gens se plaisent
„ à voir les Bêtes se caresser ou badiner en-
„ semble; & que le grand nombre se fait
„ un delice de la rage avec laquelle elles se
„ dechirent les unes les autres.

Je

„ Je suis mortifié de ce que cette Remar-
„ que soit plus applicable à notre Nation
„ qu'à toute autre, & que les Etrangers
„ trouvent generalement repandu parmi
„ nous le Caractere indigne de nous faire
„ le spectacle le plus charmant des com-
„ bats cruels où nous engageons les pau-
„ vres brutes. Il est certain que nous au-
„ rions bien de la peine à justifier, au
„ Tribunal de la Raison, la Liberté que
„ que nous nous donnons de détruire le
„ moindre Animal, par un simple princi-
„ pe de petulance. Nos Enfans néan-
„ moins sont élevez dans ce principe af-
„ freux; & un des premiers plaisirs que
„ nous leur permettons, c'est de faire sou-
„ frir les Animaux, qui ne leur ont rien
„ fait, & qui leur sont inferieurs en force
„ & en malice: à peine sentons-nous nous
„ mêmes ce que c'est que la vie, que nous
„ trouvons un lache plaisir à l'ôter à d'au-
„ tres Creatures.

„ Les Enfans ne laissent pas d'avoir en
„ general du penchant pour les Animaux,
„ avec lesquels ils aiment à badiner, faute
„ de connoitre encore les divertissemens
„ qui conviennent à un Age plus mûr.
„ Les Oiseaux sur-tout leur plaisent ex-
„ traordinairement, & il seroit aisé de leur
„ rendre utile cette espece de foiblesse.
„ Mr. Locke nous le fait voir par l'exem-
„ ple d'une Mere, qui donnoit à ses Fils
„ autant d'Oiseaux, qu'ils en pouvoient
„ souhaiter; mais, qui les recompensoit
„ ou les punissoit, selon qu'ils traittoient

ces

„ ces pauvres bêtes, avec douceur, ou „ avec inhumanité. Par-là, elle formoit „ ses Enfans à la Bonté par un Exercice „ continuel, & faisoit de leur amusement „ une route sûre à la vertu.

„ Il y a, certains Animaux, qui, sans „ aucune raison imaginable, sont traittez „ comme les ennemis communs du Genre „ humain. Le proverbe l'Anglois, qui „ donne neuf vies à un Chat, coute la „ vie à neuf d'entre dix de ces bêtes: à „ peine y a-t-il un seul polisson dans nos „ rues, qui à cet égard n'ait effacé les tra- „ vaux d'Hercule, qui s'est acquis tant de „ reputation en tuant un Monstre, dont „ la vie n'étoit que triple. Je ne sai, au „ reste, si c'est notre Animosité terrible „ contre cet utile Domestique, qui nous „ porte à persecuter avec tant d'ardeur les „ Hiboux, qui sont une espece de Chats „ emplumez; ou bien si c'est la haine dé- „ raisonnable que la Mode nous inspire „ pour toutes les physionomies graves & „ serieuses. Quoique ce dernier motif pa- „ roisse assez vraisemblable, je suis pour- „ tant plus tenté de me declarer pour l'au- „ tre; parce que je remarque que la seule „ raison pourquoi l'on travaille avec tant „ de zele à la Destruction des *Grenouilles*, „ c'est la ressemblance qu'elles ont natu- „ rellement avec les Crapaux. C'est en- „ core un bonheur pour tous ces Animaux „ disgraciez, au milieu de tant de desastres „ qui les accablent, que jusqu'ici nous „ n'aions pas eu la fantaisie, de les manger.

„ Si une fois nos Compatriotes se mettent
„ dans l'Esprit de rencherir sur le Cuisinier
„ François, le Ciel sçait à quelle barbarie
„ sont réservez les Chats, les Hiboux, &
„ les Grenouilles.

„ A proportion que nous avançons en
„ Age : nôtre cruauté naturelle devient,
„ pour ainsi dire, plus virile ; & le divertis-
„ sement sanguinaire de la Chasse succede
„ à l'inhumanité enfantine. Je n'oserois
„ me déclarer contre un plaisir appuyé par
„ la Coutume de tant de Siecles, & par
„ les Eloges d'un si grand nombre de fa-
„ meux Auteurs ; mais, on me permettra
„ bien de dire, que selon moi il n'y a que
„ les mouvemens tumultueux qui accom-
„ pagnent cet Exercice, soutenus de l'E-
„ xemple, qui nous empêchent d'enten-
„ tendre les reproches, par lesquels nôtre
„ propre raison tache à nous inspirer de la
„ Compassion pour les bêtes, contre les-
„ quelles on unit la force à la ruse. Je
„ n'avancerai pas avec Mr. Fleuri, que ce
„ Divertissement est un reste de la barbarie
„ Gothique ; mais, je ne saurois m'empê-
„ cher de m'arrêter un peu sur une Cou-
„ tume, qui regne encore parmi nos Chas-
„ seurs, & qui m'a assez l'air de tirer son
„ origine des Scythes, qui passent chez
„ certains Savans pour nos dignes Ance-
„ tres. Quand une Dame de Qualité se
„ trouve présente à la mort de la Bête,
„ une politesse farouche oblige nos Chas-
„ seurs de lui presenter le Couteau, & de
la

„ la prier de vouloir bien couper la gorge
„ au Cerf ensanglanté,

„ *Qui semble par ses Cris, prêt à finir ses jours,*
„ *De la pitié du Sexe implorer le secours.*

„ Si nos plaisirs sont cruels, notre friandise l'est encore davantage, & je me trompe fort, si elle ne place notre inhumanité dans son jour le plus affreux. Se peut-il une volupté plus barbare, que de procurer à un palais degouté des Mets tendres & delicats, en faisant mourir des Porcs à coups de fouet, & en grillant des Ecrevisses toutes en vie? Ce sont pourtant-là d'infames échantillons de notre cruauté ingénieuse, qui doit faire horreur à tous ceux qui n'y ont pas familiarisé leur imagination. Ceux qui, comme s'exprime Seneque, partagent leur vie, entre les remords d'une Conscience alarmée, & les dégouts d'un palais usé, trouvent la punition de leur friandise bizarre dans les tristes effets, qu'elle cause elle-même: semblables aux autres bêtes feroces, ils rencontrent des pieges dans leurs alimens, &, par les rafinemens de leur goût, ils deviennent leurs propres meurtriers, ou pour mieux dire leurs propres bourreaux. Y a-t'il un plus hideux spectacle que celui qui frappe la vue, lorsqu'on entre dans la Cuisine de nos Gens qui se piquent d'avoir un goût à la Mode? On n'y découvre que des ruisseaux de sang,

„ ſang, & des Animaux de toutes ſortes, „ qui expirent ſous les mains de ceux qui „ leur donnent la Torture; & on les prendroit pour ces Cavernes de Geants, que „ les *Amadis* nous repréſentent comme couverts des Membres encore palpitants de „ ceux qu'on venoit d'immoler à la fureur „ de ces Barbares.

„ Plutarque, qui dans ſes Ouvrages nous „ donne plus de marques d'un bon naturel, „ qu'aucun autre Auteur de l'Antiquité, „ nous a laiſſé une excellente Refléxion ſur „ ce ſujet. *Si nous avons*, dit-il, *la mauvaiſe honte de n'oſer pas être humains, de „ peur de pécher contre la Mode, que du moins „ votre Cruauté ait des bornes, & qu'elle ſoit „ accompagnée de quelque modération. Tuons „ des Animaux, puiſque nous ſommes accoutumez à faire dépendre notre Vie de leur Mort; „ mais, en les tuant, ayons quelque pitié de „ leur triſte condition, & ne nous donnons pas „ l'abominable plaiſir de les laiſſer languir longtems: ſongeons qu'il y a toujours une ſorte „ de dureté à détruire une Créature vivante; „ adouciſſons-là, autant qu'il eſt poſſible. Si ce „ ne ſont pas des hommes, ce ſont du moins „ des Etres, qui ont du Sentiment, & une „ eſpece d'Intelligence.* Ce même Auteur, en „ parlant de la ſeverité de Caton le Cenſeur, laquelle dans ſa Vieilleſſe alloit juſqu'à la ferocité, le blâme extrémement de „ la maniére dont il traitoit ſes bêtes, quand „ elles étoient incapables de lui rendre les „ ſervices ordinaires; & voici le Raiſonnement dont il accompagne une Cenſure ſi

„ bien

„ bien fondée: *Les hommes devroient s'estimer heureux, de ce que l'humanité n'est pas renfermée dans les mêmes bornes étroites, qui renferment la simple justice. L'obligation d'être équitable, à l'égard de ceux qui sont hommes comme nous, est un devoir indispensable, qui sort de notre Nature même, & qu'on ne sauroit violer qu'avec repugnance; mais l'humanité, plus généreuse & plus étendue, a pour objet tous les differens ordres de Creatures vivantes, & descend mêmes jusqu'à celles qui passent pour les plus viles. La Charité, qu'on exerce sur elles, est comme le débordement d'un excellent naturel, qui se repand par l'Univers entier, & qui se prodigue à tout ce qui est au dessous de nous. Un bon cœur, par consequent, a soin de ses chiens & de ses Chevaux, non seulement quand ils ne viennent que de naître, & qu'il les menage pour une utilité future; mais encore, quand à force de lui rendre des services, ils sont devenus incapables de lui en rendre de nouveaux.* Ces Réflexions sont judicieuses & dans le goût serieux. En voici quelques autres plus égayées, & qui ne laissent pas d'avoir leur merite. L'Auteur y donne une Recepte infaillible pour faire un Poëme Epique admirable & presque parfait.

Tome 2. p. 9, & suiv.

Recette pour faire un Poëme Epique.

Recette pour un Poëme Epique.

Pour ce qui regarde la Fable.

„ Prenez de quelque vieux Poëme, Histoire

Pour la Fable.

„ toire, ou Roman, comme Geofroi de
„ Moumouth, ou Don Belinnis de Grece;
„ tous les Evenemens qui sont susceptibles
„ de longues Descriptions. Emplissez en
„ votre imagination, & ramassez les tous en-
„ semble dans une seule & même Fable.
„ Prenez ensuite un Heros dont le nom soit
„ sonore & harmonieux, & jettez-le à corps
„ perdu au milieu de toutes ces Avantures.
„ Laissez-le travailler là jusqu'au douziéme
„ volume: & ne l'en tirez, que lorsqu'il
„ sera prêt à se marier, ou à conquerir un
„ Empire; car la fin d'un Poëme Epique
„ doit être heureuse: c'est la regle.

Pour faire une Episode.

Pour les Episodes.

„ Prenez quelques restes des Avantures,
„ que vous aurez rassemblées, & qu'il vous
„ aura été impossible d'enchainer à celles où
„ vous engagez votre Heros. Enveloppez-
„ y quelque autre Personnage, dans un pe-
„ tit Poëme à part, qui peut n'avoir rien de
„ commun avec le Corps de l'Ouvrage, que
„ la même Relieure.

Pour la Morale & l'Allegorie.

Pour la Morale & l'Allegorie.

„ Que votre Composition aille toujours
„ son grand chemin. Quand elle sera ache-
„ vée, vous pourrez à votre loisir en tirer
„ l'Allegorie & la Morale. Ayez soin seu-
„ lement de n'y point épargner vos Efforts.

Pour

Pour les Mœurs, ou les Caracteres.

„ Prenez toutes les Qualitez les plus ex- *Pour les Mœurs.*
„ cellentes des plus celebres Heros de l'An-
„ tiquité; & si vous ne pouvez pas les ré-
„ duire à une certaine consistance, jettez-
„ les pêle-mêle sur le dos de votre princi-
„ pal personnage. Si vous avez quelque
„ Patron, n'oubliez pas sur-tout de faire u-
„ sage des Vertus dont il se pique d'être or-
„ né; & pour ne lui point rendre ce servi-
„ ce inutilement, tirez de l'Alphabet les
„ Lettres du nom qui composent le nom
„ dudit Mecenas, & placez les à la Tête
„ d'une Epitre Dedicatoire. Il n'est pas ne-
„ cessaire que vous entriez trop scrupuleu-
„ sement dans la Nature des grandes Qua-
„ litez, que vous donnez à votre Heros;
„ puis qu'on n'a pas encore déterminé s'il
„ faut que le Heros d'un Poëme Epique soit
„ *honnête-homme*. Pour vos Caracteres su-
„ balternes, vous n'avez qu'à les chercher
„ dans Homere, & dans Virgile, & les lier
„ à d'autres noms. Il n'y a là rien d'em-
„ barrassant.

Pour le Merveilleux.

„ Prenez des Divinitez Mâles & Femel- *Le Merveilleux.*
„ les, autant que vous en pourrez employer;
„ partagez-les en deux portions égales, &
„ mettez Jupiter au milieu. Que Junon les
„ fasse fermenter, & que Venus les mollifie.

„ Ayez soin, sur-tout, de faire bien trotter
„ Mercure, & de donner de l'Exercice à
„ ses Talonnieres. Si vous avez besoin d'An-
„ ges & de Demons, allez-vous-en fournir
„ chez *le Tasse*, qui en a à revendre. Ces
„ Dieux & ces Esprits sont autant de ressorts,
„ sans lesquels la Machine Epique s'arrête-
„ roit à tout moment. Dès que vous ver-
„ rez votre Heros dans un embarras, d'où,
„ ni votre Esprit, ni aucun moyen humain,
„ ne pourront le tirer, appellez le Ciel au
„ secours; & les Dieux feront votre affaire
„ en moins de rien. Horace est formel là-
„ dessus.

Pour les Descriptions.

Les Descriptions.

„ Si vous voulez faire comme il faut cel-
„ le d'un Orage, prenez les quatre Vents,
„ & jettez-les ensemble dans un même Vers;
„ ajoutez-y de la Pluye, des Eclairs, du
„ Tonnerre, de chaque ingredient, *quan-
„ tum sufficit*. Brassez bien vos Ondes & vos
„ Nuages, jusqu'à-ce que le tout se mette à
„ fermenter; & épaississez votre Description
„ par-ci par-là de quelques Rochers & de
„ quelques Bancs de sable. Ne lâchez pas
„ votre Tempête de la Caverne de votre ima-
„ gination, avant que tout ne soit prêt à par-
„ tir en même temps.

Pour une Bataille.

Les Batailles.

„ Ramassez tout ce qu'il y a de plus tu-
„ multueux dans tous les Combats de l'Ilia-
de,

„ de, & moderez le grand Feu qui y regne, „ en y mêlant un peu de sang froid de la „ valeur d'Enée. S'il vous êst impossible „ d'employer tout ce que vous aurez receuil- „ li là dessus, faites du reste quelques *ren-* „ *contres*, *escarmouches*, &c..... Assaison- „ nez bien le tout de Comparaisons & de „ Metaphores; & vous avouerez vous mê- „ mes, que vos Combats surpassent tout ce „ qu'on a fait dans ce genre-là.

Pour la Description d'une Ville consumée par les Flames.

„ Si vous trouvez une pareille Descrip- „ tion necessaire, parce qu'il y en a une dans „ Virgile; Troye n'est-elle pas à votre ser- „ vice, avec tous ses Temples, & tous ses „ Palais, dont les Flames s'élevent jusqu'aux „ Cieux? Mais peut-être aurez-vous trop de „ Delicatesse pour vous en mettre en pos- „ session, & vous craindrez par là de passer „ pour plagiaire. Si cela est mêlez ensemble „ l'Incendie de Troye, & celui de Jerusalem; „ & soyez sûr que ce sera un feu des plus ter- „ ribles.

Les Descriptions d'Incendies

„ Pour vos *Metaphores* & vos *Comparai-* „ *sons*, tout l'Univers vous les offre en foule: „ il ne faut qu'avoir des yeux pour en faire „ des Magazins entiers. Il est vrai que l'ap- „ plication en est un peu difficile. Consul- „ tez là-dessus votre Libraire.

Pour la Diction.

La Diction. „ Vous pouvez là-dessus vous en fier à la „ Fortune, pourvû que vous ayez soin de „ ménager à votre Stile un Air d'Antiquité, „ en y mêlant des tours d'expression anti- „ ques, que vous trouverez à foison dans le „ *Grec Moderne d'Homere*, & dans les *Avan-* „ *tures de Telemaque*. J'ai connu un Pein- „ tre sans Genie, comme le Poëte que je su- „ pose, qui *enfumoit* ses piéces pour les fai- „ re passer pour Originaux. C'est de la mê- „ me maniere que vous pourrez rendre vo- „ tre Poëme venerable, en l'obscurcissant „ par-ci par-là, par des Grecismes, & par „ d'autres phrases Orientales.

La Piece, qui suit immediatement celle dont nous venons de marquer les principaux endroits, merite encor l'attention de nos Lecteurs, non seulement parce qu'elle est bien tournée, mais aussi parce qu'elle roule sur l'injuste mepris qu'on a d'ordinaire pour les Pauvres & sur les sentimens de Charité & de Tendresse que nous leur devons. „ Il „ faut avouer, *dit l'Auteur de cette Piéce*, „ à l'honneur de notre bonne Ville, qu'en „ la parcourant d'un bout à l'autre, on ne „ sauroit assez s'étonner des nombreux ef- „ fets d'une Charité Heroïque, qui frappent „ les yeux de tous côtez. On a songé à la „ Correction des Mechans, à l'instruction de „ la Jeunesse, à l'habillement & à la nour- „ riture des Gens âgez; en un mot, à tous „ les besoins, auxquels les differentes Clas-

ses

„ ses d'hommes pourroient être sujets. Ce
„ qu'il y a de triste, c'est qu'on ne doit gue-
„ res tous ces secours, qu'à l'humanité de
„ ceux qui sont dans une condition medio-
„ cre: Les personnes distinguées par leur
„ naissance, par leur rang, & par leur bien,
„ sont trop élevez au dessus de notre Espe-
„ ce, pour prendre la moindre part à nos
„ miseres. Bien loin d'en être touchées,
„ elles ne les connoissent seulement pas.
„ Que cette dureté de cœur est monstrueu-
„ se! Est-il possible que le retour de la faim
„ & de la soif, que ces Gens ne regardent
„ que comme des préparatifs d'un plaisir
„ prochain, ne les fasse pas songer un mo-
„ ment à ceux qui souffrent les mêmes be-
„ soins sans être en état d'y satisfaire? De
„ quelle source peut venir une inhumanité
„ si peu naturelle? Je l'ai déja insinué c'est
„ de la *Gloire* & de la *Grandeur* qu'une opi-
„ nion malheureuse attache à la richesse,
„ qui semblent placer ceux qui la possedent
„ au dessus du sort des Humians. On di-
„ roit que toutes les qualitez, qui doivent
„ rendre l'homme digne d'estime, ou de
„ mepris, soient renfermées dans l'*Opulen-*
„ *ce* ou dans la *Pauvreté*. Les Thresors
„ prêtent de la Grace & du prix à tout ce
„ que leurs possesseurs peuvent dire ou fai-
„ re. La Disette, au contraire, répand un
„ Air odieux & meprisable, sur les Actions,
„ les Discours, & les Entreprises des Pau-
„ vres. Celui qui rampe dans la Néceffi-
„ té, n'a ni mains, ni langue, ni esprit,
„ pour son propre bien, ni pour celui de ses

 Amis,

„ Amis. Il eſt dans le même état qu'un Lethargique; avec cette difference, que peu de gens daignent ſoulager ſes maux, & que ceux qui le font, lui marquent plus de mépris que de compaſſion. Dans cette malheureuſe conjoncture toutes les Vertus, tous les Talens, tout le Merite, ſont inutiles. Tous les avantages, dont un pauvre eſt digne, lui deviennent inacceſſibles, & il doit conſiderer comme inévitables tous les maux qui le menacent. Un *pauvre Heros* doit compter ſur des Guenilles, comme un Pauvre ſcelerat ſur le Gibet. Accablé ſous le fardeau de la Diſette, un homme parle d'une voix tremblante; la timidité accompagne ſes entrepriſes, l'irréſolution les fait échouer. S'il parle, perſonne ne lui prête l'oreille; il ſe trouve parmi la Multitude, ſans qu'on l'apperçoive: il exiſte, pour ainſi dire, ſans occuper de Terrein. On l'affronte, on l'injurie, impunement. Les Loix n'ont rien déterminé en ſa faveur; Mais qui ſont ceux, qui le traitent d'une maniére ſi indigne? Ce ſont des Creatures qui lui ſont ſemblables en tout, qui ſont ſujettes aux mêmes beſoins, à la même diſette naturelle que lui, & qui ont ſeulement le bonheur de poſſeder tout ce qui peut les remplir. Cependant, telle eſt l'inſolence de ces Hommes, qu'ils refuſent de voir en lui leur propre nature, & de reconnoitre que celui qui ſatisfait avec facilité tous ſes beſoins eſt naturellement dans le même cas, qu'un malheureux qui eſt privé des mêmes ſe-

„ cours.

„ cours. Cette réflexion est mortifiante: le „ Riche en détourne son Esprit; & les autres hommes pleins de Respect & de Tendresse pour des Thrésors, dont peut-être „ ils ne tireront jamais le moindre avantage, n'ont garde de s'efforcer à le faire „ raisonner juste sur cet Article. Qu'on prononce seulement les Termes: *il a du bien*, „ nous voilà d'abord amis de celui dont on „ fait ce Panegyrique, qui concentre en lui „ tous les Eloges imaginables. Jamais vous „ n'attirerez à quelqu'un un mepris parfait, „ jamais vous ne le placerez au plus haut „ degré d'infamie, si vous ne le décriez en „ en qualité de *Pauvre*; ce sont là les Expressions les plus fortes, & les plus significatives, dont il soit possible de se servir. „ Les Hommes ont oublié avec tant de stupidité leur pauvreté & leur impuissance „ naturelles, que la *disette* & la *richesse* ont „ occupé dans leur imagination la place de „ l'innocence & du crime.

„ En verité ces sortes de Réflexions ne „ sauroient que mortifier un honête-homme & le remplir d'indignation contre la „ Barbarie du siécle. Heureux encore, si „ ces sentimens douloureux pouvoient apporter quelque remede à un mal si invetéré. De la maniére dont les Hommes „ sont faits, la chose me paroît impossible; „ mais, quoi que je me sente incapable de „ procurer le moindre soulagement à ceux „ de mes prochains qui languissent dans la „ necessité, & dans le mépris, je les respecte assez pour vouloir bien partager leurs

„ maux, par une compassion, qui malheu-
„ reusement leur est inutile.„

Tome 3. Les Discours du Tome troisiéme sont au nombre de quarante-deux, dont les plus interessans, à notre avis, roulent sur la Folie de l'Orgueil humain, & sur l'Analogie qu'il y a entre le Gouvernement du Monde corporel & du Monde intellectuel. Cette Analogie est exprimée avec tant de precision, & mise dans un si beau jour, que nous sommes obligez de nous servir des Termes de l'Auteur même.

P. 19. & suiv. „ Quand nous considerons, dit il, avec
„ une attention philosophique le Systême de
„ toutes les Créatures, qui sont à la portée
„ de nos connoissances, tant dans le *Monde*
„ *corporel*, que dans le *Monde intellectuel*,
„ il n'est pas possible que nous n'y trou-
„ vions une certaine harmonie, une certai-
„ ne liaison entre toutes les parties differen-
„ tes; nous ne saurions qu'y sentir une Uni-
„ té de desseins & une conformité d'Ope-
„ rations, qui nous démontrent que l'Uni-
„ vers est la production d'un seul Etre in-
„ finiment bon, & infiniment sage; il faut
„ de nécessité que nous découvrions, que
„ le *Monde raisonnable* suit des Loix cons-
„ tantes derivées de la même Puissance, qui
„ a donné des Loix invariables au Monde
„ materiel.

„ La contemplation de l'*Arrangement*, de
„ la *Cohésion*, & du *Mouvement* de la ma-
„ tiére, unit dans nos jours les plus grands
„ Philosophes dans l'Opinion, qu'il y a une
„ *attraction mutuelle* dans tous les Corps,
du

„ du moins dans ceux qui se trouvent dans „ notre *Systême solaire*. Tous les Corps, qui „ font leurs *révolutions* autour du Soleil sont „ attirez vers cet Astre, & les uns vers les „ autres par un principe secret, constant & „ uniforme; c'est par là que la Terre & les „ autres Planetes, au lieu de s'échaper par „ une ligne *tangente*, roulent autour du So- „ leil; c'est par-là que la Lune fait un Mou- „ vement pareil autour de notre Globe, dont „ elle est compagne fidele depuis tant de „ siécles. Ce même Principe, qui entretient „ l'ordre dans ce vaste *Systême planetaire*, „ régle aussi les moindres parties de la matiére.

„ Si nous detournons nos pensées du „ *monde corporel* vers le *monde moral*, nous „ trouvons dans les Ames humaines un „ semblable principe *d'attraction*, qui forme „ parmi les hommes, les *Peuples*, les *Socié-* „ *tez*, les *Familles*, les *Cotteries*, & les *re-* „ *lations* d'*amitié*; comme dans les Corps „ égaux en *quantité*, l'attraction est la plus „ efficace entre ceux qui sont le moins éloig- „ nez les uns des autres, l'attraction *spiri-* „ *tuelle* est aussi la plus forte, toutes choses „ égales, entre les hommes qui ont ensem- „ ble les *relations les plus étroites*, & le plus „ de *proximité*: Ces Corps separez par un „ espace de plusieurs millions de lieues ne „ laissent pas d'operer les uns sur les autres „ par une attraction constance, quoique „ l'effet n'en soit pas remarquable; ils s'ap- „ procheroient certainement, s'ils n'étoient „ pas retenus par les forces contraires d'au- „ tres Corps, qui les attirent de differens

cotez.

„ cotez. Il en eſt de même de l'*Attracti-*
„ *on*, qui a lieu dans nos Cœurs; notre
„ pente naturelle vers les individus de no-
„ tre Eſpece, avec qui nous n'avons qu'une
„ relation éloignée, ne fait point un effet
„ ſenſible, à cauſe d'une *attraction* plus ef-
„ ficace, qui nous unit avec les hommes,
„ qui ont avec nous une relation plus pro-
„ chaine. Mais, otez cet obſtacle, l'effet de
„ ce penchant qui nous porte vers tous les
„ hommes ſe developpera par degrez, &
„ deviendra bientôt ſenſible.

„ Un homme qui n'a point de parens
„ entrera bientôt dans d'étroites liaiſons avec
„ des voiſins ou des Amis. S'il eſt éloigné
„ de ceux-ci il s'accroche à des Concitoy-
„ ens ou bien à des Compatriotes, qui ſe
„ trouvent avec lui dans un même lieu.
„ Deux Anglois, qui ſe rencontrent à Ro-
„ me ou à Conſtantinople, trouvent des
„ raiſons ſuffiſantes d'Union, en ce qu'ils
„ ſont nez dans un même Royaume. Dans
„ le Japon, ou dans la Chine, c'eſt aſſez
„ d'être Europeens, pour ſe lier par le
„ Commerce le plus intime. Si nous éti-
„ ons tranſportez dans *Jupiter* ou dans *Sa-*
„ *turne*, & ſi nous y rencontrions un *Chi-*
„ *nois*, ou quelque habitant de la partie de
„ notre Globle la plus éloignée de la
„ Grande Bretagne, nous le conſidere-
„ rions comme un proche parent, & bien-
„ tôt nous entrerions avec lui dans le com-
„ merce le plus familier. Ce ſont-là des
„ reflexions dont la verité eſt palpable, &
„ qui nous ſont ſentir que nous ſommes liez,
comme

„ comme par une chaine imperceptible, à „ tous les individus de notre Espece.

„ Tous les grands Corps qui composent „ notre Systême Solaire seroient bientôt unis „ par l'attraction au centre de gravité qui „ leur est commun. Mais, l'Auteur de la „ Nature, pour empêcher cette Union, a don- „ né à chacun de ces Corps un mouvement „ en ligne directe, qui concourant avec le „ principe d'attraction les retient dans les „ mêmes orbites autour du Soleil. Si ce „ mouvement en ligne directe, semblable à „ celui d'un boulet qui sort d'une piece de „ Canon, venoit une fois à cesser, la „ *Gravitation* seule ne trouvant plus une „ force qui la contre-balançât, ramasseroit „ bientôt tous ces vastes Corps dans une „ même masse. C'est d'une maniere par- „ faitement paralelle, que, dans la Societé, „ les mouvemens de l'âme produits par „ l'amour propre traversent l'operation de „ ce principe de Bienveuillance & d'Union, „ qui est essentiel à notre nature, & qui „ continue pourtant d'agir & de balançer „ ces mouvemens qui tendent à nous con- „ centrer en nous mêmes. Qu'on nous „ ôte les vues d'un Interêt grossier & le „ desordre des passions, bientôt l'attracti- „ on spirituelle ne fera qu'une seule masse „ de tout le genre humain.

„ Le principe de la *Gravitation* des Corps „ ne sauroit être expliqué que d'une seule „ maniere; c'est en l'attribuant à la volon- „ té directe & à l'operation immediate de „ Dieu, qui la trouvé le plus propre à

main-

„ maintenir l'ordre dans le *monde Corpo-*
„ *rel*. Notre paralelle est encor ici parfaite-
„ ment exact; nous ne saurions indiquer
„ d'autre cause de l'attraction qui dirige nos
„ ames, que la volonté immediate de l'Au-
„ teur de la nature. Elle n'est point l'effet
„ des Loix, de l'Education, de la Coutume;
„ c'est un attribut essentiel à l'ame, qui l'a
„ reçu de Dieu avec l'Existence.

„ Si dans l'*Attraction Corporelle* on trou-
„ ve un principe general, qui produit un
„ nombre infini d'effets & qui est la Clef
„ de presque tous les phenomenes de la na-
„ ture, le *penchant vers la Societé* qui est
„ essentiel au cœur humain, est un autre
„ principe general, d'où découlent pres-
„ que toutes nos actions morales, qui se
„ rapportent à ce penchant comme à leur
„ regle. C'est ce principe qui porte cha-
„ que homme à s'unir avec toute son Espe-
„ ce, & qui lui inspire la conduite la plus
„ convenable au bien du genre humain; de
„ là cette Sympathie, qui nous fait partici-
„ per à la joye & à la douleur de nos pro-
„ chains; de là cet amour si vif & si impe-
„ tueux, qui nous entraine vers nos En-
„ fans, & qui n'est point fondé sur notre
„ Interêt, ni sur les merites de ceux qui sont
„ les objets d'une si violente passion. C'est
„ ce principe qui nous donne de la Curio-
„ sité pour les affaires des Nations les plus
„ éloignées, avec lesquelles nous n'avons
„ rien à demeler. C'est cet heureux pen-
„ chant qui étend nos soins jusqu'aux ge-

nerations

„ nerations futures, & qui nous rend les
„ bienfaiteurs de ceux, que nous ne ver-
„ rons jamais, & dont par conséquent nous
„ ne saurions attendre la moindre recom-
„ pense. Enfin c'est ce Noble principe qui
„ est-la source de cette humanité si étendue,
„ dont il est aussi difficile de donner une
„ idée à ceux, qui ont le malheur de ne
„ la point sentir, que de communiquer à
„ un aveugle l'idée de la vue. Ces sortes
„ d'ames dures sont bien à plaindre: il leur
„ manque un attribut essentiel: ce sont des
„ especes de Monstres, & leur defectuosi-
„ té les prive d'un source abondante de
„ sensations delicieuses.

„ J'infere d'abord de ce que je viens d'a-
„ vancer, que puisque ce penchant est abso-
„ lument necessaire au bien general de la
„ Societé, c'est le *Devoir* & l'*Interêt* de
„ chaque individu humain de le nourrir &
„ de l'augmenter dans son cœur. *C'est no-*
„ *tre Devoir*, parce que nous repondons
„ par là au but de l'Etre Suprême, qui a jet-
„ té dans nos ames ces semences d'un A-
„ mour mutuel, pour nous faire sentir,
„ qu'il a à cœur le bonheur general du genre
„ humain. *C'est notre Interêt*, parceque le
„ bonheur de chaque particulier est une suite
„ necessaire de la Felicité de toute l'espece;
„ contribuer au bien de toute la Societé,
„ c'est travailler à notre propre bonheur.

„ Je tire une seconde Conséquence des
„ Reflexions, qu'on vient de voir. Elles
„ nous fournissent une forte preuve de la
„ Religion Chrétienne, qui se caracterise

en

„ en nous prechant sur-tout la Charité.
„ Differentes maximes, differens precep-
„ tes, ont été comme la Livrée d'autres Re-
„ ligions; mais le precepte particulier de
„ l'Evangile, la Leçon dominante de no-
„ tre Sauveur, revient à ceci, *Aimez votre*
„ *prochain comme vous mêmes; par ceci l'on*
„ *connoitra que vous êtes mes Disciples, si vous*
„ *vous aimez les uns les autres.*

„ Je sai fort bien, que ce qui fait la plus
„ belle Preuve de la Divinité de la Religion
„ Chrétienne est en même temps un acca-
„ blant Reproche, pour ceux qui osent se
„ faire honneur du nom de Chrétiens; mais,
„ cette Preuve n'en est pas moins évidente.
„ Si nous considerons l'Analogie de la na-
„ ture, dans *l'Attraction mutuelle des Corps*,
„ & dans *le penchant qu'a naturellement l'a-*
„ *me humaine pour l'Union*; si nous compa-
„ rons ensemble les vues & les facultez,
„ qui se trouvent, & dans le *Monde visible*
„ & dans le *Monde intellectuel*, nous ne sau-
„ rions douter que le precepte, qui est le
„ Caractere de notre Religion, ne derive de
„ l'Auteur de la nature. L'Univers n'est
„ qu'Union: le Christianisme n'est qu'U-
„ nion: ce sont deux Plans paralelles, qui
„ ont le même but, & qui viennent d'une
„ même Origine.

Voici le Discours sur l'Extravagance de
p. 239. & suiv. l'Orgeuil humain: il est trop beau pour en
retrancher quelque chose.

„ L'Orgeuil est de toutes les Passions cel-
„ le qui se glisse dans le cœur de la manie-
„ re la plus imperceptible, & qui se dero-
be

„ be à nos recherches sous une grande va-
„ rieté de Deguisemens. Je ne sai si je me
„ trompe, mais en m'examinant avec toute
„ l'attention possible, je trouve que si je
„ suis exempt de quelque vice, c'est de
„ l'orgueil, qui est la honte de la nature hu-
„ maine: peut-être ce jugement, que j'ose
„ former de moi, est lui même un tour que
„ me joue cette passion presque impenetra-
„ ble.

„ J'ai toujours été charmé de cette Maxi-
„ me de l'Ecriture Sainte, *L'Orgueil n'étoit*
„ *point fait pour l'homme.* Il est certain que
„ dans quelque jour que l'on considere la
„ nature humaine, telle qu'elle est sur la
„ Terre, on n'y trouvera rien, qui ne soit
„ capable d'étouffer toutes les semences
„ d'Orgueil; & de reduire l'ame à ce pro-
„ fond abbaissement qu'on appelle *le renon-*
„ *cement à soi-même*; *l'Orgueil n'étoit pas*
„ *fait pour l'homme*; parcequ'il est une *Cre-*
„ *ature criminelle*; une *Creature ignorante*,
„ *une Creature miserable*. Il n'y a rien dans
„ son Entendement, dans sa volonté, ou
„ dans sa Condition presente, qui soit pro-
„ pre, par sa nature, à nourrir la vanité
„ dans un être, qui sait faire usage de son
„ bon sens.

„ Cependant ces trois raisons, qui lui in-
„ terdisent l'Orgueil, ne laissent pas d'être
„ precisement les motifs, qui l'y condui-
„ sent. S'il n'étoit pas une *Creature Pe-*
„ *cheresse*, il ne feroit pas susceptible d'une
„ passion qui n'a d'autre source que sa na-
„ ture corrompue. S'il n'étoit pas une

„ *Creature ignorante*, il connoitroit la veritable valeur des objets, & il verroit tout „ ce qu'il y a de vil & de meprisable dans „ les Causes de sa vanité; enfin si toute l'espece humaine *n'étoit pas miserable*, il n'auroit pas devant les yeux, ce grand nombre d'infortunez, dont l'état comparé au „ sien lui inspire des pensées si hautaines & „ si dedaigneuses.

„ Un homme veritablement Sage se contente de penser que la *gloire* s'attachera à „ sa Condition, lorsqu'il sera veritablement „ *glorifié*; lorsque ses lumieres auront de la „ clarté & de l'étendue; sa volonté, une „ parfaite droiture; & son bonheur, de la „ certitude & de la fermeté. Il differe à „ se croire grand, jusqu'à ce qu'il ne sera „ ni *pecheur*, ni *ignorant*, ni *miserable*.

„ S'il y a quelque chose qui doive rendre la nature humaine ridicule aux yeux „ des intelligences superieures, c'est sans „ doute l'Orgueil. Ils ont une connoissance „ parfaite de la vanité de ces perfections „ imaginaires & chimeriques, qui enflent „ le cœur de l'homme, & qu'il cherche „ dans la *Naissance*, dans la *Fortune*, & „ dans le *Rang*; freles avantages, qui n'ont „ rien à demeler avec ce qu'il est réellement, & qui l'engagent pourtant à s'élever au-dessus des autres: notre *Feible*, par „ conséquent, si propre à les divertir, doit „ du moins les étonner extrémement; quelle Scene pour eux qu'un pauvre mortel, „ qui se gonfle de rien, & qui se place hardiment au-dessus de ses semblables, monté

„ té sur des avantages qui font étrangers à
„ sa nature, & qui ne l'exemtent pas de la
„ misere & de la bassesse, qui sont essen-
„ tiellement propres à toute son Espéce !
„ Donnons du jour à cette idée par une Al-
„ legorie.

„ Jettons les yeux sur une espece de Col-
„ line, qu'une Taupe a élevée dans une
„ prairie; imaginons nous que ce petit *ter-*
„ *tre* est habité par des Fourmis, & prêtons
„ leur notre tour d'Esprit & nos passions:
„ quelle pitié ne nous feroient pas ces vils
„ insectes, en parlant de leurs Genealogies,
„ de leurs tresors, & de leurs titres? Re-
„ marquez-vous ce mâle quarré, & replet,
„ qui traine pourtant sa grosse figure d'un
„ Air assez deliberé? C'est l'insecte le plus
„ riche de tout le coté meridional de ce
„ Royaume. Il possede en propre dans la
„ vallée une Terre d'une demi-aune en long
„ & de six pouces en large; de plus, il a
„ un Magazin rempli de douze grains de
„ froment, & de trente grains de millet.

„ En voici un autre dont la demarche est
„ grave & majestueuse; le hazard lui a mis
„ autour du Cou un petit brin de Soye
„ bleue, dont il tire toute sa gloire; il ne
„ la donneroit pas pour toute les richesses
„ du Crœsus qui vient de passer. Exami-
„ nons un peu les belles de cette Colo-
„ nie; en voila une qui est coquette; voyez
„ vous cette demarche vive & brusque.
„ Une foule d'adorateurs l'environne de
„ tous cotez; tantôt elle s'aproche de l'un,
„ tantôt de l'autre, & tous ensemble ils pa-

 roissent

„ roiſſent également ſatisfaits de ſes ma-
„ nieres; chacun ſe croit le ſeul favoriſé.
„ N'admirez-vous pas les airs panchez
„ de cette autre? Un petit *inſecte* d'une tail-
„ le fine & deliée l'accompagne d'un air
„ ſoumis; il lui conte qu'elle eſt une *Deeſſe*,
„ que ſes yeux ſont plus brillans que le So-
„ leil, & qu'ils ſont les Arbitres de la mort
„ & de la vie; la petite folle l'en croit ſur
„ ſa parole, & ſe donne là-deſſus mille pe-
„ tits airs importans. Je decouvre encor,
„ au haut de cette petite eminence, une
„ fourmi femelle toute deſechée par l'âge:
„ elle eſt pourtant bien plus fiere qu'aucu-
„ ne de ſes voiſines. Elle voit au-deſſous
„ d'elle cinquante Laboureurs, qui ſe tuent
„ à travailler pour l'enrichir, & qu'elle
„ traitte avec la derniere hauteur, quoique,
„ à les voir, ils la vaillent, au centuple;
„ elle tire tout ſon orgueil de ſa naiſſance:
„ il n'y a pas un ſeul inſecte de toute la
„ Troupe, qui ait dans ſes veines un auſſi
„ beau ſang qu'elle; depuis ſa jeuneſſe elle
„ s'eſt endormie dans une lache indolence,
„ qui l'a jettée dans une vielleſſe prematu-
„ rée. Elle s'eſt toujours crue en droit de
„ ne rien faire, parce qu'elle deſcend de
„ *cette Noble race de Fourmis, à qui Salomon*
„ *envoya autrefois les pareſſeux.*
„ Malheureuſement voilà cet agreable ſpec-
„ tacle qui ſe derobe à nos yeux: Un Oi-
„ ſeau ſe precipite ſur tout ce peuple; il en
„ avale tous les membres ſans avoir le moin-
„ dre égard pour le merite, & pour le rang;
„ la vieille de qualité eſt croquée avec ſes
la-

„ laboureurs, les flatteurs passent le pas
„ avec leur Crœsus, & le sort de la Co-
„ quette est confondu avec celui des Du-
„ pes de ses petits Airs & de ses Cajoleries.

„ N'est-il pas permis de s'imaginer que
„ des intelligences pures regardent du même
„ œuil toutes les marques de vanité qui
„ deshonorent le genre humain, & qu'ils
„ ont pitié de notre petitesse, lorsqu'ils jet-
„ tent un œuil attentif sur les habitans de
„ la Terre, sur ces pauvres fourmis qui
„ peuplent un petit tas de bouë que leur Vani-
„ té a partagé en *Provinces & en Empires*?

Depuis la Composition de cet Extrait, il y a eu une seconde Edition de cet Ouvrage, à Amsterdam, chez Humbert, en 1727.

ARTICLE VIII.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte pour les jours de Fêtes, par Jaques Saurin, Pasteur à la Haye. Tome Cinquieme. A la Haye, chez Pierre Husson, 1725. in 8. p. 499.

LES Auteurs de ce Journal ont eu plus d'une fois Occasion de parler, c'est-à-dire de faire l'Eloge, des Sermons de Monsieur Saurin. Ils ont demontré que l'Eloquence de cet habile Predicateur est d'une sorte à pouvoir soutenir l'impression. Le volume, dont nous allons donner l'Extrait, peut servir de cinquieme Collection de Preuves à cet égard.

Epitre Dedicatoire. Ce Tome eſt dedié à ſon Alteſſe Royale Madame la Princeſſe de Galles. La Dedicace eſt bien tournée, & nous paroit ſurtout recommandable par l'air de pieté qui y regne. Après avoir rapporté les nobles Sentimens dont cette Auguſte Princeſſe lui avoit paru animée, Mr. Saurin ajoute: „ Qu'il eſt doux de voir de ſi grands Sentimens dans une Princeſſe, pour laquelle „ l'Egliſe a tant de raiſons de s'intereſſer! „ Ils ſont les plus fideles, ils ſont même „ les uniques Garans de la Solidité de votre bonheur. Plus le rang, qu'on occupe parmi les mortels, eſt eminent, & plus „ eſt déplorable l'idée du Tombeau. Les „ perſonnes qui vivent dans l'obſcurité & „ dans l'indigence, ont une raiſon de moins „ que les grands du monde, pour redouter „ ce formidable moment qui tire le rideau „ ſur tout ce qu'on y poſſede. Mais, entendre ſon nom porté juſqu'aux extrémitez de „ l'Univers; ſe voir Mere d'une famille, „ ſur laquelle repoſent les yeux de tout „ Iſraël; dans une Condition, où les nœuds „ les plus ſacrez n'ont pour l'ordinaire d'autre ciment que la Politique, être l'objet „ de la Tendreſſe la plus vive & la plus „ pure; ce ſont des Avantages, Madame, „ qui ſont redouter la Loi, qui mêt de ſi „ étroites limites à la vie, & qui range les „ Conditions les plus brillantes dans la Claſſe du neant & des vanitez.

„ La pieté donne de la conſiſtance à la „ vanité & au neant même. Elle perpetue en quelque ſorte la durée la plus courte

„ te & la plus rapide. Ne vouloir entendre retentir son nom dans le monde, que pour y faire respecter celui de qui l'on tient les éclatantes qualitez, dont on est distingué du reste des humains : n'avoir la noble Ambition de placer ses Enfans sur les thrones de la Terre, que pour y faire montrer avec eux les Loix du Roi des Rois : en formant ici bas les nœuds les plus tendres, conserver à Dieu la premiere place : c'est unir les felicitez Eternelles aux Temporelles ; c'est se faire de ces dernieres un Titre pour s'assurer les autres.

„ Puisse votre Altesse Royale faire sans cesse des progrès nouveaux dans la Carriere des vertus Chrétiennes, & les voir toujours couronnez de nouvelles graces! Puissiez vous voir atteindre jusqu'aux dernieres bornes, prescrites à la vie des hommes, le Monarque, que Dieu a placé sur le Throne de la Grande-Bretagne! Puissiez vous, avec l'heritier de ses Etats & de ses Vertus, briller un jour de la même gloire! Et quand le Suprême Arbitre des Evenemens voudra rappeller à lui des Ames, qu'il n'a faites que pour lui, puissiez-vous transmettre à vos descendans les Couronnes, que vous laisserez sur la Terre.

Ce volume contient douze Sermons, qui ont tous été composez pour des jours de Fêtes, à l'exception d'un seul qui roule sur l'Eternité de Dieu. Contenu de ce Tome.

A propos du fameux Oracle d'Esaïe qui regarde la Nativité du Sauveur du monde,

notre Auteur propose dans toute sa force une objection des Libertins contre la Methode que suivent les Chrétiens dans l'Explication des Propheties, & y oppose quelques considerations propres à en faire sentir la foiblesse. Voici l'objection.

p. 19. & suiv.
„ Les Tenebres sont le grand Caractère „ de ce qu'on appelle *Propheties* ou *Oracles*, „ de l'aveu même de ceux qui en donnent „ dés explications si sublimes & si recher„ chées. Ils sont susceptibles d'un grand „ nombre de sens. Qui a reçu l'Autorité „ de demeler ces Ambiguitez; de fixer les „ pensées flotantes, qu'elles offrent à l'Es„ prit de l'Auditeur; & parmi tant de diver„ ses significations, que souffrent les ter„ mes, dont elles sont conçues, de deter„ miner quelle est la veritable? Il y a dix„ sept Siecles que les Chrétiens se tordent „ l'Esprit pour donner aux Ecrits des Pro„ phêtes un sens Avantageux au Christianis„ me, & pour les faire deposer en faveur „ de la Religion Chrétienne: les plus fa„ meux genies, les hommes les plus celebres „ par leur Erudition & par leurs Sciences, „ ont employé leurs veilles, & leurs tra„ vaux pour se faire des Systêmes sur ce „ sujet; de grands hommes ont succedé à „ de grands hommes dans ce dessein: est„ il étonnant qu'on ait eu quelque sorte de „ Succès, & qu'à force de soins & de re„ cherches on soit parvenu à rendre venera„ bles des Propheties, qu'on eut traitté d'Ou„ vrage confus & sans dessein, si l'on avoit „ travaillé avec moins d'acharnement à y

„ trouver un but & un arrangement?

„ Voilà la difficulté dans toute sa force, „ &, comme j'ai dit, dans toute sa Noirceur. Voyons si nous trouverons une „ solution proportionée à une objection, „ dont les Incredules font leur Triomphe. „ Notre reponse est comprise dans une „ chaine de propositions, qui vous fournira des armes contre ceux qui trouvent des „ sens Mystiques, où il n'y en a point, & „ contre ceux qui refusent d'en voir où il „ y en a.

„ 1. Ce ne sont pas les hommes de nos „ jours qui ont forgé le Livre dans lequel „ nous croions découvrir de si grands sens: „ nous sçavons qu'il est de l'Antiquité la „ plus venerable; & nous avons de fortes „ preuves, que c'est le plus ancien de tous „ les Livres.

„ 2. Cette Antiquité si venerable n'est „ pourtant pas la grande raison, qui fait „ que nous le venerons: la Noblesse de „ son but; la grandeur de ses idées; la sublimité de ses Dogmes; la Sainteté de ses „ preceptes, sont pour nous, si non des „ garans de sa Divinité, du moins des prejugez avantageux en sa faveur.

„ 3. Parmi diverses veritez, qu'il renferme, & qu'on pourroit soupçonner d'avoir été decouvertes par des Genies superieurs, j'en vois quelques unes, dont je „ ne saurois raisonnablement attribuer la „ Revelation à l'Esprit humain; telles sont „ certaines predictions obscures, je l'avoue, „ pour ceux à qui elles furent d'abord an-

,, noncées, mais devenues claires par l'eve-
,, nement; telles sont entre autres ces deux:
,, c'est qu'un jour le peuple qui étoit dans
,, l'Alliance de Dieu, en seroît exclus, & que
,, celui qui n'y étoit point, y seroit admis: pre-
,, dictions, dont je vois l'accomplissement de
,, mes propres yeux dans la rejection du peu-
,, ple Juif, & dans la vocation des Gentils.

,, 4. Les grands Caracteres de superiori-
,, té qui se voyent dans ces Livres, leur
,, donnent le droit de pouvoir être obscurs
,, dans de certains endroits, sans qu'ils
,, puissent être taxez de n'avoir pas de sens
,, distinct: car il y a des Ouvrages qui ont
,, acquis ce droit. Lorsqu'un Auteur a
,, donné des marques de Capacité dans des
,, propositions claires, intelligibles, & qu'il
,, s'énonce dans quelques endroits d'une ma-
,, niere obscure & difficile à entendre, on ne le
,, taxe pas d'abord de parler sans raison.
,, On cherche un sens dans ses Expressions.
,, On ne soupçonne pas que des Genies du
,, premier ordre tombent d'abord au-dessous
,, des Esprits les plus rampans: pourquoi
,, n'aurons nous pas cette idée de nos pro-
,, phetes? pourquoi n'auroit on pas la mê-
,, me Equité pour nos Esaies, pour nos
,, Jeremies, & pour ces hommes extraor-
,, dinaires, dont les productions sont si re-
,, spectables? Pourquoi n'auroit on pas pour
,, eux la même Equité que pour Juvenal &
,, que pour Virgile? Quoi! quelque pen-
,, sée delicate de ce dernier, quelque trait
,, ingenieux de l'autre, leur auroient-ils
,, concilié plus de respect, que ces belles
No-

„ tions de la Divinité, que ces Dogmes
„ sublimes, que ces preceptes de vertu
„ n'en demandent, pour ceux qui nous les
„ ont donnez ?

„ 5. Nous ne pretendons pourtant pas a-
„ buser de ce respect, qui ne peut sans in-
„ justice être refusé à nos Auteurs : nous
„ ne pretendons pas que tout ce qui est
„ obscur soit Mystique, & que dès qu'un
„ passage paroit inintelligible nous soyons
„ en droit de lui donner le sens, qui sera
„ le plus favorable à la Doctrine dont nous
„ faisons profession ; mais nous nous croi-
„ ons en droit de regarder comme une pro-
„ phetie un passage de ces Livres, quand
„ il aura ces trois Caracteres.

„ Le premier Caractère c'est l'insuffisan-
„ ce du sens Litteral. Je veux dire qu'un
„ Texte doit-être censé Prophetique, lors-
„ que ce que prononce un Prophete ne
„ peut être, sans qu'on torde ses expressi-
„ ons, appliqué à quelque Evenement du
„ temps, dans lequel il parloit, & à quel-
„ que objet present alors, ou deja passé.

„ Le second Caractere est un Commen-
„ taire infaillible. Je veux dire, quand un
„ Auteur d'une Authorité reconnue donne
„ un sens Prophetique au passage, dont il
„ est question, alors nous devons ceder à
„ cette Authorité & adopter ce sens.

„ Le dernier Caractere est une confor-
„ mité parfaite de la Prediction avec l'Eve-
„ nement. Je veux dire encore, que quand
„ les Propheties combinées se trouvent par-
„ faitement accomplies quelques siecles a-
près

„ près avoir été prononcées, on ne peut sans „ injustice pretendre, que c'est un heureux „ hazard, qui a menagé cette conformité: „ on doit avouer, qu'elle vient d'une lu„ miere Divine, qui aiant pu seule connoi„ tre ce qui arriveroit un jour, a été seule „ capable de la predire d'une maniere si ex„ acte & si circonstanciée.

Après avoir indiqué ces regles (dont la justesse ne sauroit-être contestée,) M. Saurin prouve qu'elles se réünissent toutes en faveur de l'Oracle qu'il explique.

Le genre d'incredulité dont Thomas s'étoit rendu coupable, Incredulité qui avoit portée le Sauveur du monde à prononcer *bienheureux* ceux qui croiront *sans voir*, donne Occasion à notre Auteur d'expliquer la Nature & de faire l'Eloge d'une sorte de Foi, qu'il appelle obscure. Les idées, qu'il donne de la Nature de cette Foi, sont distinctes & tout à fait sensées.

p. 247. & suiv. „ Nous entendons par la Foi obscure, *dit-il*, celle qui est fondée, non sur ce qu'on a vu „ de ses propres yeux, non sur ce qu'on „ a decouvert par sa propre raison, mais „ sur un Temoignage digne qu'on y défere.

„ Remarquez bien cette definition: & „ reconnoissez, que quoique la Foi, dont „ nous parlons, n'ait pas une certitude ap„ puyée sur la deposition des sens, ou sur „ la vue de la Raison; elle a une certitude „ parfaite dans son genre, c'est celle qui „ vient d'un Temoignage digne qu'on lui „ defere. Ne confondez donc pas une Foi „ obscure avec une Foi flotante, chancelante

„ lante, mal fondée. Ce sont deux cho-
„ ses parfaitement distinctes, & qu'on ne
„ sauroit distinguer avec trop de soin. L'Ob-
„ scurité dont nous parlons n'est pas incom-
„ patible avec l'Evidence.

„ Pour le comprendre, il faut distinguer
„ deux sortes d'Evidences : evidence de l'ob-
„ jet, & evidence du Temoignage: Nous
„ appellons *evidence de l'objet*, celle qui est
„ appuyée, comme je l'ai dit, ou sur la de-
„ position des sens, ou sur la vue de la rai-
„ son. Je croi que vous êtes maintenant
„ assemblez dans l'enceinte de ces murs:
„ je le croi, parceque je le voi: l'eviden-
„ ce que j'ai sur cette matiere, est cette
„ sorte d'evidence, que j'ai appellée *eviden-
„ ce de l'objet*, & qui est fondée sur la de-
„ position des sens. De même, je croi que
„ tandis que vous êtes dans l'enceinte de
„ ces Murs, vous n'êtes point dans vos
„ maisons. L'Evidence, que j'ai sur cette
„ matiere, est encore celle que j'ai appel-
„ lée *evidence de l'objet* & qui est fondée sur
„ les Lumieres de ma propre raison, qui
„ m'assure d'une maniere, qui ne me laisse
„ pas même la Liberté d'en douter, que
„ tandis que vous êtes dans ce Temple,
„ vous ne sauriez être dans un autre lieu.

„ Mais, s'il y a *evidence de l'objet*, il y a
„ aussi *evidence du Temoignage*. Je croi
„ qu'il y a une vaste Region, qu'on ap-
„ pelle le Royaume de Perse: j'ai eviden-
„ ce sur cet Article, non *evidence de l'ob-
„ jet*, mais *evidence du Temoignage*. Je croi
„ qu'il y a un tel Royaume, quoique je ne
l'aie

„ l'aie jamais vû de mes propres yeux: mais
„ il y a un si grand nombre de témoins non
„ suspects qui m'en assûrent, que l'eviden-
„ ce du Temoignage supplée à l'Evidence
„ de l'objet. De même, je croi qu'un
„ Vaisseau de telle ou telle structure, &
„ dont la charge est d'un certain poids,
„ doit prendre tant de pieds d'eau: je le
„ croi, non que ma raison le decouvre par
„ elle même; elle n'a jamais penetré dans
„ ce genre de Mechanisme; mais la depo-
„ sition unanime de tous ceux qui enten-
„ dent cet Art, me tient lieu de vue intime,
„ & l'evidence du Temoignage supplée a
„ l'Evidence de l'objet.

„ Cela étant ainsi expliqué, quand nous
„ disons que la Foi est obscure, quand
„ nous disons, que le Chrétien croit ce
„ qu'il ne voit pas, nous n'entendons pas
„ qu'il croit ce qui est destitué de preuves,
„ nous entendons seulement qu'il croit des
„ Faits dont il n'a pas été Temoin Oculai-
„ re, & des veritez qu'il ne pouvoit pas de-
„ couvrir par sa propre raison, & qu'il es-
„ pere des felicitez dont il n'a pas d'idée
„ distincte: mais il croit ces faits sur le te-
„ moignage unanime d'un grand nombre
„ de Temoins, qui ne peuvent s'être accor-
„ dez à le tromper: il croit ces veritez sur
„ un Temoignage infaillible: il espe-
„ re sur ce même Temoignage, à savoir
„ sur la parole de Dieu même: dans tou-
„ tes ces choses l'evidence du Temoignage
„ supplée à l'evidence de l'objet.

„ Que ce soit de ce genre de Foi, que
nous

„ nous devions entendre ces paroles de no-
„ tre Texte, *Bienheureux sont ceux qui ont*
„ *cru, quoiqu'ils n'ayent point vu*, c'est ce
„ dont l'occasion dans laquelle elles ont été
„ prononcées, ne nous permet pas de dou-
„ ter. De quoi parloit Jesus-Christ à Tho-
„ mas ? De sa propre Resurrection. De
„ quelles personnes entendoit-il qu'elles se-
„ roient appellées à croire sans voir? De
„ celles qui ne pourroient pas être Temoins
„ oculaires de cette Resurrection. Mais
„ les personnes qui devoient être appellées
„ à croire le Dogme de la Resurrection,
„ devoient-elles le croire sans de bonnes
„ raisons? Point du tout. Rappellez à vo-
„ tre memoire une partie de ce que nous
„ nous avons proposé sur ce Sujet dans une
„ autre occasion: Nous avons en faveur de
„ la Resurrection de J. C. des presompti-
„ ons, des preuves, & des demonstrati-
„ ons.

Ceux qui seront curieux de voir rassemblé dans un Sermon tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur du Dogme de la Resurrection, qui est le grand fondement de la Foi Chrétienne, n'ont qu'à consulter le Discours qui precede immediatement celui dont nous venons de rapporter quelques Citations; & ils y verront les demonstrations, les preuves, & les presomptions, dont parle notre Auteur, mises dans leur plus beau jour.

Mais comme les argumens dont il se sert se trouvent autre part, quoique peut-être moins bien rangez, nous allons exposer aux

yeux de nos Lecteurs quelques endroits où le genie de Mr. Saurin éclatte sans aucun mêlange de lumiere étrangère. Nous avons en vue le Sermon prononcé le jour de jeune du XIII. Novembre 1720. Le Texte est: *Ecoutez la Verge, & celui qui l'a assignée.* Michée 6. v. 9. Ce Sermon est divisé en quatre parties. „ Pour se rendre à „ l'exhortation de Michée, *dit notre Auteur*, il faut: I. Sentir les Coups dont „ la verge de Dieu nous a frappez: II. en „ demeler les suites & l'enchainure: III. en „ penetrer les Causes & l'Origine: IV. en de- „ couvrir les ressources & les remedes.

Sermon X, pag. 160 & suiv.

Premiere Partie.

„ I. *Ecoutez la Verge*: sentez les Coups „ dont elle nous a deja frappez. Il y a une „ disposition d'Esprit que l'on pourroit con- „ fondre avec celle que nous voulons vous „ inspirer. Il y a telle ame dans la quelle le „ Sentiment de ses maux a causé un boulever- „ sement general & une confusion universel- „ le. L'ame dont nous parlons se nourit de sa „ douleur, & se concentre toute entiere dans „ les sujets qui la causent. La privation d'un „ bien, dont elle jouissoit lui fait perdre le „ goût pour tous ceux dont elle jouit enco- „ re. Les fleaux, dont Dieu la visite, lui „ semblent toujours les plus grands de tous „ les fleaux, ni les richesses de la Nature, „ ni les Douceurs de la Societé, ni les mo- „ tifs de la Religion, n'ont point de charme „ assez puissant pour terminer, pas même „ pour adoucir, la Douleur qui la ronge & „ qui la devore. De-là ces Torrens de Lar- „ mes, de-là ces Declamations & ces Hy-

perboles;

„ perboles; de-là ces idées sinistres & ces
„ funestes Augures. Sentir ses maux de cette
„ maniere, c'est foiblesse d'Esprit, qui fait
„ qu'on ne peut soutenir la moindre disgrace.
„ C'est ingratitude qui empêche qu'on ne re-
„ connoisse les Faveurs de ce Dieu, qui *au*
„ *milieu de sa Colere se souvient toujours d'a-*
„ *voir compassion*: & qui n'atterre jamais tel-
„ lement sa Creature, qu'il ne lui laisse quel-
„ que Esperance de se relever. Habac. 3. v. 2.

„ L'Insensibilité que nous voudrions pre-
„ venir est un Vice directement opposé à celui
„ que nous venons de décrire. C'est l'in-
sensibilité du Voluptueux, qui sans s'embarras-
ser des maux qui accablent sa patrie, n'em-
ploye pour les oublier que la Dissipation &
les plaisirs.

„ L'Insensibilité, que nous voudrions pre-
„ venir, c'est celle de l'Esprit philosophe.
„ On se roidit contre l'Adversité. On se
„ munit de force d'Esprit & de Stoicisme.
„ On met sa sagesse à être inebranlable aux
„ plus grands revers. On s'envelope d'une
„ vertu mal nommée. On se pare de la
„ fausse gloire d'être immobile, fut-ce sur
„ les ruines du monde croulant.

„ L'insensibilité que nous voudrions pre-
„ venir, c'est celle qui vient d'une stupide
„ Indolence. Il y a des hommes naturelle-
„ ment plus difficiles à être mûs que les
„ êtres destituez d'intelligence. Ceux-ci sont
„ determinez à rester dans la situation, où
„ ils se trouvent, jusqu'à ce que quelque
„ cause exterieure les en tire: ceux dont je
„ parle resistent même à cette cause étran-

„ gere; ils ferment les yeux à tout ce qui „ pourroit les mouvoir ; ils s'endurcissent „ à leurs maux par cette seule raison, ou „ plutot par ce seul instinct, de leur Natu- „ re, que s'ils y faisoient attention il fau- „ droit se donner quelque mouvement pour „ les detourner &c..... La sensibilité pour „ les Coups que la Verge de Dieu a deja „ frapez, c'est la premiere disposition que „ Michée vouloit inspirer aux Juifs de son „ Temps.

„ Que si vous demandez quels étoient les „ Coups dont les Juifs avoient été frapez, „ il n'est pas aisé de vous satisfaire. La „ Chronologie la plus perçante & la plus „ exacte ne sauroit marquer precisement „ l'Epoque, dans laquelle Michée pro- „ nonçoit les paroles de mon Texte. Mais „ la destination de ce jour me dispense „ des Loix, qui lient un Commentateur „ & qui l'obligent à envisager un Texte „ dans les vues precises de celui qui en est „ l'Auteur. Ne faisons point de Diversion „ à notre sensibilité; ne la partageons pas „ entre les maux de Juda ou d'Israël, & „ ceux que Dieu nous envoye. Nous vous „ prêchons la sensibilité sur vos miseres: „ quatre Ministres des Vengeances Divines „ vous la prêchent d'une voix plus forte & „ plus pathetique que la nôtre. Ces Mi- „ nistres sont le Vent, la Mortalité, la Pes- „ te, l'Esprit d'Etourdissement.

„ Le premier Ministre du Dieu des Ven- „ geances, c'est le Vent. Calculez, si vous „ y pouvez suffire, les desordres, que les

Vents

„ Tempêtes ont faits au milieu de nous de-
„ puis dix Années: les Campagnes qu'elles
„ ont ravagées: les vaisseaux qu'elles ont
„ fracassez: les Campagnes qu'elles ont
„ inondées: les villes qu'elles ont desolées.
„ Ne diroit-on pas que la Nature s'aprête
„ à retourner dans son premier Cahos: que
„ la Mer a passé les bornes qui lui avoient
„ été prescrites par le Createur, & que la
„ Terre va cesser d'être ferme *sur ses Pilo-*
„ *tis?*
„ Le second Ministre du Dieu des Ven- Joh. 38, v. 6.
„ geances, qui vous prêche la sensibilité,
„ c'est la Mortalité de vos bestiaux. Les
„ seules approches de ce Fleau nous effra-
„ yerent. Il fut le Sujet de tous les
„ entretiens. Le Souverain ordonna des
„ prieres publiques & des humiliations so-
„ lemnelles pour le detourner. Vos predi-
„ cateurs firent des efforts extraordinaires
„ pour vous engager à entrer dans les vues
„ de ce Dieu, qui vous l'envoyoit. „ Mais
„ à quoi les hommes ne s'accoutument-ils
„ point? Nous nous étonnons quelquefois
„ qu'on puisse gouter quelque Tranquillité
„ dans ces Lieux, où l'on voit si souvent
„ la Terre trembler; des goufres épouvan-
„ tables s'ouvrir; une noire fumée obscur-
„ cir la lumiere des Astres; des Montagnes
„ de feu sortir du fonds des antres souter-
„ rains, s'élever jusques au plus haut des
„ airs, & venir foudre sur des maisons &
„ sur des villes entieres. Cherchons dans
„ nous mêmes la solution de la difficulté,
„ que nous fournit l'insensibilité des autres.

„ Nous sommes capables de nous accou-
„ tumer à tout. Si nous jugeons des im-
„ pressions, que feroient sur nous de nou-
„ veaux fleaux, par celles qu'ont produit
„ ceux dont Dieu nous a déjà visitez, nous
„ nous endurcirions à la famine, à la peste:
„ nous ferions des Concerts, malgré les cris
„ des mourans, qui rempliroient nos rues: nous
„ ferions des parties de jeu à la vue des Anges
„ Extermiteurs envoyez pour nous detruire.
„ Le troisieme Ministre du Dieu des Ven-
„ geances, qui nous prêche la sensibilité,
„ c'est la Peste qui ravage un Royaume voi-
„ sin. Vos Provinces ne se soutiennent
„ point par elles mêmes; elles ont une re-
„ lation intime avec tous les Etats de l'Eu-
„ rope. Et telle est leur Constitution, que
„ non seulement elles souffrent de la pros-
„ perité de leurs Ennemis, mais même de
„ leur adversité. Mais, que dis-je de leurs
„ Ennemis? Les peuples, que Dieu visite
„ aujourd'hui de ce terrible fleau, ne sont
„ pas nos Ennemis; ce sont nos Alliez;
„ ce sont nos Freres; ce sont nos Compa-
„ triotes. Ce Royaume sur lequel Dieu
„ appesantit son bras d'une maniere si terri-
„ ble, c'est le Royaume qui vit naitre quel-
„ ques uns de nous, & qui renferme enco-
„ re des personnes, auxquelles nous som-
„ mes unis par les Liens les plus tendres.
„ Chaque coup, qu'il reçoit, reflechit sur
„ nous, & il ne sauroit tomber qu'il ne
„ nous écrase sous ses ruines.
„ Le quatrieme Ministre du Dieu des
„ Vengeances, qui nous prêche la sensibili-
té,

„ té, c'est * l'Esprit d'étourdissement. Il „ semble que Dieu a destiné nos propres „ mains à notre ruine. Il semble que Dieu „ a accordé à un Demon sorti du sein des „ Enfers une permission semblable à celle „ qu'il accorda à cet Esprit, dont il est par„ lé dans le premier Livre des Rois: l'E„ ternel dit, qui induira Achab, afin qu'il „ tombe à Ramoth de Galaad? Un Esprit „ s'avança, & dit: Je l'induirai. Et l'E„ ternel repondit, oui, tu l'induiras & tu „ en viendras à *bout*. Oui, un Esprit qui a „ juré le renversement de nos Familles, la „ ruine des Sciences & des Arts, la de„ struction de notre Commerce, la perte „ de notre credit, cet Esprit nous fascine „ tous. Il a saisi les grands & les petits, „ la Cour & la Ville. J'abrege à dessein cet „ Article, & je cede aux raisons, qui m'in„ terdisent un plus grand detail sur cette „ matiere. Sentir les Coups dont Dieu „ nous frape, c'est le premier genre d'at„ tention, que la Verge de Dieu demande: „ *Ecoutez la Verge & celui qui l'a assi-* „ *gnée.*

* Le Commerce des Actions.

1 Rois 22. v. 20. & suiv.

Dans la seconde partie de ce Discours, M. Saurin examine les Causes & l'Origine des maux dont il vient de faire le Tableau. Il les attribue au Crime, & prouve la verité de cette proposition, par la liaison intime qu'il y a, tant à l'égard des particuliers qu'à l'égard des Corps publics, entre Vice & Malheur; & par la consideration du genre de Corruption dont les habitans de nos provinces sont coupables; Corruption, qui

2. Partie.

 ne

ne sauroit manquer d'attirer à ceux qui en sont infectez des marques signalées de la Colere & de la Malediction de la divinité. *Leur tache*, dit-il sur ce Sujet, en leur appliquant avec trop de justesse un passage du Deuteronome, *leur tache, n'est pas une tache d'Enfans de Dieu.*

Deut. 32. v. 5.

3. Partie.

„ Mais ce n'est pas assez de sentir les „ maux présens & d'en decouvrir l'Origi- „ ne; il faut sentir les maux à venir: la troi- „ sieme sorte d'attention, que nous vous „ demandons, pour les Coups de la Verge „ qui vous frape, c'est que vous en deme- „ liez la suite & l'enchainure. Il y a des „ fleaux moins formidables par eux-mêmes, „ que par le funeste à venir qu'ils font en- „ trevoir. Il y a *des abimes qui appellent* „ *d'autres abimes*; & pour tout dire en un „ mot, il y a des fleaux, dont le Caracte- „ re distinctif est d'être des Avant-coureurs „ de fleaux beaucoup plus terribles encore. „ C'étoit le Caractère de ceux dont Dieu „ visitoit Juda & Israël du temps de Mi- „ chée, comme la ruine de l'un & de l'au- „ tre de ces Royaumes en fut une sinistre „ preuve.

Pseau. 42. v. 8.

„ Est-ce l'idée que nous devons nous „ former des fleaux, dont Dieu nous visite? „ Jamais question plus serieuse & plus inte- „ ressante, mes Freres; mais aussi, jamais „ Question plus delicate & plus épineuse. „ Ne craignez pas qu'oubliant les bornes, „ qu'il a plu à Dieu de mettre à nos Lu- „ mieres, nous venions lever d'une main profane le voile, dont il a caché l'avenir.

&

„ & prononcer avec temerité de sinistres
„ prédictions sur la Destinée de ces Provin-
„ ces. Nous nous contenterons de vous
„ indiquer les signes auquels les Prophetes
„ vouloient que l'ancien peuple connut que
„ les Fleaux, dont Dieu le visitoit, n'étoient
„ que des Avantcoureurs de ceux qui al-
„ loient fondre sur lui. Suppleez vous mê-
„ même à la Reticence, que nous gardons
„ sur cet Article : examinez vous mêmes
„ quel rapport il peut y avoir entre les mal-
„ heurs dont vous gemissez, & ceux qui de-
„ voient faire attendre aux anciens Juifs
„ une désolation générale. Ces signes d'un
„ Fleau avantcoureur doivent être pris moins
„ de ce qu'ils sont en eux-mêmes, que des
„ Dispositions des Peuples auxquels ils sont
„ envoyez.

„ 1. Un Fleau est l'avantcoureur de plus
„ grands fleaux, si le peuple que Dieu cha-
„ tie, a son recours aux Causes secondes,
„ plutot qu'à la Cause premiere ; s'il cherche
„ dans les Maximes de la Politique, & non
„ dans celles de la Religion, les remedes
„ aux maux qui le pressent. C'est l'idée
„ qu'Esaie donnoit des premieres Executions Ch. 22. v. 8. & suiv.
„ de Sennacherib contre la Judée. *En ce*
„ *jour-là vous avez regardé aux Armes de la*
„ *Maison du Pere ;... vous avez demoli les*
„ *Maisons de* Jerusalem *pour fortifier la Mu-*
„ *raille : mais vous n'avez point regardé à ce-*
„ *lui qui l'a faite cette Jerusalem, & qui l'a*
„ *formée depuis long-tems. Et l'Eternel des*
„ *Armées vous a appellez aux pleurs & au*
„ *deuil, ... mais voici joye & allegresse. Or*

„ *l'Eternel des Armées m'a déclaré disant : si*
„ *jamais cette iniquité vous est pardonnée.*

„ Un Fleau est l'avancoureur de plus
„ grands fleaux, au lieu de rendre dociles
„ aux exhortations dont Dieu l'accompagne
„ par la bouche de ses serviteurs, il est ac-
„ compagné de mepris pour ces exhortations.
„ C'est à ce signe que l'Auteur du second
„ Livre des Chroniques vouloit que les Juifs
„ connussent que les malheurs de Jerusalem
„ étoient à leur comble. *L'Eternel le Dieu*
2 Chron. 5. v. 136. & suiv. „ *de leurs Peres les avoit sommez par ses Mes-*
„ *sagers, qu'il leur avoit envoyez en toute*
„ *Diligence, parce qu'il étoit touché de com-*
„ *passion envers son Peuple, mais ils se mo-*
„ *quoient des Messagers de Dieu. ils mepri-*
„ *soient ses paroles; ils se jouoient de ses Pro-*
„ *phetes, jusqu'à ce que la fureur de l'Eternel*
„ *s'éleva contr'eux, tellement qu'il n'y eut*
„ *plus de remede.*

„ Un Fleau est l'avancoureur de plus
„ grands fleaux, quand la douleur qu'il fait
„ naître vient plutot des biens temporels
„ qu'on a perdus, que du sentiment des ou-
„ trages faits à la Majesté Divine. C'est le
„ signe que le Prophete Osée donnoit aux
Osée VII. v. 13, 14. „ Habitans de Samarie: *Encore les rachete-*
„ *rois-je*, leur disoit-il de la part de Dieu;
„ *mais ils ne crient point vers moi dans leurs*
„ *Cœurs, quand ils lamentent dans leurs Lits.*
„ *Ce n'est que pour le froment & pour le vin*
„ *qu'ils se déchiquetent.* Mais pour ne pas
„ multiplier mes Reflexions, & pour les re-
„ duire toute à une seule, un Fleau est l'A-
„ vancoureur de plus grands Fleaux, quand
il

„ il ne produit pas la reformation des Mœurs
„ dont il eſt le Châtiment. Peſez ces redou-
„ tables paroles du Chapitre 26 du Lévíti-
„ que: *Si pour cela vous ne m'ecoutez point;*
„ *mais que vous marchiez contre moi; je mar-*
„ *cherai contre vous en ma fureur, & je vous*
„ *châtierai encor ſept fois autant ſelon vos pe-*
„ *chez.*

„ Mes Freres, faites de ſerieuſes reflexions
„ ſur ces Paroles de Dieu à l'ancien Peu-
„ ple. Si elles ne peuvent pas vous être ap-
„ pliquées avec juſteſſe, c'eſt par une raiſon
„ déſolante; c'eſt parce qu'il faut moins de
„ *ſept fois autant* de Coups, que vous n'en
„ avez déja reçû, pour vous exterminer en-
„ tierement. Outré-je la matiere? Vos Di-
„ gues peuvent-elles ſoutenir encore *ſept fois*
„ *autant* de ſecouſſes? Vos beſtiaux peuvent-
„ ils ſoutenir encor *ſept fois autant* de plaies?
„ Votre Commerce peut-il ſoutenir encor
„ *ſept fois autant* de traverſes? Y a-t-il beau-
„ coup de Diſtance, entre vos malheurs
„ préſens & votre ruine totale?

Nous ne ſaurions finir cet Extrait ſans di-
re un mot du Sermon de notre Auteur ſur
l'Eternité de Dieu. Ces paroles de St. Pier- 2. Pierre 3. v. 8.
re, *Un jour eſt devant le Seigneur comme*
mille ans, & mille ans comme un jour, l'en-
gagent à examiner les differens égards aux-
quels on peut dire, que mille ans & un jour
ſont la même choſe devant Dieu. Mr. Sau-
rin en aſſigne trois: 1. L'Eternité; 2. La
Connoiſſance parfaite de tout ce qui a été,
de tout ce qui eſt, & de tout ce qui doit être;
3. la Félicité ſouveraine.

„ Dieu est un Etre Eternel. Ce n'est pas
„ là une Chimere de mon Esprit, c'est une
„ Verité accompagnée de toute l'Evidence,
„ dont une proposition puisse être susceptible.
„ J'éxiste, & plusieurs raisons me persuadent
„ que je ne suis pas l'auteur de mon
„ Existence; mais, si je ne suis pas l'auteur
„ de mon Existence, il faut que je la doive
„ à un Etre qui est hors de moi. Cet Etre
„ à qui je dois mon Existence, tire la sienne
„ de lui-même, ou il la doit comme moi
„ à un autre qui est hors de lui: s'il la tire
„ de lui-même, voilà l'Etre Eternel que je
„ cherche: s'il la doit à un autre Etre, je
„ fais sur celui-ci le même raisonnement que
„ sur l'autre, je remonte ainsi, & je suis
„ contraint de remonter jusques à l'Etre qui
„ éxiste par lui même, & qui a toujours existé.

Remarque d. J. Cet Argument est sans replique, mais il nous semble ne pas aller au but. Il s'agit de prouver que mille ans sont pour un Etre, (par cela même qu'il est Eternel) comme un jour, & un jour comme mille ans; mais, l'idée d'une Existence Eternelle ne renferme rien de pareil. Notre ame doit toujours subsister: dira-t-on pour cela qu'étant Eternelle *à parte post*, mille ans sont pour elle comme un jour? Nullement. Le Raisonnement de Mr. Saurin auroit été excellent, s'il avoit commencé par prouver que l'Eternité en Dieu n'est pas successive; car, ce n'est qu'à l'égard d'une pareille Eternité qu'on peut dire, que *mille ans sont comme un jour, & un jour comme mille ans*.

„ 2. La Toute-science, la vue intime, &

„ en

„ en quelque maniere la présence de tout ce „ qui a été, de tout ce qui est, & de tout ce „ qui sera, c'est la seconde notion que nous „ nous formons de la Divinité. Plus on „ médite sur l'Essence d'un Etre Eternel, & „ subsistant par lui-même, & plus on se con- „ vainc que la Toute-science est une suite „ nécessaire de l'Eternité, en sorte qu'avoir „ prouvé que Dieu possede le prémier de ces „ Attributs, c'est avoir prouvé qu'il possede „ le second.

Nous avouons ingenuement, que nous n'appercevons pas la moindre liaison entre ces deux Attributs. Si notre Auteur avoit, comme dans l'Article précédent, consideré Dieu sous la Notion de Createur, la These qu'il avance auroit été susceptible de Démonstration; & voici, à notre avis, comment on auroit pu s'y prendre. De la maniere dont mon Corps & d'autres Corps organisez sont faits, il paroit que le premier Créateur, ou ce qui revient au même, que l'Etre necessaire, qui les a formez, a eu quelques idées: or, il me suffit qu'il ait une seule idée pour être en droit d'en conclure qu'il possede toutes les idées possibles; car il ne sauroit y avoir ni cause ni raison pourquoi il auroit plutot une idée qu'une autre: on ne sauroit assigner de raison pourquoi il connoitroit la Nature du Triangle & ignoreroit celle de l'Ellipse, & de même des autres Figures. D'un autre côté, il est impossible qu'aucune Cause externe limite les Connoissances de l'Etre necessaire, ni *borne le Saint d'Israël*, comme parle l'Ecriture. Ainsi, puis-

Remarque d. J.

puisqu'en fait de connoissances, il ne peut y avoir aucune cause de limitation à l'égard de l'Etre qui nous a donné l'Existence, & qui la puise dans sa propre source, il s'ensuit qu'il doit avoir toutes les idées par cela même qu'il en a quelques-unes.

„ 3. La Souveraine Félicité est la troisiéme Notion que nous nous sommes formez de Dieu. Elle découle immédiatement des deux premieres. Tout Etre intelligent est susceptible de Félicité, & il ne sauroit regarder la Felicité avec indifference; il est porté par sa propre Nature à se rendre heureux, &c. . . . „ Ces propositions, & quelques autres du même genre, sont parfaitement vrayes, quand on les applique à des Intelligences créées : mais, la plupart d'entr'elles ne conviennent que très improprement à Dieu. On ne sauroit dire de lui qu'il est susceptible de Félicité, ni qu'il est porté à se rendre heureux; parceque ces expressions semblent insinuer que son bonheur est capable d'augmentation. Nous savons qu'il est heureux, quoique nous n'ayons pas la moindre idée de la Nature de sa Félicité: nous savons de plus que son Bonheur est toujours le même: que la Création de l'Univers ne sauroit y avoir apporté le moindre changement: & que l'Immutabilité la plus parfaite découle immédiatement de la Nécessité de son Existence. Nous ajoutons en finissant cet Article, que comme en fait d'Existence la durée la plus longue ne fait pas (suivant notre maniere de concevoir) que mille ans soient comme un jour, la Félicité

Remarque d. J.

licité la plus entiere ne sauroit faire aussi, qu'en fait de bonheur, un jour soit comme mille ans.

C'est un grand malheur, pour ceux qui ont assez de Genie pour le sentir, que les Principes de la Metaphysique soient si déliez & si peu féconds. Cette Science merite certainement que nous nous y attachions avec la plus avide Curiosité; mais elle est trop haute, & trop sublime, pour de petits Esprits comme les nôtres. Peut-être que les Anges, ou les Cherubins mêmes, osent à peine s'en mêler.

ARTICLE IX.

Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver en divers Pays éloignez. A la Haye, chez P. Gosse & Jean Neaulme. 1727. Tome premier p. 212. Tome second p. 220. en 12.

Tout l'Ouvrage, dont nous venons d'annoncer le Titre, est divisé en quatre Parties, dont chacune contient un Voyage dans quelque Païs plus inconnu encor que les Terres Australes. Division de l'Ouvrage.

Dans le premier de ces quatre merveilleux Voyages, le Vaisseau, où étoit notre Auteur, fut accueilli, en faisant route vers les Indes Orientales, d'une violente Tempête. Tout l'Equipage perit, & ce fut par le plus grand bonheur du monde que lui seul se sauva à la nage sur un Rivage inconnu. Voyage de Lilliput.

Fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de

de faire, il eut à peine mis pied à terre, qu'il s'endormit profondément; & ce ne fut que le lendemain à son reveil qu'il s'apperçut que le Pays où il étoit n'avoit pour habitans, que des hommes de six pouces en hauteur. C'étoient bien moins que des pigmées; mais leur nombre étoit si grand, qu'ils forcerent enfin *Gulliver* à venir avec eux a la Cour de de Lilliput: C'est le nom de cet Empire.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'appliqua à se concilier la bienveillance de l'Empereur, & il y reussit si bien, que ce Monarque ne dédaignoit pas de l'admettre quelquefois à ses divertissemens, & de le mener avec lui aux Spectacles.

De tous les Spectacles, où notre Auteur assista aucun ne le divertit tant que celui des Danseurs de corde; „ ils faisoient les sauts „ les plus périlleux sur un fil blanc fort „ mince, qui avoit deux pieds en long, & „ qui étoit tendu à la hauteur de douze pou„ ces de Terre: surquoi il faut, avec la per„ mission du Lecteur, que je m'étende un „ peu davantage.

Tome I. p. 25. & suiv.

„ Ce divertissement n'est en usage que par„ mi ceux qui aspirent à la faveur du Prin„ ce, ou à de grands Emplois. Ils s'exer„ cent dans cet Art, dès leur jeunesse, & „ ne sont pas toujours remarquables par une „ puissance distinguée, ou par une belle Edu„ cation. Quand quelque Emploi considé„ rable est vacant, par la Mort ou par la „ Disgrace de celui qui en avoit été revêtu „ (ce qui arrive assez souvent) cinq ou six „ de ces Candidats demandent permission à

„ l'Em-

„ l'Empereur de danser sur la Corde devant „ lui & devant toute sa Cour; & celui, qui „ saute le plus haut sans tomber, obtient la „ charge en question. Très souvent les pre- „ miers Ministres eux-mêmes sont obligez „ de montrer leur adresse, & de donner en „ présence de l'Empereur des preuves qu'ils „ conservent encor leur prémiere agilité. „ Tout le monde convient que *Flimnap* le „ Tresorier, en faisant une Cabriole sur une „ Corde tendue, s'éleve en l'air tout au „ moins d'un pouce plus haut qu'aucun „ autre Seigneur de tout l'Empire. Mon „ ami *Peldresal*, premier Secretaire des Af- „ faires secrettes, est à mon avis, quoi que „ peut-être je sois trop prevenu en sa faveur, „ le second après le Trésorier; le reste des „ Seigneurs n'en approche pas.

„ Ces Divertissemens causent souvent de „ grands malheurs, dont plusieurs se trouvent „ dans l'Histoire. J'ai vu de mes propres „ yeux deux ou trois Candidats se disloquer „ ou se casser quelque membre. Mais le „ danger est bien plus grand, quand les Mi- „ nistres eux-mêmes sont obligez de faire „ paroître leur adresse; car pour surpasser „ leurs rivaux & en quelque sorte eux-mê- „ mes, ils font de si prodigieux efforts, qu'il „ n'y a presque aucun d'eux qui n'ait fait „ quelque chûte, & quelques-uns jusques à „ deux ou trois. On m'a assuré qu'environ „ deux ans avant mon arrivée, *Flimnap* se „ seroit surement cassé la Tête, si un des „ Coussins de l'Empereur, qui par hazard

„ se trouvoit à terre n'eût diminué la force
„ du Coup.

„ Il y a encore une autre récréation, mais
„ qui ne se prend que dans de certaines oc-
„ casions, & seulement en présence de l'Em-
„ pereur, de l'Imperatrice, & du premier
„ Ministre. L'Empereur met sur une Ta-
„ ble trois Fils de Soye, dont chacun est de
„ la longueur de six pouces. L'un est de
„ couleur de pourpre, l'autre jaune, & le
„ dernier blanc. Ces Fils sont proposez
„ comme des prix à ceux que l'Empereur
„ veut distinguer par une marque éclatante
„ & particulière de faveur. La Ceremonie
„ s'en fait dans une des plus grandes Sales
„ de Sa Majesté. C'est là que les Candidats
„ sont obligez de subir une épreuve d'adres-
„ se, bien différente de la précédente, &
„ telle que je n'ai jamais rien vu dans aucun
„ endroit du Vieux ou du Nouveau Mon-
„ de, qui y eut le moindre rapport. L'Em-
„ pereur tient entre ses mains un bâton,
„ dont les deux bouts sont paralelles à l'ho-
„ rison, & c'est aux Candidats à s'avancer
„ un à un, & à sauter tantot par dessus le
„ bâton, & tantot à se glisser par dessous,
„ suivant qu'il est plus élevé ou plus bas.
„ Ce manege se réitere plus d'une fois.
„ Quelque fois l'Empereur tient un bout du
„ bâton, & le prémier Ministre l'autre.
„ D'autre-fois même le premier Ministre le
„ tient tout seul. Celui qui montre le plus
„ de souplesse & d'agilité, & qui se fatigue le
„ moins à sauter & à ramper, obtient pour
„ recompense le fil couleur de pourpre: Le
„ jau-

„ ne eſt donné à celui qui ſuit, & le blanc „ au troiſiéme. Tous s'en parent en ſe le „ mettant autour du Corps, & il y a peu de „ Seigneurs diſtinguez à cette Cour, qui ne „ ſoient ornez de quelqu'une de ces Cein- „ tures.

Ce morceau nous paroit excellent; &, pour un Lecteur tant ſoit peu intelligent, il n'a pas beſoin de Commentaire. Tout le reſte de ce Voyage n'eſt pas une Satyre moins ingenieuſe contre la Cour, & contre la Nature humaine en général.

Dans le Voyage ſuivant, *Gulliver* arrive dans un Pays dont les habitans étoient de la hauteur d'un Clocher, & fait fort bien valoir cette idée, que toute grandeur n'eſt telle que par comparaiſon, & que Géant dans l'Empire de *Lilliput*, il étoit moins que Pigmée dans celui de *Brobdingnac*. Nous ne ferons part à nos Lecteurs que d'une Converſation de notre Auteur avec le Roi de *Brobdingnac*, dans laquelle il tache de lui donner une idée éxacte du Gouvernement d'*Angleterre*. Voyage de Brobdingnac.

„ Combien de fois, dit-il, & avec quelle „ ardeur ne ſouhaité-je pas dans ce moment „ l'Eloquence d'un *Ciceron* ou d'un *Demoſthene*, pour celebrer dignement toutes les „ louanges que ma chere Patrie merite à ſi „ juſte titre. Tome I. p. 175. & ſuiv.

„ Je commençai mon Diſcours par in- „ former Sa Majeſté, que nos Etats con- „ ſiſtoient en deux Iſles, qui formoient trois „ puiſſans Royaumes ſous un ſeul Souve- „ rain. J'inſiſtai longtems ſur la Fertilité de

„ notre Terroir & sur la Temperature de „ notre Climat. Je l'entretins ensuite de la „ Constitution d'un Parlement *Anglois*, for- „ mé en partie par un Corps illustre, apellé „ la Maison des Pairs, qui étoient des hom- „ mes du Sang le plus noble, & des plus „ anciennes Familles du Royaume. Je lui „ parlai du soin extraordinaire qu'on prenoit „ toujours de leur Education, afin de les „ rendre capables d'être Conseillers nez du „ Roi & du Royaume; d'avoir part au Pou- „ voir Legislatif; d'être Membres de la plus „ haute Cour de Justice, dont les Décisions „ sont sans apel, & de défendre par leur Sa- „ gesse & par leur Valeur leur Patrie & leur „ Roi contre toutes les Entreprises de leurs „ Ennemis. Qu'ils étoient l'ornement & le „ rempart de leurs Païs, dignes Successeurs „ de leurs illustres Ayeux, dont ils n'avoient „ jamais démenti la Vertu. Qu'à eux étoient „ joints comme Membres du même Corps, „ des Personnages d'une éminente pieté, „ sous le Titre d'Evêques, dont la fonction „ particuliere étoit de veiller au maintien de „ la Religion & à l'instruction du peuple: „ qu'ils étoient toujours choisis par le Roi, „ & ses plus Sages Ministres, parmi ceux „ qui se distinguoient dans la Prétrise, par „ la pureté de leurs Mœurs, & par la pro- „ fondeur de leur Erudition.

„ Que l'autre partie du Parlement consis- „ toit dans une Assemblée nommée la Mai- „ son des Communes, & composée de Gen- „ tilshommes & de bons Bourgeois *librement* „ choisis par le Peuple même, à cause de

„ leur

„ leur habileté & de leur zele pour la Patrie.
„ Que ces deux Corps formoient ensemble
„ la plus auguste Assemblée de l'*Europe*,
„ & que c'étoit en eux, conjointement avec
„ le Prince, que residoit l'Autorité Souve-
„ raine.

„ Je lui expliquai alors ce que c'est que
„ nos Cours de Justice: Que ceux qui y
„ président sont de venerables Interprêtes de
„ nos Loix, appellez à nous maintenir dans
„ nos Droits & dans nos possessions, à pu-
„ nir le crime, & à proteger l'innocence. Je
„ lui parlai de la prudence avec laquelle nos
„ Trésors étoient menagez & de la Gran-
„ deur de nos Forces, tant par Mer que par
„ Terre: je lui fis le dénombrement de no-
„ tre Peuple, en calculant combien de mil-
„ lions il y en avoit de differentes Sectes en
„ matiere de Religion, ou de differens par-
„ tis en fait de politique. Je n'oubliai pas
„ nos Divertissemens; en un mot, je n'omis
„ rien de tout ce que je croyois pouvoir fai-
„ re honneur à ma Patrie. Et je finis par
„ un Abregé Historique de tout ce qui étoit
„ arrivé de plus considerable en *Angleterre*,
„ depuis un siécle ou environ.

„ Quand j'eus tout dit, Sa Majesté me
„ fit un grand nombre de demandes & d'ob-
„ jections sur chaque Article. Il m'inter-
„ rogea sur la maniere dont on s'y prenoit
„ pour cultiver les Talens de l'Esprit & du
„ Corps de notre jeune Noblesse, & dans
„ quel genre d'Occupations elle passoit la
„ premiere & la plus disciplinable partie de
„ sa vie? Ce qu'on faisoit quand quelque

„ Noble Famille venoit à s'éteindre, pour
„ remplir sa place dans la Maison des pairs?
„ Quelles qualitez étoient requises dans ceux,
„ à qui le titre de Lord étoit conferé? Si
„ le Caprice du Prince, une somme d'ar-
„ gent donnée à quelque Dame de la Cour,
„ ou le dessein de fortifier un Parti opposé à
„ l'interêt public, n'étoient pas souvent les
„ Causes auxquelles on étoit redevable de
„ ces sortes de Distinctions? Jusqu'à quel
„ point ces Seigneurs étoient versez dans
„ la connoissance des Loix de leur païs?
„ Qu'il falloit qu'ils fussent bien habiles,
„ pour pouvoir decider en dernier ressort
„ des Questions qui regardoient la Vie &
„ les biens de leurs concitoyens. S'ils étoi-
„ ent toujours assez exempts d'Avarice, &
„ assez au-dessus du besoin, pour que les
„ presens ou quelques autres motifs crimi-
„ nels fussent incapables de les corrompre? Si
„ les Seigneurs appellez à maintenir la Re-
„ ligion, étoient toujours élevez au rang
„ qu'ils occupoient, à cause de leur habi-
„ leté dans les matieres qui concernent leur
„ profession, ou de la Sainteté de leur Vie?
„ Si pendant le temps qu'ils n'étoient que
„ de simples Chapelains, ils ne se deshono-
„ roient jamais par une lache complaisance
„ pour leurs Seigneurs, dont ils continu-
„ oient peut-être à suivre servilement les O-
„ pinions, après avoir été admis à cette au-
„ guste Assemblée?

„ Il souhaita alors de savoir de quels moyens
„ on se servoit pour être élu Membre de la
„ Maison des Communes, Si un Etranger à
ser-

„ force d'argent ne pouvoit pas se faire choi-
„ sir preferablement à un Seigneur du païs,
„ ou à quelque Gentilhomme distingué du
„ Voisinage? Comment il se pouvoit faire
„ que tout le monde marquât tant d'em-
„ pressement d'entrer dans cette Assemblée
„ (dont je lui avois dit qu'on ne pouvoit
„ être membre sans qu'il en coutât beau-
„ coup;) & cela, sans aucun salaire ni au-
„ cune pension. Car, disoit il, ce degré de
„ vertu est trop eminent, pour qu'il puisse
„ toujours être bien sincere. Il me pria
„ ensuite de lui aprendre si ces Gentilhom-
„ mes si zelez ne pouvoient pas avoir en
„ vue de se dedommager des soins & des
„ depenses qu'ils avoient été obligez de fai-
„ re, en sacrifiant le bien public aux desseins
„ d'un Prince foible ou vicieux, ou d'un
„ Ministere corrompu? A ces questions il
„ en ajouta un grand nombre d'autres, que
„ je juge n'être ni prudent ni convenable de
„ repêter.

„ Sur ce que je lui avois dit touchant nos
„ Cours de Justice, Sa Majesté me pria de
„ lui donner quelques éclaircissemens sur
„ quelques Articles: ce que je fus d'autant
„ plus en état de faire, que j'avois autre-
„ fois presque été ruiné par un long procès
„ que j'avois eu à la Chancelerie, & que
„ j'avois perdu avec les depens. Il deman-
„ da quel temps on employoit ordinaire-
„ ment à decider si une chose étoit juste ou
„ injuste, & ce qu'il en coutoit pour obte-
„ nir une pareille decision? Si les Avocats
„ avoient la Liberté de soutenir une Cause

„ notoirement injuste? Si la Secte de Re-
„ ligion, ou le Parti de Politique, dont on
„ étoit, n'entroit jamais dans la balance
„ de la Justice, pour la faire pancher d'un
„ ou d'autre côté. Si tous les Avocats é-
„ toient des hommes versez dans la Con-
„ noissance generale des Loix de l'Equité,
„ ou bien seulement dans la Connoissance
„ de quelques Coutumes particulieres à
„ leur Ville, à leur Province, ou à leur
„ Nation? Si dans de differens temps ils
„ n'avoient pas quelquefois soutenu le Pour
„ & le Contre?

„ De ces questions il passa à d'autres sur
„ l'administration du Trésor public. Il faut
„ certainement, me disoit-il, que votre
„ memoire vous ait abusé, puisque vous
„ n'avez fait monter vos Taxes qu'à cinq ou
„ six millions par an, & vos depenses quel-
„ quefois au double. Il me demanda qui
„ étoient nos Crediteurs, & où nous pren-
„ drions de l'argent pour les payer? Il s'é-
„ tonnoit de ce que nous avions souvent
„ porté la guerre, toujours onereuse, si
„ loin de notre pays. Il faut, ajoutoit-il,
„ que vous soyez un Peuple bien querel-
„ leur, ou que vous ayez de bien mechans
„ voisins, & que vos Generaux deviennent
„ necessairement plus riches que vos Rois.
„ Il me demanda quelles affaires nous avi-
„ ons hors de nos Isles, si nous en excep-
„ tions le Commerce, & la defense de nos
„ Côtes? Sur-tout, il étoit dans un éton-
„ nement inexprimable de m'entendre par-
„ ler d'une Armée mercenaire, entretenue
en

„ au milieu de la paix, & dans le sein d'un
„ peuple libre. Il m'objecta, que si nous
„ étions gouvernez de notre consentement,
„ il ne pouvoit concevoir de qui nous avi-
„ ons peur : demanda par qui la maison
„ d'un particulier étoit mieux defendue,
„ par lui, ses Enfans, & le reste de sa Fa-
„ mille; ou bien, par une demi-douzaine
„ de vagabonds choisis au hazard dans les
„ rues, & petitement payez, dans le tems
„ qu'ils peuvent gagner mille fois davanta-
„ ge en coupant la gorge à ceux qui ont
„ l'imprudence de les choisir pour leurs
„ gardes?

„ Il remarqua, que parmi les amusemens
„ de notre Noblesse, & d'autres personnes
„ de distinction, j'avois parlé du Jeu. Il de-
„ sira de savoir à quel age on prenoit d'or-
„ dinaire ce divertissement, & quand on y
„ renonçoit? Quelle portion de temps y
„ étoit employée, & si jamais on le poussoit
„ jusqu'à se ruiner? Si des gens de la lie du
„ peuple, par leur Dexterité, ne pouvoient
„ pas quelquefois acquerir de grandes ri-
„ chesses, & mettre les nobles mêmes dans
„ leur dependance, aussi bien que leur in-
„ spirer par leur Commerce des Sentimens
„ bas & laches, & les forcer par les per-
„ tes qu'ils ont faites, à apprendre & à es-
„ sayer sur d'autres l'infame adresse qui les
„ avoit ruinez?

„ Il étoit frappé d'horreur, disoit-il, de
„ l'Histoire que je lui avois faite de mon
„ Pays pendant le dernier siecle; ajoutant,
„ que ce n'étoit qu'un Enchainement de

„ Conſpirations, de Meurtres, de Rebellions, de Maſſacres, de Revolutions, de Banniſſemens; fruits les plus execrables que l'Avarice, la Faction, l'Hypocriſie, la Cruauté, la Perfidie, la Lacheté, la Haine, l'Envie, & l'Ambition, puiſſent produire.

„ Dans une autre Audience, Sa Majeſté recapitula tout ce que j'avois dit, & compara les reponſes qui je lui avois faites avec les demandes qu'il m'avoit propoſées; puis, me prenant entre ſes mains, & me careſſant doucement, il me dit ces mots, que je n'oublirai jamais, ni la maniere dont il les prononça. Mon petit Ami, vous avez fait un excellent Panegyrique de votre Païs. Vous avez prouvé demonſtrativement, que l'Ignorance, la Pareſſe, & le Crime, peuvent être quelquefois les ſeuls ingrediens neceſſaires pour le Gouvernement d'un Etat. Que les Loix ſont le mieux interprétées par ceux qui ont le plus d'interêt, & le plus d'habileté, à les éluder & à les obſcurcir : je demêle au milieu de vous quelques Traits d'un Gouvernement ſuportable, dans ſa premiere inſtitution, mais que le Vice & la Corruption ont preſque entierement effacez. Dans tout votre recit il ne paroit pas qu'une ſeule vertu ſoit neceſſaire pour être élevé à quelque charge parmi vous; bien moins encore, que les hommes ſoient ennoblis à cauſe de leurs vertus; que des prêtres ſoient avancez en conſideration de leur pieté ou de leur ſavoir; des Soldats pour leur conduite ou leur valeur;

„ leur; des Juges pour leur integrité; des Senateurs pour l'Amour qu'ils portent à leur patrie, ou des Conseillers pour leur Sagesse. Pour vous, poursuivit le Roi, qui avez passé la plus grande partie de votre vie à Voiager, je suis porté à croire que jusqu'à present vous avez échappé à plusieurs vices de votre Nation. Mais, par ce que j'ai pu rassembler de votre Relation, & par les reponses que j'ai eu mille peines à vous extorquer, je suis obligé de conclure, que le gros de votre Nation est la plus méchante & la plus odieuse petite vermine à qui la Nature aye jamais permis de ramper sur la face de la Terre.

Le troisieme Voyage de Gulliver, est celui de *Laputa*, *Balmbarbi*, &c. . . . Après avoir été pris par des Corsaires & mis dans un Canot, avec quelques provisions, il arrive dans un pays inconnu, dont les Habitans étoient des gens distraits, speculatifs, & amoureux à la fureur d'inventions nouvelles, qui ne réussissoient presque jamais. Voici le portrait qu'en fait notre Auteur. Voyage de Laputa, de Balmbarbi, &c. T. II.

„ Les *Laputiens* habitent dans des maisons mal baties; & j'ai remarqué qu'il n'y avoit dans aucun de leurs Apartemens un seul Angle droit; ce qui vient du mepris qu'ils ont pour la Geometrie pratique, qu'ils rejettent comme trop mechanique; & par malheur leurs Architectes n'ont pas l'esprit de comprendre leurs Demonstrations abstraites; stupidité dont les bâtimens patissent. Ils sont generalement mauvais raisonneurs, & fort contredi- p. 17. & suiv.

 sans,

„ sans, excepté quand il leur arrive d'avoir
„ raison, ce qui est fort rare.

„ La plupart d'entr'eux, & principale-
„ ment ceux qui s'appliquent à l'étude de
„ l'Astronomie, sont grands partisans de
„ l'Astrologie judicaire, quoiqu'ils ayent
„ honte de l'avouer publiquement. Mais,
„ ce que j'admirai le plus, & ce qui me
„ parut en même temps incomprehensible,
„ est leur extreme curiosité pour les affai-
„ res Politiques, & leur eternelle fureur
„ de prononcer & de disputer sur tout ce
„ qui regarde le Gouvernement & l'Etat.
„ J'ai remarqué à la verité que c'étoit une
„ maladie ordinaire à la plupart des Ma-
„ thematiciens, que j'ai connus en *Europe*;
„ mais cela n'empêche pas que je ne sache
„ point quel rapport il peut y avoir entre
„ cette manie & leur profession; à moins
„ qu'ils ne supposent, que, comme un
„ petit Cercle n'a pas plus de degrez qu'un
„ grand, il s'ensuive qu'il ne faille pas plus
„ d'habileté pour gouverner le monde, que
„ pour tourner un globe en differens sens.
„ Mais, je suis plus porté à croire, que ce
„ travers vient d'un defaut commun à la
„ Nature humaine, qui nous rend le plus
„ curieux des affaires, qui nous concernent
„ le moins, & pour lesquelles nous avons le
„ moins de Talent.

„ Ce peuple est dans des inquietudes per-
„ petuelles, ne goutant jamais un seul in-
„ stant de repos; & leurs inquietudes vien-
„ nent de Causes qui n'afectent point du
„ tout le reste des hommes. Ils craignent
qu'il

„ qu'il n'arrive de certains changemens dans „ les Corps Celestes. Par exemple, que „ la Terre, si le Soleil continue toujours „ à s'en approcher, ne vienne avec le temps „ à être engloutie dans cet Astre. Que la „ superficie du Soleil ne soit peu à peu cou- „ verte d'une Croute, qui l'empêche enfin „ de nous faire part de sa chaleur & de sa „ Lumiere. Ils content qu'il ne s'en est „ que peu falu que la derniere Comete qui „ a paru n'ait donné contre notre Terre, „ ce qui l'auroit infailliblement reduite en „ Cendres; & que celle, qui doit paroitre „ la premiere, (ce qui sera dans trente & „ un an suivant leur Calcul,) la doit de- „ truire selon toutes les apparences. Car „ dans son perihelie, elle doit assez appro- „ cher du Soleil pour concevoir un degré „ de chaleur dix mille fois plus grand que „ celui d'un fer ardent, & après avoir quit- „ té le Soleil, trainer après elle une queue „ flamboyante, qui sera longue de plus de „ quatre cent mille lieues; par la quelle si „ la Terre passe à la distance de trente mil- „ le lieues du Corps de la Comete, elle „ ne peut manquer d'être mise en feu & re- „ duite en cendres. Que le Soleil perdant „ chaque jour de ses rayons sans recevoir „ quelque aliment qui repare cette perte, s'é- „ teindra à la fin comme une chandelle, & „ emportera necessairement la Destruction „ de notre Terre, & de toutes les Plane- „ tes qui empruntent leur Lumiere de lui. „ Ces sortes de frayeurs leur donnent si „ peu de relache, qu'ils ne sauroient jamais

dormir

„ dormir tranquillement, ni gouter les
„ douceurs ordinaires de la Vie. Quand
„ ils rencontrent le matin quelques-uns de
„ leurs Amis, leur premiere Question rou-
„ le sur la Santé du Soleil, comment il
„ paroissoit se porter à son coucher & à son
„ lever, & s'il y a quelque espoir d'eviter
„ la rencontre de la Comete prochaine?
„ On leur voit prendre, dans des Conver-
„ sations de ce Genre, la même sorte de
„ plaisir que les Enfans prennent à enten-
„ dre raconter des Histoires de Spectres &
„ de Revenans; Histoires, qu'ils écoutent
„ avec la plus avide Curiosité, mais qui
„ leur laissent une impression de frayeur qui
„ les empêche de s'aller coucher.

Notre Auteur ennuié de voir des Gens, qui ne lui parloient que de Musique, d'Astronomie, ou de Mathematiques, ne frequenta pendant deux mois qu'il passa à *Laputa*, que des Femmes, des Marchands, & des Pages de Cour. Cette Conduite le fit tomber dans un mepris general: mais, il s'en consola, parceque c'étoient les seules personnes dont il pouvoit tirer une reponse raisonnable.

De *Laputa* il se rendit à *Lagado*, ville, dont les Citoyens ne sont pas amoureux de l'Astronomie & des Mathematiques, comme les *Laputiens*, mais donnent avec fureur dans les projets & dans les inventions.

p. 35. & suiv. Le peuple y marche vite dans les rues, a l'air egaré, & n'est presque habillé que de guenilles. On n'apperçoit dans la Campagne d'alentour ni herbes, ni bled, quoique le Terroir

y soit excellent. *Gulliver*, à qui tout cela paroissoit inexplicable, pria un Grand Seigneur (qui l'avoit pris en affection & chez qui il logeoit) de lui dire „ ce que signifioit „ ce nombre prodigieux de têtes & de mains „ occupées, tant dans les rues que dans les „ Champs, parce qu'il ne voyoit pas qu'il en „ resultoit quelque chose, mais qu'au contraire il n'avoit jamais vu de Terroir plus „ mal cultivé, de maisons si mal baties, & „ qui tombassent plus en ruine, ou un „ peuple dont la contenance & l'habillement exprimassent une plus profonde mi- „ sere.

Ce Seigneur leva ces difficultez en informant notre Auteur de quelques particularitez, dont on ne l'avoit pas instruit à la Cour: les gens y étant trop occupez de leur propres speculations, pour se mettre en peine de ce qui regarde les autres.

„ Il y a environ quarante ans, *lui dit-il*, „ que quelques personnes firent le vo- „ yage de *Laputa*, soit pour affaires „ soit par plaisir, & après y avoir „ passé cinq mois en revinrent avec une „ assez legere teinture de Mathematiques. „ Ces personnes étant de retour, commen- „ cerent à blamer tout sans exception, & „ formerent le dessein de mettre les Arts, les „ Sciences, le Langage, & les Mechaniques sur un nouveau pied. Pour cet „ effet, ils firent en sorte d'obtenir des „ Lettres patentes pour l'Erection d'une „ Academie de Faiseurs de Projets; & cette „ espece de maladie fut si contagieuse, que bien-

„ bientot il n'y eut pas une ſeule ville tant
„ ſoit peu conſiderable dans le Royaume,
„ qui n'eut ſon Academie particuliere:
„ Dans ces Colleges les Profeſſeurs inven-
„ tent de nouvelles manieres de cultiver
„ les Terres, & de batir des maiſons, auſſi
„ bien que de nouveaux Inſtrumens, pour
„ tous les metiers & pour toutes les manu-
„ factures: inſtrumens ſi admirables, qu'en
„ s'en ſervant un ſeul homme eſt capable de
„ faire l'Ouvrage de dix; & un palais peut
„ être bati dans une ſemaine, de materiaux
„ ſi durables, qu'il ne ſoit pas neceſſaire d'y
„ faire jamais la moindre reparation. Ils
„ cherchent auſſi des Methodes pour faire
„ meurir tous les fruits de la Terre dans
„ quelque ſaiſon que ce ſoit, & pour les
„ faire devenir cent fois plus grands qu'ils
„ ne ſont à preſent. Le ſeul inconvenient,
„ c'eſt qu'aucun de ces projets n'eſt encore
„ bien perfectioné, & que pendant ce temps-
„ là tout le pays eſt dans un état deplora-
„ ble, que les maiſons tombent en ruine, &
„ que le peuple eſt ſans nourriture & ſans
„ habits: ce qui, bien loin de les decoura-
„ ger, ne ſert qu'à allumer davantage en
„ eux la fureur des projets.

„ Je ne veux pas, ajouta-t'il, en entrant
„ dans un plus grand détail, diminuer le
„ plaiſir que vous prendrez à viſiter notre
„ grande Academie, où je vous conſeille
„ d'aller. Il pria ſeulement notre Voya-
„ geur de jetter les yeux ſur un Edifice
„ ruiné qui étoit ſur le penchant d'une Mon-

tagne

„ tagne à trois milles d'eux. J'avois, conti-
„ nua-t-il, à un demi mille de ma maison un
„ fort bon moulin, qui tournoit par le
„ moien d'une assez grande riviere, & dont
„ je tirois, aussi bien que mes fermiers,
„ tout l'Usage que nous en pouvions sou-
„ haiter. Il y a environ sept ans, qu'une
„ societé de ces faiseurs de projets vint me
„ proposer de detruire ce moulin, & d'en
„ batir une autre sur penchant de cette mon-
„ tagne, au haut de la quelle, disoient-ils
„ il faloit faire un Canal, qui seroit une
„ maniere de reservoir, dans lequel on fe-
„ roit venir l'eau par le moyen de plusieurs
„ Tuyaux, & qui pourroit ensuite en four-
„ nir au moulin. Parceque le Vent & l'Air
„ donnoient à l'eau, quand elle est sur une
„ hauteur, un nouveau degré d'Agitation,
„ & par cela même la rendent plus propre
„ au mouvement. Et parce que l'eau de-
„ scendant en pente pouvoit plus aisément
„ faire aller le moulin, que ne feroit une
„ riviere dont le Cours est plus de niveau.
„ Et comme je n'étois pas alors fort bien
„ en Cour, poursuivit-il, & que d'ailleurs
„ plusieurs de mes amis m'en pressoient, je
„ souscrivis au projet; &, après avoir fait
„ travailler une centaine d'hommes pendant
„ deux ans, l'Ouvrage manqua & les faiseurs
„ de projets se retirerent, rejettant le man-
„ que de Succès sur moi, & conjurant
„ tous ceux qui avoient des moulins à eau
„ sur des rivieres, d'en faire batir sur
„ quelque montagne, pour me convaincre
par

„ par Experience du tort que je me faisois.

Quelques jours après cette Conversation *Gulliver* alla voir l'Academie de Lagado. C'est un vaste bâtiment qui contient près de cinq cens Chambres, & dont chaque Chambre est habitée par un ou par plusieurs faiseurs de projets. Nous ne rapporterons pas tout ce que notre Auteur y vit, quelques Echantillons suffiront.

Dans l'Ecole du Langage il vit trois Professeurs, qui deliberoient ensemble sur les moyens de perfectionner la Langue de leur Païs.

p. 48. & s. „ Le projet d'un des Professeurs étoit „ d'abreger les Discours en ne laissant „ qu'une Syllabe à tous les mots qui en „ avoient plusieurs, & en retranchant les „ verbes & les participes; parce que, à le „ bien examiner, toutes choses imaginables „ ne sont que des noms.

„ Mais, dit un des deux autres, ne vau„ droit-il pas mieux retrancher absolument „ tous les mots? Pour faire mieux gouter ce „ projet, il prouva que la Santé, & l'Amour „ de la brieveté, y trouvoient également „ leur compte. Car il est incontestable „ que chaque mot que nous prononçons use „ tant soit peu nos poumons, & par con„ séquent hâte notre mort. C'est pourquoi „ il proposoit comme un bon Expedient, „ que puisque les mots ne sont que les noms „ des *choses*, il seroit plus raisonnable que „ chacun portât avec soi les choses dont il „ voudroit discourir. Et cette invention

au-

„ auroit certainement en lieu, au grand
„ contentement de celui qui l'avoit trouvée,
„ si les femmes, de concert avec le profane
„ vulgaire, n'avoient menacé de se revol-
„ ter, si on ne leur permettoit de se servir
„ de leur Langue pour parler, à la maniere
„ de leurs Ayeux.

L'Invention d'un Academicien Politique merite particulierement d'être rapportée. Pour faire cesser la plainte generale, que les Favoris des Princes ont la memoire du monde la moins fidele; il proposoit com- p. 54
„ me remede à ce mal, que quiconque iroit
„ trouver un premier Ministre, après lui
„ avoir exposé son affaire en peu de mots,
„ & en termes clairs; en partant, tirât ce
„ Seigneur par le nez, ou par les oreilles,
„ lui donnât quelque bon Coup de Pied
„ dans le ventre, lui pinçât les bras bien
„ serré, ou lui fourrât une épingle dans
„ les fesses; le tout, pour le faire mieux sou-
„ venir de l'affaire en question: Remede,
„ qu'il faudroit repeter chaque fois qu'on
„ le verroit, jusqu'à ce que la chose dont
„ il s'agissoit, fut faite ou absolument re-
„ fusée.

Notre Auteur entendit deux autres Professeurs en Politique disputer avec beaucoup de feu sur la meilleure Methode de lever des Impôts sans charger le peuple.

„ Le premier affirmoit que la meilleure p. 55, 56.
„ maniere seroit de taxer les Vices & la Fo-
„ lie, & de mettre dans chaque rue certain
„ nombre de Jurez, qui rendroient temoi-
„ gnage des degrez d'Extravagance & de

„ Corruption de leurs voisins, sur lesquels „ on pourroit regler la somme que chacun „ seroit tenu de payer. Le second étoit d'une „ Opinion directement contraire, & vouloit „ qu'on mît une Taxe sur ces Qualitez du „ Corps & de l'Ame pour lesquelles les Hom„ mes s'estimoient le plus eux-mêmes; & que „ cette Taxe fût plus ou moins grande suivant „ le degré plus ou moins eminent où l'on por„ teroit ces qualitez, Degré à l'égard du quel „ chacun seroit cru sur sa parole.

„ L'Impôt le plus onereux regardoit „ les plus grands favoris du beau Sexe, & „ les Cotisations étoient reglées suivant le „ nombre & la nature des faveurs qu'ils „ avoient reçues; sur quoi on s'en rappor„ toit aussi à leurs propres déclarations. „ L'Esprit, la Valeur, & la Politesse, devoi„ ent aussi payer de grands Impôts, qui se„ roient aussi levez de la même maniere, „ chaque personne se taxant elle même; „ mais, d'un autre coté, la justice, l'hon„ neur, la Sagesse, & le savoir, ne devoient „ pas couter un sou à ceux qui possedoient ces „ Qualitez, parce qu'elles sont d'un genre si „ singulier, que personne ne les reconnoit en „ son voisin, ni ne les estime en lui même.

„ Les Femmes devoient être taxées sui„ vant leur Beauté & leur Habileté à se „ bien mettre, & jouïr du même Privilege „ que les Hommes; je veux dire, determi„ ner la somme qu'elles se croyent obligées „ de payer. Mais, le Sens commun, la „ Fidelité, la Chasteté, & la bonté du „ Cœur, devoient être des choses entiere-

ment

„ ment exemptes d'impôts, parce qu'aussi
„ bien le peu qu'on auroit pû en retirer,
„ n'auroit jamais payé les peines qu'on se
„ seroit données pour deterrer celles que
„ cette Taxe regardoit. Pour attacher les
„ Senateurs aux interêts de la Couronne,
„ le même Professeur vouloit qu'ils tirassent au sort pour des Emplois, chacun
„ d'eux s'engageant premierement par serment d'être pour la Cour, soit qu'il gagnât ou non; après quoi, ceux qui avoient
„ perdu, pouvoient de nouveau tenter fortune à la premiere occasion. De cette
„ maniere, l'Esperance & l'Attente les rendroient fideles à leurs Engagemens, &
„ personne ne pourroit se plaindre qu'on
„ l'eut trompé, mais imputeroit son malheur
„ à la Fortune dont les Epaules sont plus fortes & plus larges que celles d'un ministre.

Avant que de s'en retourner en *Angleterre*, *Gulliver* fit un tour dans le Royaume de *Laggnagg*. Le Roi ayant appris qu'il étoit étranger & de plus grand voyageur, eut la Curiosité de s'entretenir avec lui, & lui fit marquer le jour & l'heure qu'il pourroit avoir l'honneur de *lecher la poussiere qui est devant le marche-pied de ses pieds*. Voyage de Luggnagg.

„ C'est là le stile de la Cour, *dit notre Auteur*, & j'éprouvai que cette phrase n'étoit rien moins que figurée. Car, ayant p. 78. & suiv.
„ été admis deux jours après mon arrivée
„ je reçus ordre de me trainer sur le ventre, & de lecher le plancher à mesure
„ que j'avancois; mais, à cause que j'étois
„ étranger, on avoit eu soin de le nettoyer

„ si bien, que la poussiere ne put me faire
„ aucun mal. Cependant, c'étoit là une
„ faveur particuliere, qui ne s'accordoit
„ qu'à des personnes du premier rang, quand
„ le Roi leur faisoit la grace de les admet-
„ tre en sa presence. Ce n'est pas tout, quel-
„ quefois on repand tout exprès de la pous-
„ siere sur le plancher, & c'est ce qui arri-
„ ve lorsque celui, qui doit être admis, a
„ de puissans ennemis à la Cour. J'ai vu
„ moi même un grand Seigneur dont la bou-
„ che en étoit si pleine, que quand il se fut
„ trainé jusqu'à l'endroit qu'il falloit, il lui
„ fut impossible de prononçer un seul mot.
„ Le pis est qu'il n'y a aucun remede à cet
„ inconvenient, par ce que c'est un crime
„ Capital à ceux qui sont admis à l'Audien-
„ ce, de cracher ou de s'essuyer la bouche
„ en presence de Sa Majesté. Il y a enco-
„ re à cette Cour une autre Coutume que
„ je ne saurois tout-à-fait approuver. Quand
„ le Roi a dessein de faire mourir quelque
„ grand Seigneur d'une mort douce, & qui aye
„ quelque chose d'obligeant, il ordonne qu'on
„ repande sur le plancher une certaine pou-
„ dre empoisonnée, qui étant lechée tue in-
„ failliblement son homme, en vingt-qua-
„ tre heures: mais, pour rendre Justice à
„ l'extreme Clemence de Sa Majesté, &
„ au tendre soin qu'il a pour la Vie de ses
„ Sujets (en quoi il seroit à souhaiter que
„ les Monarques de l'Europe voulussent
„ bien l'imiter) il faut que je dise que quand
„ quelque Seigneur à eu l'honneur mortel
„ de lecher un peu de cette poudre, dont
je

„ je viens de parler, le Roi donne les or-
„ dres les plus precis que le plancher ſoit
„ bien lavé. Que ſi les Domeſtiques n'exe-
„ cutent pas exactement ſes ordres, ils s'ex-
„ poſent à la Colere & à l'indignation de
„ ce Prince. Je lui ai entendu commander
„ un jour qu'on fouëttât un page, dont
„ ç'avoit été le Tour d'avertir ceux qui de-
„ voient nettoyer le plancher après une exe-
„ cution, mais qui avoit negligé de le faire
„ par malice : Negligence, qui fut cauſe
„ qu'un jeune Seigneur de grande Eſperan-
„ ce, ayant été admis à l'Audience fut mal-
„ heureuſement empoiſonné, quoique dans
„ ce temps là, le Roi n'eut pas deſſein de
„ le faire mourir. Mais ce Prince fut ſi bon
„ que de remettre au page, le petit châtiment
„ auquel il l'avoit condamné, ſur la promeſſe
„ qu'il fit que cela ne lui arriveroit plus, à
„ moins que d'en avoir un ordre formel.

La dernière Partie de cet Ouvrage contient le Voyage au pays de *Houyhnhnms.* Ces Houyhnhnms ſont des Chevaux, mais douez de raiſon & qui ont la faculté de parler. Ils ont dans leur pays des *Yahoos*, qui eſt une ſorte d'animaux, qui reſſemble aux hommes, ſans avoir le même degré d'intelligence qu'eux, ni le talent de la parole: c'eſt-à-dire que (au moins ſuivant la Deſcription de nôtre Auteur,) les chevaux y ſont Hommes, & les Hommes moins que chevaux. *Gulliver*, à ſon ordinaire, inſtruit les gens du pays des mœurs & des Coutumes de ſa patrie; & ayant dit, que quelques perſonnes de ſon Equipage avoient été ruinées par Voyage au Pays des Houyhnhnms.

des procès, se trouve obligé d'expliquer au *Houyhnhnm* chez qui il demeuroit, comment quelqu'un pouvoit être ruiné par des procès: le Cheval n'ayant pas l'Esprit de comprendre, que pour avoir quelque different avec un autre, il falut faire de grandes depenses pour qu'un juge decidât qui des deux avoit tort ou raison.

p. 144. & suiv. „ Je repondis, *dit notre Auteur*, que je n'étois „ gueres versé dans tout ce qu'on appelle pro„ cedure, par ce que je n'avois presque jamais „ eu de Commerce avec des gens de Barreau, „ excepté une seule fois que j'avois emplo„ yé quelques Avocats pour demander re„ partion d'une injustice qui m'avoit été „ faite, sans avoir pu en venir à bout. Que „ neanmoins ayant eu occasion de former „ des liaisons avec quelques personnes rui„ nées par des procès, & obligées ensuite „ par la misere à quitter leur patrie, je me „ faisois fort de lui donner sur ce Sujet „ du moins quelques idées superficielles.

„ Je lui dis que ceux, qui faisoient Pro„ fession de cette Science, égaloient en „ nombre les Chenilles de nos Jardins, & „ que, quoique tous en general eussent la „ même Profession, il y avoit neanmoins „ quelque difference dans leurs fonctions. „ Que le nombre prodigieux de ceux qui „ s'appliquoient à cette Science, étoit cau„ se que tous n'en pouvoient pas subsister d'u„ ne maniere honnête & légitime, & qu'ainsi il „ falloit nécessairement que plusieurs eussent „ recours à l'Adresse & à l'Artifice. Que „ parmi ceux-ci il y en avoit quelques-uns, qui „ dès leur plus tendre jeunesse s'étoient apli-

quez

„ quez à aprendre l'art de prouver que le „ *noir est blanc*, & que le *blanc est noir*. Que „ la hardiesse de ces gens, & l'audace de leurs „ prétentions, étoient si grandes, qu'ils en „ imposoient au vulgaire, parmi lequel ils „ passoient pour des personnes d'une habile- „ té consommée; ce qui les mettoit plus en „ vogue que tous leurs autres Collegues. „ Ce fut à eux, lui dis-je, en poursuivant „ mon Discours, que j'eus à faire dans le „ procès que je perdis, & je ne saurois mieux „ vous faire connoître leur maniere de plai- „ der que par un Exemple.

„ Suposons que mon Voisin ayt envie „ d'avoir ma *Vache*. Il loue un de ces Avo- „ cats, pour prouver que ma Vache lui apar- „ tient. Il faut alors que j'en loue un autre, „ pour défendre mon droit; parce qu'il est „ contre toutes les regles de la *Loi*, qu'un „ homme défende sa propre Cause. Or dans „ ce cas, moi à qui la *Vache* apartient, j'ai „ deux grands desavantages. Prémiérement „ mon Avocat étant, comme je l'ai dit, „ accoutumé dès sa jeunesse à défendre la „ fausseté & l'injustice, est tout-à-fait hors „ de son Element, quand il est question de „ parler en faveur de l'Equité; car, comme „ cette fonction lui est entiérement nouvel- „ le, il s'y prendra surement de travers, „ quand même il voudroit faire de son „ mieux. Le second desavantage, c'est que „ la nature de mon Affaire exige que mon „ Avocat prenne de grandes précautions; „ car, comme la subsistance de tant de per- „ sonnes dépend de leur occupation, si mon

„ Avocat plaide ma Cauſe de maniere que „ mon Affaire ſoit d'abord expediée, il eſt „ ſûr de s'attrirer, ſinon l'indignation de „ ſes Superieurs, du moins la haine de ſes „ Confreres, qui le regarderont comme une „ eſpece de ſerpent qu'ils nourriſſent dans „ leur ſein. Le Cas ainſi poſé, je n'ai que „ deux Methodes de garder ma *Vache*. L'u- „ ne eſt de corrompre l'Avocat de ma Par- „ tie, en lui promettant double ſalaire, & „ cet Artifice doit naturellement me réuſſir, „ puiſque l'Education & le Caractere du Per- „ ſonnage dont il s'agit me donnent lieu „ d'eſperer qu'il trahira celui qui a eu l'im- „ prudence de ſe fier à lui. L'autre Mé- „ thode eſt que mon Avocat n'inſiſte point ſur „ la Juſtice de ma Cauſe, & reconnoiſſe „ que ma *Vache* appartient à ma Partie adver- „ ſe: parce que l'Evenement a démontré „ mille & mille fois, qu'un grand préjugé „ en faveur du ſuccès d'une Cauſe, eſt quand „ elle eſt notoirement injuſte.

„ C'eſt une Maxime parmi ces gens, Que „ tout ce qui a été fait auparavant peut lé- „ gitimement ſe faire encore : Voilà pour- „ quoi il gardent ſoigneuſement par écrit „ toutes les Décisions déja faites, même „ celles qui par ignorance ou par corruption „ renverſent les regles les plus ordinaires de „ l'Equité & de la Raiſon. Toutes ces Dé- „ ciſions deviennent entre leurs mains des „ Autoritez, par leſquelles il tâchent de „ blanchir les crimes les plus noirs, & de „ juſtifier les prétenſions les plus iniques; „ & cette Pratique leur réuſſit ſi bien, qu'il

„ n'eſt

„ n'est gueres possible d'imaginer un procès „ dans lequel les deux Parties n'ayent plus „ d'une Décision à alleguer en leur faveur. „ En plaidant, ils évitent soigneusement de „ venir au Fait; mais, en recompense, ils ai„ meroient mieux renoncer à leur profes„ sion, que d'oublier la moindre *Circonstan*„ *ce* inutile. Par exemple, pour ramener „ la supposition que je viens de faire, ils ne „ s'informeront pas de quel droit ma Par„ tie adverse prétend que ma *Vache* lui ap„ partient, mais si cette Vache est noire ou „ blanche; si ses Cornes sont longues ou „ courtes; si le Pré dans lequel elle paît est „ rond ou quarré; à quelle maladie elle est „ sujette; & ainsi du reste: après quoi, ils „ consultent tous les Arrêts rendus en pa„ reil cas, renvoyent la Décision de la Cau„ se à un autre tems, & de Renvoi en Ren„ voi, vingt ou trente ans après, le Juge „ déclare qui a tort ou raison.

„ Il faut remarquer aussi que ces Messieurs „ ont un Jargon qui leur est particulier, in„ telligible pour eux seuls, & que c'est dans „ ce Jargon que leurs Loix sont écrites. „ C'est par là principalement qu'ils ont réus„ si à confondre le vrai & le faux, le juste „ & l'injuste; & ils en sont si bien venus à „ bout, qu'ils sont capables de plaider pen„ dant trente ans, pour savoir si un champ, „ qui a appartenu à mes Ayeux depuis six „ Générations, est à moi ou bien à un Etran„ ger, qui n'a jamais prétendu être de mes „ Parens.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver

que notre Auteur est un homme d'Esprit, qui sait mordre & badiner, mais qui pourroit infiniment mieux employer son Génie qu'au Badinage & à la Satyre.

ARTICLE X.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Jaques Lenfant. A Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1728. in 8. p. 432 en tout.

LA République des Lettres a déja des Obligations de plus d'un genre, à l'Auteur de ces Sermons.

Preface. Il nous avertit dans une courte Préface, que ce qui l'a déterminé à les publier, n'est ni l'importunité de ses Amis, ni l'empressement du Public. Les Amis les plus sinceres, dit-il, jugent presque toujours en Amis; & le Public est un vaste Corps dont on n'assemble jamais les Etats. „ Tout motif é„ tranger à part, on donne ces Sermons, „ parce qu'étant maître, ou de les garder „ dans le Cabinet, ou de les publier, on a „ cru devoir prendre ce dernier parti. On „ n'y trouvera rien que de commun quant „ au fond de la Doctrine, parce qu'elle est „ tirée de l'Evangile que J. C. a rendu com„ mun à tout le Monde; mais, si dans le „ Choix, & la diversité des Sujets, aussi „ bien que dans le Tour, & la Maniere de „ les developer, on rencontre quelquefois „ des endroits qui puissent attirer l'atten„ tion

„ tion, on se trouvera bien récompensé de
„ sa Témérité.

Ce Volume contient seize Sermons, dont nous ne ferons qu'indiquer quelques endroits principaux. Le premier traite des Engagemens de la Foi, sur 2. Pier. I. v. 5, 6, 7. Dans le second notre Auteur fait d'excellentes Remarques sur ces Paroles du même Apotre. *Je vous exhorte, Freres, que comme Etrangers & Voyageurs vous vous absteniez des Convoitises de la Chair*, &c. Il prouve, que quoique St. Pierre aye voulu depeindre par ces images de Voyageurs & d'Etrangers, les Chrétiens de son tems, elles ne laissent pas de convenir avec la derniere justesse au Chrétien en général; & il tire ses preuves, 1. de l'Homme même, 2. de la Terre qu'il habite, 3. du Sentiment de tous les siécles, 4. de l'Expérience, & 5. enfin du Génie de la Religion Chrétienne. Nous ne suivrons pas Mr. Lenfant dans tout ce détail: On pourra juger des autres preuves par celle qu'il tire de la Consideration de l'Homme même. Contenu.

„ Ce qu'il y a en lui qui a le plus de rapport
„ à la Terre, est cela même qui prouve
„ qu'il y est Etranger. Je parle de son Corps.
„ Oui, ce Corps, qui n'est qu'un vase d'ar-
„ gile, ces organes si tendres & si délicats,
„ cette constitution si foible & susceptible de
„ mille alterations, cette maison qui s'affai-
„ se & qui se détruit peu à peu, qui dans
„ les plus robustes ne peut soutenir que
„ quelques années, & qui tombe enfin d'elle
„ même, si elle n'est pas renversée par
„ quelque accident; c'est une preuve de cet-
„ te

„ te Verité. Certainement, Dieu ayant for-
„ mé l'Homme tel qu'il l'a formé, à son
„ image & à sa ressemblance, dont le prin-
„ cipal trait est l'Immortalité, on voit bien
„ qu'il n'a pas eu dessein qu'il fut anéanti.
„ Si donc Dieu eut voulu que la Terre fût
„ son séjour naturel, il ne lui étoit pas plus
„ difficile de lui donner un Corps à l'épreu-
„ ve des Années & des Siécles, que d'en
„ donner un au Soleil, & à tous ces autres
„ Corps qui dureront autant que la Terre
„ elle-même. Mais, sans m'étendre en rai-
2. Cor. 5. v. 1. 2. Pier. 1. v. 13, 14. „ sonnemens de mon chef, écoutons S. Paul
„ & S. Pierre; ce sont eux qui m'ont fourni
„ cette preuve, c'est à eux à l'expliquer.
„ Comment appellent-ils le Corps humain?
„ Ils l'appellent un *Tabernacle*, une *Tente*.
„ Qu'est-ce qu'une Tente? C'est une mai-
„ son provisionnelle & portative, en atten-
„ dant une demeure fixe.

„ De la Considération du Corps passons
„ à celle de l'Ame. C'est là que nous trou-
„ verons dans l'Homme une nouvelle preu-
„ ve de la Verité que nous voulons établir;
„ c'est que l'Homme est étranger sur la Ter-
„ re. Ce n'est pas seulement, parce que son
„ Ame est spirituelle, participante à cet é-
„ gard de la Nature de Dieu même, & que
„ par conséquent il n'y a rien au Monde
„ qui soit digne d'elle. Cette preuve est for-
„ te: elle seroit démonstrative, j'en con-
„ viens, si on l'examinoit dans le silence &
„ dans le calme des passions. Mais, dans
„ l'état où est l'Homme, il en est fort peu
„ touché. En voici donc une plus sensible;
„ c'est

„ c'eſt que cette Ame eſt inquiette, & que
„ comme il n'y a rien au monde qui ſoit
„ capable de la ſatisfaire entierement, il n'y
„ a rien qui la ſatisfaſſe en effet.„ Les autres preuves ne ſont pas moins bien tournées: après les avoir miſes dans tout leur jour, & avoir montré les Devoirs qu'impoſent à un Chrétien les qualitez de Voyageur & d'Etranger, il applique les Veritez de ſon Texte à ſes Auditeurs d'une maniere également délicate & ſolide.

Le Sermon troiſiéme roule ſur les Caracteres de la Religion Chrétienne. Dans le Sermon ſuivant, où il s'agit de l'Exiſtence de Dieu & de la Providence, notre Auteur obſerve, que la Connoiſſance de ſoi-même eſt un moyen infaillible de parvenir à la Connoiſſance de Dieu. „ Oui,
„ dit-il, pour ramener l'Impie, il ne faudroit que l'appliquer ſerieuſement à l'étude de l'Homme; lui montrer la Sageſſe qui régne dans tous ſes differens organes, dont il ſe ſert ſi utilement, ſans y faire reflexion; lui faire enviſager en détail ce nombre innombrable de parties imperceptibles, & qui ſe prêtent mutuellement un ſecours ſi neceſſaire, qu'une ſeule ne peut être endommagée ſans intereſſer quelquefois tout le Corps; ſur-tout les divers reſſorts qui compoſent les Sens, ces Gardes fideles poſtez dans tous les endroits neceſſaires pour avertir l'Ame de tout ce qui ſert ou qui nuit à la conſervation de l'Etre; ce nombre innombrable d'Eſprits qui ſe repandent avec autant d'éxactitude que
„ de

Serm. 3. 4.

„ de rapidité, & qui ne manquent jamais
„ au besoin lorsqu'il est question d'agir : je
„ m'assure, que se relevant de cette Medita-
„ tion, comme un Patriarche de son Divin
„ Songe, il ne pourroit s'empêcher de s'é-
„ crier, *Dieu est ici, & je n'en savois rien.*
Ce passage nous paroît très heureusement appliqué.

Serm. 8. La Mort de Jean Baptiste & la Demande que la Fille d'Herodiade fit de sa Tête, sont la matiere du huitiéme Sermon. Mr. Lenfant fait sur cette Histoire les Reflexions les plus solides & les plus instructives. Il n'outre point la Sévérité de la Morale, en défendant aux Chrétiens de célébrer par un Festin le jour de leur naissance, comme fit Herode: il n'interdit pas même la Danse dans toutes sortes d'occasions. „ Heureux les
„ Hommes, dit-il, si semblables aux Saints
„ & aux Anges, ils n'étoient jamais suscep-
„ tibles que d'une joye spirituelle; & si tou-
„ jours occupez du grand objet de leur joye
„ & de leur affection, ils étoient incapa-
„ bles d'en concevoir que par rapport à lui.
„ Mais, puisque cette Sainteté & cette Ele-
„ vation est trop au dessus de la Condition
„ Humaine depuis le peché, au moins de-
„ vroient-ils être assez sages pour ne porter
„ jamais leur joye au de-là des bornes de
„ l'innocence. Ici, ce n'est point cela. Et
„ ceux qui ont examiné l'Histoire de ce tems-
„ là (*a*) ont fort bien remarqué que Salomé
„ (car c'est ainsi que s'appelloit (*b*) la Fille
„ d'Herodiade) employa dans cette Con-
„ joncture, & les gestes indécens; & les pos-

(*a*) Grot. sur Matth. 14 v. 6.
(*b*) Joseph. Antiq. Jud. Lib. C. 7.

„ tu-

„ tures lascives, & toutes ces manieres plei-
„ nes d'affectation & d'afetterie, que le voi-
„ sinage & le Commerce des Nations Etran-
„ geres avoient introduites dans la Judée.
„ On ne peut pas au moins disconvenir, que
„ c'est un effet facheux de la corruption hu-
„ maine d'avoir réduit en Art des Démons-
„ trations de joye, qui peuvent être inno-
„ centes; mais qui par leur principe, & par
„ leur abus, sont devenues criminelles.

Salomé réussit dans le Dessein qu'elle s'étoit proposé: *elle plut à Herode.*

„ Je trouve d'abord ici, continue Mr.
„ Lenfant, le Caractere d'un Homme foi-
„ ble & sensuel, indigne de commander aux
„ autres, puisqu'il a si peu d'empire sur lui-
„ même. Certes, c'est le Devoir de tous les
„ Hommes de resister aux premieres impres-
„ sions des Sens, & d'éviter les progrès des
„ passions en les étouffant dès leur naissance,
„ Mais, sur-tout, c'est le Devoir des Sou-
„ verains, parce que leurs Démarches & leurs
„ Jugemens ont une influence générale, &
„ que leur Exemple est infiniment conta-
„ gieux quand il est mauvais. Il y a non
„ seulement de la sensualité, mais il y a une
„ legereté extrême. Qu'Herode se soit lais-
„ sé surprendre aux vains attraits de Salomé,
„ c'est une foiblesse humaine; & Dieu en
„ révêtant les Rois de son Autorité ne les a
„ pas exemptez des atteintes des passions.
„ Mais, Herode peut-il rendre Salomé l'ar-
„ bitre de ses Faveurs, & pour ainsi dire, de
„ son Royaume, sans fouler aux pieds les
„ Engagemens de son Caractere? C'est une

„ grande

„ grande Vertu dans les Rois que la Libera-
„ lité. Mais, cette même Vertu est la sour-
„ ce de mille desordres, quand elle n'est pas
„ accompagnée de Discernement: & Dieu
„ n'afflige jamais plus les Peuples, que lors-
„ qu'il met le pouvoir Souverain entre des
„ mains qui ne se conduisent que par pas-
„ sion & par caprice. Je me figure à la Cour
„ d'Herode des Officiers, dont les services
„ sont demeurez sans recompense, des gens
„ de valeur & de distinction dans l'obscuri-
„ té, des opprimez qui depuis long-tems im-
„ plorent sa Justice, des malheureux & des
„ indigens qui n'ont d'autre ressource que
„ dans sa Compassion & dans sa Générosi-
„ té. Tout cela inutilement. La Vertu
„ n'est pas ce qui le charme; la misere n'est
„ pas ce qui le touche, & la Justice n'est
„ pas un Devoir qui le presse. Il n'aime que
„ ses plaisirs. Salomé y contribue; il n'a-
„ gira plus que par elle: *Demande tout ce*
„ *que tu voudras.* Une offre si générale &
„ si illimitée est assurément une Injustice &
„ une Temerité manifeste.

„ Mais, il y a plus. A la témérité, à l'in-
„ justice, Herode joint l'Impieté. Non con-
„ tent d'avoir deshonoré son Caractere par
„ une passion indigne, & par des promesses
„ téméraires, il profane le Nom de Dieu
„ même par ses Sermens. *Et il lui jura.*
„ S'il y a quelque chose où la Religion soit
„ interessée, c'est le Serment. C'est une Bar-
„ riere que le Legislateur Souverain avoit
„ opposée à l'infidelité si ordinaire parmi les
„ Hommes, & à l'infraction des Traitez.

„ Cet

„ Cet Etre sage qui s'interesse à la Societé, „ & qui connoît le naturel des Hommes, „ ne pouvant les engager par une considé„ration plus forte à s'acquitter de leurs pro„messes, a voulu y interposer son Nom & „ son Autorité, se rendre le témoin de leurs „ Traitez, & en même tems le Vengeur de „ leurs Parjures, &c.

Ces Echantillons suffisent pour faire connoitre le Caractere des Sermons de M. Lenfant. Il nous paroit que cet habile Prédicateur tient un juste milieu entre deux Méthodes qui sont très en vogue à présent: l'une est d'expliquer fort au long des termes très clairs; & l'autre de donner dans des Plans vagues, sans s'embarrasser du Texte, ni des Eclaircissemens dont il pourroit avoir besoin. Notre Auteur évite soigneusement ces deux écueils; il se tient à son Texte, & en l'expliquant ne fait point de remarque qui ne soit importante ou necessaire. Quoique les endroits que nous avons citez puissent à cet égard servir de preuves, nous ne laisserons pas d'en alleguer encor un Exemple tiré du second Sermon sur la Cananéenne. Cette Femme, après avoir essayé un premier refus de la part du Sauveur du monde, insiste encore, & refusée pour la seconde fois par J. C. qui lui dit qu'*il n'est pas bon de prendre le pain des Enfans & de le jetter aux petits Chiens*, elle lui repond: *il est vrai Seigneur. Cependant les petits Chiens mangent les miettes qui tombent de la Table de leurs maitres.* Sur quoi notre Ecrivain observe, que „ c'est une admirable Ecole d'Humilité que

Remarque d. J.

Serm. II

„ l'Affliction. Les gens du Siecle regar-
„ dent comme une Maxime fort étrange,
„ & comme un grand Paradoxe, quand on
„ leur dit, que les afflictions sont les mar-
„ ques de l'Amour de Dieu. Cependant,
„ rien n'est plus vrai, & l'evenement le jus-
„ tifie tous les jours. C'est ordinairement
„ par-là que Dieu commence l'œuvre du
„ Salut. Il est vrai que naturellement la
„ prosperité n'est pas un instrument de per-
„ dition; elle fournit, au contraire, de grands
„ exercices à la Vertu, & de puissans mo-
„ tifs de reconnoissance envers l'Auteur de
„ tout bien: mais souvent, depuis le peché,
„ la prosperité met les hommes dans une
„ Disposition directement opposée à rece-
„ voir la Grace, parce qu'elle les enor-
„ gueillit. Une autre qu'une Femme affli-
„ gée n'auroit pas manqué de s'offenser de
„ ce Parallelle que fait ici J. C. entre la
„ Cananéenne & les petits Chiens. Car,
„ bien loin que les Gentils reconnussent leur
„ inferiorité par rapport aux Juifs, on sait
„ au contraire avec quel mépris ils parloient
„ de la Nation Judaïque, leurs Railleries &
„ leurs Satyres contre ce Peuple chéri de
„ Dieu. Pour mettre dans tout son jour ce
„ que l'humble aveu de cette Femme a de
„ beau, il ne faut que considerer la Dispo-
„ sition naturelle du Cœur humain, sur tout
„ ce qui s'appelle comparaisons & parallel-
„ les. O! qu'il est sensible, qu'il est délicat
„ sur ce point, & qu'il faut y regarder de
„ près pour ne pas l'irriter! Il y a une Ma-
„ xime qui porte que les Comparaisons sont
odieu-

„ odieuſes. Cette Maxime ſe trouve vraye „ par l'Experience, & dans la Pratique; mais „ elle eſt fauſſe en elle-même. Car, s'il y a „ entre les Hommes des degrez de ſubordi- „ nation, s'ils ont des rapports mutuels, „ s'ils ont ou mêmes Vertus ou mêmes Vi- „ ces, s'ils ſe reſſemblent tous à pluſieurs „ égards, pourquoi n'entretoient-ils pas en- „ ſemble en comparaiſon? Mais, dit-on, „ c'eſt pêcher contre le Reſpect; contre la „ Civilité, & contre ce que le Monde ap- „ pelle Politeſſe. Parlons plus clairement; „ c'eſt bleſſer l'Orgueil, c'eſt offenſer le Moi „ Humain, cet Amour-propre ſuperbe, qui „ bien loin de vouloir des Superieurs ne vou- „ droit pas même ſouffrir des Egaux. Ainſi, „ pour menager cet Orgueil, contenter ce „ Moi ſi pointilleux & ſi délicat, lorſqu'il „ vous arrive de faire des Comparaiſons, „ prenez bien vos meſures, & ménagez ſi „ bien vos Termes, que l'intéreſſé y trouve „ un avantage ſi clair, & une préférence ſi „ haute, qu'il puiſſe s'en applaudir, & ſe di- „ re en ſecret, dans un autre Eſprit que la „ Cananéenne, *il eſt vrai*. Mais, ne vous y „ trompez pas; car, l'Amour-propre inſpire „ de ſi hautes prétenſions, qu'on s'offenſe „ même des Comparaiſons qui font hon- „ neur.

ARTICLE XI.

REPONSE DE M. MARCHAND A M. DES MAIZEAUX,

TOUCHANT LEURS EDITIONS DES *LETTRES DE Mr. BAYLE.*

But & Nécessité de cette Réponse à Mr. des Maizeaux.

QUELQUE Aversion qu'on ait naturellement pour les Disputes, on est quelque fois forcé d'y entrer; & c'est une facheuse Nécessité, dans laquelle je me trouve aujourd'hui pour la troisieme fois. Attaqué violemment il y a quinze ans touchant l'Edition de divers Ouvrages de Mr. Bayle, je m'étois contenté de me justifier touchant celle de son *Dictionaire* (1); & j'avois lieu de croire toute cette Affaire entiérement assoupie: mais, les Accusations éga-

(1) *Voyez le* Journal Litteraire de la Haie, *Tom. VIII. pag. 90 & suiv. pag. 134 & suiv.; &* le Journal des Savans de 1718, *pag 290 d'Edition de Hollande. Notez, qu'à quelques Exemplaires près, cette derniere Piece ne contient qu'une partie de ce que j'y avois mis. Elle a été mutilée, avec toute la Mauvaise-Foi imaginable, par des Gens qui pratiquoient ainsi sans honte ce dont ils m'accusoient sans scrupule, & dont ils m'empêchoient si généreusement de me justifier.*

également injustes & malhonnêtes, que Mr. des Maizeaux vient de renouveller aussi déraisonnablement qu'imprudemment contre moi (2), m'obligent à découvrir enfin les Motifs d'un Acharnement si peu ordinaire, & à faire voir au Public, que cet Homme-là, qui ne cesse de m'accuser très faussement de peu de Bonne-Foi dans l'Edition de ces Ouvrages, est lui-même effectivement très coupable de la plus odieuse & de la plus insigne Mauvaise-Foi dans tout son Procédé à mon égard.

I. Il me fait un grand Crime de certains Retranchemens que j'ai faits dans l'Edition des *Lettres de Mr. Bayle*, qui parut en 1714: & l'on va voir avec quelle Droiture & quelle Sincérité; puisque ces Retranchemens ne se sont faits que de son Aveu, & de son Consentement. *I. Sa Mauvaise Foi touchant les Retranchemens faits dans les* Lettres de Mr. Bayle.

Il avoit ramassé de tous côtez ce qu'il avoit pû découvrir de ces Lettres, dans le dessein de les vendre à quelqu'un des Libraires de ces Provinces. Aucun ne vouloit s'en charger; & elles trainérent ainsi longtems à Amsterdam, tant entre les mains de Mr. le Clerc, qu'entre celles d'un Correcteur de cette Ville. Deux Libraires de Rotterdam s'en accommodérent enfin; & cela, simplement, parce qu'ils avoient déjà le Droit de Copie de tous les autres Ecrits de Mr. Bayle. M'aiant été remises, je les examinai avec tout le soin possible: & en aiant *Il recueille ces Lettres.* *Elles me sont remises; & Plan sur lequel je les fis imprimer.*

(2) *Dans la Préface de la Nle. Edition des Lettres de Mr. Bayle.*

aiant trouvé plusieurs, sur-tout au commencement, qui n'étoient nullement dignes d'un aussi habile Homme que Mr. Bayle, & qu'il n'avoit certainement écrites qu'au sortir du College, je jugeai qu'il étoit de l'Equité de n'en point faire usage: & j'en usai de la même maniere à l'égard de tous les Complimens, Commissions, Remercimens, Mémoires de Ménage, de Maison, d'Achapt ou de Vente de Livres, &c.; dont quantité de ces Lettres se trouvoient remplies. Je pris ce Parti, tant pour ne point tomber dans le Défaut, qu'on a si souvent reproché, & qu'on reproche tous les jours encore, aux Editeurs des Lettres de Vossius & de divers autres savans Hommes, où l'on a laissé une infinité de choses qui ne sont nullement intéressantes (2); que pour ne porter point de Préjudice à la Réputation d'un Homme illustre, en imprimant des choses qu'il n'avoit point faites pour être imprimées, & qu'il n'auroit certainement pas publiées s'il avoit été en vie. C'est un Egard, que je crois qu'on devroit avoir pour la Mémoire des Grands Hommes, & que j'eus effectivement pour celle de Mr. Bayle. Ce fut donc sur ce Plan, que ses Lettres furent imprimées; & j'en rendis raison plus au long dans une Préface, que j'y joignis; & dans la quelle je rendis à Mr. des Maizeaux toute la Justice qui lui étoit due, tant par rapport à la Collection de ces Lettres, que par rapport aux autres Pieces qu'il avoit déja publiées.

(2) *Voyez* la Bibliotheque Universelle & Historique, *Tom. XVII. pag.* 306; *les* Nouvelles de la République des Lettres, *Sept.* 1702, *pag.* 316; *les* Acta Eruditor. Lipsiensia, *Avril.* 1703 *pag.* 147; *&c.*

A mesure que ces Lettres s'imprimoient, on lui en envoioit les feuilles; & il étoit alors si éloigné d'être mécontent de cette Edition, qu'il m'en remercia très obligeamment en ces termes: *Je suis trop sensible à l'Attention que vous voulez bien donner à l'Edition des* Lettres de Mr. Bayle, *pour différer plus longtems à vous en témoigner ma Reconnoissance. Je ne vous suis pas moins obligé de la Peine que vous avez prise d'en supprimer quelques-unes, que des Notes également curieuses & utiles dont vous avez enrichi les autres ..... Continuez donc, Monsieur, à perfectionner ce Recueil; &, sur-tout, à retrancher, sans acception de Personnes, toutes les Lettres qui ne vous paroitront pas interessantes* (4).

Mr. des Maizeaux approuve ce Plan, & m'en remercie.

Les choses étoient en cet état, lorsque les Libraires de Rotterdam furent avertis par un de leurs Correspondans de Londres, que Mr. des Maizeaux revendoit une seconde fois les feuilles de leurs Lettres à un Libraire Anglois, qui vouloit les imprimer en cette Langue; & comme ils trouvérent cela contraire à leurs Conventions, & préjudiciable à leurs Intérêts, ils cessérent de lui envoier les feuilles de leur Edition. Il m'écrivit quelque tems après, pour me prier de les porter à en user mieux avec lui: mais, ne pouvant, ni ne voulant, lui découvrir les Raisons de leur Refus, je me contentai de lui répondre que je n'avois rien pu obtenir; & que d'ailleurs, ne me mêlant en au-

Il change d'Opinion, & 1 Sujet de son Mécontentement, & de ses Emportemens contre moi.

(4) Lettre du 20 Mars 1723.

aucune façon, ni de leur Commerce, ni de leurs Affaires, c'étoit tout ce je pouvois faire pour son Service. Cette Réponse ne le satisfit point; &, comme il s'étoit très faussement mis dans la tête, que j'avois un très grand crédit sur l'Esprit de ces gens-là, & que je les conduisois à ma fantaisie, il me sçut très mauvais gré de ne l'avoir point servi comme il le souhaitoit, & il m'en voulut beaucoup de mal. . . . .

2 Sujet. Lorsque les Lettres parurent, & qu'il vit que les Libraires refusoient de lui païer comme ils devoient toute sa Copie, & ne vouloient lui tenir compte que de ce qu'ils en avoient emploié, il s'en prit encore à moi le plus injustement du monde: & ce fut alors, qu'il changea d'Avis sur les Retranchemens, que j'avois faits, & qu'il avoit approuvez; & que ne les envisageant plus que par rapport à son Intérêt & à la petite Perte qu'ils lui faisoient faire, il les trouva trop nombreux & trop considérables, & par conséquent très pernicieux & très condamnables. La plûpart des Journalistes n'en jugérent point du tout ainsi (5); & quelques-uns d'entre eux trouvérent même que je

. . . . n'en

(5) *Voyez les* Acta Eruditor. Lipsiensia, Oct. 1714, *pag.* 441; Deutsche Acta Erudit. Lips. *Tom. XXV*, *pag.* 42, 43; Memoirs of Litterature, *Tom VIII*, *pag.* 74, 75; Bibliotheque Ancienne & Moderne, *Tom. I*, *pag.* 209; Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, *Févr.* 1715, *pag.* 213 *& suiv*; *&c.*

n'en avois point encore assez fait (6).

Ce fut encore un nouveau Sujet de Chagrin pour lui, si je ne me trompe, que la maniere dont je parlai des Ouvrages Posthumes, & que le trop peu de Louanges à son gré que je donnai à sa Collection. Il s'imaginoit faire un Présent très considérable au Public; &, sur ce pié-là, il auroit voulu qu'on en eût fait des Eloges pompeux & magnifiques. Mais, malheureusement, je n'en avois pas la même Idée, non plus que beaucoup d'autres Personnes (7). Et, comme il est d'un Homme droit & sincere de ne point parler contre ses Sentimens; je me contentai de m'exprimer touchant ce Recueil conformement à mes Lumieres: mais, néanmoins, avec tous les Egards dûs au Mérite de Mr. Bayle, sans me répandre en Invectives contre sa Personne, comme d'autres l'ont fait depuis; en un mot, beaucoup plus honnêtement qu'on ne l'a fait touchant les Lettres de Vossius & de divers autres Savans. 3 Sujet.

A ces trois Sujets de Mécontentement s'en joignit un quatrieme. Quoi que Mr. des Maizeaux n'eut aucune part à la nouvelle Edition du *Commentaire Philosophique*, de 4 Sujet.

(6) Bibl. Anc. & Mod. *Tom. I, pag.* 209. Journal Litteraire de la Haie, *Tome IV; pag.* 362.

(7) Bibliotheque Anc. & Mod. *Tom I, pag.* 264. *& suiv.* Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, *Février* 1715, *pag.* 212. *& suiv.* Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, *Tom. VI, pag.* 297; *&c.*

de Mr. Bayle, il s'étoit mis en tête de la dédier à quelqu'un; mais, on n'y voulut point consentir: trouvant quelque chose de trop peu convénable, & même de trop choquant, entre un Ouvrage de cette nature & une Epitre Dedicatoire; & sachant, furtout, l'Aversion invincible que Mr. Bayle avoit toujours eue pour cette espece de Composition, & le Refus constant qu'il avoit toujours fait de s'en servir à la tête de son *Dictionaire Historique & Critique*, quelque pressante Sollicitation qu'on lui en eut faite, & quelque Offre obligeante qu'on eut emploiée pour l'y déterminer. Il n'y eut donc point de Dédicace à la nouvelle Edition du prémier de ces Ouvrages; &, si j'en avois été le Maitre, il n'y en auroit point eu non plus à celle du second: &, quelque Ennemi de la Mémoire de ce savant Homme que mon Adversaire ait affecté de me représenter, je croirois en cela l'avoir incomparablement plus respectée que lui. Il ne manqua pas de trouver très mauvais qu'on n'eut point attendu sa Dédicace: & la Perte de quelques Guinées, qu'il en attendoit sans doute, acheva de le mettre en Fureur, & le détermina à se venger impitoiablement de ses Libraires; à qui il en vouloit certainement plus qu'à moi, qu'il connoissoit à peine, & avec qui il n'avoit jamais eu quoi que ce soit à démêler.

Il se venge, sur l'Edition du Dict. de Mr. Bayle,

Il s'en prit donc à la nouvelle Edition du *Dictionaire de Mr. Bayle*, dont ils m'avoient confié le soin: &, comme pour parvenir à son But, il falloit me déchirer sans au-

aucun ménagement, & me perdre de Réputation s'il lui étoit possible, il n'en a fait aucune Difficulté. Pour réussir dans un si généreux Dessein, il s'est livré sans réserve aux Libraires qui faisoient contrefaire ce Dictionaire à Geneve: il leur a fourni sans le moindre scrupule tous les Libelles injurieux qu'ils lui ont demandé contre moi; &, suivant en cela la Maxime Italienne *Chi offende non perdona mai*, il n'a pu me pardonner depuis de m'avoir si cruellement offensé.

Il est aisé de voir par tout ce Détail, que les Malhonnêtetez continuelles de Mr. des Maizeaux me forcent enfin de publier, que je n'ai donné aucun lieu à ses Mécontentemens; que je ne me suis trouvé impliqué dans toute cette Affaire, que parce que j'étois chargé de l'Edition des Manuscrits de Mr. Bayle; & que si jamais le *Custos in Culpam vertitur* a été applicable à quelque Occasion, c'est certainement à celle-ci.

de ces Mécontentemens auxquels je n'avois aucune part;

Telle est l'Origine de nos Differends; c'est d'un aussi petit Sujet que celui-là, que sont nées toutes les Injures & toutes les Calomnies, que cet Homme-là n'a point cessé depuis de débiter, & de faire débiter, contre moi, avec une Brutalité inexprimable, & dont beaucoup d'honnêtes-gens ont été tout-à-fait indignés (8): &, comme on l'a remarqué

& il le fait avec toute la Malhonnêteté imaginable.

(8) *C'est ce que je pourois prouver par quantité de Lettres particulieres, que différentes Personnes m'ont fait l'honneur de m'écrire; mais je me contenterai de citer des Témoignages publics. On peut donc*

marqué autrefois ailleurs (9), *Cela peut tenir lieu de Leçon de Défiance à tous les Lecteurs contre les Critiques de beaucoup de Livres. En effet, si l'on savoit les Motifs secrets de la plûpart d'entre elles, on verroit avec Surprise, & peut-être même avec Indignation, qu'elles sont moins faites contre les Défauts des Ouvrages qu'elles censurent, que contre leurs Auteurs dont on s'imaginoit avoir à se plaindre.*

Preuve de ce que je viens d'avancer.

Au reste, afin de faire voir que je n'en impose point ici à mon Adversaire, je veux bien m'en râporter, pour la plûpart de ce que je viens de dire, à la Déposition de Mr. Collins, son Patron, qui étoit alors en Hollande; qui venoit de tems en tems à Rotterdam, où on lui communiquoit l'Edition des Lettres à mesure qu'elle se faisoit; & qui, bien loin d'en desapprouver le Plan ou l'Exécution, en rendit le Témoignage avantageux que je serai obligé de rapporter ci-dessous.

II. Mauvaise-Foi touchant les Originaux de ces Lettres.

II. Mr. des Maizeaux a affecté de mettre dans le Titre de la nouvelle Edition qu'il vient de donner de ces mêmes Lettres, qu'il les a *publiées sur les Originaux*.

Je

donc voir la Bibliotheque Anc. & Mod. *Tom. VI, pag.* 233, 234; *les* Nouvelles de la Républ. des Lettres, *Sept. Oct.* 1716, *pag.* 631, *les* Deutsche Acta Eruditor. Lips. *Tom. XLV, pag.* 609 *& suiv.*; *les* Mémoires pour servir à l'Hist. des Hommes Illustres, *Tom. VI. pag.* 278, 288 *&* 289, 298; *&c.*

(9) Journal Litteraire de la Haie, *Tom. VIII. pag.* 235.

Je pourrois très-bien traitter cela de Trait de Mauvaise-Foi, imaginé pour en imposer au Public, & pour lui faire accroire que les Lettres qu'on lui donne aujourd'hui sont fort différentes & bien meilleures que celles que je lui avois autrefois données: car, aux nouvelles Lettres près qu'il a ajoutées à ce Recueil, ces *prétendus Originaux* ne sauroient être autre chose que les mêmes Lettres que j'ai fait imprimer il y a quinze ans; à moins qu'il n'ait eu le merveilleux Secret de rassembler ces *Originaux* d'entre les Maculatures du Magazin, où je sai très certainement qu'ils furent abandonnez pour lors. Mais, je veux bien ne le regarder, que comme un petit Artifice, auquel il a eu recours pour faire valoir son Edition; &, par conséquent, comme une Forfanterie bien digne de tenir un jour son Rang dans quelque nouvelle Edition de la *Charlatannerie de Mr. Mencken.*

III. Mauvaise Foi touchant mon Caractere: Invectives outrées qu'il ne cesse point de répandre contre moi, &

III. SELON la Préface de Mr. des Maizeaux, & quelques-uns des anciens Libelles qu'il a publiez contre moi, je ne suis qu'un *Ex-Libraire, à qui la Présomption tient lieu de Capacité; sans fonds de Littérature, sans Jugement; sans Respect pour le Public*: qu'un Critique aussi ignorant que décisif, & n'avançant que des Conjectures hardies & téméraires; tantôt assez fin & assez délié pour en imposer tout seul à toute une Assemblée intéressée à se défier de mes prétendues Subtilitez; & tantôt assez simple & assez novice pour savoir à peine lire & copier comme il faut; &c. Et, là-dessus, il

il se cite pour la 20. fois lui-même avec une extrême complaisance, aussi-bien que cet odieux Libelle de l'*Histoire de Mr. Bayle & de ses Ouvrages*; dans lequel, à l'imitation des trois derniers Oppresseurs de la Liberté Romaine, lui & ses dignes Collegues proscrivirent & s'abbandonnérent mutuellement les Ennemis qu'ils avoient à diffamer: Libelle, que des Gens si *respectueux pour le Public* n'eurent pourtant point de honte de lui donner sous le Nom de Mr. de la Monnoie, qui n'y avoit pas la moindre part; mais, dont ce savant Homme, & divers autres, ne manquérent point non plus de leur donner tout aussitôt le Démenti.

Louanges qu'il m'a autrefois données;

Mais, avant que j'eusse eu le malheur d'encourrir la Disgrace de mon Adversaire, il m'avoit traitté plus favorablement; & j'étois alors *un Homme de Mérite, dont les Services étoient utiles & importans; un Auteur, qui s'étoit distingué en plus d'une Occasion*; &, comme on l'a déjà vû ci-dessus, une Personne assez judicieuse pour choisir avec Discernement ce qui pouvoit *perfectionner un Recueil*, & assez habile pour *l'enrichir de Notes également utiles & curieuses* (10).

d'où il ne peut résulter q'une Contradiction grossiere.

Si ce ne sont ici, à son gré, que de simples Marques de Civilité ordinaire; ce ne sont-là, au mien, que les vains Emportemens d'une Animosité outrée; de l'une & de

(10) Lettres du 20. Mars, & du 11 Décembre 1713.

de l'autre, desquelles il ne sauroit résulter qu'une Contradiction grossiere, & qu'une Mauvaise-Foi très manifeste dans l'un ou l'autre de ses Jugemens.

J'en pourrois citer de plus uniformes & de plus judicieux, si j'étois d'humeur à en faire parade; & il les trouveroit soutenus de Noms, qu'il respecteroit peut-être: mais, je lui citerai seulement celui de Mr. Collins, parce qu'il est obligé d'y avoir égard, & qu'il a de trop fortes Raisons pour ôser s'en dispenser. Voici donc ses propres Termes, que je ne mets ici, que parce que je m'y vois indispensablement obligé. *J'ai lû les* Lettres de Mr. Bayle, *pendant mon Voyage. Elles m'ont fait plaisir, & m'ont bien diverti: & je crois qu'elles pouroient passer pour le meilleur Recueil de Lettres dans leur espece. Dans celles de* quantité de Savans, *il y a tant d'Inutilitez, qu'à peine peut-on trouver une Lettre qui ne soit pas rebutante, en lisant pendant quatre heures de suite; au lieu que celles-ci presque toutes regardent la Littérature, & sont écrites d'une maniere si agreable, que les Honnêtes-Gens & les Personnes polies en seront sans doute contens... Mon Plaisir étoit fort augmenté par les Notes, que j'étois bien aise de trouver partout, qui éclaircissent beaucoup de Passages qui seroient autrement fort obscurs, & qui donnent bien de la Connoissance des Auteurs & des Livres. J'approuve fort le Dessein de publier de telles Notes. Si un Livre est bon & intéressant, on doit toûjours l'éclaircir de cette sorte au plûtôt; afin de le rendre*

Renvoié au Temoignage de Mr. Collins son Patron.

rendre intelligible à tout le monde ; & pour empêcher les ......, & telles autres gens, d'y trouver par leur Sagacité critique d'autres Sentimens que ceux de l'Auteur... Il n'est pas possible, qu'on ne trouve quelques Méprises dans un Livre où il y a beaucoup de Faits qui regardent les Auteurs & les Livres ; & j'en ai trouvé, comme il me semble, quelques-unes de peu d'importance, dans les Lettres, & dans les Notes, à l'égard de l'Angleterre. Par exemple, à la page 251, on corrige mal-à-propos Mr. Bayle, qui avoit raison de se servir du terme d'abolir ; *non seulement, à cause que l'Empereur avoit parlé ainsi ; mais encore, à cause que le Prince d'Orange alloit en Angleterre pour* abolir *les Loix pénales* (11).

qu'il injurie sous mon Nom.

Croiant alors cette Correction juste, parce qu'elle venoit d'un fort habile Homme qui parloit des Affaires de son Païs, je n'hésitai point à en faire usage, aussi bien que de toutes les autres dont il avoit bien voulu me faire part. Mais, comme elle tomboit sur une des Remarques de Mr. des Maizeaux, celui-ci s'imagina qu'elle étoit de moi, & par conséquent téméraire & impertinente ; & il ne manqua pas de m'en faire un Crime, & d'injurier ainsi sous mon Nom son Bienfaiteur.

IV. Mauvaise-Foi touchant mes Remarques, qu'il s'approprie, &

IV. A L'ENTENDRE, il a retranché de son Edition toutes les Remarques que j'avois faites sur ces Lettres ; ou, pour me servir de son Stile, il les a *purgées de ce Fatras*

(11) *Lettre du 1 Octobre 1715.*

Fatras qui les deshonoroit; & il n'y en a absolument laissé aucune, qui ne soit effectivement de sa façon. Mais, c'est encore-là une Fausseté tout-à-fait évidente. En effet, quiconque voudra bien prendre le soin de conférer son Edition avec la mienne reconnoitra sans beaucoup de peine, que ce prétendu *Fatras* ne lui a point paru si détestable, qu'il ne s'en soit très bien accommodé; & cela, avec toute la Mauvaise-Foi du monde, & sans m'en faire le moindre honneur: & qu'aux Injures près, qu'il étoit réservé à Mr. des Maizeaux de joindre à l'Usurpation, il n'y a peut-être point d'Exemple plus notable de Plagiat dans le *Fur Librarius* de Thomas Crenius, & dans les autres Ecrits de cette espece. Procedé, tout-à-fait ingrat & malhonnête, puisque je lui avois rendu justice sur tout (12), & qu'il ne me la rend sur rien; & tout-à-fait inique, puisqu'en traitant odieusement mes Remarques de *Fatras deshonorant*, il ne laisse pourtant point de s'en approprier la meilleure partie le plus injustement du monde: Procedé, par conséquent, cent fois plus condamnable, que celui qu'il m'attribue contre toute vérité; mais, qui ne me met pourtant nullement en droit de l'accabler d'Injures & de Calomnies, de réduire à rien ses Talens & ses Connoissances, & de caballer lâchement pour le perdre d'Honneur & de

(12) *Voiez ma* Préface, *pag.* IV, V; *& ma* Table des Matieres, *au Mot* DES MAIZEAUX.

Réputation. Auffi, lorfque les Révolutions de la Librairie de ces Provinces me procureront, ainfi qu'à lui, l'Occafion de joindre à ces Lettres celles que j'ai recouvrées depuis, & particuliérement toutes celles qui concernent la Vocation de Mr. Bayle à Franeker, je me propofe d'en agir plus généreufement envers lui, & de lui laiffer généralement toutes fes Remarques; fans en excepter même fa Note auffi curieufe que néceffaire fur *Jaques Desloges*, & fa Chanfon poliffone contre l'Evêque de Noion, quoi qu'affez dignes l'une & l'autre du Nom de *Fatras peu honorable* pour un femblable Recueil : me contentant fimplement de reprendre les miennes, & de les diftinguer par une Marque particuliere, comme je l'avois fait dans la prémiére Edition.

Des Lettres, qui ne parlent prefque que d'Hiftoire Littéraire, & dans lefquelles les Ecrits ne font, pour ainfi dire, indiqués qu'à demi-mot, feroient affez peu intéreffantes fans de pareilles Remarques, que mon Adverfaire n'avoit pourtant pas feulement penfé à y mettre, & qu'il n'y avoit plus moien d'en retrancher depuis que j'en avois fait fentir l'Utilité & la Néceffité. Malgré qu'il en ait eu, il a donc été obligé d'en conferver la meilleure Partie, & même d'y en ajouter de femblables. Toute la Fineffe qu'il y a entendue, c'eft que, par pur Efprit de Chicane & de Contradiction, il a le plus fouvent, non feulement bouleverfé toutes mes Remarques, en accourciffant les unes, & en allongeant les autres

qu'il bouleverse toutes,

de

de quelques Lambeaux des Ouvrages que j'avois citez: mais même renversé toutes mes Expressions; & que lorsque j'ai dit, par exemple, *Ce Livre est intitulé*, il a mis, par une Affectation puérile & ridicule, *Cet Ouvrage porte pour Titre*, ou quelque autre chose de semblable. Du reste, c'est par-tout même Disposition; même Méthode; même Suite de Chiffres pour les trois Volumes; même Position de Caracteres de Citations; mêmes Renvois de Lettre à Lettre, Minutie dont il se fait honneur, comme s'il avoit appréhendé de me laisser la moindre chose; &, enfin, même Table des Lettres, & même Table des Matieres.

aussi bien que ma Table des Matieres.

Car, il n'y a pas même jusqu'à cette *Table des Matieres*, contre laquelle il s'est si violemment & si ridiculement déchainé, dont il ne se soit aussi très bien emparé; en la tronquant, à la vérité, & en la mutilant selon son bon Plaisir. Mais, bien loin que ce soit-là un Avantage pour son Edition, on trouvera peut-être enfin que c'est effectivement un Défaut. Quoiqu'il en soit, quelque desavantageusement qu'il ait parlé de ma Table, après des Gens intéressés à la trouver trop instructive (13),

(13) *On s'est plaint d'y trouver rassemblées comme dans un point de vûe diverses Particularitez peu avantageuses à certains Sujets. Mais, ces Particularitez sont-elles, ou ne sont-elles point, dans le Livre même? Si elles n'y sont point, on ne sauroit assez me blamer: mais, si elles y sont, peut-on me reprendre avec quelque apparence de Raison de les*

elle n'en est pas pour cela moins utile & plus mauvaise: aussi, tout le monde n'en a-t-il point jugé comme lui (14); & ce qui m'en a été mandé autrefois par un des plus illustres Amis de Mr. Bayle, que j'avois consulté à cet égard, pourra lui faire voir que les habiles Gens ne sont nullement de son Avis. Le voici: *Je n'ai point prétendu parler en mauvaise part, Monsieur, quand j'ai appellé votre Table* merveilleuse; *car, je la soutiens telle: & l'on seroit heureux, s'il y en avoit de pareilles aux Livres nécessaires. Je m'en suis servi cent fois avec utilité, en ne me souvenant qu'au hazard de certains Endroits des Lettres ou des Notes.*

Jugement sur cette Table,

Il

les avoir emploiées dans ma Table? Est-ce ma Faute, si ces Gens-là ne sont pas traités dans le Corps du Livre aussi avantageusement qu'ils l'auroient souhaité; & falloit-il, pour cela, que j'obmisse ces Articles, & que je renonçasse ainsi aux Regles que je m'étois prescrites? On censureroit avec tout autant de Justice la Table *d'une* Bible *où* Judas *seroit traitté de* Traitre, *&* Absalon *de* Séditieux; *ou celle d'une* Histoire de France, *où les* Ligueurs *seroient indiqués comme* Rebelles, *&* Jaques Clement *comme* Assassin.

(14) *Voiez à cet égard les* Acta Eruditor. Lipsiens. *Oct.* 1714, *pag.* 447. Deutsche Acta Eruditor. Lips. *Tom. XXVI, pag.* 204. Journal des Savans, *Decemb.* 1714, *pag.* 644 *d'Edition de Hollande.* Memoirs of Litterature, *Vol. VIII., pag.* 75. Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, *Fevrier* 1715, *pag* 212 *& suiv.*

Il s'y est glissé des Fautes, sans doute: & cela n'est guére étonnant; vû que, pour la dresser, j'ai eu à peine le tems nécessaire pour l'écrire. Ce n'est point-là une Excuse légitime; je l'avoue: mais, on doit pourtant considérer, qu'il y a des Circonstances où l'on ne sauroit user de tout le tems dont on pouroit avoir besoin; & je me trouvois alors dans une de ces Circonstances. *qui a été faite avec trop de hâte, & où il s'est glissé des Fautes,*

Mais, n'en trouvera-t-on point, de Fautes, dans la Table donnée par mon Adversaire, cet Homme si difficile & si exact, & qui a eu quinze ans tout entiers pour redresser simplement la mienne? Qu'on y regarde seulement les Articles d'AMELOT DE LA HOUSSAIE, de COUSIN, & de DAILLE'; & l'on y verra des Marques certaines de cette merveilleuse Exactitude; tant il est vrai, *qui ont été copiées par mon Adversaire.*

Qu'à des Critiques envieux
Il est fort aisé de reprendre,
Mais mal aisé de faire mieux.

J'avois mal nommé les deux prémiers de ces Auteurs, *Antoine-Nicolas*, & *Jean*; &, sous le Nom du troisiéme, j'avois confondu le Pere & le Fils. Mon Adversaire, qui sait tout en perfection, mais qui ne connoissoit pourtant ces Noms-là que parce que je m'étois trompé en les insérant dans ma Table, n'a pas laissé de les copier le plus fidélement du monde dans la sienne, & sans seulement soupçonner qu'il y eut-là la moindre Faute: & ce n'est pas-là la seule Preuve de ce que je lui reprochois il n'y a

qu'un moment ; car il y a, tant dans sa Table, que dans ses Remarques, beaucoup d'autres Noms, & d'autres Faits, qu'il ne connoîtroit certainement point encore, si je ne les lui avois indiqués.

Elle n'est point trop longue.

Je n'ignore point que cette Table a paru trop longue à quelques Personnes : & mes propres Amis eux-mêmes, sans trop connoître à la vérité le Caractere & la Nature de cette sorte de Composition, ne m'ont point épargné là-dessus (15). Mais, qu'entent-on par-là ? Veut-on dire qu'elle contient des choses étrangeres ? En ce cas, je passe condamnation. Veut-on dire, que j'y ai mis des choses, ou peu essentielles, ou absolument inutiles ? C'est contre quoi j'ai été particuliérement en garde : n'ignorant nullement avec combien de fondement on a blâmé l'Abondance stérile de ces longues & ennuieuses Listes d'*ut*, de *si*, de *nam*, de *sed*, d'*enim*, & d'autres Mots semblables, dont on a d'autant plus inutilement surchargé les Tables des Auteurs *ad Usum Delphini*, qu'elles ne peuvent gueres servir qu'à savoir combien de fois ces Mots se trouvent dans chacun d'eux. Veut-on dire, que j'ai donné trop d'Etendue aux choses que j'y ai mises ? Je ne le crois pas ; vû que je me suis particuliérement attaché à y être aussi court que je l'ai pû sans me rendre obscur. Veut-on dire, que, répétant diverses fois certaines choses, je les ai représentées

(15) Journal Litteraire de la Haie, *Tom. IV*, *pag.* 359, 362.

sentées sous trop de différentes Faces? Mais, peut-on trop faciliter les Moïens de trouver les choses ; & , vû la Variété des Esprits, dont l'un les cherchera sous une Idée qui ne se présentera jamais à un autre, peut-on leur proposer un meilleur Moïen de les trouver aisément que cette Répétition? Veut-on dire, enfin, qu'elle contient trop de choses? Outre que ce seroit-là se plaindre d'une Perfection plûtôt que d'un Défaut, cela ne sauroit être, pour si peu que ces choses-là soient essentielles ; & , n'y en aiant effectivement que de telles, fut-elle encore plus étendue, elle ne l'est point trop: car, quelque médiocres, & quelque peu intéressans, que paroissent d'abord certains Articles ; une Table, qui ne les contient point, ne peut être que défectueuse & imparfaite (16) ; & une Table, où il n'y en a que d'essentiels, & d'effectivement contenus dans le Livre pour lequel elle est faite, ne sauroit

(16) *Pour prouver cela, je n'ai pas besoin de recourrir à des Exemples étrangers ; & il me suffit de prier mon Adversaire de me dire où se trouve ce Passage de Montagne rapporté dans la V des Lettres de Mr. Bayle:* Donnez-moi la plus belle Action du monde, je vous ferai voir qu'elle peut avoir eu cinquante méchans Motifs. *S'il l'avoit sû, il n'auroit pas manqué de s'en faire honneur, de même que de beaucoup d'autres petites choses moins essencielles ; & deux Mots de plus, les Mots d'*Action *& de* Motifs, *ajoutez à la Table des* Essais *de cet Auteur, lui en auroient facilité le Moïen.*

roit être trop longue. Ce qui fait paroitre la mienne telle vient moins de moi que d'un des Libraires, qui, contre l'Usage établi, s'obstina à vouloir y emploier le même Caractere qui avoit servi au Corps de l'Ouvrage. Remediez à cette Irrégularité, la Table en devient tout d'un coup de moitié moins grosse, & tout le prétendu Ridicule disparoit.

Reponse touchant la Bigarrure de l'Edition de ces Lettres, &

C'est avec aussi peu de Fondement, qu'on me reproche la Bigarrure de Caracteres, qui se trouve dans cette Edition, & qui la défigure. Ce n'est nullement-là, ni mon Gout, ni ma Méthode. Si j'en étois crû, on ne gâteroit point tant d'Editions, par ce Mélange bizarre de Romain, d'Italique, de grandes & de petites Capitales, &c.: & l'on ne se serviroit de l'Italique, que pour les Citations & les Mots de Langue Etrangere; & des Capitales, que pour les Titres, pour les Inscriptions & les Médailles, & pour certains Cas extrémement remarquables. Mais, on n'est pas toûjours Maitre de faire ce que l'on souhaiteroit; & l'on est le plus souvent obligé de s'accommoder aux Bizarreries d'autrui.

touchant ma Ponctuation.

Quant à ma Ponctuation, il est visible qu'il ne la traite d'*extravagante*, que pour me dire une nouvelle Injure: & c'est s'injurier à plaisir soi-même; vû le peu de Différence qu'il y a entre sa Ponctuation & la mienne. Mais, c'est-là le Caractere de l'Envie: elle aime mieux se déchirer elle-même, que de ne pas détruire absolument

tout,

tout, dans ceux ſur qui elle s'eſt une fois acharnée.

A CES quatre Articles j'en pourrois très bien ajouter un cinquieme, touchant la Mauvaiſe-Foi avec laquelle mon Adverſaire a envenimmé ce que j'avois dit dans ma Préface, qu'*il étoit bon de prendre au rabais, & de réduire à leur juſte meſure, les Louanges exceſſives que Mr. Bayle répand, ce ſemble, avec profuſion ſur diverſes Perſonnes dont il eſt parlé dans ſes Lettres; en ne les regardant, que comme de pures Civilitez, & comme une eſpece de Reconnoiſſance, à laquelle il s'eſt crû obligé envers des Gens qui prenoient la peine de lui ramaſſer des Mémoires dont il ſavoit tirer un parfaitement bon Uſage.* Il a bien ſenti, que cela ne pouvoit regarder, ni Mr. Marais, ni Mr. Lacroze, ni Mr. le DU Chat, ni quelques autres Perſonnes également eſtimables: & ce ne peut être que par une Méchanceté affreuſe, & probablement pour me priver de l'Honneur de leur Correſpondance, qu'il s'eſt efforcé de le leur faire croire, auſſi bien qu'au Public. Il n'y a pourtant point réüſſi; & ces Meſſieurs, auſſi reſpectables par leur Vertu que par leur Mérite, ne s'en ſont point laiſſé impoſer, & n'ont point fait difficulté de m'honorer de leurs Lettres, lorſque l'Occaſion s'en eſt préſentée. Rien ne m'obligeant au moindre Ménagement envers un Homme qui emploie ſans aucun Remors des Moiens ſi bas & ſi indignes, je ſerois peut-être en droit de lui dire, que ce Morceau de ma Préface ne regardoit unique-

Mauvaiſe-Foi, touchant ce que j'avois avancé du Caractere trop louangeur de Mr. Bayle, &

ment que lui. Mais, comme rien n'eſt plus injuſte, que de trahir ſes Sentimens, pour ſatisfaire ſa Vengeance, je lui proteſte avec toute la Sincerité poſſible, que je n'ai point prétendu parler de lui, & que je n'ai eu uniquement en vue que le Caractere trop louangeur de Mr. Bayle, qu'il deſapprouve peut-être autant ou plus que moi.

Touchant quelques-unes de mes Remarques.

Je pourois encore me plaindre de ce que, par un ſemblable effet de cette Malignité de Cœur, il a fait tout ce qu'il a pû, pour empoiſonner quelques-unes de mes Remarques, & pour m'y prêter lâchement des Intentions odieuſes & criminelles contre les Puiſſances: auſſi ridicule en cela, mais plus artificieux, que ce bon Réfugié de Rotterdam, qui me traitoit ſans façon de Suppôt de l'Antechriſt, parce que j'avois ôſé publier une Lettre, dans laquelle on rend à ſon gré trop de Juſtice aux Jéſuites touchant l'Aſſaſſinat de Henri IV (17). Mais, comme la Noirceur de ce Procédé eſt trop viſible, pour qu'on ne la ſente & ne la déteſte point, je me contenterai d'inſiſter un peu ſur la Partialité de ſa Critique, & ſur l'Injuſtice avec laquelle il y a groſſi les moindres Fautes que je pouvois avoir faites.

Partialité de la Critique de mon Adverſaire, & part. touchant un Ouvrage de J. de Serres.

Je n'en veux pour Preuve, que le Procès injuſte qu'il me fait touchant les Livres intitulez, *Apparatus ad Fidem Catholicam*, & *De*

[17] *La* Lettre de Mr. Bayle à Mr. Pecher, *du* 10 *Août* 1705, *qui m'avoit été communiquée par un Ami, & que j'inſerai dans le Recueil de ſes Lettres.*

De Fide Catholicâ sive de Principiis Religionis Christianæ communi omnium Consensu semper & ubique ratis, que je n'avois ôsé mettre au nombre des Livres de Jean de Serres ; & cela, comme je l'avois positivement remarqué, parce que je les avois trouvez rangés dans la Classe des Ecrits Catholiques par deux des meilleurs Bibliothécaires que nous aïons. Bien loin de me chicaner malhonnêtement sur une Précaution si bien fondée, & si je l'ose dire si louable, un Critique plus équitable & plus honnête auroit approuvé ma Circonspection, & se seroit contenté de m'avertir, qu'il ne s'agissoit-là que d'un seul & même Livre ; que ce Livre étoit effectivement du Jean de Serres dont je traitois ; & qu'on s'étoit trompé en le plaçant parmi les Catholiques dans la *Bibliotheca Thuana*, & dans la *Bibliotheca Telleriana* : & c'est aussi ce qu'a fait le R. P. le Long ; qui étoit trop raisonnable, pour me blâmer de n'avoir point éte trop décisif touchant des Livres que je ne pouvois pas consulter ; & trop juste, pour me faire un Crime de m'être trompé en suivant à cet égard d'aussi bons Guides que Mrs. du Puy & Mr. Faure.

De quelle Nature sont mes Fautes.

Je me suis trompé, sans doute, & en bien d'autres Endroits : car, à qui cela n'arrive-t-il point ? Les plus habiles Gens, les plus savans Hommes, les plus fameux Critiques, n'ont pû l'éviter, quelque étendues que fussent leurs Connoissances, & quelque grande que fût leur Habileté. C'est un Inconvénient fatal, auquel sont indispensablement assu-

aſſujettis tous ceux qui ſe mêlent d'écrire. En effet, on trouvera plûtôt des Hommes ſans Paſſions, que des Ecrits ſans Erreurs ; &, quelque Précaution que l'on puiſſe prendre, le meilleur de tous les Livres ne ſera jamais autre choſe que celui où il y aura le moins de Fautes. Il n'eſt donc pas fort étonnant que j'en aie fait beaucoup ; & cela, ſur-tout, dans la Collection d'une auſſi conſidérable Quantité de Faits, & de Faits recueillis à meſure que la Preſſe rouloit : mais, de l'Aveu de plus d'un Journaliſte, elles ſont ou ſi *petites & ſi viſibles, ou ſi peu importantes, que ce n'étoit pas la peine de les relever* (18).

Je les avois avouées d'avance: &

Je les avois bien prévûes moi-même; & j'en avois averti par avance, dans ma Préface, en ces Termes : *Comme il n'eſt preſque pas poſſible de ne ſe pas tromper quelquesfois dans un Ouvrage qui ne contient que des Faits ; & comme on ne peut pas non plus trouver toujours à propos tout ce qui peut contribuer à perfectionner un Ouvrage qui s'imprime à meſure qu'on le prépare ; on ne doit pas être ſurpris de trouver ici des* Additions *& des* Corrections. *Je ne doute pas même qu'il ne s'en trouve encore d'avantage par la ſuite ; & je recevrai toujours avec beaucoup de plaiſir celles dont on voudra bien me faire part.*

elles devoient être relevées plus honnêtement par mon Adverſaire ;

Après un ſemblable Aveu, étoit-il fort néceſſaire de faire tant de Bruit & de Vacarme ;

(18) Bibliotheque Ancienne & Modern. *Tome I, page* 210. Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts, *Fevrier* 1715, page 220.

me; &, sans m'attribuer les Erreurs d'autrui (19), ou sans me chicaner sur de simples Méprises de Copie (20), ne suffisoit-il pas de rélever honnêtement des Fautes d'autant plus excusables, qu'il est souvent très difficile, & quelque-fois même impossible, de les éviter; s'agissant pour cela de Recherches très embarrassantes & très pénibles, & qu'on n'à pas toujours la Facilité, le Loisir, ou le Moien de faire? J'en appelle à l'Equité des Personnes assez intelligentes dans ces sortes de Recherches pour en sentir les Difficultez; & je leur laisse à juger, si, de toutes mes Méprises, il y en a une qui vaille le MARESCALLUS CAMPORUM, qu'on lisoit autrefois dans l'Epitaphe de Mr. de Saint-Evremont, dressée par mon Adversaire, & qui n'étoit pas alors la moindre des Curiositez de l'Abbaïe de Westminster. Quand on est ca-

qui en fait de plus lourdes, & de plus inexcusables, &

(19) *On m'a reproché, avec beaucoup d'Ostentation, d'avoir attribué à Mr.* Spanheim le Professeur *la* Lettre sur l'Histoire Critique du Vieux Testament; *d'avoir donné à Mr.* Bruguier *un Livre de Mr.* Graverol; *& d'avoir fait passer Mr.* Basnage en Angleterre: *& ce sont là toutes chöses avancées par Mr.* Bayle, *& nullement par moi.*

(20) *On m'a repris d'avoir fait* Dictis de Crete plus *nouveau* qu'Annius de Viterbe; *& lorsqu'on recourt à la Note que j'indique, l'on trouve que je dis précisément le contraire. C'est me critiquer avec autant de Bonne-Foi, que si j'accusois le Commentateur de Boileau d'avoir dit que* Barbier Daucourt a fait un Poëme contre Port-Royal, *parce que cela s'est glissé par erreur dans la Table des Ouvrages de ce Poëte.*

capable de tomber dans de pareilles Bevûes, on devroit être un peu plus modeste sur celles d'autrui; &, lors qu'on ne sauroit se garantir de telles Fautes de Grammaire, on n'en devroit pas relever avec tant de Faste, d'Ostentation, & de Malhonnêteté, d'infiniment plus difficiles à éviter, & par conséquent infiniment plus excusables.

dont la Critique est aussi outrée que malhonnête.

Je ne prétens nullement par-là excuser les miennes. Une Faute est toujours une Faute, & ne se peut excuser que par la Disposition actuelle où l'on est de la corriger aussitôt qu'on en sera averti: Disposition dans laquelle je puis faire voir que j'ai toujours été; non seulement, par les *Corrections* dont j'ai fait usage à la tête de mon Edition; mais encore, par celles que j'ai faites depuis dans mon Exemplaire, soit par moi-même, soit sur les Remontrances de divers de mes Amis. Mais, ce que je crois être en droit de présumer, c'est qu'il n'y a guére de Recueils de ce Caractere & de cette Etendue, où il y ait moins de Fautes que dans le mien; que ces Recueils, tout fautifs qu'ils sont, ne laissent pas de passer pour des Ouvrages très utiles; que ce Sentiment avantageux est fondé sur une Maxime de Critique, ou, si l'on veut, d'Indulgence, adoptée de tout tems par les Personnes équitables (21); & que, cela étant, la Critique de mon Adversaire est tout-à-fait injuste, & n'est pas moins outrée que malhonnête. Si

(21) Témoins ces Vers d'Horace:
Verùm ubi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar Maculis, quas aut Incuria fudit
Aut humana parùm cavit Natura.

Horatius de Arte Poeticâ, *Vers.* 351, 352, 353.

Si j'en voulois éxercer une semblable sur ce qu'il a publié, j'y trouverois sans doute de quoi me vanger amplement de la sienne; ne fut-ce, par éxemple, & simplement pour prouver combien cela me seroit aisé: ne fut-ce, dis-je, que sa Méthamorphose de Monsieur Wittichius en *Gentilhomme Cartesien* (22); & que son Anecdote curieuse touchant les trois prétendues Editions de la Traduction Françoise du *Tractatus Theologico-Politicus* de Spinosa, qu'un Homme un peu plus versé que lui dans la Connoissance des Livres se seroit bien gardé d'adopter (23). Mais, outre que j'ai quelque chose de meilleur à faire, ce n'est-là l'Occupation que d'une Ame basse & d'un très mauvais Cœur; & Dieu me préserve d'imiter un aussi

J'en pourrois aisément éxercer une pareille sur ce qu'il a publié; Preuves:

mais, je ne veux, ni imiter un aussi mauvais Exemple,

(22) *Voiez son Edition des* Lettres de Mr. Bayle, *pag.* 116 *&* 118.

(23) *Il dit, pag.* 143, *qu'il tient d'un Mr. Morelli, Ami de Spinosa, que cette Traduction Françoise fut* d'ABORD *intitulée* La Clef du Sanctuaire; *que dans une* SECONDE EDITION, *on changea ce Titre en celui de* Traité des Cérémonies Superstitieuses des Juifs; *& que dans une* TROISIEME, *on changea encore ce dernier Titre en celui de* Réflexions d'un Esprit desintéressé. *Si je voulois imiter ses Airs suffisans & injurieux, & ses Insinuations artificieuses & malignes, je pourrois très bien traiter tout cela de Conte inventé à plaisir, pour se donner le faux Honneur d'avoir eu quelque Commerce avec un Ami de Spinosa. Mais, j'ai dessein d'en agir plus honnêtement; & je veux bien croire que ce Mr. Morelli lui a effectivement débité cette Particularité. Elle n'en est pourtant pas moins fausse & moins imaginaire; puisque les Exemplaires du Traité de Spinosa, qui portent ces trois differens Titres, sont tous de la même Edition, & qu'il n'y en a effectivement jamais eu qu'une seule & unique. C'est ce que n'ignorent point les moindres Connoisseurs: & un Homme assez bien instruit, pour traitter magistralement de Fatras honteux tout ce que les autres produisent, ne devoit pas ignorer une Particularité si vulgaire & si commune.*

aussi mauvais Exemple.

ni répondre à ses Injures ; Je ne répondrai rien non plus à ses Invectives, parce que les Injures d'un Homme tel que lui sont aussi peu capables de faire tort, que ses Eloges de faire honneur, & qu'effectivement elles lui sont beaucoup plus préjudiciables, qu'à ceux sur qui il les répand si libéralement. Il devroit bien en être convaincu, puisque son Procédé a paru si odieux à deux des anciens Amis de Mr. Bayle, qu'il ne cessoit d'aiguillonner malhonnêtement contre moi, qu'ils lui en ont dit fort naturellement & fort séchement leur Pensée; & que l'un deux, tout-à-fait indigné d'une Conduite si violente & si injuste, n'a plus voulu avoir aucune Communication avec lui. Je remarquerai seulement, que sa Passion l'aveugle tellement à cet égard, que, pour m'injurier, il insulte aussi imprudemment que malhonnêtement une Profession à la quelle tout le monde sait qu'il est redevable de la meilleure partie de sa Subsistance. Car, il croit sans doute m'avilir & me ravaler beaucoup, en me reprochant d'avoir été Libraire : ne réfléchissant pas, que, si ce Reproche étoit tant soit peu fondé, ce seroit s'avilir & se ravaler lui-même ; puis qu'il n'y a nulle Différence essencielle entre un Libraire de Manuscrits tel que lui, & un Libraire d'Imprimez tel que moi. Mais, qu'il ne s'y trompe point. *puisque les Personnes sensées sauront tou-* Les Personnes sensées ne raisonnent point ainsi. Elles ne méprisent jamais une Profession, que lorsqu'elle est effectivement méprisable; telle que celle de Délateur ou d'Es-

d'Espion, par exemple. Un Libraire entendu dans la Connoissance des Livres vaudra donc toujours bien à leurs yeux un Regrattier de Littérature, qui croit mériter beaucoup du Public en lui vendant & revendant sans cesse les Ouvrages d'autrui sous nombre de différentes Faces: & un Ex-Libraire, qui sait s'occuper & se contenter de son Etat, sera toujours regardé de meilleur œil parmi les Honnêtes-Gens,

Qu'un Maitre en ce Métier si cher aux Beaux-Esprits,
Dont Montmaur autrefois fit Leçon dans Paris (24).

A la Haie, le 21 Dec. 1728.

(24) Boileau, Sat. I, *Vers* 79, 80.

TABLE DES MATIERES DU TOME XII.

A.

At-

